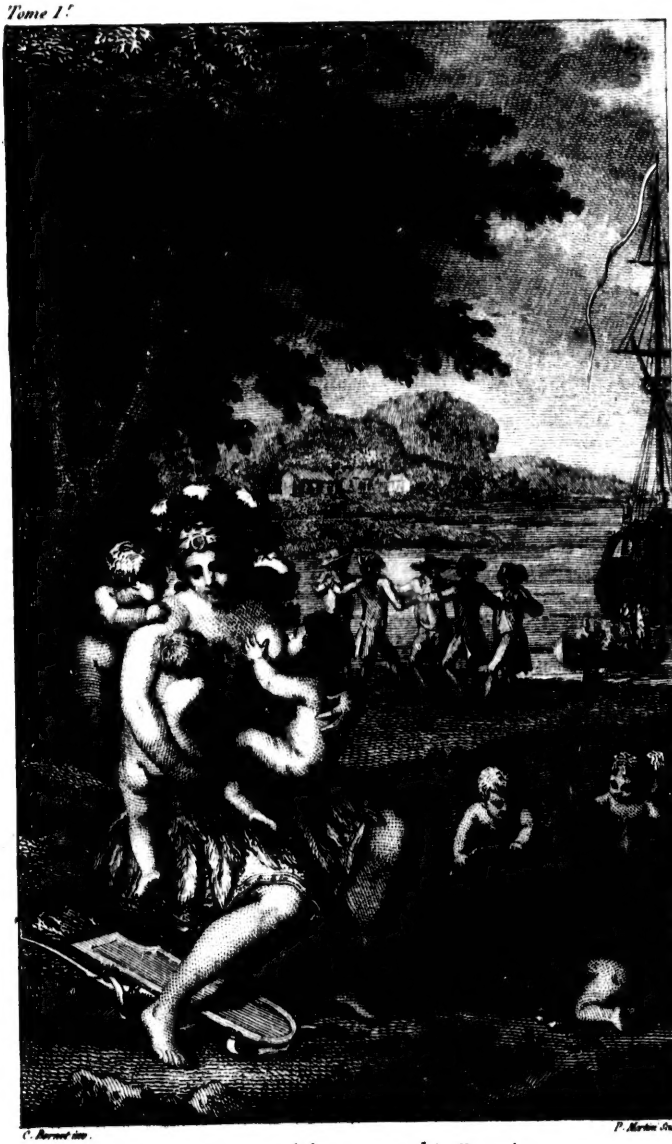


C. Bernet inv. P. Martin Sculp.

Ubi panis, et libertas, ibi Patria .

LETTRES

D'UN CULTIVATEUR

AMÉRICAIN

addreſsées à Wm. S... on Esqr.

depuis l'Année 1770 jusqu'en 1786.

PAR M. St. JOHN

DE CREVE CŒUR,

Traduites de l'Anglois.

Keen feelings inspire resistless thoughts.

TOME I.

A PARIS.

Chez Cuchet Libraire, Rue et Hôtel Serpente.

1787.

RARE
E
163
C84
1787
v.1

111271

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE LA FAYETTE,

MAJOR GÉNÉRAL

DANS LES TROUPES AMÉRICAINES (1).

MONSIEUR LE MARQUIS,

Il ne m'appartient pas d'apprécier l'importance des ſervices que vous avez rendus

(1) Si jamais Dédicace fut l'hommage d'une reconnoiſſance vraie, & d'une affection qui a le droit de s'épan-

aux Treize Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale : puis-je exprimer tout ce que ce Pays nouveau doit à votre zèle & à votre exemple ! La Nature a donc réuni pour vous les vertus de l'âge mûr à la modeſtie de la jeuneſſe, en vous donnant de ſi bonne heure l'activité, la valeur & l'intelligence ? —Déja vous avez reçu de la ſageſſe du Congrès un honneur digne de vous, ſa confiance, *une récompenſe auſſi durable eſt*

---

cher, c'eſt celle qui a précédé le Recueil *des Lettres d'un Cultivateur Américain*, adreſſées à M. le Marquis de la Fayette.—Lorſque l'Auteur l'a conçue, il n'avoit l'honneur de le connoître que par l'importance des ſervices qu'il venoit de rendre aux Etats-Unis, & par la célébrité du rôle qu'il venoit de jouer ſur le grand théâtre de l'Amérique Septentrionale.

En ſe ſervant d'un nom également chéri & honoré dans les deux Mondes, ſon plus grand deſir étoit d'exprimer les ſentimens de ſon admiration & de ſa vive reconnoiſſance, & de devenir l'interprête de ceux des Américains. — Ce foible Ouvrage n'étoit point alors deſtiné à paroître en Europe. — Mais puiſque dans le cours des évènemens il a été traduit ; puiſque la première Edition en a été ſoumiſe aux yeux du Public François, ce nouveau motif eſt devenu trop cher à ſon cœur pour ne pas faire reparoître la ſeconde ſous d'auſſi heureux auſpices.

gravée dans nos cœurs ; notre reconnoiſſance, *celle de ces Treize Etats, à laquelle eſt unie l'eſtime de tous les gens de bien en Europe. — C'eſt un Trophée d'autant plus flatteur pour votre modeſtie, qu'il ne conſiſte point en Bronze orgueilleux, ni en Statues.*

Déja votre attachement à notre Cauſe, & les ſacrifices que vous avez faits, ſont devenus traditionnels parmi nous ; nous les racontons à nos Enfans qui, en balbutiant votre nom, les gravent dans leur mémoire. — Avec l'admiration la plus attendriſſante, nous voyons, pendant l'été, l'intrépide Guerrier ; pendant l'hiver, le zélé Négociateur traverſant l'Océan, comme les autres traverſent un Lac. — Avec le même ſentiment, nous voyons votre Nom inſcrit parmi ceux de nos Libérateurs, parmi ceux de ces hommes qui, avec une conſtance & un courage étonnant, ont oſé ſecouer le joug de notre ancienne Métropole, nous ont aidés à réprimer l'orgueil Britannique, & à nous placer au rang des Nations.

Comme Militaire, vous nous aidez à terminer notre pénible Carrière ; comme Homme éclairé, vous connoiſſez la nature & l'étendue de nos Eſpérances ; comme Citoyen, vous contribuez à la fondation de notre Syſtême ſocial : vous êtes donc notre Compatriote ; oui, vous l'êtes par l'adoption de tous les cœurs Américains. C'eſt le ſeul titre que puiſſent vous donner des Hommes pauvres & libres.

Tout ce qui a rapport à un Pays devenu votre ſeconde Patrie, doit donc vous intéreſſer ; — c'eſt en conſéquence de cette opinion que je place votre Nom à la tête de cet Ouvrage, quoiqu'écrit dans une Langue étrangère, qui vous eſt devenue auſſi familière que la vôtre. —

J'aurois vraiſemblablement paſſé ma vie à unir en ſecret ma reconnoiſſance à celle de mes Concitoyens ; mais une occaſion favorable me procure aujourd'hui le plaiſir de me diſtinguer pour un moment de la foule en vous addreſſant cet Ouvrage. — Puiſſe-t-il devenir un foible témoignage de l'affection

& du reſpect que vous doivent les Américains, ainſi que de celui de

Votre très-humble Serviteur,

St. John de Crevecœur.

Albany, 17 Mai 1781.

LETTRES

SERVANT D'INTRODUCTION.(1)

PREMIERE LETTRE.

Au Rédacteur du Mercure de France.

4 Janvier 1783.

JE vous envoie, Monſieur, un morceau que je vous prie d'inſérer dans le Mercure. Je ſuis dépoſitaire de pluſieurs autres morceaux ſemblables, & du même Auteur. Si celui-ci intéreſſe le

(1) On a cru devoir rapporter ces deux Lettres ainſi que l'Extrait qui parut dans le Mercure du mois de Novembre 1784, pour donner au Lecteur une idée du genre de cet Ouvrage.

Public, autant que je le crois, je me ſervirai encore de la voie de votre Journal pour les lui faire connoître. Ces morceaux ſont tirés d'un Ouvrage Anglois, qui a paru l'année dernière à Londres, où il a eu grand ſuccès; il eſt intitulé : *Lettres d'un Cultivateur Américain.* L'Auteur eſt M. St-Jean de Crevecœur, Gentilhomme de Normandie, qui ayant quitté la France dès l'âge de ſeize ans, paſſa en Angleterre, & de-là fut ſe fixer dans l'Etat de New-York. Il cultivoit une belle plantation ſur les frontières de cet Etat; elle fleuriſſoit déjà par ſes travaux & ſes dépenſes, lorſque la Guerre eſt venue. Il a été une des premières victimes des ravages affreux que les Anglois ont commis dans ce pays, par les mains des Sauvages. Il a rempli ſon

Livre de toutes les ſcènes que le nouveau Monde lui a préſentées dans les deux états où il l'a vu, au milieu des proſpérités de la Paix, & des déſolations de la Guerre ; mais il a écrit comme un Homme dont le cœur a beſoin de recueillir tout ce qui l'a ému, & non comme un Homme qui deſtine ſes travaux au Public. Singulièrement fait, par ſon caractère & ſes mœurs, pour aimer des Peuples qui réuniſſent toutes les lumières de la civiliſation à la ſimplicité des temps antiques, en parcourant l'Amérique Septentrionale, il écrivoit le ſoir tout ce qui l'avoit frappé dans la journée ; mais ce travail, qu'il ne deſtinoit aucunement à la publicité, manque des avantages que l'art d'écrire auroit pu ajouter au mérite intrinsèque du Livre. Peut-

être auſſi les Lecteurs en ſeront-ils dédommagés par des peintures plus naïves, par des détails plus vrais, par une manière plus originale. Ayant adopté dès ſa jeuneſſe une Patrie Angloiſe, il s'eſt jeté tout entier dans la langue de ce pays; c'eſt dans celle-là qu'il liſoit & qu'il écrivoit, de manière que ſa langue natale eſt devenue pour lui une langue étrangère." Ses amis ont cependant jugé que perſonne ne pouvoit mieux que lui nous traduire ſon Ouvrage. Une telle Traduction a bien moins beſoin en effet de pureté & d'élégance, que de l'originalité du texte dans les choſes & les expreſſions (1).

J'ai l'honneur d'être, &c.

LACRETELLE.

(1) Les morceaux dont il eſt queſtion dans cette Lettre ſont des Anecdotes qui concernent Warner Mifflin & Antoine Benezet, qu'on lira dans le cours de cet Ouvrage.

DEUXIEME LETTRE.

Au Rédacteur du Mercure de France.

24 Janvier 1784.

Vous avez inſéré, Monſieur, l'année dernière dans un des Mercures, une Anecdote Américaine que j'avois eu l'honneur de vous envoyer. Elle étoit tirée de la Traduction d'un Ouvrage Anglois, intitulé : *Lettres d'un Cultivateur Américain.* (1) Un accident très-malheureux & très-imprévu a retardé la publication de cet Ouvrage. Le manuſcrit a été perdu au moment où il alloit être imprimé. Il a fallu que l'Auteur recommençât ſon travail. Ce nouveau travail eſt maintenant ſous preſſe. Je vous prie, Monſieur, de vouloir bien

(1) *Letters* of an *American* Farmer, chés Thomas Davies Covent Garden.

en prévenir le Public, afin d'empêcher l'uſage que les Libraires étrangers pourroient faire du premier Manuſcrit de l'Auteur. Je ne vous répéterai pas, Monſieur, que le Traducteur François eſt l'Auteur Anglois lui-même, qu'il écrit dans notre Langue avec la liberté Angloiſe & l'originalité des ſujets qu'il traite. Je ne vous parle point de ce qu'on trouvera d'étrange dans ſon ſtyle, comme d'un défaut ſur lequel je demande grace d'avance ; il me ſemble que ce ton un peu étrange, plaira dans un Ouvrage qui doit intéreſſer bien plus par la naïveté que par l'élégance ; c'eſt ce qu'en ont penſé des Perſonnes du premier mérite, & du rang le plus diſtingué, que la politeſſe de leur eſprit auroit rendues très-difficiles ſur cette eſpèce de défaut, s'il

n'avoit été en même-tems une jouiſſance pour leur goût ; ce ſont ces Perſonnes qui ont encouragé l'Auteur à traduire à ſa manière & non pas à la nôtre. Je crois faire une choſe agréable au Public, en joignant à cette Lettre, que je vous prie d'inſérer tout de ſuite dans le Mercure, un nouveau morceau de cet Ouvrage, dont l'Edition m'eſt confiée. Je n'en ferai ici aucun éloge. Les douces larmes qu'il fera répandre ſeront un hommage bien plus touchant pour l'ame de l'Auteur. Je regrette vivement qu'il ne ſoit plus parmi nous à ce moment, où il pourroit jouir de ce bonheur qu'il ſe promettoit de faire encore plus reſpecter & chérir à ſon ancienne Patrie, le pays qu'il habite, & qui nous eſt attaché par des liens qui ſe reſſerent toujours davantage. Je vous ai déjà dit

que l'Auteur eſt M. St. Jean de Crevecœur, né Gentilhomme François, qui a paſſé vingt-quatre ans de ſa vie dans l'Amérique Septentrionale, où il vient de retourner avec le titre de Conſul de France à New-York.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lacretelle.

Extrait donné dans le Mercure en 1785, des Lettres d'un Cultivateur Américain, *par M. Lacretelle.*

Il ne faut plus entendre par l'Amérique, comme l'obſerve l'Auteur, ni nos Iſles à ſucre, ni les contrées qui fourniſſent de l'or aux deux Mondes. La véritable Amérique eſt ce vaſte Continent qui a commencé le dernier à ſe peupler, qui s'eſt peuplé des victimes de la perſécution religieuſe & de l'oppreſſion civile chez tous les peuples, qui s'eſt formé aux vertus, en plaçant toutes ſes eſpérances dans l'Agriculture; qui a été préparé à une bonne civiliſation par l'influence du plus étonnant Gouvernement de l'Europe; car l'Angleterre aura la gloire d'avoir créé des peuples dignes de ſecouer ſon joug, lors même qu'elle eſſuyera le reproche de les avoir forcés à l'indépendance, par l'oubli de ſes propres maximes. Là, les anciens crimes de l'Europe, dans le nouveau Monde, s'expient par la plus religieuſe pratique de l'humanité & de la tolérance, ſi le comble de la barbarie & de l'injuſtice peut jamais s'expier. Là, les plus prodigieux accroiſſemens de la population réparent un peu la plus horrible dévaſtation. Là, à chaque inſtant des pas d'hommes s'impriment pour la première fois dans les éternelles ſolitudes de la nature, où l'homme, en avançant ſans ceſſe dans ſon

immenſe domaine, le voit ſans ceſſe ſe reculer & s'étendre. Là, l'homme ne fait de conquêtes que ſur la Nature, & les ſociétés ne s'étendent qu'en s'améliorant. O révolutions des temps! O règles inconnues des évènemens! Ce monde, qui eſt tombé entre nos mains avec tous les ſignes d'une organiſation récente & dans l'enfance de l'eſpèce humaine, s'enrichit tout-à-coup de la longue expérience d'un autre Monde vieilli dans toutes les révolutions de la barbarie & de la civiliſation, & va nous offrir le beau contraſte de la ſociété perfectionnée ſur un ſol encore brut & ſauvage. Les Nations qui ont pris poſſeſſion de ces contrées, ſont, par intérêt autant que par inclination, amies du monde entier; leur proſpérité eſt dans le nombre des citoyens qu'elles acquièrent chaque année; leur gloire, dans leurs bienfaits pour tous ceux qui cherchent des ſecours & un aſyle. Ailleurs, les Européens arrivent pour s'enrichir; & ils n'apportent que les vices de la cupidité. Ici, ils viennent acquérir par le travail une douce & libre ſubſiſtance; & ils prennent toutes les vertus qui tiennent aux exercices du corps & à la modération de l'ame. Ailleurs, les Européens ne ſe repoſent jamais dans leur première fortune, toujours impatiens d'une plus grande, parce qu'ils tournent inceſſamment leurs penſées & leurs deſirs vers leur ancienne patrie. Ici, ils prennent par goût, par habitude, par néceſſité, les principes & les mœurs d'un pays où ils viennent vivre & mourir. Auſſi vous y voyez des peuples qui ont une phyſionomie

nomie à eux, le caractère de leur ſituation naturelle & politique ; & ce caractère eſt tout ce qu'on peut deſirer de meilleur.

Remarquons l'heureuſe ſingularité qui diſtingue ces peuples. Dans un état de ſociété où tout ſent la naiſſance des choſes, ils ont déjà la maturité des vieilles Nations. Une ſorte de perfection caractériſe leur origine. Ils ont encore, pour la plupart, des mœurs pures & ſimples ; & déjà tous les Arts utiles & la Philoſophie même fleuriſſent parmi eux. Tout ce qui eſt bon naît chez eux de lui-même. Tout ce que nous avons tout enſemble d'utile & de malfaiſant s'y épure. Tout croît & ſe développe chez eux dans un ordre particulier. Ils ont des bibliothèques publiques & point de théâtres. Ils ont de grands Ecrivains en politique, d'excellens Légiſlateurs ; & ils commencent ſeulement à avoir des Poètes. (1) Les plus riches Colons, parmi

(1) Cette obſervation n'eſt pas plus un éloge qu'une critique ; il étoit naturel que des peuples pareils commençaſſent par la raiſon plutôt que par l'imagination. Voici le moment pour eux de s'illuſtrer par la poéſie ; elle eſt faite pour les tems du bonheur & de la gloire, & elle peut s'allier avec les bonnes mœurs comme avec la corruption ; la conquête de leur liberté ſera pour les Américains ce que la conquête de Troye fut pour les Grecs. Elle vient déjà d'être chantée par un des Guerriers qui y a concouru. Le Colonel Humphrey vient de

eux, conduiſent la charrue de leurs mains; & les plus pauvres connoiſſent les inventions de l'Europe dans l'agriculture, & s'inſtruiſent dans la ſcience du Gouvernement. Ce ne ſont pas quelques hommes ſupérieurs & rares qui leur ont tracé leurs Loix & leurs Conſtitutions; ils les ont reçues & délibérées eux-mêmes dans leurs Aſſemblées Nationales; & jamais les droits de l'homme & du citoyen n'avoient été ni ſi bien poſés, ni ſi bien éclaircis. Voilà la véritable Amérique.

Un grand évènement qui vient de s'y achever, donne encore à ces peuples la prééminence de ce titre. Ils viennent de conquérir leur liberté. Déſormais l'Amérique, comme avant ſa dévaſtation, va poſſéder des hommes indigènes. Le ſol qu'ils foulent eſt à eux; ils n'ont plus de loix que celles qu'ils ſe ſont données eux-mêmes. Du haut de leurs côtes, en contemplant cette mer, qui, pendant tant de ſiècles, avoit empêché les deux hémiſphères de s'entrevoir, même par la penſée, ils peuvent mêler l'orgueil de l'indépen-

---

publier ſur ce ſujet un petit Poëme plein de verve & de ſenſibilité; il eſt traduit avec l'élégance la plus heureuſe par M. le Marquis de Châtellux. On en annonce un plus conſidérable qui s'achève. M. Barlow, Jeune-homme de Hartford, vient de publier un Poëme Epique en neuf chants, intitulé: *La Viſion de Colombus*, dont on dit beaucoup de bien à Londres. —

dance civile aux doux mouvemens de la bienveillance fraternelle. Quoique cet évènement nous ait vivement frappés, il me ſemble que nous n'en recevrons pas encore toutes les idées qu'il eſt fait pour inſpirer. Depuis la découverte de Colomb, il ne s'eſt rien paſſé de plus important dans tout le genre humain. C'eſt à ce moment qu'on reconnoît bien cette deſtinée éternelle, qui tranſporte inceſſamment la gloire & le bonheur des Nations d'une zône à une autre. Si l'ancienne Egypte, encore fameuſe par une civiliſation qui a préſidé à celle des autres pays, eût, comme on le dit, de véritables ſages, des hommes capables de lire dans les évènemens préſens le ſort futur des peuples, quelles durent être leurs penſées, lorſqu'ils virent toutes les Nations de la Grèce ſecouer le joug des tyrans, organiſer leurs ſociétés par de belles loix, adopter les mœurs de l'héroïſme, ouvrir enfin ces beaux ſiècles qu'ils ont remplis de l'éclat de leurs talens & de leurs vertus! Des eſpérances pareilles peuvent entrer dans l'ame de ceux qui méditent la révolution qui vient de s'accomplir ſous nos yeux. Il eſt beau, il eſt doux d'aſſiſter à l'origine des grandes choſes. Heureux les hommes d'aujourd'hui qui verront finir le ſiècle qui s'écoule, ſans ſe ſentir conduits eux-mêmes au terme de leur décadence! le ſiècle ſuivant leur promet un noble ſpectacle.

Républiques naiſſantes de l'Amérique, je vous ſalue comme l'eſpérance du genre

humain ; à qui vous ouvrez un asyle, à qui vous promettez de grands & heureux exemples : croissez, affermissez-vous au milieu de ses bénédictions ! Vous avez conquis votre liberté par un courage sage & patient, par des victoires pleines d'humanité. Au sein même des invasions de la tyrannie & des horreurs de la guerre, vous avez choisi les Constitutions sous lesquelles vous voulez vivre. Achevez maintenant pour les siècles ce que vous avez commencé dans ces circonstances sinistres. Peuples heureux, la guerre d'où vous sortez vous affranchit doublement. Ces anciens abus, ces anciens préjugés qui font le malheur de toutes les vieilles Nations, n'avoient pu encore jetter parmi vous de profondes racines ; ils doivent finir avec le Gouvernement qui les avoit fait naître. Vous entrez dans un ordre de choses où tout peut vous obéir. Le passé ne vous enchaîne pas ; l'avenir est en votre disposition. Tracez le plan de vos destinées, comme le Sage dirige sa conduite, sans aucun asservissement aux opinions & aux usages qu'il voit régner autour de lui. Ce n'est pas trop de toute la liberté de l'esprit humain réunie à sa plus grande sagesse, pour vous donner les loix que le siècle présent exige. Vous avez à résoudre les plus grands problêmes de la législation. En adoptant la Démocratie, vous vous engagez à des mœurs fortes & pures ; & cependant vous ne vous séparez pas du reste de l'Univers où triomphent l'esclavage politique & la cor-

ruption morale. Appelés à toutes les richeſſes d'une vaſte culture & d'un commerce qui embraſſera les deux Mondes, vous n'y renoncez pas. Vous ne renoncez pas à toutes ces commodités de la vie, à cette ſplendeur de la Société qu'amènent les richeſſes, les ſciences & les arts. Vous ne vous refuſez pas à tous ces dangereux avantages ; & vous le voudriez en vain ; le tems n'eſt plus où l'on pouvoit les écarter de la formation des Empires ; il faut aujourd'hui les y admettre & en corriger l'influence. Ainſi vous entreprenez de réunir ce que les plus grands Légiſlateurs ont toujours cru inconciliable ! Dans un ſi hardi deſſein, raſſemblez donc toutes les forces de la légiſlation. Eh ! qui oſera jamais borner ſa puiſſance ? L'homme lui appartient ; elle le forme & le déforme à ſon gré ; elle ſait également exalter ſes paſſions ou les enchaîner, le retirer de la civiliſation par des mœurs farouches, ou l'orner de tous les dons de la ſociabilité. Elle peut le perfectionner par les mêmes moyens qui l'avoient autrefois dégradé & corrompu. Quelle joigne pour vous, à la ſagacité des vues modernes, l'efficacité des inſtitutions antiques ; ſur-tout qu'elle employe habilement cet énergique amour du bien & cette vive attente d'un heureux avenir, qui caractériſent l'époque où vous êtes. Fondez vos mœurs ſur les meilleurs penchans de la Nature, ſur les goûts les plus ſains de la Société ; & elles s'affermiront par le bonheur ſimple & vrai qui en réſultera. Réuniſſez à

l'auſtère ſimplicité des Peuples nouveaux ce qu'elle peut admettre de la douceur des ſiècles polis; & vos mœurs pourront s'approcher de de la corruption ſans en être altérées; elles ſauront s'y prêter & s'en défendre. En laiſſant aux richeſſes leur cours ordinaire, pourvoyez à la diſperſion des fortunes exceſſives; corrigez la grande inégalité des jouiſſances par la plus ſévère égalité des droits; & ne laiſſez pas s'engendrer dans vos Etats la claſſe des miſérables, qui fut toujours le crime & la ruine d'une Société. Ce n'eſt point par les vrais plaiſirs, c'eſt par les faux que l'homme ſe dépraye. Retranchez peu aux déſirs de la Nature; réprimez tous les beſoins de la molleſſe, toutes les fantaiſies de la vanité. Tournez l'emploi des richeſſes vers le bonheur individuel & vers la gloire nationale; & elles féconderont les vertus, ſans nourrir les vices. Appelez les Sciences & les Arts vers de grands objets par d'auguſtes récompenſes; & leur gloire épurera vos Sociétés, en les décorant. S'il eſt ſi difficile aujourd'hui de maintenir une Conſtitution libre, jamais on n'eut plus de ſecours pour la bien préparer. Les bonnes loix & les bonnes mœurs ont diſparues; mais les Sages en ont toujours fait l'objet de leurs études; & nous pouvons au moins à cet égard nous glorifier de nos lumières. Toutes les Nations de l'Europe vivent dans un commerce continuel de leurs penſées; une heureuſe découverte devient bientôt un héritage commun. Mettez à

profit cette fraternité que les Sciences ont établie entre tous les Peuples. Accordez-leur à tous la gloire de concourir à vos loix. Qu'il feroit beau de voir le plan de vos législations médité, pendant dix ans, entre tous les Sages de l'Europe, comme le plus grand intérêt du du genre humain! Peuples Législateurs, sentez bien toute la majesté de la fonction que vous allez remplir, toute l'importance de l'ouvrage que vous allez faire! Puisez un noble orgueil, un saint enthousiasme dans la vaste influence de vos destinées. Vous tenez l'Univers dans une grande attente; dans cinquante ans, il saura, par vous, si les Peuples modernes peuvent encore conserver des Constitutions républicaines, s'il est de bonnes mœurs compatibles avec les grands progrès de la civilisation, si l'Amérique doit rendre meilleur ou pire le sort de l'humanité!

Elle est donc bien intéressante à étudier dans ce moment; les Loix qu'elle s'est déjà données ont obtenu une grande attention; & il importe qu'elles fassent beaucoup écrire. (1) Mais on

(1) Le vœu que je forme ici commence à se remplir d'une manière bien distinguée. Il paroît dans ce moment deux Ouvrages aussi utiles qu'intéressans sur les Constitutions des Etats-Unis; l'un est *les Observations de M. l'Abbé de Mably*; l'autre, celles *du Docteur Price*. Dans ces dernières, est une Lettre digne de l'ame & du génie d'un des plus grands Hommes qui aient paru dans notre Na-

ne peut ni bien entendre celles qui existent, ni indiquer celles qu'il convient d'établir, si l'on n'est bien instruit des mœurs de ces pays; & c'est là l'objet & le mérite particulier du Livre que j'annonce.

Dans l'un des volumes qui composent l'Ouvrage, l'Auteur nous donne une description de chacun des Etats-Unis. D'autres se sont arrêtés sur ces objets en Politiques qui examinent la puissance relative, les ressources du territoire, balancent les avantages & les inconvéniens du Gouvernement. Notre Auteur prétend à moins de gloire, & cherche une autre espèce d'utilité. Il examine aussi le commerce, la population, les religions; mais il ne juge rien; il dit ce qu'il a appris en parcourant les lieux, très-souvent ce qu'il a vu lui-même. Il quitte volontiers les villes pour se répandre dans les campagnes, qui là, par la prépondérance civile, comme pour l'utilité réelle, sont essentiellement la patrie. Il entre dans les plus simples habitations, dans les fabriques, les atteliers les moins renommés, recevant l'hospitalité, & laissant des amis par-tout où quelque

---

tion. Je connois aussi une autre Lettre sur ce sujet, pleine de grandes vues & des meilleurs principes. Elle est d'un de nos Jurisconsultes les plus respectés. J'ose l'inviter ici à la rendre publique. On attend aussi un Discours sur l'Ordre de *Cincinatus*, par un homme d'un talent célèbre.

objet l'arrête. Il nous fait connoître comb[illegible] l'agriculture & l'induſtrie ſont déjà actives & créatrices dans ces lieux. Mais il eſt le Poète de l'Amérique, comme il en eſt l'Hiſtorien. Son ame ſenſible, ſon imagination ardente ſe ſaiſiſſent de toutes les ſcènes qui le frappent & l'émeuvent. Tantôt il nous offre le tableau de l'Européen, qui a déjà mérité, & qui recueille déjà tout le bonheur propre à ſa nouvelle patrie; il nous montre un vaſte domaine défriché en dix ans, l'opulence champêtre raſſemblée autour d'une bonne maiſon, qui a commencé par être une cabane d'écorce; une nombreuſe famille bien gaie & bien laborieuſe, où il n'eſt pas aiſé de diſtinguer les domeſtiques des enfans, la femme douce & économe, ſans qui rien n'eût proſpéré, & par qui tout le monde eſt content; des fils, des filles, qui reçoivent pour dot un terrein plus enfoncé dans les bois, les premiers ſecours de l'agriculture & l'exemple de leur père. Ailleurs, il nous repréſente le pauvre qui manquoit d'un toit, d'un vêtement, dont le rigoureux travail lui obtenoit à peine le pain de la journée, arrivant dans cet aſyle de toutes les Nations, de toutes les Religions; il nous trace les progrès de ſa petite fortune, ou, pour employer une expreſſion plus convenable, de ſon établiſſement: d'abord il eſt obligé d'amaſſer un petit pécule, d'apprendre les Arts du pays, d'y mériter l'eſtime & la confiance, en travaillant pour les autres. Mais bientôt il poſsède plus de terres que le Seigneur du village où il

étoit né ; de ſerf qu'il s'eſt vu, il ſe voit franc-tenancier ; ne craignant plus les impôts & les ſervitudes, il dit avec un doux orgueil : *Mes moiſſons & ma maiſon* ; & s'il ſort de ſes champs, ce n'eſt plus pour aller livrer la récolte des grains qu'il a ſemés, c'eſt pour faire enregiſtrer les noms de ſes nouveaux enfans dans les archives de la Comté, & pour voter lui-même dans les affaires publiques. A côté de ces hommes touchans par leur bonheur, il place des hommes ſouvent ſublimes, toujours reſpectables : ce Jean Bertrand, digne que les voyageurs ſe détournent pour voir réunis en lui les vertus patriarchales & le génie de nos ſciences ; cet Antoine Benezet, ce Miſſionnaire de l'humanité, qui quitta, pendant pluſieurs années, ſes foyers & ſes enfans pour aller prêcher a toute ſa Secte l'affranchiſſement des Nègres, & qui, plus heureux que le ſage Las-Caſas dans ſes ſupplications pour les Indiens, n'a pas défendu en vain cette belle cauſe ; ce bon Warner Mifflin, autre digne membre de *la ſociété des amis*, autre apôtre de paix & de douceur, qui s'en va, à travers tous les dangers de la guerre, ſommer les deux Généraux des Armées ennemies, au nom de l'humanité & de la Religion, d'épargner, autant qu'ils le pourront, l'effuſion du ſang humain ; ce ſenſible & reconnoiſſant Lefévre, qui adopte, par une cérémonie ſolemnelle, le fils du Sauvage qui lui a retrouvé ſon enfant.

Mais, hélas ! dans quel pays ne rencontre-t-on

pas des malheurs & des crimes ! & combien ſur-tout la guerre civile en amène ! L'Auteur a vû, a éprouvé des choſes qui font frémir. On ſent ici que ſon ame a beſoin de ſoulager une profonde douleur, une vive indignation. Il nous repréſente l'habitant des frontières attendant de moment en moment l'arrivée de ces hommes, qui ont accepté pour devoir de mettre tout un pays à feu & à ſang. Il nous le montre ſe relevant d'effroi au milieu des nuits, & quelquefois deſirant que ſon heure ſoit venue, afin d'échapper au tourment de l'inquiétude par le courage du déſeſpoir ; ayant pour toute conſolation, dans les jours de calme, les larmes de ſa femme, qui le preſſe en ſilence dans ſes bras, & les ſonges de ſes enfans qui ont vu l'incendie de la maiſon, & entendu les derniers cris de leur mère frappée du terrible *caſſe-tête*. On ſe ſent un peu ſoulagé de tant d'horreurs, lorſqu'il nous ouvre la conſcience d'un de ces ſatellites féroces, devenu enfin ſenſible par la terreur naturelle au crime, & cherchant vainement le repos de ſon cœur dans le ſouvenir d'un ſeul acte de clémence. Cependant les bénédictions de l'Auteur viennent ſouvent adoucir ces affreux récits ; il peint des hommes, il dit des faits qui honorent l'humanité, & qu'on ſe félicite de voir arrachés à un oubli trop ordinaire. C'eſt la diſtinction particulière des guerres civiles, d'exalter la nature humaine dans le bien comme dans le mal. Au milieu de ces évènemens, de ces ſcènes contraires, il fait ſouvent parler & agir deux eſpèces d'hom-

mes, qui méritent un intérêt particulier, les Nègres & les Sauvages : on les voit toujours mêlés aux vertus & aux vices qu'il décrit, & y conſervant des caractères qui ne ſont qu'à eux. Mais il eſt un perſonnage que l'on cherche ſans ceſſe & qu'on retrouve toujours avec un nouveau plaiſir, c'eſt l'Auteur lui-même, c'eſt cet homme d'un caractère ſi ſimple, d'une ame ſi énergique, d'une vie ſi active, qui ſouvent n'ayant pas d'aventures plus remarquables à raconter que les ſiennes mêmes, ne connoît pas plus l'art de ſe cacher dans ſes récits que l'envie de ſe montrer, & qui joignant aux mœurs de l'Amérique la vive imagination d'un voyageur exercé par des deſtinées très-diverſes, eſt par-tout le défenſeur des opprimés, le conſolateur de ceux qui ſouffrent ; auſſi propre à exhorter à la mort l'homme qu'un arrêt inique envoie à l'échaffaud, qu'à riſquer ſa vie pour celui que ſes ennemis pourſuivent. Toutes ces ſcènes, où on le voit lui-même, intéreſſeront particulièrement un grand nombre de perſonnes qui ſont devenues ſes amis ou ſes bienfaiteurs, dans le ſéjour qu'il vient de faire en France. En le retrouvant dans ſon Livre tel qu'ils l'ont connu, ils ſe ſauront gré d'avoir ſu apprécier, attirer vers eux, par leurs qualités aimables, par leurs nobles procédés, un homme que l'élégance de nos mœurs devoit naturellement effaroucher. S'ils ont eu le bonheur de réparer les maux que la guerre lui avoit faits, il a emporté dans ſon cœur celui de les mieux connoître, de les chérir, de les

honorer. Il fait éclater dans ce moment sa reconnoissance de la manière qui convient le mieux à son caractère, & qui ne pouvoit appartenir qu'au pays qu'il habite : il inscrit leurs noms sur les parties d'un canton qui s'élève sous ses yeux, & qui, *situé sur le grand chemin de la population*, (j'emploie une expression où on ne le reconnoîtra) relevera un jour la gloire de ces noms par sa propre célébrité.

Tels sont les droits de cet Ouvrage à une grande attention du Public. Il faut cependant prévenir les Lecteurs que s'ils veulent regarder plus aux formes qu'aux choses, ce ce Livre pourra quelquefois ne les pas contenter en tout. Il est peu d'Ouvrages utiles & intéressans où l'on sente davantage les défauts qui tiennent à l'absence de l'art. Pour excuser l'Auteur, il suffit de se le représenter tel qu'il est ; un François qui s'est trouvé en Amérique dès l'âge de 22 ans, qui s'y est adonné, non aux Sciences & aux Lettres, mais à un établissement de culture, qui n'a interrompu ce genre d'occupations que pour parcourir en voyageur agriculteur une partie du continent Américain ; n'ayant jamais écrit que pour se rappeler les choses qui l'avoient frappé ; tout-à-coup excité par quelques amis à traduire ses manuscrits, en rapprenant la langue de son enfance ; & qu'on voye s'il est juste de demander à un tel Ecrivain de la correction, de la méthode. Il faut donc lui passer de fréquentes répétitions, des réflexions souvent com-

munes ; trop de détails, des détails trop longs, un ſtyle négligé, preſque toujours des termes inuſités, des tournures étrangères. Il eſt d'autres qualités plus importantes dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, & qui s'y ſont ſentir à chaque inſtant ; ce ſont des choſes vraies & neuves, de la juſteſſe dans les vues, de la ſenſibilité & de l'imagination dans le ſtyle, un mêlange piquant de l'originalité propre aux objets & de celle qui n'appartient qu'à l'Auteur. Comme tous les hommes qui n'ont que du talent naturel, il n'eſt à ſon aiſe, il n'a tous ſes avantages, que lorſqu'il décrit ou qu'il cède la parole à des perſonnages. On ne trouve pas dans ſes ſcènes l'art des effets, mais une fidélité précieuſe, une naïveté touchante & reſpectable. Il faudroit ſouvent bien peu de choſes pour leur donner ce charme entier & continu que les hommes d'un talent cultivé peuvent ſeuls répandre dans leurs productions. Malgré les défauts de ce Livre, je crois que les évènemens & les tableaux qui y ſont préſentés ne mériteront pas moins l'attention des Poètes que celle des Philoſophes. Si les Philoſophes ont beſoin d'objets nouveaux pour étendre leur eſprit, les Poètes ont beſoin de rajeûnir leur talent par de nouvelles images, de nouvelles impreſſions. Quel pays plus que l'Amérique peut maintenant parler à l'ame & émouvoir l'imagination ? Son ſol préſente, dans le plus grand des ſpectacles, le plus beau des contraſtes, toute la puiſſance de l'induſtrie humaine au milieu de la majeſté

primitive de la Nature ; & ſes mœurs réuniſſent quelque choſe de la ſimplicité antique aux lumières & aux créations merveilleuſes de l'eſprit moderne. Auſſi, dans ſon enthouſiaſme, l'Auteur va juſqu'à accuſer d'une grande mépriſe les Voyageurs Européens, qui, *au lieu de venir contempler en Amérique le germe primordial des choſes, & les progrès d'un peuple éclairé & nouveau, vont deſſiner en Italie les monumens de la décadence & les ruines d'un peuple ancien. Ne ſeroit-il pas plus doux & plus noble*, s'écrie-t-il dans ſon ſtyle poëtique, *de venir admirer nos villes alignées, propres & commerçantes, que d'aller viſiter quelque temple ruiné, parmi des décombres menaçans, & dans des lieux où l'on ne rencontre plus que le buiſſon du déſert, l'herbe de la ſolitude & le ſilence de la dépopulation ?* C'eſt ainſi qu'il avertit nos Arts, ainſi que notre Philoſophie, d'une grande conquête qu'ils ont à faire. Il me ſemble que ce mouvement d'une ame patriotique renferme une grande vérité & une leçon utile.

Un de nos premiers Ecrivains, de ceux qui ont le mieux montré combien la Poéſie & la Philoſophie pouvoient s'embellir l'une par l'autre, après avoir employé toutes les richeſſes du ſtyle oriental dans un genre d'apologues, dont il eſt l'inventeur parmi nous, nous avoit déjà appris comment on pouvoit créer un nouveau genre de Littérature avec les objets & les mœurs qu'offre l'Amérique. Dans le petit morceau de *l'Abbénaki*, dont le fond eſt une expreſſion ſublime échappée à l'ame d'un

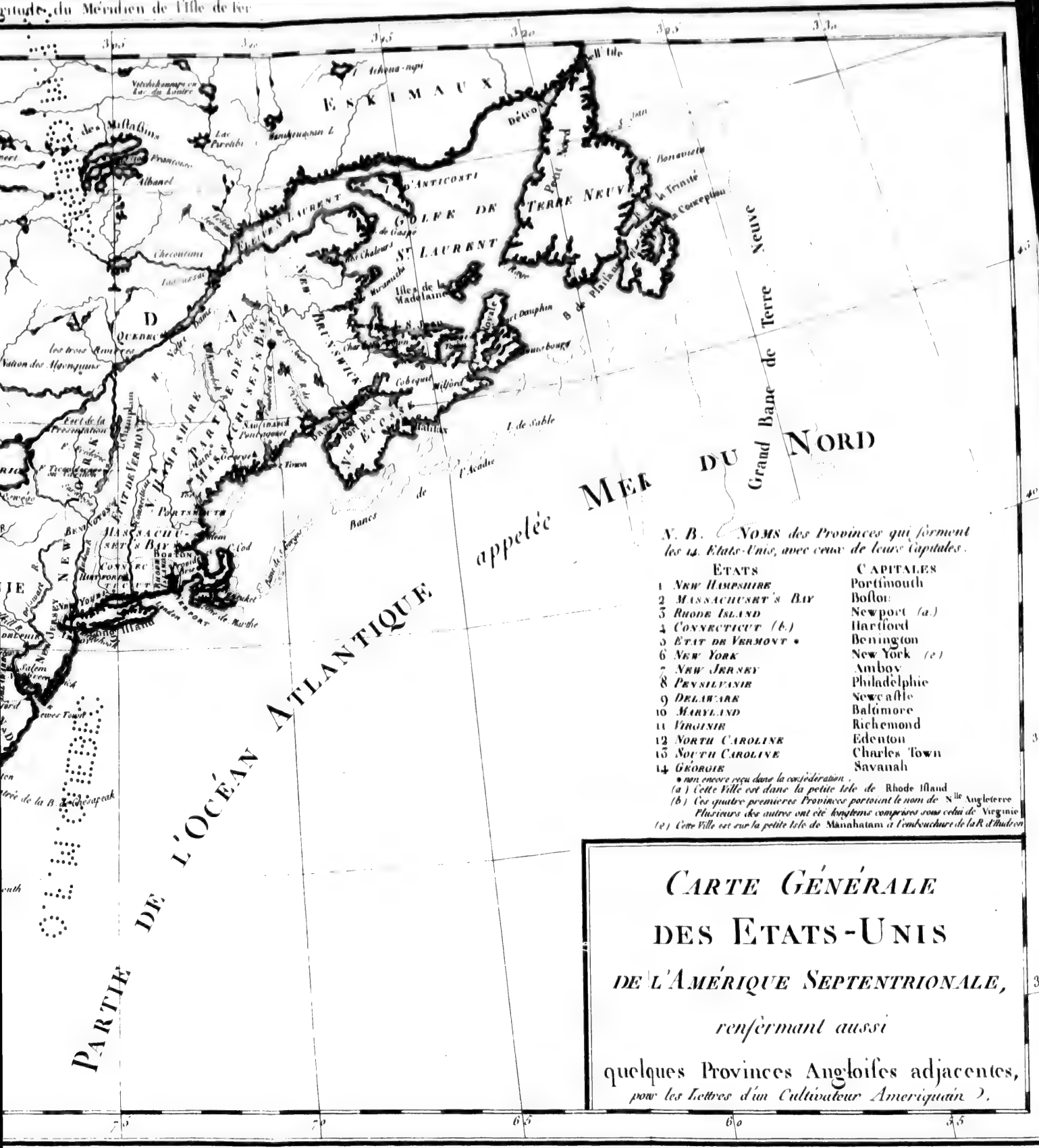
Sauvage, & dans le Conte de *Zimeo*, dont le Héros eſt un Nègre, & où ce Nègre ſe trouve un grand caractère par les deux paſſions de ſon eſpèce, l'amour & la vengeance, & un homme éloquent par cette ſenſibilité phyſique, encore plus vive dans cette race d'hommes. Les mœurs paiſibles des Quakers, & la peinture des ſites délicieux de la Jamaïque, font reſſortir encore davantage l'impétuoſité d'une ame Africaine. Cet intéreſſant Ouvrage a de plus le mérite d'être une des plus pathétiques réclamations contre l'eſclavage des Noirs. On ne peut eſpérer ſouvent des Ouvrages d'un goût ſi exquis & d'un talent ſi original. Mais le Livre de M. de Crévecœur nous indique des drames de ce genre, & il fournit les ſentimens & les couleurs qui leur ſont propres.

LETTRES

imeo, dont le
égre ſe trouve
x paſſions de
eance, & un
ſibilité phyſi-
e race d'hom-
uakers, & la
a Jamaïque,
l'impétuoſité
ſant Ouvrage
plus pathéti-
ge des Noirs.
es Ouvrages
nt ſi original.
eur nous indi-
& il fournit
qui leur ſont

LETTRES

Milles d'usage d'Angleterre, de 60. au Deg.
Milles Statués d'Angleterre, de 69. ½ au Deg.
Lieues Marines, de 20. au Degré
Lieues communes de France, de 25. au Degré
KRIS
JAMES Bay
Lac Pocoutogaman
Lac d'Abitibi
Lac des Abitibis
Fort Rupert
des Mistasins
ASSENIPOUELS
L. des Bois
Lac Teamataouan
L. Alemipigon
Lac Shoshkamong
LAC SUPERIEUR
CANADA
Tintonha errans
L. des Tintons
Mississacagan
Outaouacs
Algonquins
Sault Ste Marie
Petite Nation des Algonquins
Nipissiriniens ou Gens des Sorciers
Outagamis ou Renards
Malcoutins ou Gens de feu
Michigamea
LAC MICHIGAN
LAC HURON
LAC ONTARIO
Pani-matha
Panis
Illinois R.
Miamis
le Rocher
Wabash R.
Scioto R.
Sandusky R.
Pensylvanie
Missouri
ILLINOIS
Clarkville
Pays de la Belle Riviere ou Kentukey
Indiana
LOUISIANE
Kaskaskias
Ohio
Mathack
Cumberland R.
Virginie
Pays de Frankland
Cherokee R.
Caroline Septentrionale
Caroline Meridionale
Georgie
Floride
Pays des Natches
Mississipi
Pensacola
Nle Orleans
Partie du Golfe du Mexique
Partie de
Gravé par T. F. Kitchin.
Longitude Occidentale du Me

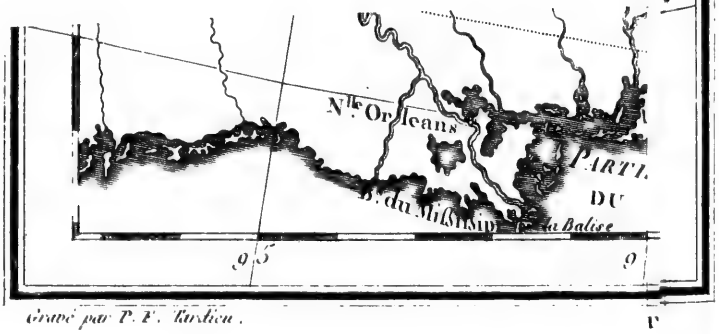


N. B. NOMS *des Provinces qui forment les 14. Etats-Unis, avec ceux de leurs Capitales.*

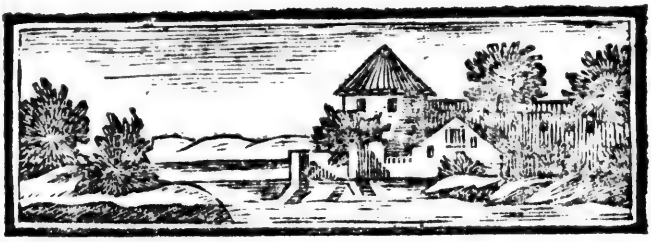
ETATS	CAPITALES
1 *New Hampshire*	Portsmouth
2 *Massachusett's Bay*	Boston
3 *Rhode Island*	Newport (a.)
4 *Connecticut* (b.)	Hartford
5 *Etat de Vermont* *	Bennington
6 *New York*	New York (c)
7 *New Jersey*	Amboy
8 *Pensilvanie*	Philadelphie
9 *Delaware*	Newcastle
10 *Maryland*	Baltimore
11 *Virginie*	Richemond
12 *North Caroline*	Edenton
13 *South Caroline*	Charles Town
14 *Géorgie*	Savanah

* non encore reçu dans la confédération.
(a) Cette Ville est dans la petite Isle de Rhode Island
(b) Ces quatre premieres Provinces portoient le nom de N.lle Angleterre
Plusieurs des autres ont été longtems comprises sous celui de Virginie
(c) Cette Ville est sur la petite Isle de Manahatam à l'embouchure de la R. d'Hudson

CARTE GÉNÉRALE
DES ETATS-UNIS
DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,
renfermant aussi
quelques Provinces Angloises adjacentes,
pour les Lettres d'un Cultivateur Americain.



Gravé par P. F. Tardieu.



LETTRES D'UN CULTIVATEUR AMÉRICAIN,

ADRESSÉES A WILLIAMS. S.... ESQ.

Carliſle (1), 18 Août 1770.

A WILLIAMS. S.... ESQ.

PREMIÈRE LETTRE.

QUELLE erreur ! comment un jugement auſſi éclairé que le vôtre, devient-il la dupe de l'amitié que vous avez pour moi ? — Quoi, parce que je vous ai reçu avec cordialité ſous mon toît, parce que vous avez trouvé chez

(1) Capitale du Comté de Carliſle, dans la Penſilvanie.

moi l'hoſpitalité américaine, parce que j'ai converſé avec vous librement & ſans réſerve, vous me croyez capable de vous inſtruire ? — Ne vous êtes-vous pas apperçu que je ne vois les choſes que comme un Voyageur qui chemine ? — Frappé d'un objet nouveau, il s'arrête pour le contempler un moment, & enſuite continue ſa route. — Je n'ai nulle méthode que celle de raconter, comme je peux, les impreſſions que je reçois (car ce que je puis avoir à vous dire, ſera plutôt le détail de mes ſenſations que celui de mes réflexions.) — Je ne poſsède point cet art utile ſans l'aſſiſtance duquel les meilleures obſervations deviennent vagues & incohérentes. — Et où aurois-je acquis cet art ? — Eſt-ce en cultivant la plantation que mon père m'a laiſſée, ou en défrichant celle que j'ai acquiſe pour mes enfans ? — Il eſt vrai que ſouvent j'ai des idées, & que ſouvent elles adouciſſent mon travail ; mais quelle diſtance de cet état à la poſſeſſion de cette faculté compréhenſive qui compare & qui raſſemble les objets divers, & à celle de cet eſprit qui les combine & les unit ! — Mes foibles facultés reſſemblent à des métaux épars. — Il faut le feu du creuſet & l'habileté du Chimiſte pour les combiner dans une compoſition nouvelle & utile.

Comment puis-je négliger le ſoin de mes occupations rurales pour devenir un Ecrivain ? J'ai trop de bon-ſens pour négliger l'un, & point aſſez d'eſprit pour entreprendre l'autre. — Je n'ai point ce degré de confiance qui excite & qui ſoutient dans l'exécution de nouveaux projets. — Bientôt mes voiſins m'accuſeroient d'orgueil & ceſſeroient de m'eſtimer. — Je deviendrois oiſif & par conſéquent un objet de ſcandale ; ces deux mots, vous le ſavez, ſont ſynonymes parmi nous. — Vous connoiſſez la baſe du bonheur & de la proſpérité des familles américaines ; elle eſt uniquement fondée ſur l'eſtime, l'attachement & l'utilité réciproque du mari & de la femme ; ſur une économie intelligente, & ſur l'ordre d'un travail réglé & aſſidu. Je vous parlerai avec franchiſe. — Hier je communiquai votre dernière lettre à notre Miniſtre, homme ſage & éclairé, qui eſt mon voiſin & mon ami. — Après l'avoir lue avec attention, il m'a encouragé, en me diſant que des lettres ne ſont pas ſi difficiles à écrire qu'on ſe l'imagine, que ce ne ſont que des images de la converſation ; que la plume rappelle & mûrit les idées, & que tout ſavant que vous êtes, vous pourrez peut-être extraire de mes réponſes des choſes qui vous paroîtront nouvelles. — « Mais,

» lui dis-je, tout ce qui ſera nouveau ſera-t-il » amuſant ? — Oui, me dit-il, parce qu'il » pourra contenir quelque choſe d'utile. — Ah ! » plût à Dieu, lui répondis-je. » — Voilà, je vous le jure, la première étincelle qui ait allumé mon déſir de correſpondre avec vous. — Quoi ! être utile, être bon à quelque choſe à une ſi grande diſtance ? — Mais, comment ? mon zele ſe trouve combattu par la prudence. — Prudence en Littérature ! — Voilà déjà une expreſſion nouvelle, enfantée par un ſentiment nouveau. — Le croiriez-vous ? la vanité s'en mêle & notre Miniſtre l'a encouragée. — « Vous ne feriez rien, me dit-il, ſans reſſentir » ſon aiguillon ; vous avez un grand déſir de » bien faire, je le ſais, & cet aiguillon vous » forcera à faire mieux encore. — Et après » tout, continua-t-il, pourquoi vos Lettres ne » ſeroient-elles pas au moins agréables ? Elles » auront l'avantage d'être *exotiques*. C'eſt un ca- » ractère qui, à ce qu'on dit, donne quelquefois » en Europe du mérite ; c'eſt un voile qui cache » bien des fautes. Par exemple, tranſplantez un » de nos arbres les plus communs dans les jardins » d'un de leurs célèbres Botaniſtes ; il y ſera exa- » miné & eſtimé, il y tiendra un rang diſtingué. » — Sans la tranſplantation, il auroit reſté » confondu & mépriſé dans l'épaiſſeur de nos

» forêts. — Secondement, vos Lettres ſeront
» les productions d'un génie naturel, ſans or-
» nemens académiques, ſans autre méthode
» que celle qui ſera inſpirée par la chaleur du
» moment. Je connois votre cœur & votre ima-
» gination, ainſi que votre pinceau deſcriptif,
» qui n'eſt pas mauvais pour le pinceau d'un
» homme qui n'a jamais étudié le deſſin que
» dans l'école des champs. — Lorſque j'étois
» au Collège de Prince-Town (1), je ne me
» ſentois nulle diſpoſition pour la compoſition;
» je n'avois que de la bonne volonté. — Les
» premiers Sermons que je prêchai auſſi-tôt
» après mon Ordination, étoient ſecs & arides,
» comme des plantes croiſſant dans le ſable;
» tout étoit infructueux. A force de perſévé-
» rance, mon imagination eſt devenue plus
» riche, &, grâces à Dieu, je prêche, comme
» vous le ſavez, avec abondance & facilité. Il
» en ſera de même pour vous, voiſin St. John.
» — Mais, lui dis-je, il ſe peut que M. W. S.
» montre mes Lettres à ſes amis, qui ne me
» connoiſſent pas comme lui; que diront-ils?
» — Que diront ces Européens accoutumés à
» ne voir que des Ouvrages académiques, à
» ne voir que des arbres bien taillés, dont les

(1) Ville du nouveau Jerſey.

» branches, dont les fleurs & les fruits ſont
» conduits & placés par la main d'un habile
» Jardinier ? — Qu'en ſavez-vous, voiſin St.
» John ? — Ne ſe peut-il pas faire qu'un Eu-
» ropéen ſoit fatigué quelquefois de cet ordre
» ſymétrique, de cette méthode monotone, de
» cet aſſujettiſſement perpétuel, qui enchaîne
» l'imagination ? Ce n'eſt ſouvent qu'un voile
» ſcientifique, qui peut-être diminue autant la
» beauté & l'énergie, qu'il cache les fautes &
» la foibleſſe. Qu'il voye pour la première
» fois un arbre Américain, dans toute l'irrégu-
» larité de ſon feuillage, dans toute l'amplitude
» de ſes branches, dans toute l'exubérance de
» ſa sève, pouſſant librement de toutes parts,
» & obéiſſant ſans gêne à l'impulſion des ſucs
» végétaux. — Si, d'un côté, cet arbre touffu
» irrégulier eſt l'image de l'Américain ; l'eſpa-
» lier, de l'autre, ne reſſemble-t-il pas à l'hom-
» me obéiſſant à une multitude de loix, de
» coutumes & de préjugés ? — Comme ceux
» de nos forêts, paroiſſez dans toute l'irrégu-
» larité de votre caractère ; M. W. S. ſera au
» moins convaincu que ſi nous ignorons l'em-
» pire des règles & des préjugés, ſi la végéta-
» tion n'a pas encore été ſoumiſe à des loix,
» notre ſol eſt bon & produira un jour le génie,
» l'énergie & les ſciences dont nos ancêtres ap-

» portèrent avec eux la précieuſe étincelle ; elle
» a depuis été religieuſement ſoignée, & un
» jour l'Europe en ſera étonnée. — Vous dites
» ſi bien, mon cher voiſin, que vous m'encou-
» ragez ; mais, encore une fois, faut il que j'a-
» bandonne mon travail pour ne faire uſage que
» de ma plume ? — Non, faites comme moi ; —
» Penſez & étudiez en travaillant ; il y a long-
» tems que j'ai trouvé par une longue expé-
» rience, que certains travaux n'étoient point
» incompatibles avec l'exercice des idées, &
» qu'au contraire ils les excitoient. — En vé-
» rité, lui répondis-je, j'ai ſouvent reſſenti
» le même effet. Dites-moi quel eſt le travail
» que vous preférez quand vous voulez rêver ?
» — La charrue. — Vous ne ſauriez croire
» le nombre de Sermons que j'ai eſquiſſés en
» labourant ; car, après tout, quand la terre
» eſt franche, unie, ſans pierres & ſans ſou-
» ches, ce n'eſt qu'une opération méchani-
» que ; on ne laboure qu'avec l'inſtinct ; il faut
» alors que la raiſon ſe repoſe ou s'occupe.
» — Votre idée, voiſin Robert, me frappe &
» me plaît. — J'en ai ſouvent fait autant ; mais
» à peine mon ouvrage eſt-il fini, que tout diſ-
» paroît. — Cela peut-être, me dit-il ; mais
» cherchez à écrire ces mêmes idées, & alors
» vous verrez que la plume les rappellera

» toutes. — Mais, voiſin Robert, que dira ma
» femme quand elle me verra ainſi occupé ;
» elle s'imaginera que la tête m'a tourné ? —
» Liſez-lui de tems en tems le fruit de vos nou-
» veaux travaux ; conſultez-la ſur différens
» points. — Mais que diront les voiſins quand
» une fois ils ſauront que je ſuis devenu écri-
» vain ? Ils me marqueront au doigt dans toutes
» nos aſſemblées, diſant : défions-nous du voiſin
» St. John, il s'eſt mis à écrire, peut-être cor-
» reſpond-il avec le Gouverneur du Roi, ou
» avec quelques gens du pays d'Angleterre. —
» Hé-bien, puiſque vous avez tant de peur de vos
» voiſins, je me charge de leur en parler moi-
» même, & de leur rendre cette correſpon-
» dance intéreſſante. — Vous avez l'air d'ap-
» planir toutes les difficultés, voiſin Robert ;
» mais pourquoi ne prendriez-vous pas ſur vo-
» tre compte une partie de cette tâche ? Il n'im-
» porte à M. W. S. d'où lui viennent les infor-
» mations, pourvu qu'il ſoit informé ; d'ailleurs
» vous avez plus de tems que moi. — Quant
» au loiſir, voiſin St. John, comme vous je
» travaille. — Vous le ſavez, comme vous j'ai
» une famille nombreuſe à maintenir. — Com-
» me mes confrères, je prêche & laboure ; mais
» je ſais économiſer mon tems, je vous aiderai
» avec plaiſir, puiſque vous l'exigez. Dites-

» moi, d'où eſt venu l'origine de ce plan ? » quel motif a déterminé M. W. S. à ſolliciter » ſi vivement votre correſpondance ? — Je » vais vous le dire, voiſin Robert. — Etant » l'année paſſée à l'Aſſemblée du Comté, j'ap- » perçus un Voyageur qui avoit l'air d'un hom- » me d'outre-mer : — l'Auberge étoit pleine ; » — voilà, me dis-je, un homme qui va paſſer » une nuit bien déſagréable. — Je l'invitai à » venir chez moi ; il accepta mon invitation. » — Je lui plûs, il me plût auſſi. Je lui fis » voir ce qu'il y avoit de plus curieux dans » notre Comté ; je le trouvai un homme ſage » & éclairé, qui avoit paſſé la mer pour par- » courir ces Provinces ; il demeura avec moi » deux mois, de-là il fut viſiter la *Virginie* & » les deux *Carolines*. — Depuis ſon retour en » Angleterre, il me ſollicite de correſpondre » avec lui. — Il n'y a rien, voiſin St. John, » de plus ſimple, acceptez mon invitation. — » Mais, voiſin Robert, ſur quel ſujet lui parle- » rai-je ? car ſi une fois je m'aviſe de former un » plan, je ſuis ſûr de ne pouvoir jamais m'y aſ- » ſujettir ? — Commencez d'abord par un ſujet » quelconque ; à meſure que vous avancerez, » vos idées ſe multiplieront ; &, après tout, que » vous demande-t-il ? — Une idée générale » de nos mœurs, de nos coutumes, de notre

» façon de vivre & d'établir des terres nou-
» velles, de notre commerce, du rapport de
» notre agriculture, que sai-je ? Nous avons
» mille objets dont l'explication paroîtra nou-
» velle & utile de l'autre côté du grand lac.
» — En vérité je tremble, mon cher voisin,
» quand je considère attentivement la longueur
» & les difficultés de cette carrière. — Trem-
» blez-vous, quand vous commencez à labou-
» rer un champ de 15 à 20 acres? Que sait-on,
» ami St. John, peut-être vos détails naïfs &
» vrais frapperont-ils plus que des compila-
» tions étudiées; peut-être feront-ils naître le
» désir à quelque savant Européen de venir
» examiner ces Provinces, le flambeau philo-
» sophique à la main. — Cet Européen vrai-
» semblablement publiera ses observations, &
» nous communiquera ses lumières; chose qui
» ne seroit point arrivée sans cela; celui qui le
» premier marque & fraye un sentier dans nos
» bois, vers quelque lac utile, ou vers quel-
» que canton de terrein fertile, a autant de
» mérite que l'homme qui, dans la suite, à
» l'aide de la Bousole y pratique une voie plus
» commode; — Peut-être, mon voisin, con-
» tinua le Ministre, que les curieux de l'Eu-
» rope, fatigués d'aller en Italie y voir les ruines
» d'un peuple qui n'existe plus, y marcher

» ſur des cendres, jadis illuſtres, y voir tant
» de débris, l'effet des âges, des malheurs &
» des guerres; peut-être, dis-je, que quelque
» Voyageur éclairé viendra ici y contempler
» l'origine, le berceau de ces Nations, qui un
» jour doivent remplir le grand Continent. —
» Hélas! ſi j'avois des richeſſes, j'aurois par
» conſéquent du loiſir. — Je vais vous dire
» comment j'employerois ce même loiſir. —
» Je paſſerois en Europe, j'y viſiterois ſoigneu-
» ſement les nations qui annoncent la déca-
» dence la plus prochaine; celles, enſuite,
» qui conſervent encore de l'énergie; puis
» celles qui, plus dernièrement ſorties de la
» barbarie, promettent le plus de vigueur &
» de perfection: je finirois ma carrière par étu-
» dier, avec ſoin, toutes nos Provinces, plus
» neuves, plus fraiches encore. — Quel ta-
» bleau ne tracerois-je pas, ſi j'étois un bon
» Peintre! — Inſtruiſons, ſi nous pouvons,
» l'ami W. S.; ce n'eſt pas la première fois,
» voiſin St. John, que l'Amérique a inſtruit
» l'Europe. — Comment cela eſt-il poſſible,
» lui répondis-je? — Quoi, ne ſavez-vous pas,
» répliqua le Miniſtre, que *Benjamin Franklin*
» a enſeigné aux Habitans de cette vaſte contrée,
» le ſecret d'attirer la foudre du ſein des nuages,
» de la diriger de manière à garantir leurs édifices

» & leurs vaiſſeaux de ſes ravages ? — N'avons-
» nous pas ſimplifié l'inoculation encore plus
» qu'elle ne l'étoit il y a quelques années en
» Europe ? Nous ſurpaſſons les Européens dans
» l'art de pêcher les baleines & de faire nos
» huiles en mer. — C'eſt nous qui les pre-
» miers nous ſommes apperçus de l'exiſtence
» d'un courant dans l'Océan, qui les premiers
» l'avons ſuivi, étudié, & enfin marqué ſur
» les Cartes (1) : connoiſſance plus importante
» qu'elle ne paroît aux yeux ſuperficiels. — La
» *Sphère compoſée* de M. Rittenhouſe n'a point
» de pareille dans le monde. — Le fameux
» *Cadran de Harley*, eſt de l'invention d'un
» Philadelphien. — Nous avons fait venir de
» la Chine l'*Arbre à Suif*, le Riz de Montagne,
» pluſieurs eſpèces nouvelles d'Indigo ; dans
» peu d'années l'Europe ſera étonnée de rece-
» voir de nos Ports pluſieurs nouveaux articles
» de commerce ; déjà nous connoiſſons l'arbre
» *Lacq*, l'arbre à *Huile*, l'*Alcéa*, le *Lichens*,
» le *Gardénia*, qui eſt une excellente teinture
» jaune. Il n'y a point d'objets d'amélioration,
» de richeſſe & de commerce, qu'on ne puiſſe
» trouver dans trente ans ſur ce Continent, qui
» jouit de preſque tous les climats & de preſ-

(1) Le courant du Golphe du Mexique.

» que tous les fols. — Voiſin Robert, je ſens
» que l'aſſiſtance d'un Homme comme vous eſt
» ſuffiſante pour détruire tous mes ſcrupules ;
» j'accepte l'invitation de l'ami W. S. & dès
» aujourd'hui je vous prends pour mon aſ-
» ſocié. » —

Voilà, mon cher Monſieur, la converſation qui m'a décidé à la correſpondance qui va s'établir entre nous. Je vous ai tout raconté ; je débute, comme vous le voyez, ſans art ; ſoyez perſuadé que je continuerai de même ; mon cœur deviendra votre premier & unique correſpondant ; ma ſeule récompenſe ſera de jouir du ſentiment d'avoir cherché à faire le bien : toute la grâce que je vous demande eſt de recevoir mes Lettres comme vous recevrez les hycoris, les frênes de marais, les chênes épineux, les tulipiers, les maguoliers & les cèdres rouges, que je vous enverrai ; quoique ces derniers ayent un merite bien ſupérieur aux premiers, ils vous ſeront envoyés avec les mêmes bonnes intentions.

ST. JOHN.

Carliſle, 22 Novembre 1770.

SECONDE LETTRE.

PLUS les objets d'une perſpective ſont multipliés & étendus, plus diſtinctement ces objets doivent-ils être repréſentés. — Quel tableau n'aurois-je pas à vous faire, s'il m'étoit poſſible de l'entreprendre? — Je me contenterai de vous en faire voir les grands traits; — car je ſens qu'il eſt plus aiſé de vous donner une idée générale de cet hémiſphère, que de vous conduire pas à pas dans un examen plus détaillé, quoique peut-être plus inſtructif.

Ces treize Provinces forment une chaîne immenſe & preſque contigue de plus de 600 lieues d'étendue ſur la mer. C'eſt un aſſemblage de Colonies de différentes dates; de pêcheries, de bourgades, de villes & d'établiſſemens, dont les fondations, la proſpérité, le génie & la population forment une époque à jamais mémorable dans les annales de l'univers. Cette époque peut être conſidérée comme une nouvelle naiſſance de la nature, comme un nouveau don qu'elle fait à l'ancien monde, comme une ſeconde création; car tout ce que

nous voyons aujourd'hui porte l'empreinte de la jeuneſſe & ne fait qu'éclore. — Ce qui rend cette époque plus intéreſſante encore, eſt que depuis notre enfance nous avons été éclairés par un ſoleil nouveau, dont le jour nous a préſervés des ténèbres de la fauſſe ſcience. Nous n'avons point ſubi la ſervitude de ce grand nombre de préjugés, qui, pendant tant de ſiècles, avoient été ſi funeſtes aux hommes. — Quel conſolant événement! — Armé du téleſcope philoſophique, jugez ce que nous ferons ſeulement dans un ſiècle de plus, parce que nous avons déjà fait au milieu de tant de difficultés!

L'Européen fatigué de l'effet que produit dans ſa Patrie la diſproportion énorme des richeſſes, les droits de primogéniture, & cette multitude de hiérarchies; affligé de la différence humiliante qui marque les états & les conditions, de ces cruelles limites qui diviſent les Citoyens du même pays; cet Européen qui ſi ſouvent a été affligé à la vue de ces loix contradictoires & ſouvent abſurdes, de ces juriſdictions mixtes, de cette foule de préjugés, plus forts encore que les loix. — Cet Européen, dis-je, doit être ſingulièrement frappé, lorſqu'arrivé parmi nous, il y développe la ſource & les ramifications de nos ſociétés naiſ-

ſantes; lorſqu'il y découvre les principes ſages & ſimples qui nous uniſſent & nous gouvernent; le ſyſtême bienfaiſant de nos adoptions légiſlatives, l'énergie ſingulière, déployée ſous tant de formes différentes, l'audace & la patience avec laquelle nous entreprenons & nous ſupportons nos pénibles travaux; cette douce égalité qui nous anime & deſsèche nos ſueurs; lorſqu'il y admire enfin le grand ſyſtême de population, de culture & de commerce qui, comme une ſource féconde, ſe répand inſenſiblement partout.

Toutes ces Provinces ſont diviſées en comtés, en *précincts*, bourgades, villes & diſtricts; ce ſont les canaux qui diſtribuent l'adminiſtration de la Juſtice; ce ſont les ramifications du grand arbre politique. — Chacun de ces cantons eſt diviſé dans un nombre infini de poſſeſſions plus ou moins grandes, tenues en franc-alleu; elles communiquent à leurs poſſeſſeurs des immunités & des privilèges conſidérables, & ſont toutes réunies par de bons chemins. Comme les arbres & les plantes, nous tenons de la terre ce qui nous enrichit & nous dignifie; — telle eſt la première ſource de notre bonheur.

Heureuſement, ces Provinces diffèrent entre elles par leur ſol, leurs climats & leurs productions;

tions ; elles diffèrent auſſi par quelques variations dans la forme du gouvernement, ainſi que par le génie des premiers Colons ; — delà leurs nuances diſtinctives. — Cette heureuſe variété fait la baſe de nos beſoins, de nos ſecours mutuels, de notre premier commerce, de nos premières richeſſes & de notre union. — Ces détails ſeroient dignes d'être attentivement conſidérés ; — ils le deviennent de plus en plus aux yeux de la politique ; car notre population rapide, fondée ſur l'aiſance avec laquelle l'homme peut gagner ſa ſubſiſtance, ſur la multiplicité de nos mariages, ſur la fécondité de nos femmes & de nos terres, ſur nos mœurs paſtorales, ſur l'arrivée annuelle des Européens, offre un phénomène nouveau, auquel l'amateur de l'eſpèce humaine ne peut que s'intéreſſer.

Quel tableau le reſte de l'univers préſente-t-il aux yeux du contemplateur ? L'Europe, quoique ſavante, éclairée & riche au-delà des autres parties du monde, gémit encore dans bien des cantons, ſous l'empire de ſes anciennes opinions, & ſous le poids de ſon antique organiſation. N'eſt-elle pas encore ſujette au fléau terrible de ſon fiſc & de ſes guerres ?

L'Africain dégénéré eſt devenu l'opprobre

de la race humaine, en ſouffrant l'avide Européen établir ſur ſes rivages le commerce le plus impie & le plus criminel qui ait jamais exiſté. C'eſt la véritable patrie des lions & des tigres. — Les ſables, les déſerts, l'aridité, le ſoleil vertical, les mœurs de l'Afrique, tout y offre l'image & les effets du malheur. — On ignore dans l'Aſie les premiers droits de l'humanité; le flambeau de la raiſon, jadis ſi brillant, y ſemble éteint pour jamais: tous ſes habitans gémiſſent ſous les différentes modifications du deſpotiſme aveugle, de l'ignorance dégradante, & du fanatiſme qui ne prêche que la *thymocratie*. — Les plus beaux climats de la terre ſont habités par des hommes devenus des bêtes, & gouvernés par des tigres.

Ici, au contraire, l'humanité ſe préſente, ſous un aſpect moral & phyſique, plus conſolant. — Les guerres ſanglantes, occaſionnées par l'ambition, par la deſtruction d'une partie de l'ancienne Religion, & par l'établiſſement d'une nouvelle, dans le ſeizième ſiècle, produiſirent tant de dévaſtations & tant de malheurs, amenèrent un ſi grand changement dans les gouvernemens & dans les opinions, qu'une foule d'Européens long-tems victimes de ces doubles fléaux, réſolurent enfin de traverſer l'Océan, pour éviter tant de calamités; ils ſe

raſſemblèrent ſur ces côtes il y a cent quarante ans, & y jettèrent les fondemens d'une ſociété nouvelle. — Et quelle idée vous en êtes-vous formée ? Il faudroit avoir ſoigneuſement parcouru l'Europe ; il faudroit avoir traverſé ſes Provinces, le flambeau philoſophique à la main, pour en ſentir tout le contraſte, & pour en décrire tous les détails.

Le Ruſſe, par exemple, s'appelle un homme nouveau ; — quelle différence cependant entre un Ruſſe & un Américain ? entre le ſceptre du Nord & les liens qui nous uniſſent ? — Différentes des autres nations depuis long-tems connues, la nation *Américaine* a commencé ſa carrière dans un tems de lumières & ſous les auſpices de cette même lumière ; les autres, d'abord barbares, comme tout le reſte de la race humaine, ont été ſucceſſivement conquiſes. Réduites à l'eſclavage, elles ont ſubi le joug de farouches vainqueurs qui les ont aſſujetties aux coutumes & aux ſervitudes les plus atroces & les plus dégradantes ; elles n'ont été émancipées des chaînes féodales les plus peſantes, que par les degrés les plus lents ; elles ont ſouffert, depuis, un nombre infini de calamités de toutes eſpèces, dont les ſources ne ſe tariront peut-être jamais.

Ces Provinces, au contraire, ont été fondées

par des hommes, qui avoient été inſtruits dans la ſublime école des malheurs, qui avoient été éclairés des étincelles produites par le choc des factions & des révolutions. Ce fut ſur cette grande ſcène, qu'ils acquirent ce courage, cette énergie & ces lumières, à la lueur deſquels ils osèrent ſe frayer une route nouvelle à travers l'Océan tempétueux, pour aborder ſur cette terre. — C'eſt donc aux malheurs de l'Europe, à la ſuperſtition, au fanatiſme, que nous devons notre exiſtence. C'eſt avec les débris enſanglantés de l'ancien Monde, que nous avons commencé un édifice nouveau. — C'eſt à cette même ſource de tant de biens & de tant de maux, que l'Angleterre doit la belle conſtitution dont elle jouit aujourd'hui, d'où ſont dérivées auſſi les nôtres. — Il ſemble que la deſtinée avoit prémédité cet événement heureux, par la découverte peu antérieure de ce continent : — elle le devoit, ſans doute, à la nature humaine, après tous les maux qu'elle lui avoit fait ſouffrir. — En abandonnant l'Europe, nos pères abandonnèrent auſſi cette longue liſte d'opinions & de préjugés qui l'avoient dévaſtée pendant tant d'années, & qui avoient fait égorger tant d'hommes.

— Ces émigrations furent heureuſement

l'ouvrage des particuliers & non des Rois ; — l'aiſance, la paix, l'eſpace plus étendu dont jouirent nos pères peu d'années après leur arrivée, ranimèrent & ſervirent à déployer les anciens reſſorts de l'eſprit humain, dont l'élaſticité & l'énergie avoient été ſi longtems retrécies par l'ignorance & la misère.

Ils apportèrent avec eux la bouſſole, le compas, la charrue, la hache & l'Imprimerie; leur génie & leurs connoiſſances s'accrurent ſous ces heureux auſpices ; — les opinions nouvelles qu'ils adoptèrent, les chartres qu'ils obtinrent, la perſévérance induſtrieuſe avec laquelle ils ſurmontèrent les premières difficultés, les immunités dont ils furent gratifiés, & les terres qu'ils défrichèrent, leur firent bientôt oublier l'Europe, & tous les maux qu'ils y avoient ſoufferts.

Ce fut à cette époque qu'ils appelèrent ces nouveaux rivages, leur chère & nouvelle patrie ; avec joie ils quittèrent le nom d'Anglois, d'Irlandois, d'Allemands, de Suédois, de François, pour prendre celui d'Américains. — Leur induſtrie, protégée & libre, produiſit bientôt des richeſſes ; ces richeſſes leur acquirent un poids & une importance nouvelle, comme le ſol qu'ils cultivoient leur avoit déjà procuré un nouveau rang. — D'êtres errans,

ſans demeure & ſans aſyle, de ſoldats fanatiques, perſécuteurs ou perſécutés, ils devinrent des citoyens. — Ce fut alors que parurent des périodes de bonheur & de ſimplicité, d'induſtrie & de paix, qui vraiment reſſemblent aux rêves de l'âge d'or ; — l'union, la frugalité, l'abondance, la liberté, l'heureux établiſſement de leurs enfans, & la ſanté, devinrent le partage de ces nouveaux Colons.

Les premières époques de ces Colonies, préſentent une foule de ſcènes agréables, inſtructives & édifiantes : quel dommage qu'il n'ait pas paru parmi eux quelque Poëte qui ait ſu chanter leurs plaiſirs, leur innocence & le bonheur paſtoral de ces Sociétés naiſſantes ! — Ils n'étoient ſujets qu'à peu de maladies ; de ce côté-là ils reſſembloient aux Sauvages qui ſouvent étoient mêlés avec eux ; leurs proviſions étoient ſaines & ſimples, l'eau leur ſervoit de boiſſon. — Leurs paſſions & leurs déſirs étoient heureuſement retenus par la néceſſité du travail, la Religion, ſimple comme les hommes qu'elle inſtruiſoit, n'exigeoit d'eux qu'un culte de reconnoiſſance. — L'hoſpitalité générale tenoit lieu d'Hôpitaux & d'Auberges. — Ils étoient nourris, protégés & conduits par la nature elle-même par la tempérance & l'induſtrie ; ils ignoroient l'art

de la Médecine; les racines de leurs bois, les ſimples de leurs champs, qu'ils avoient appris à connoître par leur commerce avec les Sauvages, fourniſſoient à nos pères tous les médicamens dont ils avoient beſoin; les Médecins & les Prêtres étoient parmi eux deux claſſes d'hommes peu connues & preſque inutiles.

La ſphère de nos connoiſſances s'eſt étendue depuis, proportionnellement aux progrès de nos Sociétés; notre génie a marché d'un pas égal avec notre Agriculture & notre Commerce. — Ces connoiſſances n'ont ceſſé d'être cultivées & augmentées dans toutes les Provinces par l'établiſſement de pluſieurs Collèges & de l'Académie d'Inſtruction, par la circulation des Livres, par la publicité des débats de nos Aſſemblées Légiſlatives & par nos Gazettes. — Ces dernières uniſſent ſingulièrement le plaiſir des nouvelles aux détails politiques, l'inſtruction à l'agrément & à la nouveauté.

Il n'eſt pas aiſé à un Européen de concevoir tout le bien qui provient de la lecture & de l'immenſe circulation de ces papiers volumineux, dont la collection annuelle forme des archives, ſouvent curieuſes & inſtructives. — La pleine & entière liberté de l'Imprimerie, l'importation des meilleurs livres de l'Europe, le goût de la lecture, le nombre de petites

bibliothèques, la facilité de faire imprimer ſes idées, tous ces grands privilèges ſont devenus autant de génies tutélaires, autant de lampes nocturnes, qui nous gardent, qui nous excitent, qui nous conduiſent & nous éclairent; un commerce protégé, a fait naître parmi nous, a encouragé l'agriculture & les défrichemens, & a rendu le goût de la vie champêtre, un goût national. — J'ai vu des contrées qui, de terres boiſées & épaiſſes, de marais impénétrables, ont été changées dans l'eſpace de dix ans, en une région fertile & charmante: celui de *Vermont* (1) eſt une preuve récente de ce phénomène d'induſtrie.

L'établiſſement des poſtes fait circuler nos lettres & nos idées, depuis une extrémité du continent juſques à l'autre; c'eſt une des chaînes ſociales les plus douces & les plus utiles. — Cette invention moderne a un effet merveilleux ſur les mœurs & ſur la ſociété. Vous ſavez combien la facilité des correſpondances unit les hommes, propage les ſecrets inſtructifs, les nouvelles découvertes, fait naî-

(1) Démembrement de l'état de New-York, compris entre le lac Champlain, la ligne du Canada, la rivière de Connecticut, & les nouvelles limites qui le diviſent de ce premier Etat.

tre & répand les idées lumineuſes, les projets utiles, & en général toutes les différentes ſpéculations d'où proviennent les ſources du commerce, des échanges & de l'inſtruction. — Dans bien des endroits obſcurs & même nouvellement établis, les Colons reçoivent toutes les ſemaines les nouvelles intéreſſantes de l'Europe, le prix des denrées, l'état du commerce & les diſputes politiques de toutes les Provinces.

La part que chacun de nous prend au choix des Légiſlateurs, aux conférences publiques, aux débats de nos aſſemblées, fait que les Gazettes ſont lues avec avidité juſques ſous les cabanes d'écorce : telles ſont les cauſes qui nourriſſent nos connoiſſances, excitent notre curioſité, allument & entretiennent le flambeau du génie, excitent dans tous les cœurs un vif intérêt pour la choſe publique, & un grand déſir des nouvelles découvertes.

Tel eſt, auſſi laconiquement que j'ai pu le dire, l'état des choſes parmi nous, & voilà pourquoi vous avez obſervé que les richeſſes du Négociant, l'induſtrie d'un grand Cultivateur & la ſcience d'un Avocat, ne ſont point parmi nous incompatibles avec la ſagacité du Politique, les vues de l'Homme d'Etat, le patriotiſme du Citoyen, la bravoure du Soldat & la ſcience Académique.

D'un autre côté, la ſageſſe des loix, les bénédictions de la paix, un commerce floriſſant, une culture ſans entraves, l'admirable facilité de nos naturaliſations, le bas prix des terres nouvelles, le haut prix auquel nous avons vendu nos bleds & nos farines depuis pluſieurs années; — toutes ces cauſes ont accéléré notre population, avec une rapidité juſqu'ici ſans exemple.

Quoique les puînés de la nature, nous ſommes cependant la race deſtinée à produire la révolution la plus conſolante pour l'humanité; nous ſerons peut-être la cauſe que l'Europe ne ſe baignera plus dans le ſang de ſes habitans, pour la gloire du Dieu de paix; que la vaine folie des conquêtes paſſera, que le commerce deviendra plus reſpecté qu'il ne l'a été juſqu'ici, qu'on le regardera comme le ſoutien de l'agriculture, & la ſource du pouvoir le plus légitime; comme le deſtructeur des faux préjugés, & l'améliorateur des ſociétés. — Si jamais cela arrive, les Nations ne jouiront-elles pas de plus de bonheur & de plus de repos?

Quoique diviſés en un certain nombre de Provinces & de Gouvernemens, nos peuples ſont tous unis par l'analogie des grandes opinions, & par celle des principes religieux,

moraux & politiques ; ils ſont tous unis par la bénignité de loix ſages & humaines, par de bons chemins ou par des rivières navigables. — Tous, à l'ombre de leurs acacias, vivent du fruit de leurs travaux & de leur induſtrie.

Quoique differens entre eux par l'effet du climat, par l'adoption de quelques opinions & de quelques coutumes, ils ſe reſſemblent tous dans les grands traits primordiaux. — Ainſi que le même boiſſeau & les mêmes meſures ſont établies depuis un bout du continent juſqu'à l'autre, ainſi l'amour de l'induſtrie, de la tolérance & de la liberté eſt-il devenu l'opinion générale, & déjà un préjugé de l'enfance.

Ici, tout le monde eſt bien nourri, parce que chacun y travaille pour ſoi-même, ſans rentes onéreuſes ni redevances humiliantes ; parce que nos taxes ſont légères & équitablement impoſées ; parce que la plupart des hommes induſtrieux peuvent ici poſſéder quelque choſe ; parce que dans un pays agricole, où la terre eſt plus commune que les hommes, les comeſtibles ſont à bon marché ; parce que les quatre cinquièmes de nos habitans poſſèdent une portion de terre ; parce qu'un commerce libre & étendu & des champs bien cultivés, fourniſſent à tous les beſoins eſſentiels.

— Nous ſommes aiſés & heureux, parce que nous ne connoiſſons pas encore le poiſon du luxe, la richeſſe oiſeuſe, les diſtinctions de la nobleſſe, les droits de primogéniture, & l'accumulation des fortunes ; parce que nos mœurs ſont ſimples & bonnes : — telles ſont les ſources ſecondaires de notre proſpérité. — La première & la plus conſidérable, vient de ce que l'influence du ſyſtême féodal n'a jamais paſſé la mer pour y condamner une claſſe d'hommes à obéir, à ramper ſous des maîtres & à travailler pour les autres ; — elle vient de ce que nous ne reconnoiſſons juſqu'ici d'autres redevances quelconques, que ce que chacun doit à la patrie, d'autres maîtres que les loix, ni enfin d'autres ſeigneurs que celui du ciel & de la terre ; mais cette proſpérité a été chérement acquiſe.

Liſez l'hiſtoire de nos provinces, & vous verrez ce que les hommes oſent entreprendre, ce qu'ils oſent ſouffrir, quand ils cherchent le bonheur à l'ombre de la liberté. — Chaque page de ces hiſtoires démontre une exaltation de force, de courage, de hardieſſe, de magnanimité même, qui remplit l'eſprit du lecteur d'étonnement & d'admiration. — Si ces premiers Colons n'euſſent eu qu'un pays, & n'euſſent point eu une patrie adoptive, ils auroient

été détruits par les Sauvages, ou dévorés par les loups; — & ces belles colonies n'auroient peut-être jamais exiſté, ou du moins beaucoup plus tard. —

L'état de proſpérité dont nous jouiſſons, notre exiſtence morale & politique, eſt inconteſtablement dûe à l'heureux enthouſiaſme des premiers Colons, ainſi qu'aux conceſſions généreuſes des Rois Britanniques; nous devons donc à l'un & à l'autre ce que nous ſommes. Cachons, ſous le voile de la reconnoiſſance, ſous celui de leur induſtrie perſévérante & de leur ſageſſe laborieuſe, les crimes & les injuſtices qui ternirent l'origine de pluſieurs établiſſemens. Les premiers fondemens de preſque toutes ces provinces ont été teints de ſang humain, dans les guerres que nos ancêtres eurent à ſupporter contre les Sauvages dont ils avoient envahi la propriété. — Les premières pierres de ces fondemens furent ſouvent renverſées par la fureur de la diſcorde, par des reſtes de fanatiſme & par les malheurs de la diſette. Telle eſt à-peu-près l'hiſtoire du commencement & du progrès de toutes les ſociétés humaines. Ici, c'étoit des loups Européens qui vouloient s'emparer des forêts & des retraites d'ours Américains. — Cembien de fois, dans cette lecture, ne verriez-vous

pas en tremblant le berceau à moitié renverſé, & l'enfant au moment d'être dévoré ! — Combien de fois ne le verriez-vous pas s'échapper au danger par le moyen des circonſtances les plus ſingulières, & devenir enfin ce que vous le voyez aujourd'hui ! — C'eſt l'hiſtoire du jeune Hercule, environné d'ennemis ſous la figure de ſerpens. —

Nos villes frappent un étranger, dites-vous? — Je n'en ſuis pas étonné. — Leur propreté, leur régularité & leur police ſont vraiment étonnantes; elles n'ont cependant pas été fondées par des Rois puiſſans ni par de grands Conquérans; tout ce que vous avez vu eſt le fruit de l'induſtrie protégée, & du génie humain affranchi de ſes entraves. — La conſtitution municipale de nos villes, ſi bien connue ſous le nom de *Corporation*; la dignité & le pouvoir dont jouiſſent les Maires & Echevins qui les repréſentent & les gouvernent, les Cours de Juſtice auxquelles ſeuls ils préſident, la richeſſe accordée à ces Corporations, en terreins limitrophes, en rivières, en rivages juſqu'à baſſe-mer, &c., la ſage juriſdiction qui leur eſt attribuée pour veiller à la conſtruction des quais, à l'alignement & à la largeur des rues, à l'emplacement des édifices publics, aux embelliſſemens, à l'ordre, à la garde, à

la propreté, à tous les détails d'une police éclairée ; telles ſont les cauſes auxquelles il faut attribuer la différence qui ſe trouve & que vous peignez ſi énergiquement entre vos villes antiques, ſombres & fétides, conſtruites au haſard & mal gouvernées, & la belle régularité, la jeune, la fraîche beauté des nôtres. — Sans avoir à nous garantir de l'irruption de Barons puiſſans, nous les avons bâties à l'abri des loix, le compas & la bouſſole à la main. —

Mais ſi, après avoir quitté nos villes, un Européen parcourt nos campagnes, ne ſera-t-il pas ſurpris de leur étendue, vu l'époque de leur défrichement? Ne ſera-t-il pas ſurpris du grand nombre de nos bacs, de la conſtruction de nos ponts, de la bonté de nos auberges? — Par-tout, (ſi on en excepte quelques terreins nouveaux ou mauvais,) depuis Pénobſcot jaſqu'à Savannah, il y obſervera des maiſons décentes, des champs enclos, des vergers de pommiers dans les provinces du Nord, & de pêchers dans celles du Midi; par-tout il verra des enfans vigoureux & ſains, & des troupeaux plus ou moins nombreux. — « Voilà, dira ce Voyageur, voilà les vrais ſym-» boles de la proſpérité & de l'induſtrie. »

De quelque côté que ce Voyageur tourne

ſes pas, il voit que l'agriculture eſt l'occupation la plus chérie & la plus eſtimée ; perſonne n'eſt oiſif dans le trajet immenſe dont je viens de vous parler. Il n'y verra point le pays diviſé entre un certain nombre de Barons, qui, du haut des tours de leurs châteaux crénelés, font acheter à leurs vaſſaux la conceſſion de leurs terres pour des ſervitudes honteuſes. — Il n'y verra ni l'antique Abbaye, ni le Couvent iſolé. —

Ne ſerions-nous pas les plus coupables des hommes, ſi, placés comme nous le ſommes, ſur un ſol neuf, ſur une terre encore vierge, nous ne nous ſervions pas de la hache & de la charrue ? Toutes ces provinces pourſuivent le même objet d'une manière uniforme, c'eſt-à-dire, elles étendent leurs établiſſemens en proportion du progrès de leurs établiſſemens. — Ainſi, pendant qu'une partie des Colons abat les arbres, défriche, ſeme & moiſſonne, l'autre eſt occupée à tranſporter ſur nos rivieres les productions de la terre à nos villes capitales, d'où elles ſont envoyées dans toutes les parties de l'Europe. — Un nombre immenſe de petits vaiſſeaux, de barques, de pirogues, lient & uniſſent toutes les parties de ce vaſte continent, & y entretiennent l'égalité & l'abondance. — C'eſt, vous le ſavez, ſur cette

cette variété de ſols, de climats, de productions & de beſoins, qu'eſt fondée la première baſe de nos exportations réciproques, comme l'excédent de nos denrées produit notre commerce extérieur. — La grande quantité de rivières navigables qui rendent cet hémiſphère ſupérieur peut-être à toutes les autres parties du monde, le nombre de baies & de lacs, la grande ligne maritime que nous occupons, nos bois de conſtruction, nos mines de fer, tout ſur cette terre invite l'homme, d'un côté, à la culture, de l'autre à la conſtruction des vaiſſeaux & à la mer.

La quantité immenſe de poiſſons que les habitans des provinces du Nord vont annuellement pêcher ſur les bancs, forme & occupe un nombre infini de Matelots. La pêche de la baleine, (pouſſée au plus haut point de perfection) eſt devenue l'école de nos plus hardis navigateurs; depuis la baie de Baffin juſqu'aux iſles Falkland, il n'y a point de parages où ils n'y aillent chercher ce poiſſon giganteſque. — Les provinces du milieu exportent annuellement une quantité immenſe de grain, de ſalaiſons, de farines, de biſcuits, du fer, du cuivre, des planches, du merrein, du beurre, des pelleteries, de la ſoude ou potaſſe; ces exportations employent un nombre infini de

vaiſſeaux. — Le riz, le tabac, l'indigo, & les autres productions du Sud ont donné naiſſance à un commerce immenſe. — Les bois de conſtruction, les mâts, les goudrons, le cedre & mille autres articles ſe trouvent dans preſque toutes ces Provinces. —

C'eſt ainſi que ce continent peut ſe ſuffire à lui-même, & fournir en même-tems aux autres Nations ce dont elles ont abſolument beſoin. Nous poſſédons ce qui eſt eſſentiellement utile aux hommes ; dans la ſuite nous introduirons, nous cultiverons avec ſoin, tout ce que les Indes, l'Afrique & l'Europe produiſent de plus rare & de plus utile ; ceci eſt un de nos projets favoris, & pour l'exécuter, nous ne manquerons ni de génie, ni d'émulation.

Il eſt donc très-probable, vu l'état nouveau de la Société humaine parmi nous, que ce continent deviendra un jour le théâtre où les reſſorts de l'eſprit humain abandonnés à eux-mêmes, acquerront toute l'énergie dont ils ſont ſuſceptibles. — Le théâtre où la nature humaine, ſi long-tems rétrécie, ſi long-tems réduite à la meſure des Pygmées, recevra peut-être ſes derniers & ſes plus grands honneurs dans tous les arts, dans toutes les ſciences, ainſi que dans la carrière civile &

militaire. — Plusieurs autres parties du monde ont eu anciennement leur période de prospérité ; elles en ont joui jusqu'à ce que le despotisme, la corruption des mœurs, ou l'invasion des barbares ait tout renversé & tout fait oublier.

Ce doit être une consolation pour les gens de bien, de voir un nouvel hémisphère s'émergé du sein des eaux, si semblable à l'Europe, & dont les germes, l'air vital & le sol n'attendent plus que le progrès du tems pour le remplir d'une multitude d'hommes.

Nos Cours administrent la justice dans nos Capitales, ainsi que dans nos différens districts ; il y a peu d'endroits qui ne soient à portée de nos Juges ambulans, qui vont annuellement tenir leurs Séances dans tous nos Comtés ; tous les cantons sont pourvus en outre de Juges de Paix, nommés par nos Gouverneurs, & de Cours inférieures toujours permanentes. — Chacun de ces Précincts est muni, en outre, des plus beaux privilèges municipaux, tels que ceux de choisir des Assesseurs, des Collecteurs, des Superviseurs, des Tréforiers, des Inspecteurs de chemins, des Pères des pauvres, & plusieurs autres Officiers publics. Chaque propriétaire possede en outre le grand privilège de donner sa voix

pour le choix de celui qui doit repréſenter le Comté dans l'Aſſemblée Provinciale ; la loi exige que ce Membre du Corps légiſlatif y réſide & ſoit un Cultivateur, c'eſt-à-dire, qu'il y poſſede des terres. Avant de partir pour la Capitale, où ſe tiennent nos aſſemblées, il eſt obligé de conſulter les habitans qui l'ont nommé, ſur les loix particulières qui pourroient contribuer à la proſpérité de leur canton. Ces repréſentans reçoivent une piaſtre par jour, pendant tout le tems qu'ils ſont abſens pour le ſervice public.

La loi a fixé des Arpenteurs jurés dans tous les diſtricts, pour meſurer les terres concédées, diviſer les propriétés, &c. — Elle y a auſſi fixé des Clercs ou Greffiers, qui enregiſtrent avec ſoin les copies de nos achats, de nos patentes, de nos archives & de tous nos papiers de famille ; c'eſt dans ces bureaux que ſont conſervés, avec le plus grand ſoin, nos titres les plus précieux & les teſtamens de nos pères.

Tous les hivers, nos Aſſemblées légiſlatives ſont occupées à promulguer les loix qui peuvent être utiles, ou à corriger celles qui ont ceſſé de l'être ; les débats de ces Aſſemblées, ſi intéreſſans pour tous les citoyens, ſont rendus publics par la préſence de ceux

qui veulent y assister, ainsi que par la circulation de nos gazettes.

La plupart de nos Provinces sont présidées par des Gouverneurs nommés par le Roi (1), qui, sans faste onéreux, sans vaine pompe, font respecter le Souverain, & n'ont que peu le pouvoir d'opprimer injustement en son nom.

L'éducation particulière que reçoivent nos enfans est fondée sur la tolérance qu'on leur inspire, sur la religion qu'on leur apprend, sur le respect des Loix & des Magistrats; — plus avancés en âge, ils prennent une teinture de ces mêmes loix, apprennent l'art d'écrire & de lire, souvent la géométrie, l'arpentage & la navigation; d'un autre côté, la tendresse avec laquelle ils sont élevés, l'égalité qu'ils observent parmi eux, l'émancipation de l'autorité paternelle que la loi leur accorde à vingt-un ans, la conversation de leurs parens, le genre de vie auquel ils sont habitués, la simplicité de nos plaisirs & de nos amusemens, la liberté sociale, l'hospitalité; que vous dirai-je, l'air qu'ils respirent peut-être, tout ce qu'ils ont vu, tout ce qu'ils ont entendu, sert à leur

(1) Il faut se rappeller que ceci est écrit avant la Révolution.

donner de l'émulation & de l'induſtrie, le goût du commerce ou de la culture, & à leur inſpirer l'amour de la Patrie; — de-là cette nuance particulière & caractériſtique; de-là cette nouvelle modification d'exiſtence civile & politique qui conſtitue l'Américain, & le rendra dans la ſuite bien différent des autres Nations.

Nous avons des Egliſes dans tous les endroits convenables, que chaque ſecte y a bâtie à ſon gré; — pluſieurs ſont conſtruites avec beaucoup d'élégance; la Religion, l'amour & la crainte de Dieu eſt parmi nous le premier lien de la ſociété & le premier garant des mœurs; mais cette fille du Ciel, loin d'opprimer les hommes, ne ſert qu'à bénir nos travaux, à porter nos vœux au pied du trône éternel, & à implorer la miſéricorde & la clémence de l'Etre ſuprême.

Ici, toutes les ſectes ſont reçues & tolérées, tous nos bons livres nous enſeignent que ce ſont les branches du même arbre, comme nous ſommes les enfans du même père; — cette diſcordance apparente eſt devenue parmi nous la baſe la plus philoſophique & la plus certaine du repos public, ainſi que de l'harmonie générale; — nous avons laiſſé, à douze cens lieues vers l'Orient, le zèle amer & tur-

bulent ; — nous n'ignorons pas que c'eſt à cette manie de l'eſprit humain que pluſieurs de nos provinces doivent une partie de leur population & de leur grandeur.

Le mêlange de tant de nations & de tant de ſectes, vivant depuis un ſiècle à l'ombre de l'égalité & de la juſtice, nous a enfin conduits à la ſageſſe, en nous rendant plus véritablement frères encore que par-tout ailleurs ; — la première baſe de nos loix eſt la liberté & la tolérance ; de-là un eſprit doux & charitable s'eſt introduit dans tous les cœurs, & eſt devenu le premier trait de notre caractère national ; — nous ſommes, je crois, après notre Métropole, la ſociété la plus nombreuſe qui ait établi pour principe d'admettre toutes les manières d'adorer Dieu, & qui ait regardé comme un des premiers droits de la conſcience, le privilège de l'adorer chacun à ſa façon, & de ne plus ſe haïr au nom du Dieu de paix & de miſéricorde.

Les mœurs dépendent, vous ne l'ignorez pas, du genre d'occupations, de l'éducation, des préjugés, de la religion & du gouvernement auquel les hommes obéiſſent. — Refuſerez-vous de rendre juſtice à notre charité publique, ſi évidemment démontrée dans l'établiſſement de nos hôpitaux, où règnent la

propreté & l'abondance, elle l'eſt encore par la généroſité avec laquelle les émigrans ſont ſouvent reçus parmi nous ? Plusieurs fois je vous ai entendu louer notre hoſpitalité, la ſimplicité de nos mœurs, notre bonhommie, la ſageſſe de nos uſages, & ſur-tout cette ſagacité naturelle, ce génie induſtrieux, toujours agiſſant & toujours actif, qui nous anime dès notre jeuneſſe, qui nous conduit de projets en projets, les uns vers les ſpéculations maritimes, les autres vers quelque nouvel établiſſement, quelques nouveaux eſſais, ou vers la profondeur de notre continent.

Vous connoiſſez l'humanité avec laquelle les voyageurs ſont invités, ſont accueillis par les Marchands de nos villes, ainſi que par les Cultivateurs de nos campagnes ; vous avez obſervé une paix, une tranquillité générale dans une route de plus de 400 lieues ; vous n'y avez pas entendu parler d'un vol, & à peine y avez-vous vu une porte fermée au verrou : à quoi bon donc vous peindrai-je les mœurs d'un peuple qui ne s'occupe que du labourage ou du commerce, d'un peuple humain, éclairé, étranger à toute eſpèce de ſervitude féodale, ainſi qu'aux diſtinctions ariſtocratiques ; qui regarde les droits de primogéniture comme le crime d'un père envers le reſte de ſes enfans,

comme une insulte faite à la nature, comme un outrage public ? — à quoi bon vous peindrai-je les mœurs d'un peuple qui jouit d'une liberté raisonnable, qui possede de son chef des terres qu'il cultive, qui ne reconnoît dans l'homme que deux dignités seulement, celle de la magistrature & celle du mérite utile ; chez qui l'honneur de la vieillesse consiste à être entouré d'une nombreuse postérité ; qui hait l'oisiveté comme le plus dangereux des maux ; qui, n'ayant nulle antique crédulité, nul préjugé dangereux, nulles anciennes opinions, étudie avec soin les nouvelles découvertes des autres Nations, les unit aux siennes, & les adopte avec joie ; — d'un peuple qui enfin obéit à une religion douce & bienfaisante, ainsi qu'à un gouvernement libre & sage ?

Quant à nos mariages, vous le savez, c'est ici le pays où ils sont en général fort heureux, parce que nos filles n'ont d'autre dot que leur vertu, leur beauté & leur esprit d'économie. — Ici tout le monde se marie de bonne heure ; c'est le premier desir de la jeunesse ; alors la santé & l'union nous donnent de l'émulation, nous excitent au travail, & en adouciſſent la sévérité ; nos richesses premières viennent de l'utilité & des connoissances domestiques de

nos femmes. — Si un Américain veut être heureux, il faut, dit le proverbe, qu'il consulte celle que le ciel lui a donné; les femmes uniſſent, pour la plupart, la propreté au bon ménage, l'intelligence à l'économie. — Leur fécondité ne manque jamais de remplir nos habitations d'enfans ſains & robuſtes, ainſi que leur induſtrie, de nous vêtir avec le linge & les habits qu'elles filent & font filer dans nos maiſons: nous ne connoiſſons pas ce ſacrilege, ſi commun en Europe, dont vous m'avez tant parlé; — la nature elle-même fixe le nombre des enfans qu'elle veut bien nous donner, ce ſont autant de préſens que nous recevons avec joie & avec reconnoiſſance; nos femmes les nourriſſent avec la plus grande tendreſſe.

Nos Egliſes ſont deſſervies par des Prêtres, qui, comme nous, travaillent & cultivent les amples glèbes que nous y avons attachées; — ces Prêtres ne ſont point les plantes ſtériles, ni l'arbre infructueux de l'évangile; — leur célibat ſeroit une perte irréparable, un larcin criminel fait à une Société naiſſante; comme nous, ils élèvent de nombreuſes familles, & uniſſent la prédication de l'Evangile au labourage de la terre; — outre leurs glèbes, ils reçoivent les dons que nous leur faiſons vo-

lontairement; mais nous ſerions bien fâchés de les voir jouir des richeſſes dont la poſſeſſion eſt toujours funeſte & dangereuſe ; le véritable aſyle de la vertu eſt la médiocrité : — que ſerions-nous aujourd'hui , ſi nous avions admis parmi nous une claſſe d'hommes riches ſans travail, & ſans être obligés de contribuer en rien au bien général ? nous ſerions encore des enfans à la liſière.

Nous avons trouvé ce continent preſque vuide d'hommes , & ces hommes ſauvages & nouveaux ne ſavoient point embellir la terre ; — il étoit donc néceſſaire , pour proſpérer , de donner à nos jeunes ſociétés toute l'énergie poſſible ; — il étoit donc néceſſaire que nous fuſſions tous des citoyens , que chacun eût ſa valeur & ſon poids , que la liberté , la tolérance & la juſtice devinſſent nos divinités tutélaires ; — que le glaive de la loi , qui punit ſi rarement parmi nous , ne punit encore qu'avec le regret d'ôter la vie à un homme ; que cette même loi nous apprit la valeur d'un individu , par rapport à lui-même , comme poſſédant le droit d'exiſter & d'être heureux ; & par rapport à la ſociété , qu'il embellit par ſa préſence , & qu'il enrichit par ſes travaux. — Il étoit donc néceſſaire que notre dépendance ſociale ne fût établie que pour le bien

général, & que la multitude ne pût jamais être sacrifiée au bonheur apparent de quelques individus ; — il étoit donc néceſſaire que cette ſubordination devînt non une chaîne dure & peſante ; mais un lien doux & facile, qui nous réunît & nous reſſerrât ſans nous comprimer.

De ces principes ſalutaires dépendoit notre accroiſſement ; auſſi dans l'eſpace d'un ſiècle, notre ſociété, ſortant de ſon foible berceau, s'eſt-elle accrue à trois millions d'habitans, qui cultive aujourd'hui une zone de neuf cent milles (1) de long, ſur ſoixante-dix de large à-peu-près, qui y ont fondé plus de cent villes, bâti plus de ſix cens mille maiſons, & défriché plus de 4,000,000 âcres de terre (2).

Ici le Botaniſte pourroit trouver un champ vaſte & fécond ; le Naturaliſte une multitude de pierres, de végétaux, de terres & de minéraux qu'il ne connoiſſoit pas ; le Philoſophe

(1) Trois mille anglois font une lieue commune.

(2) L'Auteur veut dire que ſi tout le terrein enclos des treize Etats étoit raſſemblé, il conſtitueroit une zone de neuf cent mille de long, ſur ſoixante-dix de large, égale à un quarré de deux cens ſoixante milles, du contenu de quarante millions d'arpens.

ſeroit ſûr d'y voir un ſpectacle attendriſſant ; & le ſimple citoyen des ſcènes inſtructives. N'eſt-il donc pas étonnant que parmi tant de Savans Européens, aucun n'ait encore daigné venir nous viſiter ? — Et pourquoi ſerions-nous ſi ignorés ? — Notre étendue géographique ne nous annonce-t-elle pas à tous les autres peuples ? — La ſomme de notre induſtrie n'eſt-elle pas enregiſtrée dans les douanes angloiſes ? — Non, c'eſt vers la Grèce dégénérée, c'eſt vers l'antique Italie que cheminent tous les voyageurs. — Encore ſi l'on pouvoit recueillir dans ces contrées quelques étincelles de leur ancien génie, ſi l'on pouvoit y retrouver le tombeau des Socrates & des Ariſtides, des Catons & des Fabius, je leur pardonnerois, — je paſſerois la mer moi-même pour offrir mon encens à ces précieuſes reliques.

Ne blaſphémerois-je donc point, en diſant qu'il ſeroit peut-être plus inſtructif de venir parmi nous, y contempler le germe primordial & les progrès d'un peuple éclairé & nouveau, que d'aller en Italie y deſſiner les monumens de la décadence, & y marcher ſur les débris d'un ancien peuple ? — Peut-être ſeroit-il plus inſtructif de traverſer l'Océan pour voir une nation heureuſe, que de franchir les

Alpes pour y voir celle qui, dit-on, l'a été: — peut-être ſeroit-il plus conſolant de venir admirer nos villes alignées, propres & commerçantes que d'aller viſiter quelque temple ruiné, parmi les décombres menaçans & à travers des rues tortueuſes & obſcures, où le buiſſon du déſert, où l'herbe de la ſolitude & le ſilence de la dépopulation ont ſuccédé à la foule, à la propreté & à l'induſtrie ?

Si, parmi nos établiſſemens, le voyageur n'étoit pas frappé de la vue d'un arc de triomphe, d'un obéliſque impoſant, auſſi n'y verroit-il pas ſous tant de nuances la misère & l'aviliſſement d'une Nation jadis illuſtre ? —

Et après tout, mon ami, l'examen des ſuperbes ruines d'Italie, l'étude de ſes beaux Arts, tendent-ils à rendre les hommes plus vertueux, plus heureux & plus dignes de l'être ? — La connoiſſance de nos légiſlations n'auroit-elle pas un effet bien différent ? — Pour moi, je crois qu'il ſeroit plus agréable de ſe trouver à l'origine des choſes, qu'à la triſte revue des fragmens du paſſé.

Si j'étois en Italie, je me dirois ſans ceſſe : « Tu marches ſur une terre ſujette, dès » ſon origine, aux bouleverſemens ; ſouvent » elle tremble & eſt agitée ; c'eſt ici que la

» nature, dans ſes convulſions, gronde, me-
» nace & punit plus qu'ailleurs la ſtupide té-
» mérité des hommes : n'a-t-elle pas englouti,
» il y a dix-huit ſiècles, deux ſuperbes Villes ;
» n'a-t-elle pas renverſé pluſieurs fois les ri-
» vages de la Sicile ? — Redoutons l'approche
» des marais Pontins, c'eſt le ſéjour des épidé-
» mies & de la ſtérilité : n'approchons qu'en
» tremblant de la vénérable & ancienne Mé-
» tropole ; car elle eſt ſituée au milieu d'un
» déſert infect. — Sa grandeur préſente, me
» dirai-je, (précaire, puiſqu'elle n'exiſte ni
» ſur la liberté, ni ſur la culture, ni ſur le
» commerce) doit donc vaciller, doit donc
» chanceller, comme les antiques colonnes,
» comme les tremblantes ruines qu'elle con-
» tient dans ſes murs ? Oh ! Rome, ton exiſ-
» tence actuelle m'étonne preſque autant que
» ta grandeur paſſée ? »

La vue de nos établiſſemens dans toutes les gradations de leur ancienneté, dans toutes les nuances de leur amélioration ; nos ports de mer, le voiſinage du nos villes, réjouiroit involontairement l'ame du Voyageur, auquel l'approche d'une capitale ſeroit annoncée par le nombre, l'élégance, la beauté des plantations & la perfection de la culture. — La vue de cette douce perſpective lui inſpireroit,

j'en ſuis sûr, les idées les plus conſolantes & les réflexions les plus utiles. — Son imagination, délivrée du fardeau de ſe rappeler ſans ceſſe tant de crimes & de malheurs, tant de révolutions affligeantes, jouiroit d'avance du ſpectacle magnifique que prépare ce continent. — Et quand, me demanderez-vous, jouirons nous en effet de ce grand ſpectacle ? — Lorſque les générations futures auront rempli une partie de ſon étendue ; lorſque nos mines ſeront découvertes & exploitées, nos canaux de communication ouverts pour joindre les ſources de nos rivières ; — lorſque de nouvelles inventions auront enrichi la méchanique & perfectionné le pouvoir des hommes ; — lorſque la foule des Arts & des Sciences utiles auront embelli notre Société, & auront ajouté une dignité nouvelle à l'exiſtence des races futures. — C'eſt alors que nous deviendrons les voiſins des Ruſſes, qui ne s'en doutent pas aujourd'hui ; — c'eſt alors que nous viſiterons le Japon & les Indes, en remontant nos rivières & en paſſant ſur nos terres. — Ce ſera l'époque où l'or du midi ſe mariera au fer du Nord. — C'eſt alors que nos flottes marchandes traverſeront les grands lacs & uniront les parties les plus éloignées de l'intérieur de ce vaſte continent. — Long-tems avant ce moment,

moment, nos vaiſſeaux parcourront toutes les mers; nos talens & notre énergie donneront à l'univers l'exemple le plus efficace, & notre commerce deviendra le lien le plus utile de toutes les Nations.

L'Italie n'a eu qu'un période, où elle méritoit le reſpect de la terre, & l'attention des voyageurs : — c'étoit dans ces tems héroïques, où des citoyens quittoient la charrue pour défendre leur patrie; où le mépris de la vie, la crainte des Dieux, l'amour de leurs foyers & la ſimplicité des mœurs, les avoient élevés au plus haut rang. — Rome n'avoit alors ni temples faſtueux, ni ſuperbes palais; ſes citoyens ſeuls faiſoient ſa richeſſe, ſa ſimple & noble parure. — Ces héros ſont paſſés, il ne nous reſte plus que le ſouvenir & l'impreſſion de leur exemple : — Souvenir qui, peut-être un jour, fera naître parmi nous des hommes qui les imiteront; car, comme eux, d'une main nous tenons nos charrues; & de l'autre, comme eux, nous ſaurons ſaiſir les armes, ſi jamais l'ambition ou la tyrannie nous attaquent.

« Viens parmi nous, voyageur Européen? » — ici tu te repoſeras à l'ombre de nos ver- » gers, tu iras méditer dans la ſolitude de nos » forêts; — ici tu te réjouiras dans nos champs

» en converſant avec nos laboureurs intelli-
» gens ; tu obſerveras la terre, les montagnes
» & les marais tels qu'ils ſont ſortis des mains
» de la nature. — Ici tu verras une nouvelle
» race d'hommes, indomptables & incapables
» d'être civiliſés. — Plus heureux peut-être
» dans leur état, que dans celui qu'on a vai-
» nement eſſayé de leur faire prendre ; —
» parce qu'ils ne peuvent concevoir d'autre
» bonheur que celui d'être libres & indépen-
» dans. — Tu iras philoſopher avec ces en-
» fans puînés de la nature : quel vaſte champ
» pour la méditation ! — Tu participeras, ſi
» tu le veux, à la dignité de leurs adoptions,
» en remplaçant quelques-uns de leurs parens;
» tu deviendras membre de leurs villages : tu
» ſeras même incorporé dans leur ſociété, ſi
» tu préferes, comme tant d'Européens ont
» fait, leur vie ſimple & tranquille à toutes
» les brillantes entraves, à toute la ſcience
» inutile de tes ſociétés Européennes. — Tu
» iras voir nos grands lacs, ces mers inté-
» rieures & immenſes qui étonnent le ſpecta-
» teur. — Tu monteras ſur la cîme des Apala-
» ches, d'où tu contempleras d'un côté ce que
» nous avons déjà fait depuis les rivages de la
» mer ; de l'autre, ce qui nous reſte à faire
» pour peupler & défricher la profonde éten-

» due de cette quatrieme partie du monde. —
» Si tu aimes mieux remplacer l'illuſion des
» vains ſouvenirs, les regrets inutiles, la ſté-
» rile admiration des ruines d'Italie, par la
» vue de tant de ſcènes inſtructives & nouvelles
» que préſente ce Continent, tu préféreras,
» j'en ſuis sûr, la vue de trois cens lieues de
» pays nouvellement défriché ; tu préféreras le
» riant aſpect d'une grande plantation miſe en
» valeur, par la ſeule induſtrie du propriétaire ;
» tu préféreras la vue d'une vaſte grange Amé-
» ricaine remplie des moiſſons d'un ſeul Colon,
» à celle des débris inutiles de quelque beau
» Temple de Cérès. »

Adieu, ST. JOHN.

Carliſle, 6 Mai 1771.

PENSÉES

D'UN

CULTIVATEUR AMÉRICAIN,

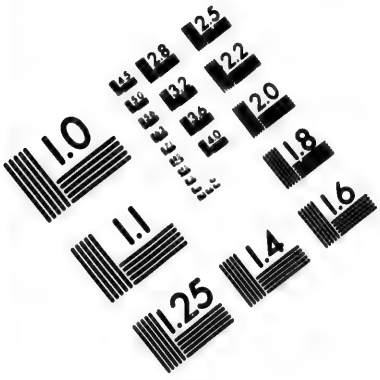
Sur ſon Sort & les Plaiſirs de la Campagne.

COMME vous êtes le premier Européen éclairé que j'aye jamais connu, ne ſoyez point étonné ſi, ſuivant ma promeſſe, je m'empreſſe aujourd'hui de cultiver votre amitié & votre correſpondance. Les ſavans détails que vous m'avez envoyés me ſont voir la différence de vos coutumes agréables & des nôtres. — Je ſuis convaincu de votre ſupériorité; mais, en bonne-foi, ne trouvez-vous pas que nous avons fait des miracles, depuis le peu de tems que nous habitons cette terre nouvelle, avec le petit nombre de bras que nous avons eu, & condamnés, comme nous le ſommes, au prix exceſſif du labour, prix fondé ſur la rareté des hommes? —N'avons-nous pas auſſi des avantages & des privilèges qui nous ſont particuliers?

Si j'étois capable de tenir une balance exacte, je vous démontrerois que peut-être ils nous dédommagent amplement des difficultés de notre situation. — Je remercie l'Etre suprême de ce qu'il m'a fait naître plutôt ici qu'ailleurs, de ce qu'il m'a donné le rang de Cultivateur Américain, au lieu de m'avoir placé parmi les Serfs russes, ou les Payſans polonois. — C'eſt à vos lumières que je dois la connoiſſance de leur triſte ſort, & de leur condition déplorable. —Le croiriez-vous ? cette comparaiſon tend à augmenter mon bonheur. — Dites-moi, mon cher Académicien, par quelle raiſon l'idée du mal, conſidéré comme affligeant les autres, devient-elle une eſpèce de bien réel pour nous ? — Ce n'eſt pourtant pas, il s'en faut bien, que je me réjouiſſe de ce qu'il y ait en Europe tant de malheureux, qui ſemblent n'avoir reçu, le jour que pour ramper dans l'obſcurité ; la vie, que pour ſentir la douleur, des beſoins, que pour ne les pouvoir ſatisfaire. —Quel mal ont fait à la nature ces pauvres Ruſſes ? (1)

Peu de tems après la mort de mon père, qui me laiſſa la plantation que je poſſède au-

(1) On apprend que l'Impératrice régnante introduit l'uſage des affranchiſſemens.



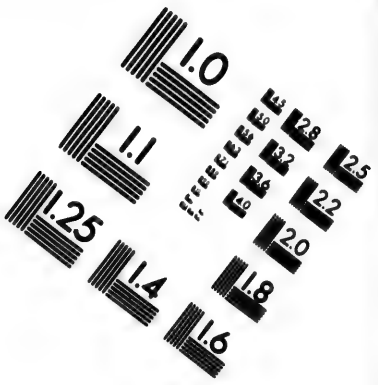
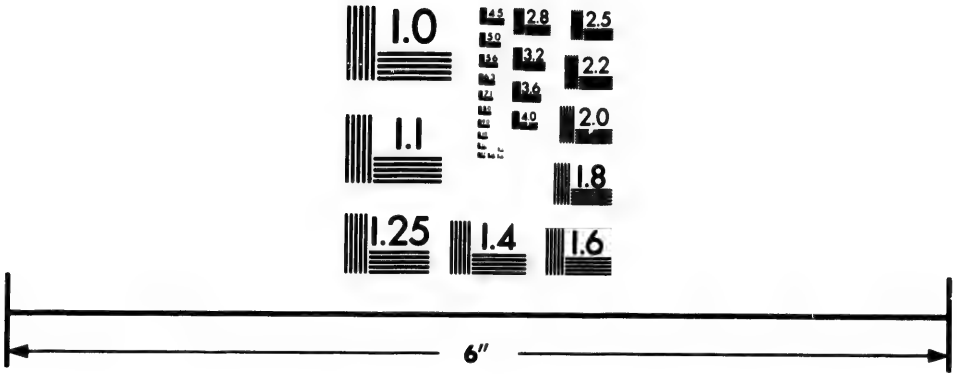
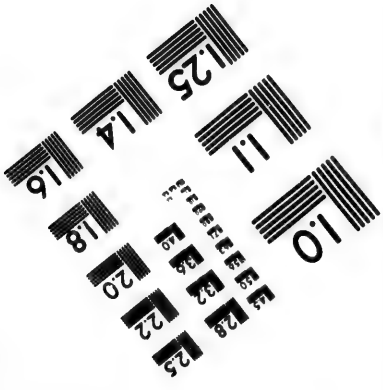


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

jourd'hui, je devins tout-à-coup mécontent de mon état, ſans cependant en connoître d'autres; —Pluſieurs fois je fus tenté de le changer, ſans ſavoir lequel je choiſirois. — Je ne voyois dans la vie que j'avois menée juſqu'à ce jour, qu'une répétition ennuyeuſe des mêmes travaux & des mêmes plaiſirs. Je conſidérois les premiers comme un apanage de la ſervitude, comme dégradant la dignité d'un homme libre; l'autre comme inſipide & peu convenable à mes goûts. Un jour rêvant au projet que je me propoſois, & pour mieux juger de la métamorphoſe que je préméditois, je me conſidérai par anticipation, comme ayant déjà vendu ma plantation, dont on m'avoit offert peu de jours auparavant 37,500 livres tournois; — alors l'aſpect de la ſociété ſe changea ſoudainement à mes yeux; j'en fus effrayé, — je ne ſais pourquoi? Le monde ne parut plus vaſte, dès que je n'y occupois plus la même place; je me crus errant; je crus appercevoir que je perdrois tout mon poids, ma conſéquence, ainſi que l'eſtime de mes amis; le doute, l'indéciſion & la crainte accompagnoient tous mes pas; ma terre alors, ma maiſon, mes champs & mes prairies ſe préſentèrent ſubitement à mon imagination ſous des couleurs plus riantes & plus chères; l'idée de demeure, de permanence,

de droits municipaux, celle de propriété enfin, que jusqu'ici je n'avois jamais approfondie, se développèrent à mon imagination sous les couleurs les plus attrayantes; & ce que je croyois auparavant chimérique, devint pour moi une source réelle de satisfaction & d'amour-propre. — « Et pourquoi, me dit alors mon bon génie, » es-tu si mécontent du genre de vie auquel ton » père t'a élevé? pourquoi crois-tu le travail » incompatible avec la dignité de l'homme? » pourquoi méprises-tu les plaisirs champêtres? » peut-il y avoir sur la terre un spectacle plus » édifiant & plus noble que celui d'une société » d'hommes qui, au milieu de l'abondance, » cultivent leurs propres champs & fauchent » leurs propres prairies? Un travail modéré de- » vient la source de la santé, l'antidote des » chagrins & des soucis; c'est la médecine uni- » verselle qui prévient les maux physiques, » ainsi que ceux de l'ame. Quelle honte à ton » âge, de ne connoître pas encore tout le bon- » heur de ton état & toutes les bénédictions at- » tachées au travail, & particulièrement à la » culture de la terre! — Fais comme ton père; » — sans cesse il mêloit la chanson joyeuse » avec ses occupations; c'est l'amusement d'un » esprit qui se repose; jamais il ne rentroit dans » sa maison sans le sourire de la satisfaction peint

» ſur ſon viſage ; jamais il ne revoyoit ta mère
» ſans l'embraſſer ; — jamais il ne murmuroit
» des accidens qui lui arrivoient. — Malheu-
» reux que tu es ! as-tu, comme lui, été per-
» ſécuté, enfermé dans ta jeuneſſe, conduit
» pendant trois ans de cachots en cachots, par
» des Prêtres & des Dragons, & menacé des
» galères pour la Religion ? as-tu, comme lui,
» ſouffert tous les maux de la faim, de la nu-
» dité & du déſeſpoir ? as-tu, comme lui,
» traverſé l'Océan dans une ſaiſon dure & tem-
» pêtueuſe, ſans vue, ſans objet que celui de
» fuir ta patrie ? as-tu, comme lui, été obligé de
» déraciner les arbres & les buiſſons de ta plan-
» tation, & d'en nettoyer les marais après les
» avoir deſſéchés ? as-tu, comme lui, été obligé
» de faire bâtir une maiſon, une grange, & de
» creuſer ton puits ? — Non, — plus heureux,
» ſans le ſavoir, tu n'as jamais, comme lui,
» vécu ſous l'écorce & couché ſur des feuilles
» pendant ſix mois. — De quoi oſe-tu donc te
» plaindre ? il t'a donné l'éducation d'un honnête
» Colon ; tu ſais lire & écrire, tu ſais aſſez
» de Géographie pour entendre les Gazettes,
» de la loi pour ſavoir les reſpecter & gérer tes
» affaires ; — il t'a laiſſé en outre une partie des
» connoiſſances qu'il avoit acquiſes par plus de
» cinquante ans d'expérience : — travaille donc

» comme il a travaillé, jouis de l'uſufruit de ſes » ſueurs, de l'héritage de ſon induſtrie, de ſa » ſageſſe & de ſes principes; — compare ton » ſort à celui des émigrans que tu vois chaque » année arriver parmi nous; — queſtionne-les » ſur ce qu'ils ont été, ſur ce qu'ils ont ſouf- » fert, & après cela oſe murmurer ». — Je ſortis de cette rêverie un homme nouveau; j'eus honte du deſſein que j'avois formé; je rougis des idées pernicieuſes que j'avois auparavant chéries; je jurai dans mon cœur de ne jamais vendre ma terre, & de pourſuivre la carrière que m'avoit inſpirée mon bon génie. — Pour terminer ce nouveau ſyſtême, j'épouſai peu de tems après la fille de mon cœur, mon premier choix, que mon mauvais génie m'avoit preſque fait oublier. — Quelle révolution ſubite n'éprouvai-je pas! ma maiſon en devint tout-à-coup plus gaie & plus agréable; ma femme remplit un vuide immenſe, au milieu duquel je m'étois auparavant égaré; un nouveau principe, dont je ne connoiſſois pas l'exiſtence, anima toutes mes actions. Quand je labourois mes champs, je travaillois avec un nouveau degré d'alacrité & de courage, parce que je ſentois que ce n'étoit plus pour moi ſeul que je travaillois; cette conſolante réflexion a toujours depuis deſſéché mes ſueurs; ſouvent

ma femme m'accompagnoit, ſon ouvrage à la main. Quel tranſport n'ai-je pas reſſenti, lorſqu'aſſiſe à l'ombre d'un arbre, elle louoit la perfection de mes ſillons, la docilité, le bon état de mes chevaux, ou la bonté de ma terre! Je ne puis vous peindre combien ces réflexions ont réjoui mon cœur, adouci mes difficultés, & rendu mon travail agréable. — Ce fut alors que je regrettai de ne m'être pas marié plutôt: j'avois vingt-ſix ans; quelle époque! — j'aimois & j'étois aimé; je jouiſſois d'une bonne ſanté; j'étois jeune & vigoureux; je cultivois mes propres champs; j'étois, comme je le ſuis encore, libre, indépendant, ſans aucunes dettes & aſſujetti à aucunes redevances. — Hélas! me dis-je à moi-même, un jour (aſſis ſous le grand hycory que vous connoiſſez dans la prairie): « Quel double crime n'aurois-je pas » commis, quel malheur irréparable n'aurois-je » pas mérité, de quelle funeſte & double erreur » n'aurois-je pas été coupable, ſi j'avois vendu » ma plantation! — Je n'aurois jamais eu ma » femme, & je ne ſerois plus Cultivateur. Puiſſe » le Colon Américain qui, mécontent de ſon » ſort, dédaignant l'héritage indépendant de » ſes pères, oſera l'abandonner & former d'au- » tres projets, ne goûter jamais le bonheur ».

Vous exigez de moi des détails ſur ma ſitua-

tion, — je vais les décrire, ſans devenir le garant de l'intérêt qu'ils pourront vous cauſer. Je les écrirai tels que mon cœur les inſpirera; cette douce réminiſcence eſt toujours une fête pour moi.

Mon père m'a laiſſé trois cens ſoixante-onze âcres de terres, dont quarante-ſept conſiſtent en deux excellentes prairies de tymoty, (*excellente herbe;*) un aſſez beau verger de cinq âcres, dont j'ai moi-même planté une partie; un enclos de quatre cens cinquante pêchers en plein-vent, pour nourrir mes cochons & faire de l'eau-de-vie; une maiſon décente de quarante-deux pieds de long, une grange de ſoixante-dix pieds ſur quarante-trois, couverte en bardeaux de cèdre: tous les ans je ſale entre quinze cens & deux mille livres de bon lard, douze cens livres de bœuf; pendant la moiſſon, je tue ſix gras moutons; — j'ai en grains, légumes, beurre, fromage, &c. de quoi abondamment nourrir ma famille, & fournir à la table de l'hoſpitalité. Mes Négres ſont aſſez fidèles; ils jouiſſent d'une bonne ſanté, ſont gras & contens; ils travaillent avec bonne volonté. — Je leur ai toujours donné le ſamedi pour eux, de la terre à tabac, tant qu'ils en veulent; les deux plus âgés en ſont au moins pour cent ſoixante-

piaſtres par an (1) ; ils ſont nourris de la même ſorte & vêtus du même drap que moi. Mon père a acquis & laiſſé derrière lui le nom d'un Colon reſpectable : il étoit heureux ; & pourquoi en marchant ſur ſes traces, ne ſerai-je pas heureux & reſpecté comme lui ? — Je n'ai point de procès ; j'entends aſſez l'eſprit de nos Loix pour conduire mes petites affaires ; je reſpecte leur protection ſans craindre leur ſévérité. — A peine mon premier enfant fut-il né, qu'une nouvelle perſpective ſe préſenta à mes yeux ; une nouvelle lumière me montra mille objets intéreſſans que juſqu'alors je n'avois jamais apperçus ; je reſſentis dans mon cœur l'effet de l'amour paternel ; j'en aimai ma femme davantage : cet évènement devint pour moi un nouveau lien, & ſembla ajouter quelque choſe au rang que je poſſédois dans la ſociété. C'eſt une dette, me dis-je, en partie payée : « Je viens de donner un Citoyen à la » Patrie, qui m'en félicitera, en me donnant » le nom de père «. — Que vous dirai-je ? jamais charme n'eut d'effet plus prompt ni plus vif. — Je ceſſai alors de permettre à mes idées d'outre-paſſer les limites de ma plantation ; je donnai le nom de cet enfant, à une

(1) 840 livres tournois.

nouvelle pièce de marais que je venois de deſſécher, & que j'avois fait entourer de foſſés. — J'ai ſuivi cette méthode depuis, à la naiſſance de tous les autres. — Il faut être père pour comprendre le plaiſir, l'ivreſſe dont on jouit, quand on tient dans ſes bras, à côté d'une femme chérie, le fruit tant deſiré d'un amour mutuel.

Quand, aſſis au coin de mon feu, la pipe à la bouche, je contemple ma femme, travaillant, berçant, ou tenant notre enfant à ſon ſein, je ſuis agité de mille ſentimens agréables; c'eſt alors que je m'énorgueillis de ma condition, dont je reſſens tout le bonheur. Souvent il arrive que l'effet & la réunion de toutes ces agitations de l'ame, s'élève en roſée, & me fait inſtinctivement verſer des larmes. — Que les hommes ſeroient heureux, ſi la nature ne les eût condamnés qu'à en répandre d'auſſi douces & d'auſſi ſalutaires! — Souvent, je l'avoue, les réſolutions pieuſes que je fais, ſe diſſipent avec la fumée de ma pipe; mais ſemblables à cette même fumée, qui en diſparoiſſant laiſſe derrière elle une odeur agréable, de même les traces de ces idées reſtent gravées dans mon cœur. — Lorſqu'à mon tour je prends notre enfant ſur mes genoux, pour l'exciter à jouer ou à

rire, c'eſt alors que mon imagination s'élance dans l'obſcur avenir, pour y chercher quel ſera ſon caractère, ſa conſtitution & ſa fortune. Je tremblerois peut-être ſi, pouvant ouvrir le grand livre du deſtin, il m'étoit permis d'y lever la page particulière qui contient ſa bonne & ſa mauvaiſe fortune. — Quand je prévois d'un autre côté, les maux de l'humanité, les accidens de l'enfance, je paye bien chèrement la joie dont je m'étois auparavant enivré. Dès que ce premier enfant fut né, je ne quittai plus ma maiſon qu'avec un certain regret; & le Ciel m'eſt témoin que jamais je n'y retourne ſans reſſentir un treſſaillement particulier que je cherche même à étouffer, le regardant comme puérile; — & même encore aujourd'hui, à peine ai-je mis le pied ſur mes terres, que je me ſens aſſailli d'une foule de réflexions qui ne me frappent nulle part ailleurs. La conſolante idée de propriété excluſive, de droits particuliers, de priviléges municipaux, ſe préſente à mon imagination. — « Précieux ter-» rein, me dis-je à moi-même, en vertu de » quelle antique coutume, de quelle heureuſe » revélation, par l'efficacité de quelle loi eſt-il » arrivé que l'homme, d'abord errant dans les » bois ou dans les plaines, ait jamais imaginé » de ſe choiſir un ſol, de s'y fixer, d'y atta-

» cher les priviléges les plus eſſentiels, de le » rendre la ſource de ſes plus beaux droits, » ainſi que de ſes richeſſes ».

Le terrein que j'occupe aujourd'hui étoit en 1724 boiſé, marécageux & ſauvage, tel enfin qu'il étoit ſorti des mains de la nature. A force d'induſtrie & de perſévérance, mon père l'a converti en champs fertiles, en rians côteaux, en prairies douces & unies. Il n'y a point d'Européen qui puiſſe ſe former une idée juſte & préciſe de cette marche pénible & lente ; il faut au moins trois ans avant que les racines des buiſſons & des petits arbres ſoient entièrement détruites, cinq ans avant que les grandes ſouchent ceſſent de repouſſer, & quatorze avant que ces mêmes ſouches ſe pourriſſent & puiſſent être enlevées ; j'y ai moi-même épuiſé la première vigueur de mes bras. Voilà les images que je paſſe ſouvent en revue, parce que j'en déduis les principes de mon unique Philoſophie.

Un jour en labourant les terres baſſes qui ſont devant ma porte, je m'amuſai à placer notre enfant dans un petit ſiége de mon invention, fixé par quatre écroux ſur la haie de ma charrue ; le mouvement de la machine, ainſi que celui des chevaux, le rendit heureux ; ce fut-là, je me le rappelle encore, qu'il articula

ſes premiers mots. Penché négligemment ſur le manche de la charrue, & la guidant inſtinctivement, je fais aujourd'hui, me dis-je alors, ce que mon Père fit pour moi ; puiſſe cet enfant me nourrir ainſi quand je ſerai vieux & décrépit !

Heureuſement j'unis le plaiſir au travail, car en amuſant cet enfant, je laboure & j'épargne à ſa mère quelque peine & quelque ſoin. —L'odeur ſuave de la terre, ſemblable à un bouquet odoriférant, m'anime & me réjouit, & a eu le même effet ſur tous mes enfans ; j'ai trouvé, par expérience, que leurs joues en devenoient plus rouges, & que l'air, le ſoleil & le vent, contribuoient manifeſtement à fortifier leurs organes & leurs corps.

Je ne vois jamais d'œufs apportés ſur ma table, ſans être pénétré de la métamorphoſe étonnante qu'ils auroient ſubi par l'incubation ; de leur ſein auroient ſorti des poules familières, dociles & ſoigneuſes, conduiſant leurs petits avec un ſoin & une vigilance qui font honte à bien des mères ; des coqs, couverts du plus beau plumage, tendres envers leurs compagnes, hardis & courageux, poſſédant la penſée, la réflexion, la mémoire & preſque tous les ſymboles de la raiſon humaine, ſans aucune de ſes imperfections. J'ai ſouvent fait les mêmes

mêmes réflexions sur la sagacité des animaux qui ont long-temps vécu sur ma Plantation ; j'en ai vu des exemples étonnans. — Qu'est ce donc que cet instinct que nous plaçons si bas dans l'échelle de nos distinctions, & dont nous avons cependant une si foible idée ? — La raison admet également la perfection de la sagesse & de la vertu, ainsi que l'atrocité du vice & de la folie ; l'instinct, au contraire, n'est composé que d'une somme de connoissances utiles & infaillibles.—

Mes abeilles, plus que tous les habitans de mon domaine, fixent mon attention & mon respect ; elles me fournissent toujours les sujets de méditations les plus amusantes & les plus instructives. Quel enchaînement d'idées ne m'ont-elles pas donné, lorsque assis sous mes acacias, j'examine leur gouvernement, leur industrie, leurs querelles & leurs guerres ; lorsque je vois que le jour même où les jeunes prennent l'essor dans les champs ; elles sont aussi habiles, aussi savantes que les matrones les plus expertes de la république, & que, comme les autres, elles possédent l'art sublime d'extraire du sein des fleurs les parties nécessaires à la confection de leur miel, sans nuire aux espérances des Hommes ! J'ai appris, par leurs mouvemens, à prévoir les changemens

du tems, le jour où doivent ſortir leurs eſſaims. — Quel dommage qu'au milieu de cette harmonie, de cette diſtinction des eſpèces, nulle ne puiſſe exiſter indépendante des autres! toutes ont leurs ennemis. Le génie créateur craignant peut-être la trop grande fécondité des principes qu'il avoit donnés à la matière, trouva néceſſaire de la tempérer par ce ſyſtême de deſtruction. — Malheureuſement pour nous, le *King Bird*, le plus utile des oiſeaux, déclare une guerre impitoyable à ces mêmes abeilles. Comment ſe déterminer à le détruire ? il chaſſe les corneilles de nos champs, préſerve nos grains de leurs déprédations; c'eſt le gardien de nos moiſſons. — Ce combat eſt digne d'être vu. — C'eſt-là le moment où l'art de voler eſt déployé dans toutes ſes combinaiſons poſſibles; — les cris redoublés, la fureur, la vélocité impétueuſe du *King Bird* eſt admirablement combattue & ſouvent rendue inutile par les ondulations ſoudaines, & par les deſcentes précipitées du corbeau. — Le premier, ſenſible à ſa petiteſſe & à la foibleſſe de ſon poids, cherche, avec un art merveilleux, à attaquer ſon ennemi dans les endroits les plus ſenſibles; pour cet effet il s'élève au-deſſus de ſon antagoniſte, & le frappe de ſon bec dans les yeux; — alors les cris de la corneille annoncent ſa

crainte ; elle tombe comme une pierre & ſe ſouſtrait à ſon ennemi, qui bientôt renouvelle la pourſuite ; — quand, au contraire, par la poſition du vent, par la grandeur de ſes aîles, ou par quelqu'autre circonſtance, la corneille gagne le deſſus, le *King Bird* s'élève, avec une vélocité ſingulière, & attaque ſon ennemi ſous les aîles ; fatiguée de cet exercice violent, la corneille s'échappe enfin & s'enfuit dans les bois. — A peine a-t-elle diſparu, que le vainqueur revient agité d'un mouvement de trépidation, qui annonce ſon triomphe & ſa joie, il va revoir ſon nid, l'habitation de ſa famille, pour la préſervation de laquelle il venoit de combattre. — Egalement diviſé, par le déſir de ſauver mes abeilles & mes récoltes, j'ai long-tems réſiſté à celui de diminuer le nombre de ces oiſeaux. Le printems paſſé, je crus m'appercevoir enfin que mon indulgence les avoit trop multipliés ; — je fis cette obſervation préciſément dans le tems des eſſaims. — Avec une audace qui leur eſt particulière, pluſieurs vinrent ſe percher ſur les arbres voiſins de mes ruches, d'où ſans peine ils attrapoient les mouches qui revenoient des champs. — Je réſolus à l'inſtant de les tuer ; j'étois prêt à lancer le coup meurtrier, lorſqu'un corps d'abeilles, gros comme mes deux poingts, ſe pré-

cipita ſur ces oiſeaux avec une vélocité ſingulière; effrayés du choc de cette maſſe compacte, ils s'envolèrent, & furent vivement pourſuivis par la même cohorte, que je ſuivis attentivement de mes yeux; malheureuſement, trop-tôt certaines de leur victoire, les abeilles quittèrent leur ordre militaire & ſerré, & ſe diviſèrent dans leur retour. A peine eurent-elles perdu la force provenante de leur réunion, que les *King-Birds* profitant de leur déſordre, revinrent à la charge, & en attrapèrent autant qu'ils voulurent. — Enhardis par ce ſuccès, ils osèrent revenir ſur la même branche dont ils avoient été chaſſés. — J'en tuai quatre, & ayant ouvert leur phalles immédiatement après, j'en tirai cent ſoixante-onze abeilles que j'expoſai ſur une couverture au ſoleil. Quel fut mon étonnement, & quel ſera le vôtre, lorſque vous apprendrez que peu après cinquante-quatre ſe ranimèrent, & après s'être léchées, retournèrent à leurs ruches, où elles ne manquèrent pas, ſans doute, d'informer leurs compagnes d'une aventure qui, vraiſemblablement, n'étoit encore jamais arrivée à des abeilles Américaines? —

Un des problêmes les plus difficiles à réſoudre, eſt de ſavoir ſi, quand elles ſeront eſſaimées, elles voudront reſter dans la ruche

qu'on leur a deſtinée, ou s'échapper pour aller ſe fixer dans le creux de quelques arbres ? — car quand, par le moyen de leurs émiſſaires, elles ſe ſont choiſi une retraite, il n'eſt pas poſſible de les faire reſter. Pluſieurs fois j'ai forcé des eſſaims d'entrer dans la boîte que je leur avois préparée ; je les ai toujours perdues, vers le ſoir, au moment où je m'y attendois le moins ; elles s'enfuirent en corps dans les bois. Semblables à bien des hommes, elles préfèrent des habitations ſauvages & libres, aux plus belles & aux plus commodes qu'on puiſſe leur offrir. Depuis que j'ai appris l'art de les ſuivre & de les trouver, je ne force plus leurs inclinations ; car ce n'eſt que quand elles jouiſſent de la liberté qu'elles proſpèrent. — A quelque diſtance qu'elles aillent, je ſuis ſûr de les retrouver dans l'automne ; leurs nouvelles retraites ne ſont qu'ajouter à mes récréations. — Je poſsède l'art de tromper même leur inſtinct.

Tous les ans vers la mi-Octobre, je vais à la chaſſe des abeilles, j'y conſacre une ſemaine. Je n'emmène avec moi, pour tout compagnon, que *Terre-neuve*, mon fidèle chien. Je n'aime ni celle du cerf ni celle de l'ours ; elles ſont pour moi trop fatigantes : ce ſentiment, je le ſais, me déshonoreroit parmi les Sauvages, qui ne manqueroient pas de m'appeller *femme*.

Je porte avec moi ma carabine (perſonne, vous le ſavez, ne doit aller dans les bois ſans armes, parce qu'elles ſervent à nous nourrir & à nous défendre,) ma couverture, quelques proviſions, un briquet, de la cire, du vermillon, du miel, une bouſſole & ma montre. Ainſi pourvu, je dirige ma courſe vers les diſtricts les plus éloignés des habitations; j'examine attentivement s'il y a beaucoup de grands arbres; je les frappe avec mon caſſe-tête, pour deviner s'ils ſont creux vers le haut. Auſſi-tôt que j'ai reconnu la probabilité d'y trouver des abeilles, j'allume un petit feu ſur une pierre plate, dans lequel je mêle un peu de cire; je répands enſuite pluſieurs gouttes de miel ſur une autre pierre: s'il y a des abeilles dans le voiſinage, l'odeur de la cire, répandue de tous côtés par la fumée, les y amènera d'une diſtance conſidérable, parce que cette odeur leur inſpire l'eſpoir de trouver du miel; mais il eſt aiſé de concevoir qu'elles ne peuvent point en approcher, ſans ſe teindre le poil du corps avec le vermillon, dont j'ai ſoigneuſement environné chaque goutte de ce miel. — Auſſi-tôt qu'elles en ont ſucé la quantité qu'elles peuvent emporter, elles s'envolent: alors je fixe ma bouſſole pour obſerver la direction de leurs courſes, qui eſt invariablement en

ligne droite. Peu de tems après, elles ne manquent pas de revenir avec leurs compagnes : alors je les reconnois aiſément, à l'aide de l'uniforme rouge qu'elles portent ; & par le moyen de ma montre, je ſais le tems qu'elles ont mis depuis leur départ juſqu'à leur retour. A l'aide de ces deux connoiſſances, je devine la diſtance & le lieu de leur retraite : alors je les ſuis avec ma bouſſole ; plus j'approche de l'endroit ſuppoſé, plus ſcrupuleuſement j'examine la cîme de tous les arbres. — La découverte de mon miel a ſemé l'alarme dans toutes ces républiques ; elles entrent & elles ſortent de leurs trous avec agitation ; pluſieurs même reviennent chargées de leur proie : rien n'eſt plus aiſé que de les diſcerner. Alors je marque ces arbres. — J'en trouvai onze dans mon expédition de l'année paſſée. — La quantité de miel qu'ils me fournirent étoit très-conſidérable : elle dépend, vous le ſavez, de la grandeur du vuide qu'elles habitent ; car jamais elles n'eſſaiment que tout ne ſoit rempli. Semblables aux Européens émigrans, qui ne quittent leur patrie que faute d'emploi & de place, les premières abeilles que mon père a poſſédées, furent ainſi trouvées dans ſes bois. Il coupa ſoigneuſement la branche creuſe dans laquelle elles habitoient,

en la ſupportant avec des cordes ; il la plaça enſuite, dans la même poſition, auprès de ſa maiſon, qui, à cette époque, n'étoit encore qu'une cabane d'écorce ; il en eut cinq eſſaims dès la première année : de ces mouches ſauvages devenues domiciliées, ſont deſcendues toutes celles du voiſinage.

Si nous trouvons un arbre à abeilles (1) n'importe ſur la terre de qui, nous avons le droit de le marquer : mais avant de l'abattre, la loi exige que nous en informions le propriétaire, auquel la moitié du miel appartient ; ſans cela, nous ſerions expoſés à une réparation, ainſi que celui qui renverſeroit un arbre à abeilles qu'il trouveroit marqué.

Deux fois l'an j'ai le plaiſir d'attraper des pigeons ſauvages dans leur paſſage ; le nombre eſt étonnant ; ſouvent telle en eſt la multitude, que, dans leur vol, ils obſcurciſſent la lumière du ſoleil pendant pluſieurs minutes ? — D'où viennent-ils ? — dans quelle région font-ils leurs pontes ? — où peuvent-ils trouver de quoi ſe nourrir ? — je croirois qu'ils viennent des plaines de l'Ohio (2), ainſi que de celles qui avoiſinent le lac Michigan, le Scioto, &c. ;

(1) Bee-Tree.

(2) La belle riviere.

car je sais qu'elles produisent beaucoup de folle-avoine & de ris sauvage. L'année dernière, j'en tuai un qui avoit encore du riz dans sa phalle. Le premier champ de ce grain est au moins à 560 milles de ma maison. Ou la digestion de ces oiseaux est suspendue pendant leurs courses, ou ils parcourent les airs avec une vélocité inconcevable. Notre manière de les attraper est par le moyen d'un long filet étendu sur la terre, aux extrémités duquel sont fixés deux ressorts de bois, un pigeon aveugle & familier est attaché vers le milieu à une longue ficelle : dès qu'il entend le ramage de ses anciens compagnons, il les appelle. — Attirés par ce cri trompeur, ils descendent en foule; alors l'homme qui est caché dans les broussailles lache les deux ressorts ; le filet se lève, & recouvre tout ce qui se trouve dans son étendue : le plus grand nombre que j'aie jamais pris, étoit quatorze douzaines. — Je les ai vus à si bon marché, qu'on pouvoit en acheter autant qu'un homme en portoit pour la huitieme partie d'une piastre (12 sols $\frac{4}{100}$ tournois :) ils sont excellens à manger, & leurs plumes servent à former les lits des plus pauvres d'entre nous.

Les cailles qui habitent mes champs me procurent, pendant tout l'été, un plaisir jour-

nalier : mon attention à ne leur jamais faire de mal, ſemble les rendre plus familières ; leurs chanſons me récompenſent amplement de l'hoſpitalité inviolable que je leur donne pendant l'hiver. Au lieu de profiter de ce moment de détreſſe pour les attraper par l'appât de quelques graines, (comme le font tant d'autres) elles jouiſſent chez moi de la tranquillité & de la ſûreté qu'elles méritent ; car lorſque la neige couvre la terre & que la cruelle faim les force de venir ſe nourrir à la porte de nos granges, je leur permets d'y chercher impunément leur nourriture. Ce n'eſt pas, je vous aſſure, un des ſpectacles les moins intéreſſans de cette ſaiſon, que de voir ces beaux oiſeaux, familiariſés par la faim, ſe mêlant avec mes beſtiaux & cherchant en paix la foible pittance de grain égaré, qui, ſans eux, ſeroit perdu & inutile. Souvent dans les angles de mes paliſſades, d'où le rejailliſſement du vent chaſſe la neige, je leur porte de la menue paille & du bled ; l'un pour empêcher que leurs pieds ne s'attachent à la terre par la force du froid, & l'autre pour les nourrir. Je connois peu de circonſtances où la cruauté, ſi naturelle à l'homme, ſoit plus manifeſte que dans l'action de tuer ces oiſeaux dans cette ſaiſon.

Jonathan Seabury, un des plus fameux cul-

tivateurs qui ait jamais honoré, par ſes vertus & par ſes travaux agricoles, la province de *Connecticut* ſa patrie, en conſerva l'eſpèce, par ſon humanité, dans le grand hiver de 1739; partout ailleurs, dans ces cantons, elles périrent, par la ſévérité de la ſaiſon ou par la cruauté des hommes. Pendant bien des années, on ne les entendit plus chanter que ſur les plantations de ce vénérable Magiſtrat, comme pour le récompenſer de l'aſyle qu'il leur avoit accordé.

L'hiver eſt chez nous une ſaiſon dure, quoique peu laborieuſe; elle nous procure cependant bien des plaiſirs dont je vous ai déjà parlé. Lorſque la faim & le froid ont familiariſé tous mes beſtiaux, il y a peu de Cultivateurs qui les ſoignent & les veillent avec plus d'attention que moi. — Je leur donne des noms, je les appelle, je leur parle; ils me connoiſſent, & ſemblent prendre plaiſir à me voir; car, à ma vue, ils ſe lèvent & s'empreſſent à s'approcher de moi. Je m'amuſe à étudier leurs différens caractères, leur conduite les uns envers les autres; je remarque aiſément leurs différentes inclinations, la variété de goûts & l'effet différent des mêmes paſſions. Vous le dirai-je, mon ami? j'y obſerve une partie du même tableau que me fournit la ſo-

ciété humaine ; je ſuis préciſément dans la cour de ma grange, ce qu'eſt la loi parmi nous, un frein pour empêcher les forts d'opprimer les foibles : car les plus gros animaux, ſenſibles à leur ſupériorité, cherchent toujours à en vahir la propriété de leurs voiſins. — Ils ſentent avec indifférence la portion de foin qui leur eſt donnée, ou bien ils l'avalent avec promptitude pour aller dévorer celle des autres. — Alors je les gronde ; je fouette ceux qui ſont inſenſibles à ma voix & mépriſent mes admonitions. Dites-moi ; ſi on délivroit des proviſions à des hommes ſans langage, diſproportionnés d'âge & de force, ſe conduiroient-ils plus philoſophiquement ? — Je trouve dans l'écurie la même diſpoſition, à moins que l'amitié n'ait adouci le ſentiment perſonnel. Mais là, j'ai affaire à des animaux plus généreux ; ma voix, à laquelle ils ſont ſi bien accoutumés, a une influence immédiate, & bientôt rétablit la paix & la tranquillité. Ainſi, par la ſupériorité de mes connoiſſances, je gouverne tous mes beſtiaux, comme les Sages & les puiſſans gouvernent les ignorans & les foibles.

Si, pendant ces nuits terribles & rigoureuſes de nos hivers, il m'arrive de voyager en traîneau, je me demande ſouvent : Qu'eſt-ce donc que nous appelons froid ? d'où nous vient-il ?

— Eſt-ce un agent particulier ; ou ſeulement l'abſence de la chaleur ? — Où cette chaleur ſe retire-t-elle pendant cette ſaiſon ? — Quels climats va-t-elle échauffer ? — Où ſont tenus ces magaſins immenſes de neige & de nitre que les vents nous apportent ſi régulièrement tous les ans ? — Jugez du degré de curioſité excité par tous ces phénomènes, ſur-tout lorſque je traverſe, dans nos voitures hyperboréennes (1), le même lac ou la même riviere que j'avois paſſée en bateau quarante-huit heures auparavant ? Que ſont devenus ces millions d'inſectes qui folâtroient dans nos champs, qui animoient nos prairies pendant l'été ? Ils étoient ſi foibles & ſi délicats, le période de leur exiſtence a été ſi court, qu'il eſt impoſſible d'imaginer comment, dans un eſpace ſi limité, ils ont pu acquérir les connoiſſances néceſſaires pour obtenir leur ſubſiſtance, choiſir leurs compagnes, le lieu de leur demeure, & ſur-tout l'art ſublime de dépoſer leurs œufs microſcopiques, de maniere à éluder la rigueur de nos hivers, & à conſerver cette portion de chaleur qui doit ranimer la génération ſuivante & préſerver l'eſpèce.

D'où nous vient cette diſpoſition irréſiſtible

(1) Traineaux.

au ſommeil, ſi commune à tous ceux qui ſont ſaiſis d'un grand froid, & qui infailliblement les conduit au dernier repos de la nature? — D'où vient ce grand nombre de petits oiſeaux (1) qui bravent le froid & les gelées, & qui trouvent ſur la neige (cet élément ſtérile) de quoi ſe nourrir? Jamais on ne les voit que dans la ſaiſon la plus rigoureuſe. Placés comme nous ſommes, au milieu de tous ces problêmes, au lieu de chercher à les réſoudre, adorons la ſageſſe du grand Créateur; il n'exige de nous que de la reconnoiſſance.

Dans le printems, les chanſons matineuſes des oiſeaux me raviſſent & me touchent; je ne puis vous exprimer l'effet que cette muſique champêtre a ſur mes ſens. Je me lève vers l'aube du jour: c'eſt la ſeule ſaiſon où je pouſſe l'avarice du temps juſqu'au ſcrupule. — Je ne perds pas un moment qui puiſſe ajouter à cette jouiſſance innocente, qui ne nous laiſſe que le ſentiment de l'admiration. C'eſt vers ce moment précieux, qui n'eſt point encore l'aurore, & qui cependant ceſſe d'être la nuit, que j'adreſſe mes prières à l'Etre ſuprême dans le milieu de mes champs: c'eſt-là l'inſtant du concert univerſel que lui offrent les

(1) Snow Birds.

oiſeaux du voiſinage ; chacun d'eux, joyeux & content, embellit la Nature, ranime le ſilence nocturne de l'atmoſphère, & réveille l'ame du ſpectateur. Quel crime d'être pareſſeux dans cette ſaiſon ! Qui peut entendre, ſans émotion, les tons amoureux de nos robins (1) au milieu des vergers, les accens perçans du catbird, les notes ſublimes de notre grive, les chanſons mélodieuſes & variées de l'oiſeau moqueur ?

L'art ſingulier avec lequel tous ces oiſeaux conſtruiſent leurs nids, leur propreté, leur commodité, me fait ſouvent rougir de la ſaleté de nos maiſons. Leur attachement pour leurs compagnes, les chanſons particulières que leur adreſſent les mâles pendant l'ennui de l'incubation, leur affection pour leurs petits, tout cela me rappelle mes devoirs, ſi je pouvois les oublier. La raiſon ne pourroit-elle pas ſouvent puiſer, dans la perfection de l'inſtinct, le moyen de corriger les erreurs, de réprimer les folies que ce ſublime préſent ne nous empêche pas de commettre ?

Si jamais la jouiſſance & le bonheur ſont pour l'homme un devoir, ſi jamais le Ciel le comble de bénédictions capables d'alléger le

(1) Oiſeaux Américains.

fardeau de la vie, c'eſt à la campagne; c'eſt pendant la ſaiſon du printems, lorſqu'avec un eſprit ſain & un cœur pur il étudie les différentes ſcènes du grand & ſublime ſpectacle de la Nature; c'eſt-là le moment où cette mère univerſelle annonce la fertilité ſous l'emblême des plus belles fleurs.

Cette ſaiſon n'arrive jamais que je ne rende à l'Etre ſuprême les actions de grace, plus ferventes encore que dans tout autre temps: ſon pouvoir alors me paroît plus grand & plus bénigne; la vue des dons qu'il nous promet, me touche plus que celle des moiſſons qu'il nous donne. — Ah! pourquoi, mon ami, n'ai-je jamais ſu toucher la lyre? J'aurois peut-être eſſayé de chanter nos Naïades Américaines, nos Dieux champêtres, la verdure de nos montagnes, la fertilité de nos vallées, la majeſté de nos fleuves. « C'eſt toi, Région » du *Shénando* (1), qui ſur-tout aurois inſpiré » mes accens! — Toi, ſéjour de la ſanté, de » la force, de la beauté, de la richeſſe agricole, » quel vaſte champ ne préſentes-tu pas au Poëte » & au Peintre! »

Pluſieurs fois il m'eſt arrivé, écoutant au

(1) Vallée dans les montagnes de Virginie, aujourd'hui le Comté d'Auguſta.

milieu

milieu de mon verger, le premier des oiſeaux qui ſaluoit la lumière par ſon chant mélodieux, de chanter avec lui; nous étions animés des mêmes ſentimens. — La verdure, la fraîcheur, l'odeur ſuave, la beauté des fleurs, l'éclat nouveau répandu ſur tous les objets, tout inſpire alors la tendre volupté, le doux plaiſir & la haute admiration. C'eſt alors que la Nature enfle nos veines par la circulation de notre ſang, & anime nos ſentimens, comme elle annonce l'apparence des fleurs en gonflant les boutons par la circulation des ſucs végétaux; c'eſt alors qu'elle ſe diſſout en Amour univerſel, & ſemble conduire toute la création au même ſentiment.

Avez-vous jamais viſité un grand verger fleuri, ſans en être ému? C'eſt la fête de tous les ſens; l'œil en eſt ravi, l'odorat triomphe, l'oreille même eſt occupée du doux bourdonnement des mouches qui ſortent de leurs quartiers d'hiver pour cueillir le miel.

Mais l'aube du jour diſparoît; elle entraîne avec elle les vapeurs, les nuages & les dernières ténèbres de la nuit. L'aurore commence. Quelle auguſte ſcène! quel moment ſolemnel! — Avez-vous jamais aſſiſté à ce grand réveil de la Nature, avec l'humilité d'eſprit & la dévotion du cœur qu'il nous inſpire? Adorons

enſemble, ſous cette voûte immenſe, le grand Créateur, le ſuprême Pontife ; c'eſt dans cet eſpace illimité qu'il réſide ſans doute, quoique, par pitié pour les hommes, il ſe cache ſoigneuſement dans l'immenſité profonde des mondes & des ſiècles : il permet cependant à ſon vice-gérent de ſe rendre viſible, & de répandre ſur nous la lumière & la vie. Quel eſt l'homme qui voulût préférer un aſſoupiſſement criminel, à la contemplation inſtructive d'un ſi grand ſpectacle ? — Si nous étions condamnés à ne le voir qu'une ſeule fois dans notre vie, avec quel empreſſement n'attendrions-nous pas ce précieux moment ! Quelle époque dans nos jours ! Avec quelle avidité ne le regarderions-nous pas ! avec quelle dévotion n'en parlerions-nous pas !

En effet, rien n'égale, dans l'univers, la ſplendeur, la majeſté que répand le ſoleil ſur la Nature, lorſqu'il ſe lève dans un jour calme & ſerein. — Quel mélange de nuances lumineuſes & d'obſcurités affoiblies ! — quelle perfection dans le contraſte formé par la naiſſance vague de la lumière, par l'apparence de ſes premiers rayons plus radieux encore, & par les ombres qui s'échappent en gradations différentes ! — Par-tout la beauté ſe manifeſte, le plaiſir ſort du ſein fécond de la terre & deſcend des cieux,

Ah, ſi la terre eût été donnée aux hommes, avec tous les charmes du matin, ſans tempêtes déſaſtreuſes, ſans météores effrayans, ſans tremblemens, ſans ſéchereſſe; toujours prête à récompenſer nos travaux, elle eût été la plus tendre des mères, & nous les plus heureux des enfans : mais ce bonheur, ainſi que tous les autres, ne durera que pendant un intervalle bien court : ce même ſoleil qui à peine luit, qui à peine nous échauffe, va nous brûler auſſitôt qu'il aura atteint ſa hauteur méridienne. — Avant même que l'aſtre du jour ſoit parvenu à la moitié de ſa courſe, ſa chaleur chaſſe les oiſeaux dans les bois, & les cultivateurs dans leurs maiſons; alors je me retire ſous le berceau de mon jardin : c'eſt le ſéjour du repos & d'une inactivité voluptueuſe; — c'eſt auſſi le temple de l'eſprit contemplatif. — « Oh ! toi, génie des hommes, eſ-» prit bienfaiſant, vivifiant toutes les parties de » la Nature, ſource fertile d'où proviennent » les penſées heureuſes, les idées nouvelles, » inſpire-moi : — Je t'entends; — tu viens » porter, ſur les aîles des zéphirs, cette douce » haleine de la Nature; — déjà tu réſonnes à » travers les feuilles qui de toutes parts m'en-» vironnent : — Soit cette heure conſacrée au » doux repos, & à écouter tes leçons ! aides-

» moi à réfléchir, à puiſer la ſaine morale, » les ſentimens humain, la douceur, dans le » ſpectacle que je vois & dans la vie que je » mène. » —

Ce berceau, vous le ſavez, eſt l'ouvrage le plus ſimple, c'eſt celui de nos mains, c'eſt une petite charpente octogone, autour de laquelle nous avons planté des vignes ſauvages, du chevrefeuille & du houblon; — leurs feuillages ſont devenu ſi épais, que les rayons les plus ardens n'y peuvent pénétrer; les zéphirs ſeulement y trouvent un paſſage libre quoique oblique: — autour de ce temple de verdure, j'ai planté des *Acacias* portant le miel, des *Catalpas* à feuilles de palmier, & le voluptueux *Magnolia*.

Les divinités de ce ſéjour ſont la ſolitude & la douce mélancolie. Au repos le plus inſtructif, ſouvent ſuccède l'inſtruction de mes enfans, la compagnie de ma famille qui, comme moi, vient y goûter la fraîcheur & le ſommeil.

Souvent les grandes chaleurs produiſent un phénomène, qui ſemble ne ſortir du ſein de nos montagnes que pour nous procurer l'ombre & la pluie; c'eſt le baume de la Nature, avec lequel elle ranime les plantes deſſéchées; c'eſt la ſource d'où découlent tous les ſucs végétaux, qui, combinés ſous tant d'apparences

différentes, rempliſſent nos granges de grains, & nos jardins de fruits : c'eſt le remède avec lequel elle corrige la peſanteur & l'inertie dangereuſe de l'atmoſphère. — Un nouvel élément, puiſſant & caché comme le grand Créateur qui le fait agir, paroît ſous l'apparence d'une foible blancheur, ſortant des montagnes bleues ; c'eſt un germe électrique auquel ſe réuniſſent les vapeurs d'alentour : — juſqu'ici inviſibles, elles prennent ſubitement une forme impoſante, & produiſent différens nuages : — bientôt elles s'étendent, ſe combinent & ſe choquent dans leur deſcente des montagnes : — Quel ſpectacle ! — quelle ſcène ! — quelle beauté dans les replis, dans les contours, dans les différentes nuances, ſous leſquelles ces mêmes nuanges ſe préſentent à nos yeux ! — Le vent qu'elles cauſent par leur compreſſion, les diviſent & les portent en maſſes énormes ; — un bruit ſourd & éloigné ſe fait entendre : — l'éclair & le feu s'élancent enfin de leur ſein, & vont frapper la terre : — « C'eſt une Divi- » nité qui gronde, qui menace, & qui vient » ſur les aîles de l'orage pour punir les hom- » mes, — diſent les Sauvages nos voiſins ? » — Raſſurez-vous, Nations ignorantes & ſuperſtitieuſes de l'Afrique & de l'Aſie : imitez notre exemple, & alors vous ſentirez, comme

nous, que la Nature ne vous veut que du bien, que ce n'eſt qu'un nouveau phénomène qu'elle opère ſur vos têtes pour fertiliſer la terre que vous habitez, & purifier l'air que vous reſpirez.

N'eſt-il pas étonnant que les habitans de l'ancien monde tremblent encore de frayeur, & ſoient encore expoſés aux ravages deſtructifs de la foudre, pendant que les Américains plus heureux, quoiqu'un peuple d'hier, ne la regardant que comme une opération néceſſaire & utile, dorment tranquilles à l'abri de leurs baguettes, plus miraculeuſes que celles des Egyptiens, & confient la préſervation de leurs Maiſons, de leurs Egliſes & de leurs Vaiſſeaux à l'infaillibilité philoſophique de ce ſimple expédient.

Qui auroit pu prédire au Prêtre *Coton* (1), orſqu'en 1626, il bâtiſſoit ſur la Péninſule de Shamut (2), la première maiſon de cette Ville, aujourd'hui ſi opulente, que ſoixante-dix-huit ans après cette foible époque, un homme y naîtroit, Benjamin Franklin, né à Boſton en 1704, qui, conduit par une ſuite d'expériences non moins extraordinaires que ſavantes & har-

(1) Un des Miniſtres de l'Evangile, qui paſſa à la baie de Maſſachuſets.

(2) Boſton.

dies ; qui, éclairé peut-être par un rayon de cette même lumière électrique qu'il étudioit avec tant de soin, éleveroit un jour son génie jusqu'au sein de ces mêmes nuages, trouveroit le moyen de les épuiser de leur feu destructeur, oseroit diriger la foudre quand elle s'en est élancée, & rendroit enfin pour nous ce fléau, si terrible au reste de l'univers, une simple explosion de la nature, plus utile que dangereuse.

Les Grecs auroient immortalisé une découvertes aussi simple, sous l'emblême de quelques fables, & nous la regarderions aujourd'hui avec le même respect que celle de Triptolème & de Cérès.

Voilà la vie que je mène, voilà mes plaisirs, voilà les ressources qui me suffisent, comme père & comme cultivateur ; je vous ai déjà communiqué celles du citoyen. — Je n'ai point de loix à approfondir, point de plans de commerce à proposer. — Mon goût & mes simples idées suffisent pour embellir les momens que je dédie au repos & à la méditation ; le développement graduel de la raison & du génie de mes enfans, l'étude de leurs caractères emploient aussi une autre partie de mon tems. — Je les mène dans les champs, je leur apprends à penser à sentir comme moi ; je sème dans leurs tendres

cœurs les premiers principes de la morale universelle, de la probité, de la rectitude, de la vérité, de l'humanité, de l'obéiſſance aux loix : par le moyen de fables fondées ſur différentes anecdotes qui leur ſont connues, tous les jours je leur inſpire le premier & le plus ſalutaire des goûts, celui de la culture & de la ſimplicité des mœurs ; j'ai compoſé pour eux une prière à Dieu, ſous le nom de Père des Cultivateurs : la paix & l'union dans laquelle nous vivons, l'induſtrie journalière dont ils ſont les témoins, & à laquelle ils participent en proportion de leur âge, leur inſpireront, j'eſpère, les mêmes goûts & les mêmes diſpoſitions. — Je ne déſire vivre que pour pouvoir les établir tous ſur une bonne plantation, les voir mariés ſuivant leurs inclinations, les voir enfin de bons cultivateurs, aiſés, indépendans, aimés de leurs voiſins, reſpectant, craignant Dieu & les Loix : c'eſt l'état le plus fortuné auquel un Américain puiſſe aſpirer auſſi long-tems que notre Gouvernement continuera d'encourager l'agriculture par la protection du commerce, & de nous faire participer à toutes les bénédictions de la liberté.

ST. JOHN.

Lancaſter (1), 17 Juillet 1771.

HISTOIRE

D'ANDRÉ L'HÉBRIDÉEN.

QUE nos Savans s'amuſent à écrire ſur la ſucceſſion de nos différens Gouvernemens, de leurs diſputes avec nos aſſemblées légiſlatives, de l'eſprit de nos loix. — Qu'ils nous enſeignent dans quel tems nos villes furent fondées, nos Chartres concédées, &c. ce n'eſt pas-là ma carrière. — Comme les oiſeaux les plus timides, je me contente d'habiter les buiſſons les plus humbles : je ſuis ſi accoutumé à tirer ma ſubſiſtance & tous mes plaiſirs de la ſurface de mes champs, que je ne puis les abandonner. Ce n'eſt pas, vous le ſavez, *la Lyre*, mais le *Chalumeau champêtre* que je touche.

Je vous envoie aujourd'hui la ſimple hiſtoire d'un pauvre *Ecoſſois ;* j'oſe me flatter qu'elle vous plaira : elle ne contient cependant pas un ſeul évènement romaneſque, pas une ſcène

(1) Capitale du Comté de Lancaſter, dans la Penſilvanie.

tragique qui convulſe le cœur, pas une anecdote pathétique qui puiſſe vous faire verſer des larmes : mon ambition ne s'étend qu'à eſquiſſer la marche progreſſive d'un pauvre Européen, de l'indigence vers l'opulence, de l'oppreſſion vers la liberté; de l'obſcurité & du mépris, vers quelque degré de conſéquence municipale: aidé, non des caprices de la fortune, mais par le ſimple moyen de l'émigration, de l'honnêteté & de l'induſtrie.

Voilà les champs inſtructifs, quoique bornés, à travers leſquels j'aime à errer, sûr d'y rencontrer le ſourire nouveau, enfant d'une proſpérité naiſſante; le contentement du cœur, d'où proviennent la joie & les chanſons ſpontanées; sûr d'y tracer le coloris d'une eſpérance nouvelle, fondée ſur des jouiſſances juſqu'alors imprévues : j'aime à examiner les ſentimens gradués d[illegible] hommes qui paſſent à un nouvel état, les nuances morales & phyſiques, ſous leſquelles je peins leur nouveau bonheur. — J'aime à partager avec eux les émotions de leur cœur, dans les momens de leurs premiers ſuccès.

C'eſt au bord de la mer que je veux vous conduire; voyons-y enſemble arriver les vaiſſeaux Européens, chargés des victimes du malheur & du beſoin : quel autre ſpectacle peut

offrir au cœur de l'homme, au cœur du ci-toyen, des ſcènes plus véritablement touchantes ? — Quelle foule de réflexions le débarquement de ces pauvres gens n'excite-t-il pas à l'imagination ? Ce ſont, mon ami, les débris de votre ancien monde ; débris cauſés par vos guerres, vos loix & vos coutumes, qui viennent ſe jeter ſur les rivages de celui-ci. — Et qu'auroit fait l'Europe ſans cette heureuſe découverte ? C'eſt l'exubérance d'une ſociété trop nombreuſe qui vient en fonder une nouvelle. — Quel recueil inſtructif, l'hiſtoire particulière de ces gens-là ne produiroit-elle pas ? — L'un gardant les moutons en Allemagne, attrape un lièvre malheureuſement à la vue de ſon Seigneur, qui, courroucé de cet énorme forfait, tue ſon chien, le bat, le mène en priſon, lui fait perdre ſes gages, ſa place & ſon tems ; il s'échappe enfin après quinze mois de captivité, il fuit, il erre çà & là, comme s'il eût été traître à ſa patrie ; il ſe trouve enfin au bord de la mer, il s'embarque & arrive parmi nous. — L'autre, deſtiné dès ſon enfance au métier de ſoldat, perd ſa liberté à l'inſtant de ſa puberté ; de la tutelle de ſes parens, il paſſe ſous la verge d'un cruel Sergent ; il s'échappe, il arrive en Hollande & vient nous joindre : — Le troiſième, victime de la ſageſſe de certaines

coutumes, reçoit le jour d'un père qui, quoique poſſédant de l'aiſance & de la terre, ne peut cependant rien lui donner. — A quoi ſert-il donc dans ce pays-là d'être père ? « J'ai du » pain & quelques terres, lui dit un jour cet » homme ; mais, mon pauvre fils, c'eſt pour » ton aîné ſeulement ; reçois la bénédiction » que je te donne, & va t'en. » — Voilà l'eſpèce d'émigrans que je ſuis pas à pas. Dans les momens de leurs premières difficultés, je les obſerve luttant contre cette foule de circonſtances adverſes, qui par-tout nous accompagne. — Je les ſuis juſqu'à ce qu'ils ayent élevé leurs tentes ſur quelque morceau de terre, & ayent enfin réaliſé ce ſouhait énergique, qui les força d'abandonner leur pays natal, leurs parens, leurs amis, & les fit traverſer l'Océan. — C'eſt-là que j'examine les foibles eſſais de leur induſtrie naiſſante. — Vous ne ſauriez croire quel effet produit ſur leurs ames le bruit du premier arbre qu'ils renverſent ? Jugez quel ſingulier triomphe pour des hommes nouvellement placés au milieu d'une forêt qui leur appartient, pour des hommes qui, juſqu'à ce moment, n'avoient oſé couper un buiſſon ? — c'eſt un des titres de leurs poſſeſſions le plus phyſiquement flatteur : j'aime à les entendre raiſonner en bâtiſſant leurs maiſons : — j'aime

à les voir conſacrer leurs foyers, (Houſe Warming) cultiver leurs premiers terreins, en cueillir la moiſſon, & dire pour la première fois de leur vie : « Ceci eſt notre grain ; c'eſt » le produit du ſol Américain que nous avons » acheté, & que nous avons labouré ; nous » en convertirons l'excédent en or, en argent, » ſans avoir à payer des dixmes, des taxes » onéreuſes & arbitraires. » Admirons donc enſemble les effets combinés, de la néceſſité, de l'induſtrie & de l'émigration ſur des hommes que la néceſſité & la pauvreté avoient ſans ceſſe aiguillonnés, ſans avoir jamais pu leur procurer l'aiſance. Nous ne devrons ces avantages qu'à notre perſévérance, à notre courage, à la ſageſſe de nos loix.

Quelques affaires m'ayant accidentellement obligé d'aller à Philadelphie, je partis de chez moi le 27 Juin dernier : je m'arrêtai la troiſième nuit chez l'ami John Pemberton, l'homme le plus vertueux & le plus honnête citoyen que je connoiſſe. L'extrême propreté de ces bonnes gens n'eſt pas un phénomène extraordinaire, vous le ſavez ; cette excellente famille ſurpaſſe cependant, en netteté ſcrupuleuſe, toutes celles que je connois : à peine fus-je couché, que je m'imaginai être dans le berceau le plus odoriférant.

Une ſemaine après mon arrivée à *Philadelphie*, on annonça pluſieurs vaiſſeaux chargés d'émigrans Ecoſſois. L'ami Jeſſé & moi nous nous empreſſâmes d'aller les voir débarquer. A peine eurent-ils mis les pieds à terre, que pluſieurs d'entr'eux s'agenouillèrent pour remercier le Ciel & ſaluer leur nouvelle patrie. Les autres levant de même les yeux & les mains vers le Ciel, prononcèrent quelques courtes prières. Rien ne m'a jamais tant édifié. Tous regardoient en ſilence les ſpectateurs avec un air qui annonçoit l'embarras, l'inquiétude, & ſembloit ſolliciter notre compaſſion. — Sommes-nous donc enfin arrivés ſur cette terre qui depuis quatre ans nous avoit été promiſe? Quel jour du mois avons nous aujourd'hui? — C'eſt le 28, répondit l'ami Jeſſé. — Nous nous en reſſouviendrons, dirent-ils, nous nous en reſſouviendrons; c'eſt le plus beau jour de notre vie.

Pluſieurs des Spectateurs attendris, s'approchèrent de ces nouveaux venus, les félicitèrent ſur leur heureuſe arrivée, & les appellèrent leur nouveaux concitoyens. — Ne ſoyez point découragés, leur dit l'ami R. W., vieillard reſpectable, ainſi arrivèrent nos pères; vous verrez dans peu comme le Ciel a béni leurs travaux; vous en ferez autant, mes amis, ſi vous êtes induſtrieux. — Implorez la divinité de notre

pays, c'eſt le dieu de la nature, & le père des moiſſons.

Jeſſé, mon ami, en choiſit un, & le conduiſit chez lui avec ſa femme & ſon garçon qui avoit quatorze ans. — La plus grande partie de ces Hébridéens, l'année d'auparavant, avoit acheté, par l'intermiſſion d'un Agent, une certaine quantité de terre, ſur laquelle notre province devoit les faire tranſporter, & leur fournir une année de proviſions : le reſte de ces bons Ecoſſois dépendoit abſolument des évènemens : en moins de trois jours, ils furent tous loués par des Cultivateurs, qui les conduiſirent chez eux : leur bonne réputation y contribua beaucoup.

Celui qui nous ſuivoit étoit de cette dernière claſſe ; il ſourit du fond de ſon ame, en acceptant l'invitation de l'ami Jeſſé. — Il contemploit avec l'attention la plus avide, tout ce qui ſe préſentoit à ſes yeux. — Les maiſons, les habitans, les pompes, les voies de pied, les nègres ſur-tout, les voitures ; tout, ſans doute, lui parut également merveilleux & beau : nous marchions doucement, pour lui donner le tems de faire ſes obſervations. — « Grand » Dieu ! nous dit-il, ſuis-je enfin à Philadel- » phie, cette bonne ville de pain & de béné- » diction ? le Ciel en ſoit loué ; nous ne man- » querons plus, comme il nous eſt arrivé tant

» de fois. — On m'a dit qu'elle fut fondée la » même année que mon père vint au monde, » & cependant tout m'y paroît plus beau qu'à » *Greenock* & à *Glaſgow*, qui ſont des villes » dix fois plus anciennes. — Quand tu auras » paſſé un mois parmi nous, lui dit l'ami Jeſſé, » tu verras alors que c'eſt la capitale d'une des » plus floriſſantes provinces de l'Amérique, » qui jouit d'un meilleur ſol ainſi que d'un meil- » leur climat que *Glaſgow* & ſes environs, où » tu aurois pu reſter toute ta vie dans la même » misère ; ici, au contraire, tu deviendras un » bon Cultivateur & un bon Citoyen, je l'eſ- » père. » —

Nous marchions tranquillement, lorſque nous rencontrâmes pluſieurs chariots à ſix chevaux, chargés de farines, & venant de *Lancaſter :* à la vue de ces grandes & belles voitures, il s'arrêta tout court, & nous demanda modeſtement, quel étoit l'uſage de ces grandes machines, & d'où venoient les chevaux qui y étoient atteles ? « N'en as-tu pas de pareils dans ton iſle, *André*, » lui demandai-je ? Non, nous répondit il, ces » ſix grands animaux mangeroient toute l'herbe » de notre iſle dans une ſemaine. » — Enfin nous arrivâmes à la maiſon de l'ami *Jſſé*, qui lui donna un excellent dîner, & offrit de le garder juſqu'à ce que quelqu'un le louât. —

« Dieu

« Dieu béniſſe Guillaume Penn & les bons ha-
» bitans de ſa province, dit-il : — ceci eſt le
» meilleur repas que j'aie fait depuis bien des
» années. — Que ce vin de pommes eſt excel-
» lent ! — De quelle partie de l'Ecoſſe viens-
» tu, *André*, demanda l'ami Jeſſé ? Les uns,
» dit-il, viennent du nord de ce royaume, les
» autres de l'iſle de *Barra* (1) : j'en viens moi-
» même. Quelle eſpèce de ſol cultive-t-on dans
» cette iſle, continua Jeſſé ? Le ſol le plus in-
» grat, répondit-il : ce n'eſt que mouſſe &
» cailloux ; nous n'avons ni arbres, ni bled, ni
» pommiers, ni vaches. Vous devez donc avoir
» bien des pauvres, lui demanda Jeſſé ? —
» Nous n'en avons point, car nous ſommes à-
» peu-près tous égaux, excepté notre *Laird*,
» (*Seigneur ;*) mais il ne peut aſſiſter tout le
» monde. — Comment appelles-tu ce *Laird* de
» *Barra* ? Il s'appelle *Mac Neil*, répondit André,
» il n'y a pas une famille comme la ſienne dans
» toutes les Iſles : j'ai entendu dire que ſes
» ancêtres ont poſſédé la nôtre depuis plus de
» trente générations : il fait ſi froid chez nous,
» la terre y eſt ſi mince, qu'elle ne rapporte
» pas de quoi nourrir les habitans ; la mer nous

(1) Une des iſles Hébrides, ſituée au nord oueſt de l'Ecoſſe.

» repouſſe auſſi bien ſouvent : voilà pourquoi
» nous ſommes venus ici chercher à améliorer
» notre ſort. — Hé bien, André, que comptes-
» tu faire pour devenir riche ? Je ne ſais pas,
» nous dit-il ; je ne ſuis, comme vous voyez,
» qu'un pauvre homme, & de plus un étran-
» ger ; les bons Chrétiens de ce pays ne me
» refuſeront pas leurs avis, & cette eſpérance
» eſt toute la fortune d'André. — J'ai apporté
» avec moi un certificat du Miniſtre de notre
» iſle, pourra-t-il m'être utile ici ? — Certai-
» nement, lui dis-je, mais ton ſuccès futur
» dépendra encore plus de ta conduite ; j'eſpère
» que tu es ſobre & laborieux, comme ton
» certificat le dit. As-tu apporté quelqu'argent,
» *André ?* Oui, j'ai avec moi onze guinées &
» demie. — Quoi, onze guinées & demie !
» c'eſt une ſomme fort conſidérable pour un
» homme de *Barra*. Par quels moyen as-tu pu
» obtenir tant d'argent dans un pays où il y en
» a ſi peu ? — Un de mes oncles qui mourut
» chez nous, me laiſſa trente-ſept ſchellings ; la
» fille que notre *Laird* me donna pour femme,
» m'apporta une dot de trois guinées & demie :
» avant de partir, j'ai vendu tout ce que j'avois,
» & ma femme & moi nous avons travaillé
» pendant long-tems à *Glaſgow*, avant de pou-
» voir nous embarquer. — Je ſuis charmé que

» tu ayes été si prudent ; continue de l'être : il
» faut d'abord te louer à quelques bons Culti-
» vateurs. Que peux-tu faire ? Je bats à la gran-
» ge, & manie assez bien la bêche. — Cela
» est bon. Peux-tu labourer ? — Oui, avec
» vos petites charrues *Breast Plowghs.* — Ces
» instrumens ne valent rien ici, *André ;* tu es
» robuste, & si tu as de la bonne volonté, tu
» apprendras bientôt tout ce qui est nécessaire.
» — Ecoute, *André*, ce que je te vais dire. —
» Premièrement, tu iras, toi, ta femme & ton
» garçon, passer trois ou quatre semaines chez
» moi ; là, tu y apprendras à manier la hache ;
» c'est un des instrumens les plus nécessaires à
» un Américain. Et ta femme, peut-elle filer ?
» — Oui. — Hé bien, aussi-tôt que tu sauras
» manier la hache, je te placerai chez l'ami P.
» R. qui te donnera trois piastres (1) par mois
» pour les six premiers, & ensuite le prix or-
» dinaire de cinq pour tout le reste du tems
» que tu feras avec lui : je placerai ta femme
» dans une autre maison, où elle filera & re-
» cevra une demi-piastre par semaine, suivant
» l'usage ; ton fils ira dans un autre endroit,
» où il conduira les bœufs & la charrue ; il
» aura une piastre par mois : chacun de vous

(1) La piastre vaut 105 liv. tournois.

» aura en outre de bonnes provisions ; & vous » coucherez sur de bons lits. Cel- te convien- » dra-t-il, *André?* — » A peine put-il me comprendre ; les larmes de la joie & de la reconnoissance tomboient de ses yeux, qu'il tenoit fixés sur moi, & ses lèvres ne pouvoient rien articuler. — Quelle sublime éloquence ! — Je fus attendri de voir un homme de six pieds verser des larmes : elles ne diminuèrent cependant rien de la bonne opinion que j'avois conçue de lui. — Il me dit enfin que mes offres étoient trop généreuses & plus considérables qu'il ne méritoit ; qu'il seroit trop heureux de travailler pendant les premiers six mois pour ses provisions seulement, & sans gages. — « Non, » non, *André*, lui dis-je : si tu es sobre & » soigneux, si tu marques de la bonne volonté » à apprendre nos coutumes & nos usages, tu » recevras ce que je t'ai proposé, aussi-tôt que » tu auras fini ton apprentissage chez moi. — » Je vous devrai donc ma petite fortune. Puisse » le Ciel vous bénir ; toute ma vie je ne cesserai » d'en être reconnoissant. »

Peu de jours après, je l'envoyai chez moi par le retour d'un des chariots de mes voisins, afin qu'il apprît à connoître l'utilité de ces grandes machines, qu'il avoit d'abord tant admirées. — Le détail particulier qu'il nous donna des

Hébrides en général, & de l'iſle de *Barra* en particulier, de leurs coutumes patriarchales, de leurs pêches, de leur façon de vivre, nous amuſa beaucoup. — Que penſez-vous des Familles Royales de l'Europe, comparées à la date de celle de Macneil ? Admettant trente années par génération, cette Famille *Hébridéene* remonte à une origine de neuf ſiècles. Je ſouhaiterois que nous euſſions une Colonie entière de ces bonnes gens, établie dans notre Province ; leur manière de vivre, leur Religion, leurs coutumes préſenteroient un ſpectacle curieux & intéreſſant ; mais un ſol plus riche que celui de leurs iſles, un climat plus doux, les aſſimileroient bientôt à nos Colons.

André arriva chez moi, comme je lui avois conſeillé. Bientôt je trouvai que la hache lui étoit devenue familière : il me parut ſi attentif à ce qu'on lui diſoit, ſi intelligent, que je prédis ſon ſuccès. Auſſi-tôt que ce premier apprentiſſage fut expiré, je plaçai toute cette famille chez de bons Colons : *André* ſe donna au travail, vécut bien, & me dit qu'il étoit content. Tous les Dimanches il venoit me voir, monté ſur un bon cheval que lui prêtoit M. P. R. Le pauvre homme ! il lui en coûta plus de quinze jours d'eſſais avant qu'il pût ſe tenir ſur la ſelle, & manier la bride.

Trois ans après, *André*, que je voyois souvent, vint me trouver pour me dire : « — Mon » bon Protecteur, j'ai environ quarante ans, » je voudrois acheter un morceau de terre, que » je nettoyerois pendant que j'en ai encore la » force : dans ma vieilleſſe, j'aurois un aſyle, » ainſi que mon enfant, auquel j'en concéderois » la moitié : donnez-moi, je vous prie, vos » bons avis & votre aſſiſtance. — Tu as raiſon, » *André*, il n'y a rien de ſi naturel que ton déſir : » je t'aiderai à le ſatisfaire ; mais il me faut quel- » que tems pour y penſer ; je crois même qu'il » ſeroit néceſſaire que tu reſtaſſes un mois de » plus avec l'ami P. R. Tu ſais qu'il a trois mille » paliſſades à fendre ; d'ailleurs le printems n'eſt » pas encore aſſez avancé pour pouvoir nettoyer » la terre ; il eſt abſolument néceſſaire que les » feuilles ſoient ſorties de leurs boutons, afin » que ce nouveau combuſtible ſerve à brûler » les monceaux de brouſſailles avec plus de » rapidité. » —

Quelques jours après, la famille de P. R. fut à l'Egliſe, & laiſſa *André* pour prendre ſoin de la maiſon. Pendant qu'il étoit aſſis à la porte, attentivement occupé à lire la Bible, neuf Sauvages ſortant des montagnes bleues, parurent ſoudainement, & déchargèrent leurs ballots de pelleteries ſur le plancher du Piazza (eſpèce de

portique placé devant la plupart des maiſons). Concevez, ſi vous pouvez, la ſurpriſe, l'étonnement & l'effroi du pauvre Ecoſſois. A la vue de ce ſpectacle extraordinaire, à leur apparence biſarre & nouvelle, il les prit pour des vagabonds qui venoient piller la maiſon de P. R. Comme fidèle gardien, il ſe retira précipitamment, & ferma la porte ; mais la plupart de nos maiſons n'ayant point de ſerrure, il fut obligé de tirer ſon couteau ſur la clanche ; delà il monta en-haut chercher ſon grand ſabre Ecoſſois.

Les Sauvages, anciens amis de P. R. devinant ſes ſoupçons, entrèrent dans la maiſon, après en avoir aiſément ſoulevé la porte : ils y cherchèrent enſuite le pain & la viande dont ils avoient beſoin, qu'ils ſe mirent à manger tranquillement : André redeſcendit dans cet inſtant, armé de ſon ſabre. Les Sauvages un peu ſurpris, examinèrent tous ſes mouvemens ; la vue de neuf *Toméhawks*, ou caſſe-têtes, ſervit à convaincre André que ſon redoutable coutelas devenoit inutile. Cette réflexion ne diminua pas ſa colère : la tranquille impudence avec laquelle il les voyoit dévorans les proviſions de P. R. ne ſervit qu'à l'enflammer encore davantage. Incapable de faire aucune réſiſtance, il leur dit des injures, & leur ordonna de quitter la

maiſon ; les Sauvages alors lui répliquèrent dans une langue au moins auſſi dure que l'*Erſe* ; *André* eſſaya enfin d'en ſaiſir un, & de le mettre dehors. Sa fidélité devint ſupérieure à ſa timidité ; à peine les Sauvages s'apperçurent-ils de ſon intention, que trois d'entr'eux le ſaiſirent armés de leurs couteaux, & firent ſemblant de lui faire la chevelure, pendant que les autres hurlèrent les cris de guerre (1). Ce bruit perçant & horrible, épouvanta le pauvre Ecoſſois ſi effectuellement, qu'oubliant ſon ſabre, ſon courage & ſes valeureuſes intentions, il leur abandonna la maiſon & diſparut. Un de ces mêmes Sauvages m'a raconté depuis, qu'il n'avoit jamais tant ri de ſa vie.

Auſſi-tôt qu'*André* fut à une petite diſtance de la maiſon, la frayeur que ces cris lui avoient cauſé, diſparut ; mais le retour de la raiſon ne put lui indiquer d'autres remèdes, que celui d'aller à l'Egliſe trouver P. R. Heureuſement elle n'étoit éloignée que de deux milles : il arriva le viſage encore agité ; il appelle ſon hôte, & lui dit avec la plus grande véhémence de ſtyle, que neuf monſtres avoient pris poſſeſſion de ſa maiſon ; que les uns étoient bleus, les autres rouges ; qu'ils avoient dans leurs

(1) Warhoop.

mains de petites haches, par le manche desquelles ils faisoient sortir de la fumée ; que semblables aux Montagnards d'Ecosse, ils ne portoient point de culottes ; que Dieu seul savoit ce qu'ils avoient envie de faire. » Pacifies-toi, » lui dit P. R., » ma maison est aussi sûre avec » ces gens-là, que si j'y étois moi-même : » pour ce qui regarde les provisions, je ne m'en » soucie pas beaucoup : tu ne les connois pas » encore, *André* ; ce ne sont point des gens de » cérémonie ; voilà la façon dont ils en agissent » avec leurs amis : j'en fais de même quand je » suis dans leurs cabannes : entres avec moi ; après » que le Sermon sera fini nous nous en retour- » nerons ensemble. «

Aussi-tôt que l'ami P. R. fut de retour, il expliqua aux Sauvages tout le mystère de cette scène ; ils en rirent immodérément, & prenant *André* par la main, ils le firent fumer dans leurs pipes ; ainsi la paix fut ratifiée par le moyen du calumet.

La saison arriva enfin, où j'avois promis mon assistance à cet Ecossois ; je fus trouver A. V. dans le Comté de * * *, & lui donnai un détail fidèle des progrès qu'avoit fait *André* dans toutes les connoissances rurales, de son honnêteté, de sa sobriété, de sa reconnoissance. » Je sais, » lui dis-je, que vous avez acheté dix-neuf

» mille ſept cens âcres de terres proche l'éta-
» bliſſement de * * * ; vendez-en, je vous prie,
» cent dix âcres à long crédit à *André ;* il mérite
» bien cet égard. J'aime, me répondit-il, au-
» tant que vous, à voir proſpérer les honnêtes
» Européens ; j'y conſens : faites vous-même
» les termes de notre marché. — Non, lui dis-
» je, je m'en rapporte à vous. — Les voici
» donc, reprit A. V. Comme cette terre eſt
» excellente, qu'il y a déjà un chemin de frayé
» & un pont de jetté ſur la rivière de * * *, je
» ne lui demande que vingt shellings par âcre (1) :
» il me fera trois paiemens ; le premier à l'expi-
» ration des trois premières années ; le ſecond
» à l'expiration de la cinquième, & le troiſième
» à la ſeptième. Le jour même que je lui paſſerai
» un contrat, il me donnera ſon obligation pour
» la ſomme de cent pounds (2), & une hypo-
» thèque ſur la terre. Je lui concéderai cent
» dix âcres au lieu de cent, à condition qu'il
» ſera tenu de donner les chemins dont le pays
» pourra avoir beſoin. Cela vous convient-il,
» mon ami ? Très-fort, lui dis-je, d'autant
» mieux que l'argent gagné par *André* & ſa
» famille, depuis trois ans, ſervira à acheter

(1) 14 livres tournois.
(2) 1400 liv. tournois.

» des bœufs, des chevaux, des vivres, &c.
» Auſſi-tôt que je revis *André*, je lui dis : Hé-
» bien, honnête-homme, en conſidération de
» tes bonnes qualités, je t'ai procuré cent âcres
» de bonne terre, dont le premier paiement ne
» ſera dû qu'au bout de trois ans : déjà un che-
» min frayé traverſe ce canton, &c. tu y trou-
» veras plus de vingt âcres de marais, qui ſeront
» aiſément deſſéchés auſſi-tôt que tu auras
» rompu quelques digues de caſtors. Tout ce que
» tu moiſſonneras ſera entièrement pour toi ;
» ni le Gouvernement, ni l'Egliſe, ni le Roi,
» n'auront aucun droit ſur ta propriété future.
» Si jamais il arrive que tu ne ſois pas content
» de ta ſituation, tu vendras ta plantation pour
» en acheter une autre qui te conviendra mieux.
» La poſſeſſion de cette terre va te conférer le
» droit de voter dans toutes les Elections, &
» même celui d'être choiſi à tous les Emplois
» municipaux. Qu'en penſes-tu, *André* ? — Ah !
» mon cher Monſieur, ce que vous m'offrez eſt
» très-bon, meilleur même que je ne pouvois
» l'eſpérer ; mais comme je ne puis payer
» comptant la valeur de la terre, je crains que
» le Roi, ou ſes Miniſtres, ou le Gouverneur,
» ou quelqu'homme en pouvoir, ne me chaſſe,
» diſant : — Va t'en, *André*, va t'en d'ici ; tu
» n'as que faire d'une terre que tu n'as pas

» payée. Vous ſavez, ſans doute, comment cela » eſt en Europe : les pauvres & les petits ſont » toujours foibles & ont toujours tort. — N'aie » nulle appréhenſion, *André ;* ne ſais-tu pas » que tu habites actuellement le pays des Loix ? » L'Etre-ſuprême donna jadis ces terres aux » Sauvages ; nous les avons achetées d'eux ſous » l'autorité d'un Gouvernement juſte & équita- » ble. Le Roi & ſes Miniſtres ſont trop humains, » pour ravir des mains d'un pauvre émigrant, » les fruits de ſon induſtrie ; de plus, nous ne » reconnoiſſons ici perſonne qui ne ſoit ſubor- » donné à nos Loix. — Mais, Monſieur, encore » que cela ſoit comme vous le dites, n'y a-t-il » pas le fils de A. V. qui peut-être un jour vien- » dra me dire : Qu'eſt-ce que tu fais ici, *André ?* » c'eſt la terre de mon père ; tous tes papiers ne » valent rien. — Ce que tu prévois eſt impoſ- » ſible, honnête Ecoſſois ; tu ſeras mis en poſ- » ſeſſion dans la forme requiſe, & il n'y a point » ici de pouvoir qui puiſſe t'en dépoſſéder, » pourvu que tu payes les ſommes convenues. » Avant de mourir, tu pourras même donner » ce que tu poſſèdes à qui tu voudras, par le » moyen d'un teſtament. Sois ſûr que nos Loix » protégeront ta volonté, même après que tu » n'exiſteras plus «.

Pendant que je parlois ainſi à *André*, une

joie expreſſive, quoiqu'inarticulée, tour à tour animoit & agitoit ſa phyſionomie : un moment ſes yeux ſe mouilloient ; l'autre, ſes lèvres agitées, ſembloient balbutier quelques paroles. — » *André*, lui dis-je, as-tu bien compris ce » que je viens de te dire ? — Non, Monſieur, » je ne ſais ce que veut dire contrat, hypothè- » que, teſtament, &c. — Dans quelques autres » momens nous t'expliquerons tout cela «. — Il faut avouer qu'en effet ces mots devoient lui être tout-à-fait inintelligibles ; car, ſuivant les détails qu'il nous avoit donnés de l'iſle de *Barra*, ces termes de Loix ne pouvoient être d'aucun uſage aux habitans. — Vous paroîtra-t-il donc étonnant que ce bonhomme fût embarraſſé ? Par exemple, comment la même perſonne, qui n'avoit jamais eu de volonté pendant le cours de ſa vie, pouvoit-elle s'imaginer qu'elle pourroit en avoir une, même après ſa mort ? — Comment la même perſonne, qui n'avoit jamais poſſédé un pouce de terre, pouvoit-elle comprendre qu'elle étendroit ſes nouveaux droits ſur celle qu'elle alloit acquérir, après même avoir été couchée dans ſon cercueil ? — Dans peu de jours nous l'inſtruisîmes de ce qu'il avoit beſoin de connoître.

Voilà donc l'honnête *Hébridéen* poſſédant cent dix âcres de terre ; le voilà inveſti de tous les

droits municipaux qui y ſont attachés ; le voilà devenu foncier, jouiſſant d'une habitation, citoyen de Penſilvanie ; enfin, voici le moment qui va réaliſer les eſpérances, les rêves flatteurs qu'il avoit ſans doute formés dans ſon iſle natale. Voici l'époque qui va convertir ſa chaumière en maiſon décente & commode ; ſon petit morceau de terre féodale, en plantation libre & étendue ; ſa ſervitude en liberté, ſon inconſéquence en conſéquence civile, ſes petites eſpérances de ſubſiſtance & de proviſions journalières, en projets plus étendus de commodités & d'aiſance. — Pardonnons-lui donc l'imtempérance de la joie, le tranſport du plaiſir, & tous ſes ſentimens nouveaux, enfans de ſa nouvelle métamorphoſe.

Il lui fallut cependant plus d'une ſemaine avant d'être entièrement convaincu que, ſans débourſer aucun argent, il pouvoit poſſéder cent âcres de terre, devenir citoyen, &c.

Auſſi-tôt que tous ſes papiers furent en ordre, je lui conſeillai de les faire recorder dans les regiſtres du Comté, crainte qu'il ne les perdît. Il fut enſuite prendre poſſeſſion de ſa terre & commencer ſon travail. Avant de partir je lui donnai toutes les inſtructions dont il avoit beſoin. Son premier ſoin fut de conſtruire une petite habitation, avec l'écorce des premiers

arbres qu'il abattit. — Je fus le voir quelque tems après ; je vis avec plaiſir qu'il avoit très-bien réuſſi, & avoit logé ſa femme auſſi commodément qu'on pouvoit l'être ſous l'écorce. Le ſecond objet de ſon attention, avoit été de nettoyer quelques âcres de ſon marais, afin d'avoir l'année d'après du foin pour ſes chevaux & ſes vaches. Son fils, âgé de dix-ſept ans, lui fut d'une grande reſſource, ainſi que ſa femme, qui partageoit avec lui preſque tous ſes nouveaux travaux. — Voici le détail de ce qu'il emmena avec lui. Vous ſavez ſans doute que nos forêts donnent pendant l'été un excellent pâturage pour tous les beſtiaux. Une paire de bœufs, 20 pounds (1) ; une jument, 14 pounds ; un bélier & ſix brebis, 3 pounds ; trois cochons, 4 pounds ; deux vaches, 10 pounds ; deux geniſſes d'un an, 4 pounds 10 sh.

Ici commence la véritable proſpérité de cette famille Ecoſſoiſe ; il avoit payé tous ſes beſtiaux argent comptant ; il ſe pourvut amplement en outre, de tous les uſtenſiles néceſſaires, tels que charrues, 3 pounds chaque ; une charrette à bœufs, 12 pounds ; un charriot, 25 pounds ; herſes, inſtrumens de fer, &c. Tout ce qu'il emporta avec lui coûta près de cinquante

(1) Le pound eſt de 13 livres 5 ſols tournois.

guinées. — L'honnêteté de ces Colons leur procura des amis, & leur induſtrie, l'eſtime de leurs voiſins : l'un d'eux, qui étoit François de Bretagne, offrit à *André* trois âcres de terre déjà nettoyée, pour y planter la première année ſon bled d'Inde, ſes haricots, pommes de terre, potirons, navets, &c.

Avec quelle promptitude l'homme n'apprend-il pas la conduite & les détails d'un travail nouveau, quand il travaille pour lui-même ? Deux mois après, je vis *André* guidant ſa *charrue à deux chevaux*, & traçant les raies parfaitement droites. « — Bien labouré, lui dis-je, » très-bien labouré. Voilà comme on s'y prend » quand on veut bien faire, *André ;* il me ſemble voir tous les ſymboles de la proſpérité » marqués dans tes ſillons & dans tes chancières : cultives ce champ de maïs avec ſoin, » & l'année prochaine tu ſeras maître en cet » art. »

Comme ce nouveau Colon n'avoit ni prairies à faucher, ni froment à recueillir la première année, & que toute ſa ſubſiſtance devoit venir du lait de ſes vaches & des proviſions qu'il avoit apportées, juſqu'au temps que ſon champ de bled d'Inde fût mur, je lui conſeillai de ſonger à bâtir ſa maiſon, & de faire ce que nous appellons une *Frolick*. — J'y invitai moi-même

pluſieurs

plusieurs de mes amis : P. R. son ancien maître, ne manqua pas de s'y trouver aussi avec tous ses gens : la compagnie, composée de plus de quarante personnes, tant blancs que noirs, se trouva sur les lieux vers les dix heures du matin, & chacun avec leurs outils.

Bientôt on entendit de toutes parts les chansons champêtres, les facéties, les bons mots, les contes amusans. — Une gaieté générale, suivant l'usage de ces sortes de fêtes, animoit les différentes compagnies qui s'étoient épandues dans les bois. Ces sortes de scènes seroient fort intéressantes pour un Européen ; car elles sont l'image de la force, de l'adresse, de l'activité, & de l'hospitalité des Américains, qui mutuellement s'entre-aident ainsi dans presque tous leurs travaux. C'est sur-tout parmi les nouveaux Colons que cette coutume est infiniment utile.

Les attelages de bœufs & de chevaux traînèrent ensuite à l'endroit (choisi par *André*,) les troncs d'arbres nécessaires à la construction de sa maison ; — Déjà on voyoit le soleil luire sur une quantité considérable de terrein. — Les têtes d'arbres, les grosses branches, les buissons, les arbrisseaux commençoient déjà à être amoncelés de distance en distance, prêts à être consumés, lorsqu'ils au-

roient acquis le degré de ſéchereſſe convenable. — Après un dîner excellent que nous donna *André*, qui avoit fait tuer un veau & un mouton, & que nous mangeâmes dans les bois, on équarrit les arbres deſtinés à former les murailles de la maiſon ; ils furent enſuite élevés & placés à queue d'aronde, ſuivant la méthode ordinaire.

Pendant que toute la compagnie étoit ainſi occupée à différentes beſognes, *André*, incapable d'aucun travail, nous diſoit : — « Tout » ceci eſt-il donc bien vrai, mes bons voiſins, » mes bons amis ? Quoi, le pauvre homme de » *Barra*, qui toute ſa vie a travaillé pour les » autres, a-t-il aujourd'hui quarante perſonnes » volontairement aſſemblées pour nettoyer ſa » terre ; tout ceci n'eſt-il point un rêve ? » — En effet, ce fut pour lui le jour le plus mémorable depuis celui de ſon arrivée à Philadelphie, & la fête la plus ſolemnelle qu'il eût encore vue : le ſoleil ne s'étoit jamais auparavant levé pour luire ſur une terre qui lui appartint, & pour féconder une ſurface qui devoit un jour lui rapporter des moiſſons. — N'auroit-il pas commis un ſacrilège, s'il eût mis la main à la hache ? — Le bonhomme, au contraire, ſanctifia cette belle journée par les accens de ſa joie, par les expreſſions les plus

touchantes de ſa reconnoiſſance. Il ſe promena pendant tout le tems de notre travail, de compagnie en compagnie, la bouteille à la main, invitant chacun à boire, & buvant lui-même pour en donner l'exemple. Je pris cette bouteille à mon tour, & avant de la mettre à ma bouche, je lui dis: — « Honnête Ecoſſois, » notre nouveau compatriote, puiſſe l'Etre » Suprême, le protecteur des bonnes gens, le » Père des Cultivateurs, le diſpenſateur des » roſées & des moiſſons, te donner bien des » années de ſanté, afin que long-tems tu puiſſes » jouir du fruit de tes travaux; puiſſes-tu de- » venir un Colon utile & exemplaire. » — Toute la compagnie approuva mon ſouhait & le fit répéter aux échos d'alentour.

Le puiſſant Seigneur, le grand Propriétaire, le riche Négociant, à la vue de ſon ſuperbe château, n'a jamais reſſenti la moitié de l'ivreſſe & de la joie dont jouit dans ce jour l'honnête *Hébridéen*, quoique ſa nouvelle habitation fût érigée au milieu des bois, & ne conſiſtât que dans un eſpace de vingt-quatre pieds enfermé par vingt-quatre troncs d'arbres équarris.

Nous nous préparions à nous en aller, lorſqu'*André* s'approcha de nous; mais il ne put jamais rien dire; tous ſes adieux, tous ſes remercîmens, toute ſon éloquence conſiſta à

ſous ſerrer les mains dans les ſiennes, pendant que ſes yeux étoient baignés de larmes.

Telle fut la marche, la conduite, le progrès & l'établiſſement final de cet Ecoſſois. — Cette foible deſcription ſera ſuffiſante, je l'eſpère, pour vous convaincre que tout Européen pauvre, ſage, laborieux & reconnoiſſant, ne peut manquer de ſe procurer parmi nous, ſinon des richeſſes, du moins la poſſeſſion de quelque terre, de l'emploi & de bons gages, l'heureuſe abondance & la protection des Loix.

André plaça ſa maiſon de manière à pouvoir contempler un jour, d'un ſeul coup d'œil, les vingt acres de marais qu'il poſſédoit, dont trois commençoient déjà à verdir : l'eſpérance de moiſſons futures, de lait, de beurre, de fromage, de laines, de lin, étoit répandue autour de lui ſur la ſurface de cette terre qu'il alloit nettoyer, & qui juſqu'à ce moment avoit été inutile. Peu de tems après, il loua un Charpentier pour couvrir ſa maiſon, avec des eſſentes de châtaignier, pour y mettre les planchers, les portes & les fenêtres. *André* avoit emprunté d'un moulin à ſcie dans le voiſinage, toutes les planches dont il avoit beſoin; dans moins de deux ſemaines la cheminée fut érigée, les intervalles plâtrés, & le tout blanchi en-dedans.

Il quitta enfin, le troiſième de Septembre; ſa cabane d'écorce ſous laquelle il avoit logé depuis le 5 Mai, & prit poſſeſſion de ſa nouvelle habitation, qui étoit ſaine & commode. Cette même année, ſon fils & lui ſemèrent trois boiſſeaux de bled ſur les trois acres (1), que les voiſins avoient nettoyés pour lui, dont ils recueillirent l'année ſuivante quatre-vingt-onze boiſſeaux & demi (2); car je lui avois ordonné de tenir un compte exact de tout ce qu'il moiſſonneroit. Quant à la première récolte de bled d'Inde, elle auroit été auſſi bonne, ſi elle n'eût été attaquée par des écureuils, ennemis nouveaux, dont *André* ne pouvoit pas ſe défaire avec ſon vieux ſabre Ecoſſois: il ne connoiſſoit point encore l'uſage du fuſil. La quatrième année je pris un inventaire de tout ce qu'il avoit, & je vous l'envoie Peu d'années après ſon établiſſement, il s'en forma d'autres dans ſon voiſinage; au lieu d'être le dernier des hommes vers les grandes forêts, *André* ſe trouva au milieu d'une nombreuſe ſociété: des communications nouvelles furent ouvertes, les premiers chemins bonifiés, & cinq ans après l'é-

(1) L'acre Américain eſt de cent ſoixante perches, la perche eſt de ſeize pieds & demi.

(2) Le boiſſeau Américain pèſe ſoixante livres.

poque dont je viens de vous parler, le pays boisé, sauvage & inculte, commençoit déjà à présenter un payſage agréable. Notre Ecoſſois ne manqua pas d'aider ſes voiſins, comme les autres l'avoient aſſiſté dans ſes commencemens pénibles. — Son fils ſe maria, & bientôt remplit la maiſon de petits enfans; il fut choiſi directeur des chemins de ſon diſtrict (1); il ſervit comme juré dans pluſieurs procès, & remplit avec prudence les nouveaux devoirs que lui impoſoit ſon nouvel état de citoyen: plût à Dieu que tous les Emigrans qui nous arrivent annuellement reſſemblaſſent à ce digne *Hébridéen*.

L'Hiſtoriographe d'un fameux Général, ne conduit pas ſon Héros victorieux au triomphe & aux honneurs, avec plus de plaiſir & de joie, que j'en ai reſſenti en conduiſant & en voyant *André* jouir de ſon heureuſe ſituation. Sans ôter l'aiſance ni l'indépendance à perſonne, il eſt devenu aiſé & indépendant: puiſſent, les pauvres Européens, qui, comme lui, ſouffrent & pâtiſſent faute d'emploi & de pain, trouver ici l'aſyle que mérite leur triſte ſort!

Vous pouvez actuellement être convaincu des heureux effets qui réſultent dans notre pays

(1) *Overſeer of the Roads.*

de la ſageſſe & de l'induſtrie, quand elles ſont placées ſur des terres fertiles, & protégées par la liberté.

Evaluation de la Terre & des Effets d'André Crawford, après cinq ans d'établiſſement.

Les 100 acres de terre avoient preſque doublé en valeur.	450 piaſtres.
6 Vaches à 13 piaſtres.	78
2 Jumens.	50
Le reſte des Beſtiaux.	100
73 boiſſeaux de Bled.	66
Lard & Bœuf ſalé.	28
Laine, Lin & Fil.	19
Charrues & autres uſtenſiles. . . .	31
Charriot.	62
TOTAL.	884 piaſtres.

Faiſant 4641 livres tournois, ſur laquelle ſomme il faut en déduire ſon premier payement de 33 pounds 6 sh. un tiers.

New-Iork, 4 Avril 1772.

HISTOIRE

DE S. K.

COLON AMÉRICAIN.

*Il quitte ſa Plantation, ſituée dans le voiſinage de la Mer, pour aller s'établir au milieu des Bois; ſa Conduite & ſes Travaux; il devient le Fondateur du Comté de***; idée des Mœurs attachées à ce genre d'exiſtence; ſa vie Patriarchale; il établit tous ſes Enfans autour de lui, & laiſſe une Poſtérité nombreuſe.*

L'INDUSTRIE nationale & l'amour paternel, produiſent dans preſque toutes les familles une activité, un goût pour les projets, une ardeur pour le travail, qui font la baſe du caractère Américain. Si dans tous les pays le pareſſeux eſt coupable, chez nous il devient criminel, parce que l'homme y trouve des motifs d'action bien plus puiſſans & plus flatteurs que ceux qui

animent les gens de notre état en Europe. L'Américain peut labourer, planter, ſemer, moiſſonner & ſe repaître du produit de ſes travaux, à l'ombre de ſes acacias & de ſes vignes. Il n'eſt point expoſé à la gêne des loix reſtrictives, aux impôts arbitraires, ni aux monopoles qui étouffent toute eſpèce d'induſtrie : la liberté individuelle dont il jouit, s'étend à la culture & à l'exportation de toutes ſes denrées. Vous avez déjà vu dans l'hiſtoire d'*André l'Hébridéen*, les travaux & les progrès de la fortune d'un pauvre Européen, depuis ſon arrivée à Philadelphie juſqu'à la poſſeſſion de cent acres de terre. — Je vais aujourd'hui vous retracer la marche d'un Colon Américain, qui, par amour pour ſes enfans, vend une belle habitation de deux cens acres dans le voiſinage de la mer, pour s'établir au milieu des bois & recommencer la pénible carrière des défrichemens, à une grande diſtance de ſes anciens amis & de ſes parens. C'eſt parmi nous un des plus grands ſacrifices qu'un père, dans l'aiſance, puiſſe faire à ſes enfans, & ce ſacrifice eſt très-commun : j'eſpère que ces détails vous intéreſſeront par leur nouveauté. L'hiſtoire peut ſeule donner à l'homme né & nourri au ſein des ſociétés nombreuſes de l'ancien Continent, quelques lumières ſur l'origine, la formation,

le progrès & l'accroiſſement de ces mêmes ſociétés. L'Amérique naiſſante préſente aujourd'hui ce ſpectacle touchant & ſublime. Quel autre objet peut être plus digne des méditations de celui qui s'eſt trouvé, comme moi, à l'origine des choſes, qui a vu un eſpace immenſe couvert de forêts impénétrables, quitter, à la fin de la dernière guerre, ſon aſpect dur & ſauvage, ſe couvrir de troupeaux, de moiſſons, d'arbres utiles, & devenir en ſi peu de tems un pays riant, ſain & opulent, où l'on pratique l'hoſpitalité, où l'induſtrie nourrit une multitude d'hommes, en effaçant juſqu'à l'idée de ce déſert affreux, qui n'étoit auparavant qu'une ſolitude vague & une création inutile.

Notre Colon eſt un de ces hommes généreux, qui, pleins du ſentiment de leurs forces & de leur capacité, vont ſoumettre de nouvelles régions à l'empire de l'Agriculture & des Arts; mais que de ſacrifices ne va-t-il pas faire! Il renonce à tous les avantages que procure la ſociété humaine, à ce verger qui ſe couvroit tous les ans de fleurs & de fruits, à ces vertes prairies, à ces champs fertiles, dont le terrein étoit ſi meuble, ſi facile à labourer, & il leur dit un éternel adieu; il les quitte pour s'enfoncer dans une forêt immenſe, abattre le premier arbre, frayer le premier ſentier, labourer

& ſemer à travers une multitude de ſouches qu'il peut à peine eſpérer de voir détruites dans le cours de ſa vie. Il eſt riche, eſtimé dans ſa Province, & il s'expatrie, & il ſe ſoumet à tous les maux de la pauvreté, & il conſent à loger ſous l'écorce ; mais l'eſpérance le ſoutient & le conduit, en lui faiſant voir dans l'avenir ſes enfans heureux & riches. Ces privations, cette ſérie de travaux infinis qui attendent ce bon père, marquent aſſez la différence qui le diſtingue de l'émigrant Européen, qui, n'ayant jamais rien poſſédé dans ſa patrie, ſe trouve heureux ſur la première terre où le harſard le place, & ſe dédommage de ſes peines par les douceurs de la liberté que l'on goûte dans nos bois. Suivons donc ce bon Colon dans ſes préparatifs, ſon départ & ſes différentes opérations ; le genre de vie qu'il embraſſe influe ſingulièrement ſur les mœurs de ſes pareils, & j'eſſayerai peut-être de vous en faire le tableau.

A peine eut-il conçu le projet de ſon émigration, qu'il le communiqua à ſa femme. Sa ſurpriſe & ſon étonnement ſuſpendirent ſa réponſe ; le contraſte de la vie des bois avec celle qu'elle menoit, s'offrant à ſon eſprit ſous des couleurs effrayantes, penſa faire échouer l'entrepriſe : enfin il obtint ſon conſentement. Il prit alors toutes les informations poſſibles ; il conſulta les

cartes ; il converſa avec les Voyageurs les plus éclairés : on lui indiqua pluſieurs endroits : il étudia le cours des rivières, les avantages que chaque contrée reçoit de ſon climat & de ſa ſituation ; il calcula les diſtances de chaque lieu, la difficulté ou la poſſibilité d'établir des chemins pour l'exportation. Après avoir long-tems mûri ſon projet, ſes vues ſe fixèrent ſur le canton de * * *. Il fut trouver les conceſſionnaires du terrein, qui lui vantèrent les avantages de ce diſtrict, quant à la fertilité du ſol, la ſalubrité de l'air & le voiſinage du lac * * *. D'après leur diſcours, il jugea que le prix de ſa plantation ſuffiroit pour en acquérir mille huit cens acres. Quelle ſagacité ne falloit-il pas pour le choix de la ſituation & du genre d'agriculture, pour combiner les avances néceſſaires aux productions de ce nouveau ſol ! Un Européen de ſa claſſe eſt à cet égard dans la plus profonde nuit de l'ignorance : mais l Américain, grâce à ſon éducation, n'eſt pas même embarraſſé dans les bois ; il les parcourt avec facilité, & s'y oriente comme un Marin au milieu de l'Océan.

Notre Colon, déterminé à ne rien acheter qu'il n'ait tout obſervé avec une ſcrupuleuſe attention, part pour ce canton éloigné. — Il cherche à tirer de nouvelles lumières des Chaſſeurs dont toutes nos frontières abondent, &

en prend un avec lui. L'immenſité de ces forêts ne le ſurprend point : après de longues recherches, il trouve enfin le monument ſur lequel tout l'arpentage eſt fondé ; il ſuit les arbres qui marquent les différentes limites, avec une ſagacité ſurprenante ; il juge de la qualité du ſol par la grandeur & la beauté des arbres ; de la bonté du bois, par la connoiſſance de ce même terrein ; l'humble buiſſon qui croît ſous ces ombrages, le *ginſeng*, le *ſpikenard*, le *ſalſapa-rilla*, toutes les plantes ſur leſquelles il marche, contribuent à ſon inſtruction. Il obſerve les ſources, l'humidité de la terre & ſes différentes couches ; il ſuit les ſinuoſités des montagnes qui règlent la direction des vallées & des ruiſſeaux ; il cherche une chûte où il pourra un jour bâtir un moulin ; il examine, il pèſe tout & revient. Son deſſein eſt formé ; l'invention d'une grande machine ne pourroit faire plus d'honneur à un Artiſte habile, que n'en fait à ce Colon la combinaiſon de toutes ces idées nouvelles ; il eſt, il va devenir l'origine des choſes ; il va mériter, par ſes travaux, le titre de créateur.

De retour, il rend compte à ſa femme du fruit de ſes obſervations ; il lui développe l'étendue de ſes projets ; il lui fait part de ſes eſpérances, & lui fait appercevoir, dans l'avenir, l'heureux établiſſement de ſes enfans. » Nous

» avons, lui dit-il, tout le courage néceſſaire; » puiſſe l'Etre ſuprême nous accorder la ſanté; » c'eſt tout ce dont nous avons beſoin. «

Il va enſuite trouver le Conceſſionnaire; il lui offre ce qu'il croit être la valeur de la terre; on le refuſe : alors il feint de la froideur & de l'indifférence pour cette acquiſition. » La diſtance » eſt trop grande, lui dit-il; où exporterai-je » mes denrées? je ferai auſſi bien de reſter où » je ſuis. « Le Marchand diminue alors de ſon prix, le perſuade & l'encourage. Le Colon, de ſon côté, annonce de la méfiance, quant à la validité du titre, à l'ancienneté de patente, &c. Que tous ces détails ne vous étonnent point; il n'y a rien de ſi incertain que le prix des terres neuves; leur valeur dépend de la population & de la facilité des débouchés. Il achète enfin dix-huit cens acres pour 5400 piſtres, ou 15 liv. 15 ſ. l'acre, payables en trois paiemens égaux : le premier, à la ratification du contrat; le ſecond, trois ans après; le dernier, à la même diſtance. Il paye la ſomme requiſe, & donne ſon obligation pour les deux autres tiers, avec une hypothèque : il obtient de ſon côté un contrat d'indemnité, &c.

Un an auparavant d'y tranſporter ſa famille, il partit avec ſes deux Nègres. Leur premier ouvrage fut de frayer un ſentier plus commode

& de conſtruire une cabane d'écorce. Le 27 Avril 1748, ils commencèrent ces travaux, qui, dans l'eſpace de dix ans, devoient changer totalement la ſurface de ce ſol inculte. Il eſt difficile à un Européen de concevoir combien cette première ébauche eſt pénible, combien elle exige d'ardeur, de courage & de perſévérance.

Un jour qu'ils travailloient au milieu des bois, le bruit provenant de la chûte des arbres, attira quelques Sauvages chaſſeurs qui paſſoient par ces quartiers. — Ils s'approchent, &, ſurpris de ce nouveau dégât, *Tièna dérha*, l'un d'eux, dit à notre Colon : » Mon frère, tu me ſembles » bien fatigué ? Eſt-ce toi qui renverſe tous ces » arbres ? Je te plains. — Et pourquoi ? — C'eſt » que tu te tues à force de travail : à quoi cela » aboutira-t-il ? — A établir mes enfans. — Tes » enfans ? il leur faut donc bien des choſes pour » vivre ? — Pas plus qu'à d'autres ; mais encore » leur faut-il une maiſon, des champs & des » prairies. — Et pourquoi toutes ces choſes ? » Moi, qui te parle, j'en ai cinq au village » d'*Onondaga ;* mais je ne me tue pas pour eux, » quoique je les aime bien : quand je leur aurai » appris à pêcher & à chaſſer, ils ſeront auſſi » riches que moi : pourquoi n'en fais-tu pas au- » tant ? — Parce que la moitié des Blancs

» mourroient de faim, s'ils ne vivoient que de
» chaſſe & de pêche ; pourquoi me blâmerois-
» tu de ce que je fais ? tu chaſſes toi-même pour
» les nourrir, & moi je travaille pour les éta-
» blir : vivons en paix, *Tièna dérha*, & fumes
» dans ma pipe. — Fumes, toi, dans la mienne ;
» tu n'as rien à craindre des *Seneccas ;* cette terre
» a été vendue aux tiens il y a bien des lunes...
» Que les Blancs ſont fous & eſclaves ! Il n'y a
» que nous, gens des bois, qui ſoyons libres &
» ſages. — Hé bien, *Tièna dérha*, avec toute ta
» liberté & ta ſageſſe, les tiens diminuent cepen-
» dant tous les jours, & nous augmentons.
» — Oui, je le ſais ; c'eſt qu'il faut qu'il y ait
» toujours plus de mal que de bien ſur la terre.
» Puiſſe *Manitou* deſſécher tes ſueurs, mon
» frère ! — Puiſſe *Manitou* te procurer du gibier
» en abondance, *Tièna dérha !* «

Ils deſſéchèrent, pendant cette ſaiſon, ſept acres de marais, opération importante qui devoit leur procurer, l'année ſuivante, aſſez de foin pour nourrir leurs beſtiaux pendant l'hiver ; ils ſemèrent plus de ſix acres de terre, qu'ils environnèrent ſimplement avec les baliveaux provenans du défrichement : après avoir paſſé l'été ſeuls au milieu des bois, ſans voir d'autres perſonnes que quelques chaſſeurs, ils revinrent tous les trois ſe délaſſer au ſein de la famille ;

famille ; S. K. raconta à sa femme les observations qu'il avoit faites, & la découverte d'un joli côteau, sur lequel il comptoit bâtir sa maison, & son projet d'y faire passer le grand chemin, qui conduiroit un jour aux établissemens plus éloignés. Pendant toute cette saison de repos, il ne parla que de l'avantage qui en résulteroit pour l'établissement de leurs enfans : de leur côté, ils recueilloient avec attention tout ce que disoit leur père. » Ecou-» tez, mes Petits, c'est pour vous que j'ai fait » ce nouvel acquêt, & non pour moi, qui » pourrois vivre ici heureux & tranquille; je » suis sûr de ne m'en repentir jamais, parce que » je parle à de bons enfans, qui aideront leur » père tant qu'ils pourront : nos peines seront » légères, si vous êtes tous sages & industrieux. » — Je promets de vous donner à chacun trois » cens acres au moins, quand vous songerez à » vous marier ; mais sur-tout n'épousez que de » bonnes filles, grandes ménagères, & bien en-» tendues comme votre mère ; écoute, Pierre ; » à vingt-un ans je te donnerai ce que tu vois » marqué sur la carte *vallée des châtaigniers ;* & » toi, Salomon, je t'enverrai bientôt travailler » avec un charpentier, & à ton retour je te » donnerai la belle chûte d'eau, qui est au bas » de l'étang, avec cent soixant-quinze acres de

» terre; tu y bâtiras un moulin ; & toi, ma » fille Paulina, viens que je t'embraſſe ; ton » père ne t'oubliera pas ; aide bien ta mère, & » ſi tu n'as, comme elle, que d'heureuſes in- » clinations, la terre & ma bonne volonté ne te » manqueront pas : j'emporte avec moi des » livres, je te ferai lire & écrire tous les jours, » & ta mère t'inſtruira dans les choſes du Sei- » gneur. — Puiſſe-t-il bénir notre entrepriſe ; » & vous, mes braves garçons, (parlant à ſes » négres) travaillons pendant que nous ſommes » jeunes & vigoureux, afin de nous repoſer dans » notre vieilleſſe ; vous aurez à * * * les mêmes » avantages dont vous jouiſſez ici «. —

Enfin, le moment de quitter l'ancienne habitation arriva. Quelles larmes & quels regrets! Ils n'emportèrent, dans les deux chariots couverts, que le ſimple néceſſaire ; des lits, des outils, & quelques proviſions pour la route. —L'apparence lugubre des bois, l'aſpérité d'une terre nouvellement défrichée, la ſolitude dans laquelle ils ſe trouvèrent, la maiſon d'écorce, enfin tous ces objets nouveaux leurs firent ſentir vivement la privation des biens qu'ils venoient de quitter. En rentrant le ſoir, S. K. les trouva fondant en larmes.—» Qu'eſt-ce » que je vois! mes plus chers amis dans l'afflic- » tion! Et toi auſſi, ma femme? Eſt-ce ainſi

» que l'on commence un nouvel établiſſement ?
» Qu'avons-nous à ſouffrir en comparaiſon de
» nos pères, qui, perſécutés en Europe, tra-
» verſèrent l'Océan, & abordèrent enfin ſur ce
» Continent, où ils ne trouvèrent ni pain, ni
» chevaux, ni vaches ? Dans un an, vous verrez
» combien de pommiers j'aurai plantés, combien
» de grains nous aurons amaſſés ? Où eſt le cou-
» rage que vous m'aviez tous promis ? Oublions
» les foibles agrémens dont nous avons joui, &
» ne penſons qu'aux avantages ſolides que cette
» nouvelle terre doit nous procurer. — Ceſſez
» de verſer des larmes ; réjouiſſons-nous au
» contraire, célébrons notre bonne arrivée.
» Allons *Jack*, apporte ton violon. Et toi, ma
» chère femme, viens danſer avec ton mari ; il
» y a neuf ans que je t'épouſai dans la joie & le
» bonheur, tu le ſais ! aujourd'hui je t'épouſe une
» ſeconde fois, pour célébrer cette époque, &
» la rendre doublement chère à mon cœur.
» — Allons, mes enfans «. — Cette fête
» domeſtique eut l'effet le plus prompt ; ils
» s'accoutumèrent dans peu de jours à vivre
ſeuls, ſans amis & ſans voiſins : leurs chevaux &
leurs beſtiaux trouvèrent abondamment de quoi
vivre dans les bois ; mais, malgré les clochettes
attachées à leurs cols, ils s'écartoient ſouvent,
& alors il étoit difficile de les rattraper.

Voilà donc cette famille iſolée, abandonnée à elle-même ; ſes ſuccès dépendent actuellement du courage, des talens & de la perſévérance de ceux qui la compoſent : c'étoit auſſi le ſujet des diſcours journaliers du bon père à ſes enfans. » La honte ou la ruine nous attend ſi » nous nous retirons, ou ſi nous devenons » pareſſeux ; votre grand père doit venir dans » trois mois, hâtons-nous de faire quelque » choſe, afin que nos travaux le ſurprennent «.

Mais que fera notre Colon pour prévenir les accidens & les maladies qui peuvent affliger ſa famille & ſes beſtiaux ? Ses charrues & autres outils vont s'uſer & ſe détériorer ; comment ſera-t-il pour y ſuppléer ? Eſt-il poſſible de prévoir tous les maux qui nous attendent à notre paſſage ? Eſt-il même prudent de chercher à les deviner ? L'eſpérance leur met un bandeau ſur les yeux ; ils reſtent dans une heureuſe ſécurité, & pourſuivent leurs travaux.

J'ai viſité ce Colon pluſieurs fois, car je l'aimois ſincèrement. Depuis l'année de ſon arrivée, juſqu'au terme heureux où ſes prairies étoient devenues douces & unies, ſes vergers couverts de fruits, ſes champs dégagés des ſouches d'arbres abattus ; je l'ai vu, tantôt laboureur, tantôt méchanicien, médecin, mari, père, prêtre & l'ami de ſa nombreuſe famille : tels

doivent être les Colons qui veulent prospérer. Les émigrans Américains font des progrès beaucoup plus prompts que l'Européen. Dans tout ce qui concerne leurs établissemens nouveaux, leurs connoissances & leur habileté, les capitaux avec lesquels ils commencent, le secours de leurs parens, tout les conduit, en peu d'années, à la prospérité & à l'heureuse jouissance de leurs travaux. Il y en a qui l'achètent bien cher. Quelqu'un est-il malade ? ils n'ont plus d'autres médecins que la nature & la patience; ils se rappellent alors quelques méthodes, pratiquées par les anciens de leur premier voisinage, par quelques habiles sauvages peut-être, qui leur ont appris l'usage des simples, des racines & des écorces de leurs bois. Ils sont rarement sans le secours de ces livres utiles, que l'on publie tous les ans, & qui enseignent les principes nécessaires pour la bonne conduite d'une famille. A la seconde visite que je fis à notre Colon, je lui présentai l'*Avis au Peuple, du célèbre Tissot*, traduit en Anglois. Le croiriez-vous ? cet ami de l'humanité instruit aujourd'hui presque toutes les familles Américaines, & nous apprend à guérir, à adoucir & à prévenir nos maux. — C'est du sein de leurs petites bibliothèques que les nouveaux Colons tirent toutes les instructions dont ils ont besoin pour remédier

aux maladies de leurs beſtiaux. Il eſt vrai qu'ils ſont rarement malades lorſqu'ils vivent dans les bois.

Dès que ſon charriot, ſes herſes, ſes charrues commencèrent à s'uſer, il eut recours à ſes outils, & les raccommoda de ſon mieux : quand ils furent entièrement hors de ſervice, il entreprit d'en fabriquer de nouveaux. En pareil cas, il appeloit le Charpentier de ſon ancien voiſinage ; aujourd'hui la néceſſité, cette grande maitreſſe, lui apprend à imiter ce qu'il a ſous les yeux : une charrue conſtruite avec aſſez d'habileté, fut ſon premier eſſai. » Heureuſement, me dit-il, mon ouvrage n'eſt point » expoſé à la critique d'un voiſin ou d'un » Voyageur. « De ce moment il devint Charpentier ; il inſtruiſit enſuite ſes Nègres, & l'un d'eux a conſtruit depuis une paire de roues excellentes. » Heureux Colon ! oui, je t'appelle » heureux, lui dis-je un jour, quoique ſoumis » à une tâche rigoureuſe ; tu travailles pour » toi & les tiens, & tu n'as à demander au Ciel » qu'une longue vie, afin que tu puiſſes exécuter tous les travaux que tu as commencés, & » laiſſer à tes enfans l'exemple de ton induſtrie » & l'ample héritage que tu leur as promis : remercie Dieu & ta deſtinée, ta femme ſait faire » la toile, & tu l'ignorois ; cet heureux talent

» faiſoit cependant une partie de ſa dot, & n'a
» été que négligé dans ton ancien voiſinage, où
» les bons Tiſſerands étoient communs. Tout
» ira bien ſous ton toît ; elle eſt propre, fait le
» pain par excellence, bonne cuiſinière, induſ-
» trieuſe dans tous les genres : le lin & la laine,
» filés par tes enfans, vont être convertis en
» drap groſſier, mais chaud & utile : toute ta
» famille ſera toujours bien vêtue : ta femme &
» ta fille ainée coupent les chemiſes & les cale-
» çons, & même, en imitant les morceaux de
» vieux habits, elles eſſayent déjà d'en tailler
» de nouveaux. Les écorces & les racines de
» tes bois leur procurent les teintures néceſſai-
» res ; un baril & un battoir remplacent le mou-
» lin à foulon ; la leſſive des cendres leur fournit
» la ſoude & le ſavon dont elles blanchiſſent
» leur linge. Tu es comme un bon Roi, on
» t'obéit, on t'aime ; il ne te manque rien ; tu
» n'es pas moins ingénieux dans les champs,
» que ta femme dans l'intérieur de ta maiſon ;
» tu entends parfaitement l'uſage du levier, la
» façon d'exécuter les différentes opérations
» rurales avec le moins de travail poſſible ; tu
» connois, tu étudies les ſaiſons propres à cha-
» que ouvrage ; tes enfans & tes nègres ſont tous
» animés d'une émulation admirable ; toi & les
» tiens vous n'aimez la chaſſe que par amuſe-

» ment, & pour défendre vos recoltes des bêtes » fauves. Tu as déjà planté un verger de ſix » acres ſur le chaume du premier bled que tu » as récolté ici, avant même que tu aies eu le » tems d'abattre les grands arbres dont tu avois » ôté l'écorce : l'œil voit avec plaiſir ce char- » mant contraſte, des pommiers vigoureux » croiſſant au milieu d'une forêt deſſéchée. » Voilà comme on s'y prend quand on veut » jouir : ta pépinière immenſe deviendra celle » de ce canton, que tu auras la gloire de rem- » plir d'une poſtérité nombreuſe & d'une multi- » tude d'arbres utiles. (1) «

Mais l'hiver approche ; le grand nombre de ſouliers qu'ils avoient apporté, diminue tous les jours : comment feront-ils pour s'en procurer ? jamais auparavant ils ne s'étoient trouvés à la veille d'aller nuds pieds. Les longues ſoirées de cette ſaiſon, devroient cependant être un tems de repos. Un grand feu échauffe & réjouit

(1) Comme il faudroit trop de temps pour abattre les arbres, l'Américain ſe contente d'en cindre l'écorce ; il plante enſuite de jeunes pommiers entre les vieux arbres : dépouillés de leurs feuilles & de leurs écorces, ils reſſemblent à d'énormes ſquelettes. Quel ſpectacle inſtructif, de voir ainſi le Règne des anciens enfans de la Nature, finir & céder à l'induſtrie qui s'avance, armée de la hache, la néceſſité l'éguillonne & l'abondance la ſuit.

toute la famille : cette douce chaleur ſupplée à bien des beſoins, & leur fait oublier la rigueur des élémens ; un ſentiment conſolateur s'empare de leurs ames, ils jouiſſent de leur abri, de leur ſécurité, de leur état d'aiſance ; ils entendent, ſans rien craindre, les tourbillons de neige frapper contre leurs fenêtres & leurs portes ; un vent lourd & peſant gronde inutilement dans la cheminée, & ne les intimide point. Si de tems en tems ils regrettent leurs anciens voiſins, leurs amis & les autres douceurs dont ils jouiſſoient, ils s'en trouvent dédommagés par l'abondance du bois, par la facilité avec laquelle les beſtiaux vivent dans les forêts, même pendant l'hiver : le père ſe conſole de toutes ſes privations, en réfléchiſſant ſur l'étendue de ſes poſſeſſions, & en contemplant ſes enfans ſains & vigoureux, aſſis autour de ſon feu, & s'endormant, leurs plats de *ſapan* (eſpèce de boullie faite avec de la farine de maïs) dans leurs mains, tandis que leur mère induſtrieuſe agite ſon métier, & jouit de cette ſaiſon de repos & de loiſir ; les Nègres (car cette famille n'a encore qu'une maiſon & qu'un feu) à moitié endormis, racontent leurs hiſtoires, & converſent avec leurs maîtres. Le Chef, l'exemple d'une ſi heureuſe famille, s'amuſera-t-il auſſi à fumer ſa pipe, ou à reſter oiſif? Non, ſes en-

fans ſe ſont déja plaints de n'avoir plus de ſouliers ; il a apporté avec lui une grande quantité de cuirs, des formes & des outils : il eſſaye, pour la première fois de ſa vie, ſon talent pour le métier de cordonnier, & raccommode la plus mauvaiſe paire. Le ciel ſoit loué, l'enfant agréablement reveillé ſe réjouit, embraſſe ſon père & les montre à ſes frères. Le bon Colon, flatté de ce premier ſuccès, en raccommode le lendemain une ſeconde paire auſſi bien que la première : il entreprend enfin d'en couper une neuve, & réuſſit. Quel triomphe ! ſa femme l'en félicite, & ſon cœur en treſſaille de joie : il inſtruit ſes Nègres en peu de tems, & perſonne déſormais ne manquera de chauſſures, groſſières & peſantes à la vérité, mais utiles. Il raccommodoit auſſi fort aiſément les harnois de ſes chevaux, lorſqu'ils étoient caſſés ou pourris. Vous nous avez vu faire nos colliers avec de la ficelle que nous filons nous-mêmes ; (car chacun parmi nous fait ſes traits & ſes cordes.) Semblable à *Robinſon-Cruſoé*, S. K. devint un artiſan univerſel ; mais Robinſon travailloit triſtement pour lui ſeul, & S. K. travailloit pour le bien de ſa famille.

Les enfans entrelaçoient, en ſe jouant, des filamens d'écorce & des morceaux de *fréne aquatique* (water aſh), ils les arrondiſſoient & en

formoient de petits paniers : ils furent encouragés par le père & la mère, & en peu de tems la famille fut pourvue de corbeilles, qui remplacent les armoires & les coffres que l'on n'avoit pu apporter.

La conſtruction des barrils & des tonneaux, exigeoit une induſtrie plus particulière ; il étoit d'ailleurs inutile de l'entreprendre, puiſque leurs vergers étoient encore jeunes, & incapables de produire du cidre : en attendant, la nature lui offroit dans les bois voiſins, des uſtenſiles à moitié fabriqués ; il trouvoit des arbres creux, qui ſervent pendant l'hiver de retraite aux écureuils, il les coupoit, les ſcioit, les poliſſoit en-dedans, y mettoit un fonds, & ces eſpèces de vaſes placés dans le grenier, ſervoient à contenir le grain & à mille autres uſages. Les ſeuls vaſes étanchés dont on eût beſoin, étoient, celui qui contient l'eau-de-vie, dont ils ſe régalent de tems en tems, & celui dont ſe ſert ſa femme pour faire de *la bierre de ſpruce* tous les ſamedis (1) : il falloit que le verger fût en état de rapporter du cidre, pour que l'accroiſſement inſenſible de la population amenât dans ce nouveau canton tous les artiſans

(1) Pour ſe procurer le levain néceſſaire à la cuiſſon du pain.

néceſſaires : tels ſont les progrès de nos Sociétés.

Placez-vous, mon ami, au milieu de ces forêts, éloigné de toute eſpèce de ſecours, n'ayant pour toute communication, que des ſentiers à peine ouverts, point de ponts, point d'écoles ni d'Egliſe voiſine, vous repoſant uniquement ſur vos connoiſſances, votre induſtrie & votre courage, vous aurez alors une foible idée de cette foule de détails, de cette ſucceſſion de travaux, dont le récit vous fatigueroit. J'ai ſouvent rencontré pluſieurs de ces Colons que les difficultés avoient entièrement découragés. » Tout s'oppoſe, me diſoient-ils, à notre proſ-» périté ; quelquefois les écureuils viennent de » toutes parts enlever la moitié de nos récoltes ; » malgré notre vigilance, les cerfs viennent » manger nos grains, les loups nous font une » guerre implacable, les oiſeaux déracinent » notre maïs, trois ſemaines après qu'il eſt » planté ; ſouvent des branches deſſéchées tuent » par leur chûte nos bœufs, qui paiſſent dans » les bois : l'homme peut-il réſiſter à la nature, » quand elle lui fait ainſi la guerre ? « Alors je cherche à les conſoler, j'entre dans leurs peines, je leurs fais appercevoir le terme prochain de leurs travaux : pour les mieux encourager, je me rappele votre éloquence douce & perſuaſive, & je cherche à l'imiter. Je raſſemble à cet effet

toutes les relations de l'Europe que vous m'avez communiquées. Les femmes ſont les plus difficiles à perſuader. Un jour je me trouvai chez S. K. avec pluſieurs de ſes anciens amis qui étoient venus pour l'aider. » Gens heureux ! lui » dis-je, mille fois plus heureux que vous ne » penſez, il ne manque à votre bonheur, que » de ſavoir comment les autres Nations de la » terre vivent. N'avez-vous jamais en- » tendu conter aux émigrans nouvellement » venus, tout ce qu'ils ont ſouffert avant d'ar- » river parmi nous ? Ecoutez attentivement l'hiſ- » toire de leurs malheurs ; c'eſt le ſeul baume » dont vous ayez beſoin. Vos travaux ne ſont-ils » pas volontaires ? leur but n'eſt-il pas d'établir » vos enfans ? Quel ſentiment plus doux & plus » conſolant peut vous animer ? que vous de- » mande la Patrie, l'Egliſe, le Gouvernement ? » Ce dernier exigera ſeulement de vous un foible » tribut, quand ce Canton ſera érigé en Comté. » Payez-vous des droits ſur la vente de vos » grains, de vos beſtiaux ?.... Je vais vous » montrer toutes les ſources de votre bonheur » civil, & alors tous vos gémiſſemens ceſſeront. » Rien de tout ce qui afflige les pauvres habi- » tans de l'Europe n'exiſte ici ; nous n'avons ni » gênes, ni entraves ; nos Loix n'ont pas été » créées dans la nuit de la barbarie & de la ſu-

» perſtition ; nous pouvons former des projets ;
» parcourir le grand cercle de l'induſtrie hu-
» maine, en eſſayer tous les reſſorts ; rien ne
» nous arrête, tout nous y invite. L'homme
» n'eſt-il pas né pour travailler ? En Europe,
» les deux tiers des habitans gémiſſent & labou-
» rent pour les riches, qui ſont leurs maîtres ;
» ici, nous travaillons pour nous-mêmes ; per-
» ſonne ne vient demander la dixième de vos
» gerbes ; vous poſſédez la terre telle qu'elle eſt
» ſortie des mains du Créateur, & elle ne relève
» que de lui ; nous n'avons point à craindre ce
» mêlange de Loix biſarres & de préjugés incon-
» cevables qui, preſque par-tout, affligent
» l'humanité. En obéiſſant à nos Loix, l'eſprit
» & la raiſon n'ont aucun ſacrifice humiliant à
» faire ; à l'ombre d'une immunité ſacrée, vos
» productions peuvent circuler de main en main,
» juſqu'à celles qui doivent les exporter : cette
» terre, que vous avez acquiſe, ce canton dont
» vous êtes les premiers cultivateurs, n'eſt point
» réclamé par un puiſſant Monarque qui, jaloux
» de ſa nouvelle domination, le ravage & enlève
» ſes paiſibles habitans. Tranquilliſez-vous, vos
» fils n'iront point ſervir dans ſes querelles &
» dans ſes guerres, un maître qu'ils ne connoiſ-
» ſent pas : ils n'engraiſſeront point une terre
» étrangère des débris de leurs cadavres : heu-

» reux & libres, ces enfans reſteront avec » vous, pour coopérer au bien de votre famille. » Vous les verrez peut-être épouſer les filles de » vos anciens voiſins : quel plaiſir alors ne reſſen- » tirez-vous pas en les établiſſant ſur cette terre » nouvelle que vous leur deſtinez? Ils devien- » dront vos voiſins, ſans ceſſer d'être vos amis » & vos enfans ; ils multiplieront votre ſang ; » vos cœurs s'épanouiront en les voyant induſ- » trieux & fortunés ; car leur proſpérité dou- » blera la vôtre, comme le bonheur de votre » famille fait aujourd'hui une partie du bien-être » général de la Province. A l'avenir tous les » obſtacles céderont à vos forces réunies ; quel- » que vaſte qu'elle ſoit, aucune entrepriſe ne vous » ſemblera pénible ; votre moiſſon, vos ſemail- » les s'exécuteront facilement, & avec toute la » promptitude que les ſaiſons preſcrivent. —

» Que me dites-vous, répondit-il ? il y a donc » des gens dans le monde qui ne poſſèdent rien, » & qui, ſans aucune eſpérance, ſont obligés » de travailler pour les autres ? Je rougis de mes » plaintes ; travaillons donc, ma femme, encore » quatre ans ſans murmurer, & nous paſſerons » le reſte de notre vie dans la joie & le repos. «

Auſſi-tôt que l'on a frayé un chemin vers un nouveau Canton, & que quelque riche Colon, attiré par la fécondité du terrein, y a formé un

établiſſement, vous ne ſauriez croire avec quelle rapidité la population y augmente. Les gazettes qui circulent dans toutes les Provinces, annoncent par-tout le bonheur des nouveaux habitans, la bonté des chemins & le bas prix des terres. Douze ans après l'arrivée de S. K. dans ſon canton, qui eſt une belle vallée arroſée par des ruiſſeaux coulans de toutes parts des éminences qui l'environnent, cette nouvelle région fut érigée en Comté, & diviſée à l'ordinaire en un certain nombre de Diſtricts, munis de Priviléges municipaux, qui ſont toujours accordés aux habitans. Leur première aſſemblée ſe tint à la maiſon de S. K. qui fut déſignée par un acte de l'Aſſemblée, pour être le lieu central; il fut nommé tout d'une voix, *Superviſeur* (1), honneur qu'il méritoit bien par ſes talens & ſes vertus. Les chemins qu'il avoit marqués, furent confirmés, le regiſtre du Précinct dépoſé chez lui, & un de ſes enfans en fut appointé le Greffier. Rien ne pouvoit être plus flatteur pour ce bon père, que ces faveurs du Peuple. Pour rendre ſon bonheur complet, Pierre, ſon fils aîné, épouſa la fille du Miniſtre de l'ancien Eta-

(1) Celui qui arrête les comptes des taxes & des dépenſes du Comté. Après l'emploi de Shériff, celui de Superviſeur eſt le plus honorable que le peuple puiſſe donner.

bliſſement

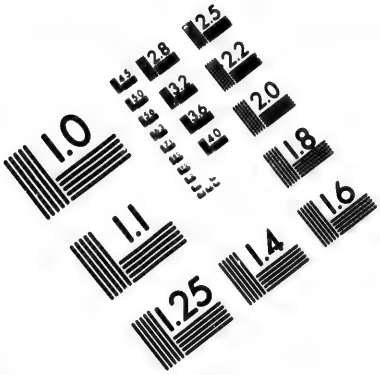
blissement dont ils avoient émigré, qui avoit de tout tems été son ami intime : le père lui concéda par contrat, *la vallée des Châtaigniers*, suivant sa promesse, lui donna sa part des bestiaux qui, avec ceux de la jeune épouse, firent un nombre suffisant pour exploiter sa plantation : il lui aida ensuite à construire une maison commode, & à finir le défrichement de sa terre. Un an après, *Salomon*, son second fils, qui étoit aussi revenu de son apprentissage, épousa la fille qu'il avoit aimée dès sa plus tendre enfance : à son retour, il obtint la belle chûte d'eau, avec les 175 acres promis ; il convertit la dot de sa femme en argent, loua des ouvriers, & bâtit un excellent moulin à farine, dont le *Précinct* avoit grand besoin ; car jusqu'ici, les habitans ne s'étoient servis que du foible expédient appelé *Tubmill* (1) ou moulin à cuve. Sa fille aînée *Paulina* étoit déjà mariée à un jeune homme, bon maréchal, que le pere avoit fait venir quelques années auparavant ; car on ne peut guères se passer de l'assistance de cet ouvrier ; il leur céda un bel emplacement au carrefour des deux chemins, qu'il avoit lui-même marqué, avec deux cents cinquante acres de terre. Sa seconde fille *Carolina* avoit épousé un jeune homme de *Lan-*

(1) Moulin très-simple qui n'exige qu'une seule roue.

Easter, qui depuis quelques années tenoit école dans les maisons des habitans ; il fut ensuite employé sous les ordres de l'Arpenteur Provincial, à tracer les limites de ce nouveau Comté, & des différens Districts qui le composent. Son exactitude & son habileté lui en méritèrent dans la suite la place & les appointemens : il leur donna deux cents cinquante acres de terre. Son troisième fils *Gustave* épousa une Allemande, riche & industrieuse, dont les parens & les frères avoient été tués par les Sauvages ; il lui concéda une chûte inférieure, avec trois cents acres, où depuis il a construit trois moulins, un à foulon, un à huile & le troisième à scie. Sa dernière fille *Elisa* fut aimée d'un jeune Ministre, qui devoit être employé par le voisinage aussi-tôt que les habitans auroient pu bâtir une Eglise & un Presbytère. Quand cela fut exécuté, il épousa cette fille, à laquelle le père donna deux cents cinquante acres ; il leur planta un beau verger, car son ancienne pépinière renouvelée tous les ans, avoit fourni des plants à tous ceux qui en demandoient. Il ne lui restoit donc que le plus jeune de ses fils, *George*, qui devoit hériter, suivant l'usage, de la maison paternelle & de deux cents acres de terre les mieux nettoyés, avec la même quantité de bestiaux qu'il avoit donnés à tous les autres : ce

jeune homme ne s'eſt marié que depuis quatre ans : le bonhomme eſt déjà grand père de dix-ſept petits enfans, qui viennent preſque tous les Dimanches le voir & jouer ſur ſes genoux : j'ai ſouvent vu ces dignes parens, environnés de leur jeune poſtérité, verſer des larmes de joie. » Eh bien ! ma chère amie, dis-je un jour à la » mère, la ſource de vos larmes eſt bien chan- » gée : il y a dix-ſept ans, le travail & la ſolitude » vous affligeoient ; aujourd'hui vous êtes péné- » trée de joie & de plaiſir. « S. K. & ſa femme ont ceſſé de travailler depuis bien des années : leurs Nègres ont multiplié preſque dans la même proportion que leurs enfans : les vieux fument leurs pipes (1) & ſe repoſent, ainſi que leur maître : il a diſtribué les jeunes parmi tous les ſiens, à meſure qu'ils ſe ſont mariés. S. K. a été choiſi par le Peuple pour être un des Repréſentans du Comté, pour lequel il a obtenu des Loix, des chemins, des ponts & des Règlemens utiles ; après en avoir été le Fondateur, il a eu la gloire d'en être devenu, ſi j'oſe le dire, le Légiſlateur. Auſſi heureux qu'un foible mortel puiſſe l'être, il vit dans une maiſon charmante,

(1) *Fumer la pipe*, eſt une expreſſion en uſage parmi les Sauvages, pour déſigner l'aiſance, la paix, la tranquillité, & par conſéquent le bonheur.



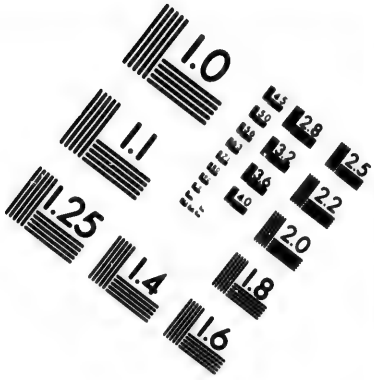
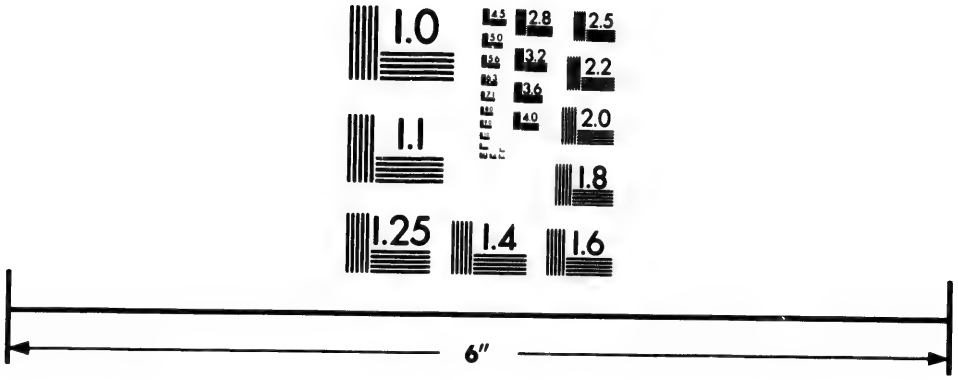
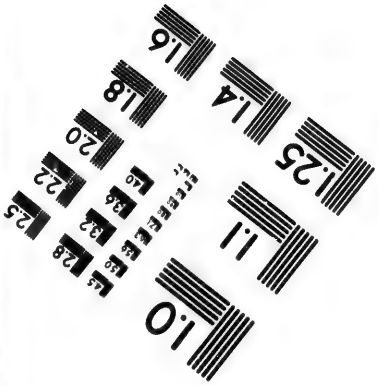


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

environné de ſes enfans, dont il peut voir toutes les plantations; il eſt plus le père, le patriarche, l'arbitre du Canton, qu'il n'en eſt le Magiſtrat. Quelle utile carrière n'a-t-il pas parcourue? L'humble toît ſous lequel ſes quatre derniers enfans ſont nés, ſubſiſte encore; tous les hivers il achète une grande quantité de cendres, qu'il convertit en ſoude pendant l'été; ſon ſecond fils eſt devenu marchand, & ſon moulin, l'entrepôt de plus de douze mille boiſſeaux de bled par an. La population, la vivification de ce Canton a été étonnante; depuis dix ans tout a changé de forme: ce beau miracle de l'induſtrie eſt l'ouvrage de trente-deux ans de travaux, époque de l'arrivée & du premier établiſſement de S. K. qui avoit alors neuf années de mariage & trois enfans, Pierre, Salomon & Paulina: toutes les familles de ce Canton ſont auſſi heureuſes qu'elles puiſſent l'être, vu la combinaiſon du mal, qui ſuit partout la ſociété humaine; il n'y a que les ivrognes & les pareſſeux qui, dans peu, ſeront obligés de vendre leurs poſſeſſions, pour faire place à des familles plus induſtrieuſes.

Il me fit obſerver dans un coin de ſon verger, un boſquet épais d'accacias & de vignes ſauvages, dont les rameaux en ſe courbant, formoient un berceau impénétrable à la lumière

du jour : c'eſt ſous ces épais feuillages qu'il ſe repoſera de toutes ſes fatigues ; ce lieu doit être auſſi le tombeau de toute ſa famille ; heureuſement la terre n'en a pas encore été ouverte. Il me fit voir auſſi la ſouche du premier chêne qu'il abattit lui-même le ſecond jour de ſon arrivée ; je lui perſuadai de la faire environner d'un mur, à hauteur d'appui, & ſur une des pierres, j'y ai gravé les paroles ſuivantes :

VOYAGEUR :

*Ce que tu vois ici, n'eſt ni le tombeau d'un grand, ni les trophées de la victoire, mais le Monument ſimple de l'induſtrie agricole : tu vois ici la ſouche du premier chêne que S. K. abattit le 27 Avril 1748 ; ce fut auſſi le premier arbre renverſé dans le Comté de * * *, aujourd'hui ſi floriſſant & ſi bien cultivé.*

Adieu, ST. JOHN.

Philadelphie, 12 Octobre 1769.

LETTRE

ÉCRITE PAR IVAN AI-Z,

GENTILHOMME RUSSE,

A UN DE SES AMIS EN EUROPE,

Dans laquelle il décrit la visite qu'il fit en 1769 à Jean Bertram, Botaniste de Pensilvanie, & Pensionnaire du Roi d'Angleterre.

EXAMINEZ cette Province de tous les côtés; chaque point de vue offre aux yeux de l'observateur charmé, une image du bonheur. Le Voyageur Européen surtout, agréablement surpris de ne plus sentir les atteintes réitérées que l'aspect de la misère porte aux cœurs sensibles, goûte une paix profonde, un calme délicieux qui n'est point interrompu par les mouvemens d'une juste indignation, ou par la pitié.

Son ame s'élève en contemplant le doux & magnifique spectacle de la félicité publique. Les solides fondemens qui servent de base au gouvernement & au bonheur des Pensilvaniens, semblent lui dire: » Jouis sans crainte; nous

» ſommes l'ouvrage inaltérable de G^me. Penn ;
» de cet homme ſimple & vertueux, dont la
» noble ambition n'aſpira jamais qu'à la gloire
» de faire du bien à ſes frères, & à leur donner
» l'exemple de l'égalité. O Penn ! toi qui verſas
» ſur les humains les lumières de la vraie ſageſſe,
» qui fis de ces heureuſes contrées un Temple
» ſaint dédié à la Vertu, ton nom, à côté de
» ceux de Lycurgue & de Solon, ſurnagera ſur
» la nuit des tems, qui engloutit la mémoire
» & les crimes des Grands de la terre. »

Pour vous convaincre que dans mes Lettres antérieures, je n'ai point donné de louanges outrées & ridicules à cette célèbre contrée, & que la nature y accorde en général à ſes habitans plus de génie, ou plus de diſpoſitions aux Arts & aux Sciences, qu'aux habitans des autres Provinces, je vais vous rendre compte de la viſite que j'ai faite dernièrement à *Jean Bertram*, premier Botaniſte de l'Amérique. Dès ſes jeunes ans, un penchant irréſiſtible l'entraîna à cette étude & le rendit tel : les Sciences lui doivent pluſieurs découvertes utiles, & la connoiſſance de pluſieurs plantes, arbres & arbuſtes.

Ce que vous m'en aviez dit m'avoit fort prévenu en ſa faveur : je ſavois d'ailleurs qu'il avoit une correſpondance très-étendue avec les Botaniſtes les plus célèbres de l'Ecoſſe & de la

France, & qu'il avoit été honoré de celle de la Reine de Suède.

Sa maiſon, ſituée ſur les bords de la Skullkill, n'eſt pas grande, mais propre & commode. Quelque choſe de ſingulier au premier aſpect, la diſtingue de celle de ſes voiſins ; une demi-tour bâtie dans le milieu, ſert non-ſeulement à la rendre plus ſolide, mais y ajoute une place convenable à l'eſcalier. La diſpoſition des champs, des haies & des arbres de toute eſpèce, annoncent l'ordre & la régularité qui ſont dans l'économie rurale les effets d'une heureuſe induſtrie. Je trouvai à la porte une femme proprement & ſimplement habillée, qui, ſans cérémonie & ſans me faire aucune révérence, me demanda avec bonté qui je demandois ? Je voudrois voir M. Bertram, lui répondis-je ; eh bien, entre & prends une chaiſe, me dit-elle ; je vais l'envoyer chercher. — Non, lui dis-je ; je voudrois plutôt avoir le plaiſir de me promener dans votre plantation ; je le trouverai aiſément, ſi vous voulez m'indiquer à-peu-près le lieu qu'il occupe. — Après pluſieurs tours, j'apperçus la rivière de Skullkill, coulant à travers une charmante prairie ; je diſtinguai aiſément une digue nouvellement faite, qui ſembloit beaucoup retrécir le lit de ſes eaux ; après l'avoir ſuivie pendant quelque

tems, j'arrivai à ſon extrémité, où dix hommes étoient employés à la conſtruire. — » Pourriez-vous me dire où eſt M. Bertram, leur » demandai-je ? « — L'un d'eux, homme grave & avancé en âge, ayant un large tablier de cuir qui lui couvroit la poitrine, & de longues culottes de toile, levant les yeux vers moi, me répondit : » Mon nom eſt Bertram ; me veux-tu » parler ? — Oui, Monſieur ; je ſuis venu » exprès pour m'entretenir quelque tems avec » vous, ſi vous pouviez quitter votre travail. » — Fort aiſément, me répondit-il ; je dirige » mes ouvriers, plus que je ne travaille moi-» même. « Après qu'il ſe fut lavé, nous marchâmes enſemble vers la maiſon, où il diſparut quelques inſtans, & revint habillé fort décemment. — » Votre réputation & l'hoſpitalité que » vous exercez envers les étrangers, m'ont engagé à vous faire cette viſite, ſi elle ne vous » eſt point incommode ; je ſerois charmé de » paſſer quelques heures dans votre jardin, & » de vous faire quelques queſtions. — Le plus » ſenſible avantage que je reçois de ce que tu » appelles ma réputation, eſt le plaiſir qu'elle » me procure de jouir ſouvent des viſites de » mes amis & des étrangers inſtruits. — Il faut » abſolument différer notre promenade ; car la » cloche nous appelle à dîner. « — Il me con-

duiſit alors vers une chambre ſpacieuſe, dans le milieu de laquelle étoit une longue table couverte de plats : les Nègres en occupoient le bas, les gens de journee le milieu ; venoient enſuite les enf ns, parmi leſquels j'étois compris. Le vénérable père & ſa femme, aſſis au haut de la table, préſidoient à la tête de cette nombreuſe famille : chacun, baiſſant les yeux, prononça tout bas une courte prière ſans cérémonie & ſans oſtentation. » Après la bonne » chère de nos Villes, me dit-il, ce repas » ſimple & frugal te paroîtra un jeûne auſtère. » — Il s'en faut bien, M. Bertram ; au con- » traire, ce repas champêtre me raſſure, en » me prouvant que vous me recevez comme un » ancien ami, comme une perſonne que vous » auriez connue depuis long-temps. — J'en » ſuis charmé, me dit-il, & ſuis fort aiſe de te » voir ici ; je n'ai jamais connu l'uſage des » complimens & des cérémonies ; rien de tout » cela ne ſert à prouver la bonté du cœur. » D'ailleurs, notre ſociété a entièrement banni » ce que le monde appelle les expreſſions polies » & les phraſes honnêtes ; nous prenons nos » amis p ır la main, & nous les traitons comme » nos plus proches parens. J'ai appris par une » lettre que j'ai reçue hier du Docteur Phineas » Bond, que tu es Ruſſe. Quelles raiſons ont

» pu te déterminer à quitter ton pays natal ;
» pour venir ici à travers tant de dangers ?
» — Je ſuis venu y chercher du plaiſir & de
» nouvelles connoiſſances. — Vraiment, mon
» ami, tu fais bien de l'honneur à notre
» jeune Province, d'imaginer que tu pourras y
» voir quelque choſe qui ſoit digne de ton
» attention. — M. Bertram, la vue de ce char-
» mant pays m'a déjà amplement récompenſé
» de toutes mes fatigues ; j'y vois le berceau de
» ces Nations futures qui, un jour, étonneront
» l'univers ; j'y contemple le commencement de
» cette nouvelle légiſlation, qui doit faire le
» bonheur de la quatrième partie du monde.
» J'ai parcouru vos Villes en admirant leur ré-
» gularité ; la propreté & la police y règnent
» par-tout. Elles ſont encore à leur naiſſance ;
» elles ne ſont encore que le berceau de ces
» Cités magnifiques, dont l'origine, envelop-
» pée dans l'obſcurité des âges, embarraſſera la
» poſtérité, & ſe dérobera aux recherches des
» Savans à venir. Vos maiſons & vos rues, con-
» ſidérées ſous ce point de vue, rappellent à
» ma mémoire la ville de Pompeïa, que j'ai vue
» il y a peu d'années ; j'obſervai que les trot-
» toirs ou chemins des gens de pied avoient été
» fort uſés, par le grand nombre des habitans
» qui jadis y avoient paſſé & repaſſé. Mais au-

» jourd'hui, quelle diſtance ! quelle obſcurité ! » Maiſons, Propriétaires, Architectes, Tem- » ples, Palais, Archives, tout a diſparu. — En » vérité, tu es un grand Voyageur pour un » homme de ton âge. — Peu d'années, lui dis- » je, ſuffiſent pour parcourir une grande diſ- » tance ; mais il eſt néceſſaire d'avoir un juge- » ment éclairé & bien des connoiſſances antécé- » dentes, pour rendre de ſi grands voyages » utiles. — Dites moi, M. Bertram, pourquoi » vous bâtiſſez ces digues le long de la rivière » de Skullkill ? à quoi bon tant de travail & » tant de dépenſe ? — Ami Ivan, je ne connois » aucune branche d'induſtrie qui ſoit plus avan- » tageuſe à notre Patrie, ainſi qu'aux proprié- » taires. La rivière de Skullkill, il n'y a pas » long-tems, couvroit une grande étendue de » terrein de chaque côté ; nos plus hautes » marées alloient quelquefois, à pluſieurs milles » de diſtances, inonder des terres baſſes qui » infectoient l'air du voiſinage, & n'étoient bon- » nes à rien. A préſent, les propriétaires de ces » marécages ſont réunis & aſſociés par un acte » de *notre Aſſemblée* légiſlative. Nous éliſons » chaque année un Tréſorier, & lui payons une » ſomme proportionnée au nombre d'acres que » chacun poſsède : le dommage qui peut ſurve- » nir à ces terres, eſt réparé aux dépens du

» trésor. Graces à Dieu, notre capital est de-
» venu supérieur aux dégâts que causent les
» inondations & les *rats-musc* ; c'est par ce
» simple expédient que tant d'acres de prairies,
» qui jadis n'étoient qu'un marais infect, sont
» aujourd'hui desséchées, affermies, & deve-
» nues, pour notre Ville, une grand source
» de richesses & l'ornement de ses environs.
» Nos frères de *Salem*, dans le *nouveau Jersey*,
» ont poussé beaucoup plus loin que nous l'art
» de faire ces digues ; on leur en donne les
» dimensions ; & si, par la suite, il arrive quel-
» ques accidens, la Compagnie est obligée de
» les réparer. — C'est une fort belle entreprise,
» lui dis-je, qui fait beaucoup d'honneur à ceux
» qui en ont donné le plan & à ceux qui l'exé-
» cutent. Pourriez-vous me dire à-peu-près à
» combien se monteront vos avances, avant
» que ce terrein inondé soit capable d'être
» fauché ? — La dépense, me répondit-il, est
» fort considérable, particulièrement quand
» nous avons des ruisseaux à conduire, des
» souches d'arbres & des buissons à couper.
» Mais telle est la richesse de ce terrein, qui a
» été si long-tems sous les eaux ; telle est l'excel-
» lence du pâturage qu'il produit, que le revenu
» de trois ans nous rembourse communément
» toutes nos avances. — Heureux le pays, lui

» dis-je, où le génie national ſe porte vers les » choſes utiles, où la Nature a répandu des » tréſors plus déſirables que les mines d'or ! » — Tu ſerois étonné, mon ami, s'il m'étoit » poſſible de mettre ſous tes yeux le produit » annuel de ces nouvelles prairies, en bœufs, » en vaches & en chevaux. «

Nous avions à peine fini de nous entretenir de ces choſes, que la partie travaillante de la famille ſe retira avec une décence & dans un ſilence qui me plut infiniment. Un inſtant après, je fus frappé d'un agréable mélange de ſons, qui me repréſentoit un concert de différens inſtrumens dans l'éloignement. — » Malgré la » ſimplicité paſtorale qui règne chez vous, M. » Bertram, voici le deſſert d'un Prince : quelle » douce mélodie ! — Ne t'étonnes pas, ami » Ivan ; ce que tu entends eſt auſſi ſimple que » ce que tu viens de manger. « — Surpris, je me levai ; &, ſuivant la direction de ces ſons agréables, je montai l'eſcalier qui étoit placé dans la demi-tour : je m'apperçus alors que c'étoit l'effet du vent qui paſſoit à travers les cordes d'une harpe éolienne, inſtrument que je n'avois jamais vu. Je le pris de la fenêtre où il étoit placé, & le conſidérai attentivement ; je m'apperçus bientôt que les cordes étoient toutes à l'uniſſon, mais de différente groſſeur ;

alors je devinai aisément les raisons sur lesquelles étoient fondés les accords & l'harmonie qui m'avoient tant causé de plaisir à une certaine distance. — Je fus rejoindre mon hôte vénérable : nous bûmes, après le dîner, une bouteille de vin de Madère, sans boire à la santé de personne, sans demander ou prononcer aucun sentiment à la façon Angloise. — De la table nous entrâmes dans son cabinet d'étude, où je remarquai au premier coup-d'œil, sur une des murailles, des armes enfermées dans un cadre anciennement doré, avec le nom de *J. Bertram* écrit dessous. » Est-ce que la Société des Amis, » lui demandai-je, attache sa gloire à ces sortes » d'armoiries, qui, quelquefois, servent de » distinction aux familles, &, le plus souvent, » d'aliment à l'orgueil & à l'ostentation ? — Il » s'en faut bien, me dit-il ; je te dirai ce que » c'est. Mon père étoit François ; chassé de son » pays pour n'être pas de la Religion du Roi, il » vint ici, & apporta ce cadre de l'autre côté » de la mer : j'en ai pris soin jusqu'ici, parce » que c'est un meuble de famille, & un monu- » ment de ses malheurs & de son expatriation. « — De-là nous fûmes dans son jardin qui étoit rempli d'une grande variété de plantes & d'arbrisseaux curieux, parmi lesquels je vis beaucoup de *sensitives* ; j'en comptai cinq espèces :

il y avoit auſſi des plantes *exotiques* dans une ſerre chaude ; au-deſſus de la porte étoient gravés les vers ſuivans, tirés du fameux Alex. Pope. *Eſclave d'aucune Secte*, &c. Il me dit qu'il avoit pluſieurs fois ſuivi le Général *Bouquet* à *Pittsbourg*, & à d'autres endroits de la *belle rivière* (*l'Oyio*), comme Botaniſte ; qu'il avoit fait des collections très-conſidérables dans la *Virginie*, dont il avoit examiné les montagnes & les marais avec la plus ſcrupuleuſe attention ; qu'il avoit été envoyé dans la *Floride* par le Roi d'Angleterre, pour en étudier toutes les plantes & toutes les fleurs, & qu'il avoit obtenu de Sa Majeſté une penſion de 500 guinées.

Ses recherches curieuſes & ſes obſervations ſur différens ſujets, me rendirent ſa converſation ſi intéreſſante, que le ſoleil étoit à la fin de ſa courſe, avant que j'euſſe penſé à retourner à *Philadelphie*. Que cet intervalle me parut court ! depuis long-tems je ne m'étois point trouvé dans une ſituation plus agréable & plus propre à m'inſtruire. D'un côté, j'avois fort envie de prolonger ma viſite ; de l'autre, je craignois que ſa longueur ne parût déſagréable : mais heureuſement, réfléchiſſant que j'étois chez la famille la moins cérémonieuſe & la plus hoſpitalière (comme ſont tous les Membres de la Société *des Amis*), je pris le parti de l'informer

former simplement du plaisir dont j'avois joui chez lui, & du désir extrême que j'avois de le prolonger, en restant quelques jours avec lui. — » Tu es aussi bien venu ici, que si j'étois » ton père ; tu m'es recommandé, &, de plus, » tu es un étranger ; ton désir d'acquérir des » connoissances par des voyages, ta qualité » d'Européen, tout enfin t'autorise à me faire » toutes les questions que tu voudras, & à » regarder ma maison comme la tienne aussi » long-tems que tu t'y trouveras heureux : em- » ploie ton tems avec la plus parfaite liberté ; j'en » ferai de même. « Je reçus avec la plus vive reconnoissance son invitation simple, mais cordiale. — Nous fûmes ensuite revoir la nouvelle digue, qui sembloit être son objet favori : ce fut alors qu'il me développa la méthode & les principes d'après lesquels elle étoit construite. Nous nous promenâmes à travers les terres qui étoient affermies & déjà couvertes d'herbages : quel plaisir pour un bon citoyen, de sortir d'un marais fangeux pour marcher sur un sol gras & fertile ! quelle leçon d'industrie pour des Peuples infiniment plus anciens !

» Compte, me dit-il, la quantité prodi- » gieuse de bestiaux de toute espèce paissant sur » ces terres consolidées & fermes, qui, peu » d'année auparavant, étoient submergées par

» les eaux de la rivière ! » De-là nous fûmes voir les champs où les haies plantées à angle droit, les monceaux de pierres proprement entaſſées, le treffle en fleur, les barrières bien entretenues ; tout annonçoit la meilleure culture & les ſoins les plus aſſidus. Les vaches retournoient alors à la maiſon ; leurs mamelles étoient pleines ; leurs jambes courtes ſembloient les porter avec peine ; elles avançoient à pas lents, & paroiſſoient déſirer d'être délivrées de la quantité de lait qu'elles portoient. De-là nous fûmes voir ſon verger anciennement planté ſur un ſol ſablonneux & aride, mais à préſent changé en une des plus riches prairies du voiſinage. — » Ceci, ami *Ivan*, eſt entièrement le » fruit de mon induſtrie. J'achetai, il y a quel» ques années, le privilège d'une petite fontaine » à un mille & demi d'ici ; avec beaucoup de dé» penſes, j'en ai amené l'eau à ce réſervoir que » tu vois ; j'y jette ſouvent de la chaux, des » cendres, du fumier de cheval ; enſuite deux » fois la ſemaine, dans le printems & l'automne, » j'en laiſſe couler l'eau chargée de toutes ſes » particules végétales. Avant que la neige tombe, » j'ai ſoin de couvrir les endroits les moins fer» tiles de ce verger avec du vieux foin, de la » paille, & tout ce qui m'eſt inutile autour de » ma grange : par ce ſimple moyen, je coupe

» annuellement 5300 livres de foin excellent » par acre, d'un terrein qui autrefois rappor- » toit à peine de la bruyère. — M. *Bertram*, » ceci peut véritablement s'appeler un miracle » de culture. Heureux, mille fois heureux le » pays habité par une ſociété d'hommes dont » les travaux réunis concourent, avec cette » efficacité, à l'utilité publique & à la fortune » des particuliers! — Je ne ſuis point le ſeul » qui arroſe ainſi ſon verger, me dit-il; par- » tout où le privilége d'une fontaine peut être » acquis, tous les Cultivateurs de cette Pro- » vince en font le même uſage. Avec la terre » de mes foſſés, j'ai fort enrichi mes terres hau- » tes : je sème du trèfle ſur les champs que je » deſtine au repos pour pluſieurs années, & » nous avons trouvé, par expérience, que » c'eſt un des plus grands améliorateurs. Pen- » dant trois ans, ces champs me fourniſſent un » pâturage abondant : quand il les faut labourer, » je les couvre alors de vaſe qui a été expoſée » pendant trois ou quatre années à la rigueur de » nos hivers; par ce moyen, chaque acre de » terre que je sème me rapporte, année com- » mune, depuis vingt-huit juſqu'à trente-ſix » boiſſeaux de froment : je ſuis la même règle » pour mon lin, pour mes avoines & mon bled » d'Inde. — Voudrois-tu me dire, ami *Ivan*,

» ſi les habitans de ton pays ſuivent la même
» méthode, ou plutôt quelle eſt la leur ?
» — Dans le voiſinage de nos Villes, lui ré-
» pondis-je, il y a beaucoup de Fermiers éclai-
» rés qui donnent la plus grande attention à la
» culture de leur terre. Nous ſerions trop nom-
» breux, trop heureux & trop riches, s'il étoit
» poſſible que tout l'Empire Ruſſe fût cultivé
» comme la *Penſilvanie*; d'ailleurs nos terres
» ſont partagées ſi inégalement, & ceux de
» nos payſans qui ont la propriété de celles
» qu'ils labourent, ſont en ſi petit nombre, qu'ils
» ne peuvent former ni ſuivre un plan d'Agri-
» culture avec la même vigueur & le même
» ſuccès que vous, Penſilvaniens, qui avez
» reçu les vôtres pour ainſi dire des mains du
» Maître de la Nature, qui êtes libres & ſans
» féodalité. O *Amérique!* tu ne ſens pas encore
» tes forces ! tu ne connois pas encore les
» faveurs que la Fortune doit te prodiguer un
» jour ! Elle ſourit à tes Peuples gouvernés par
» de ſi ſages loix, & leur promet une proſpé-
» rité, un pouvoir, une population qui étonne-
» ront l'Europe. — Ami *Ivan*, notre pays,
» ſans doute, eſt le berceau d'un nouvel
» Empire : le vieux Monde ſe laſſera peut-être
» de nourrir ſes habitans ; alors ils viendront
» l'un après l'autre pour vivre, pour échapper

» à la tyrannie & à la pauvreté : mais pouvons-
» nous nous flatter de conſerver les douceurs
» de l'égalité fraternelle ? Hélas ! je vois, dans
» une triſte perſpective, les ambitieux & les
» grands de la terre nous apporter leurs ſceptres
» & leurs chaînes. Ah ! mon ami ! la dure né-
» ceſſité forme les grandes ſociétés, & les
» compoſe d'une multitude d'hommes médiocres
» & d'un petit nombre d'hommes ſupérieurs par
» le courage & les talens : comment donc
» échapper à la tyrannie ? ſes progrès ſont
» lents, mais ils ſont sûrs. — Mon cher Mon-
» ſieur, lui répondis-je, la tyrannie ne pourra
» jamais prendre une ſi profonde racine dans
» l'Amérique que parmi nous ; les terres y ſont
» trop ſagement diſtribuées ; tous vos droits
» municipaux ne ſont fondés que ſur la poſſeſ-
» ſion du ſol : c'eſt la pauvreté qui fait en
» Europe des eſclaves. — Je les plains, me
» dit-il en ſoupirant : en ce cas, béniſſons la
» deſtinée qui nous a conduits ſur cette nou-
» velle terre. Ami *Ivan*, comme je ne doute
» pas que tu n'entendes la langue latine, vou-
» drois-tu bien lire cette Epître gracieuſe que
» la Reine de Suède, *Ulrica*, m'envoya il y a
» quelques années ? La bonne femme ! n'eſt-il
» pas étonnant que de ſon palais de *Stockholm*,
» elle ait daigné penſer au pauvre *Jean Bertram*,

» qui demeure ſur les bords de la rivière *Schull-*
» *kill?* — Point du tout, M. *Bertram ;* vous
» êtes la première perſonne dont le nom, comme
» Botaniſte, ait fait honneur à l'Amérique ; ce
» vaſte Continent doit produire un grand nom-
» bre de plantes & de fleurs très-curieuſes : eſt-
» il donc ſurprenant de voir une ſage Princeſſe,
» amatrice des Sciences, deſcendre quelque-
» fois de ſon trône pour ſe promener dans les
» jardins de *Linnæus?* — C'eſt à la méthode &
» aux conſeils de cet homme ſavant, me dit-il,
» que je dois celle qui m'a conduit aux connoiſ-
» ſances que je poſsède à préſent : la Science de
» la Botanique eſt ſi étendue, que les commen-
» çans ont beſoin d'un fil pour les guider, &
» je n'en avois pu trouver auparavant. — Vou-
» driez-vous bien me dire, ami *Bertram*, com-
» bien il y a d'années que vous cultivez la
» Science Botanique, & ce qui vous a inſpiré ce
» goût? ſous quel Profeſſeur l'avez-vous étu-
» diée? — Il s'en faut bien, ami *Ivan*, que je
» ſois un Savant ; toute l'éducation que j'ai
» jamais reçue, conſiſte à ſavoir lire & écrire.
» Cette petite ferme que tu vois, étoit tout ce
» que mon père m'avoit laiſſé ; car avant le
» deſſéchement des marais, j'étois pauvre : ma
» femme ne m'apporta pour dot que beaucoup
» d'induſtrie, un excellent caractère & une

» grande connoiſſance des choſes de ménage. Je
» me rappelle à peine quels furent mes pre-
» miers pas vers la Botanique ; cela me paroît
» comme un ſonge : mais tu peux croire ce que
» je t'en dirai, quoique je connoiſſe des amis
» qui en ont ri. — Ami *Bertram*, je ne ſuis
» point de ces gens qui s'amuſent à chercher du
» ridicule ſur ce qui leur eſt dit d'une façon hon-
» nête & ſincère, & ſur-tout par un homme
» comme vous. — Hé bien, je vais te le racon-
» ter. Etant un jour à labourer un de mes
» champs, (car tu vois bien que je ne ſuis qu'un
» ſimple Laboureur) le ſoleil étoit ſi chaud, que
» je me retirai à l'ombre d'un arbre, pour y
» jouir de la fraîcheur & m'y repoſer. Je jetai
» par haſard les yeux ſur une violette ſauvage ;
» je l'arrachai machinalement, ſans penſer à ce
» je faiſois ; je l'examinai avec plus d'attention
» que ne le font ordinairement les habitans de
» la Campagne : je fus ſurpris de voir que cette
» fleur étoit compoſée de pluſieurs parties diſ-
» tinctes ; les unes étoient perpendiculaires, les
» autres horizontales. *N'as-tu pas honte, dit mon*
» *eſprit, ou quelque choſe qui inſpira mon eſprit,*
» *d'avoir vécu tant d'années à la Campagne, ſans*
» *connoître ni les vertus, ni les propriétés de tant*
» *de plantes & de tant de fleurs ſur leſquelles tu*
» *marches continuellement?* Cette inſpiration ſou-

» daine alluma ma curioſité ; car je n'étois pas
» accoutumé à former de telles penſées. Je con-
» tinuai cependant mon ouvrage avec la même
» aſſiduité : j'eus beau faire, cette nouvelle
» idée étoit toujours préſente à mon eſprit. Je
» la communiquai à ma femme, & elle me
» blâma beaucoup, de peur, diſoit-elle, que je
» ne m'embarquaſſe dans de nouvelles entre-
» priſes peu convenables à notre état ; elle me
» dit que je n'étois pas aſſez riche pour donner
» la plus petite partie de mon tems à de nou-
» velles études qui, néceſſairement, m'empêche-
» roient de vaquer aux ſoins de ma ferme, qui,
» après tout, étoit mon unique tréſor, & le
» ſeul objet convenable à un pauvre Colon
» Américain. Cet avis prudent ne me découra-
» gea pas ; je penſois continuellement à cette
» fleur, ſoit que je fuſſe à table, au lit, & par-
» tout où j'allois. Enfin, je ne pus y réſiſter ; le
» quatrième jour de la ſemaine ſuivante, je
» louai un homme pour travailler à ma place,
» & je m'en fus à Philadelphie. Je ne ſavois
» point de quels Livres j'avois beſoin ; mais
» enfin j'expliquai de bonne-foi mon intention
» au Libraire, qui me donna ceux qu'il jugea à
» propos ; il y ajouta une Grammaire latine :
» j'avois juſtement trente-trois ans ; heureuſe-
» ment, je trouvai dans le voiſinage un Maître

» d'Ecole Allemand, qui, dans l'eſpace de » trois mois, m'apprit aſſez de latin pour en- » tendre *Linnæus*, dont alors j'achetai les » Livres. Je commençai à botaniſer dans mes » champs, &, en peu de tems, j'appris à » connoître toutes les plantes qui croiſſoient » dans notre voiſinage; de-là je fus viſiter la » province de Maryland, demeurant toujours » chez les *Amis:* plus je ſentois que je devenois » habile, & plus j'étendois mes courſes. Après » une application conſtante de pluſieurs années, » je parvins enfin à acquérir une connoiſſance » générale de toutes les plantes, arbres & fleurs » qui croiſſent ſur notre Continent. Quelque » tems après, mes amis d'Angleterre m'engagè- » rent à leur envoyer des collections de tout ce » que j'avois recueilli, & c'eſt ce qui m'a pro- » curé les correſpondances dont tu as entendu » parler. — Devenu plus aiſé, j'ai ceſſé de tra- » vailler auſſi aſſidument qu'autrefois, & rien » ne me rend plus heureux que de converſer » avec ceux de mes amis qui me viennent voir. » — Si, parmi les plantes & les arbres que je » connois, il y en a que tu déſires envoyer en » ton pays, je t'en fournirai avec le plus grand » plaiſir. «

Je paſſai ainſi pluſieurs jours chez ce vertueux Citoyen; la liberté dont je jouiſſois, &

les nouvelles connoiſſances dont il éclairoit mon eſprit, me pénétrèrent d'un plaiſir tout nouveau pour moi. — J'obſervai que la paix & le ſilence règnoient entre le Chef & les Membres inférieurs de cette Famille ; ſa façon de commander conſiſtoit à déſirer ſeulement que telle choſe fût faite ; ſes Nègres me parurent ſe comporter avec une modeſtie & une décence qui me ſurprit beaucoup, & que je n'avois preſque point obſervé ailleurs. — » Ami *Bertram*, lui demandai-je, par qu'elle méthode, » par quels moyens conduiſez-vous vos eſclaves ? Il me ſemble qu'ils rempliſſent leurs » fonctions avec toute l'alacrité & la joie des » hommes libres & blancs. — Quoique nos anciens préjugés & nos opinions erronnées » ayent été cauſe qu'autrefois nous les conſidérions comme des êtres faits ſeulement pour » l'eſclavage ; quoique nos anciennes habitudes » nous ayent fait malheureuſement perſiſter » dans une coutume ſi contraire aux principes » du Chriſtianiſme, & même de la raiſon, depuis quelques années notre Société a enfin » établi parmi nous une règle de conduite fondée ſur de nouveaux principes ; à préſent ils » ſont libres comme nous ; je donne à ceux que » tu as vus quarante-cinq dollars par année, » (236 liv.) leur habillement & ma table ; ils

» jouiſſent auſſi des priviléges de citoyens ; » notre Société les regarde comme amis, comme » les compagnons de nos travaux : par ces » moyens, & plus encore par celui de l'éduca- » tion nouvelle que nous leur donnons, ils » ſont devenus en général, une autre eſpèce » d'êtres. Ceux que tu as vus à ma table, ſont » des gens fidèles, honnêtes & ſages : quand ils » refuſent obſtinément de faire ce que je leur » ordonne, je les congédie, & c'eſt toute la » punition que je leur inflige ; eh, ne ſont-ils pas » hommes comme nous ! Les autres Nations » les retiennent en eſclavage, & ne leur don- » nent aucun principe de Religion, aucunes » règles de conduite : quels motifs peuvent-ils » avoir de ſe bien comporter, excepté la crainte » des châtimens ? Quoi ! parce qu'ils ſont nés » ſous un ciel d'airain, parce qu'ils ſont brûlés » & noircis par l'ardeur d'un ſoleil vertical, en » ſont-ils moins des hommes, en ſont-ils moins » nos frères ?

» Il y a plus de quarante ans que quelques » Membres de notre Société commencèrent à » les émanciper. *Antoine Bénézet* publia des » Livres à ce ſujet, & parcourut tout le Con- » tinent, en exhortant à cette action généreuſe » les *Amis ;* & depuis cette époque, nous avons » trouvé qu'un bon exemple, des avis doux &

» des principes de Religion, pouvoient ſeuls
» les conduire à la ſubordination, à la ſobriété
» & à l'amour du travail. Nous leur avons
» donné la liberté, & il eſt bien rare qu'ils
» nous quittent : il font partie de notre famille,
» ils en ſont membres, & dès l'enfance, nous
» ſommes attachés les uns aux autres. J'ai appris
» aux miens à lire & à écrire ; ils aiment Dieu,
» le père de tous les hommes, & tremblent à
» la vue de ſes jugemens. Le plus vieux des
» miens, qui eſt le père de tous les autres, fait
» toutes mes affaires à *Philadelphie*, avec une
» ponctualité dont il ne s'eſt jamais écarté : ils
» vont conſtamment à nos aſſemblées reli-
» gieuſes ; ils participent dans leur ſanté comme
» dans leurs maladies, dans leur enfance &
» dans leur vieilleſſe, à tous les avantages
» qu'offre notre Société. Voilà, ami *Yvan*,
» les principes ſimples & faciles qui nous ont
» donné les moyens de les délivrer de ce hon-
» teux eſclavage, & de la profonde ignorance
» dans laquelle ils étoient auparavant plongés.
» J'eſpère qu'en peu d'années le reſte des Amé-
» ricains ſuivra notre exemple. Tu as ſans doute
» été ſurpris de les voir placés à ma table :
» en les élevant au rang d'hommes libres, ils
» ont acquis cette émulation, ſans laquelle
» nous tomberions nous-mêmes dans l'abaiſſe-

» ment & la corruption. — Ami *Bertram*, j'a-
» voue que ce que je viens d'entendre eſt beau;
» c'eſt le triomphe de la charité chrétienne, de
» l'humanité & de la raiſon. Eh quoi ! les Aca-
» démies de l'Europe retentiſſent annuellement
» des eloges de leurs grands hommes, & elles
» n'ont pas encore mis ſur leur liſte cet *Antoine*
» *Bénézet !* Que faut-il donc faire pour mériter
» leurs louanges ? La doctrine que cet homme
» a prêchée avec tant de ſuccès n'eſt-elle pas
» utile & conſolante pour l'humanité ? *Bénézet*
» eſt donc un vertueux citoyen, un grand
» homme dans le ſens le plus juſte de ce mot.
» Eh quoi ? l'Europe, la ſavante Europe,
» ignore encore la propagation de ce généreux
» ſyſtême ? elle ignore que le premier pas vers
» l'émancipation des Nègres, (émancipation
» qui tôt ou tard deviendra générale) a été
» faite en Amérique, ce pays neuf, qui ne
» nourriſſoit il y a cent vingt ans que des Sau-
» vages groſſiers, ignorans & féroces ! Quoi ?
» l'Europe ignore encore au milieu de ſes lu-
» mières, de ſes richeſſes & de ſes plaiſirs,
» que des milliers d'ames ont ici ſacrifié à la
» plus ſublime des vertus, la moitié de leur
» fortune ? — Ecoutes, ami *Bertram*, ce ſpec-
» tacle ſi beau & ſi rare, fait ſur mon cœur une
» impreſſion ſoudaine, mais indélébile; — je

» me ſens un autre homme ; — dès aujourd'hui
» je ceſſe d'être Ruſſe & Européen, pour de-
» venir ton compatriote & un Américain. —
» Veux-tu me reconnoître & m'accepter pour
» tel, toi, vertueux Patriarche de *la Penſil-*
» *vanie* ? — Si je le veux ! honnête jeune
» homme ; un émigrant tel que toi, eſt une
» acquiſition rare & précieuſe ; qu'il en arrive
» comme tu le déſires. — Donnes-moi ta main,
» ami *Bertram*, & que ton *ſerrement* énergique
» devienne dès ce moment le ſigne de ton con-
» ſentement, ainſi que le ſymbole de mon
» adoption. — Je te la ſerre comme compa-
» triote ; c'eſt un genre de plaiſir tout nouveau
» pour moi ; de ce moment je te mets au nom-
» bre de mes enfans. Qui auroit pu prévoir que
» les bords du lac *Ladoga* euſſent procuré à la
» *Penſilvanie* un citoyen auſſi vertueux & auſſi
» eſtimable ! A la première ſéance de notre
» Aſſemblée, nous verrons ton nom inſcrit ſur
» la liſte de nos Habitans, comme il l'eſt déjà
» ſur mon cœur. — J'en accepte l'augure, ami
» *Bertram*, je jure d'être toute ma vie ton ami,
» ton diſciple, &, ſi je le puis, l'imitateur de
» tes vertus. — Généreux Ruſſe, peux-tu être
» meilleur que tu ne l'es : à la candeur de ton
» âge, tu joins l'amour & l'enthouſiaſme du
» bien. Je l'aimois déjà, je l'avoue ; mais il me

» manquoit l'exemple frappant que je viens de
» voir ; il me manquoit de devenir Membre
» d'une Société qui, à la ſimplicité des mœurs,
» unit le génie, les connoiſſances & la pratique
» des vertus les plus utiles ; — il me manquoit
» enfin de devenir Citoyen d'un pays libre,
» ſage & heureux. Quelle gloire pour ce Con-
» tinent ! de quel bonheur ne ſe rendroit-il pas
» digne, ſi toutes les autres Sectes de Chré-
» tiens adoptoient les mêmes principes ! —
» Alors l'humanité entière proſpèreroit dans
» toute l'étendue de ſes Provinces, & l'Amé-
» rique Septentrionale donneroit à l'univers un
» ſpectacle touchant & inſtructif. — Voilà préci-
» ſément, ami *Bertram*, la raiſon qui m'empêche
» de voyager dans vos Provinces méridionales ;
» l'état des Nègres m'y afflige, quoiqu'ils y
» ſoient infiniment mieux traités que dans les
» Iſles. — Je vois avec plaiſir, que tu as un
» cœur tendre & compatiſſant, me dit *J. Ber-*
» *tram*. As-tu des eſclaves dans ton pays, con-
» tinua-t-il ? — Oui, malheureuſement, nous
« en avons, ami *Bertram* ; ils ne ſont point eſ-
» claves des familles, mais ſimplement eſclaves
» du ſol qu'ils ſont obligés de cultiver, & au-
» quel ils ſont fixés. Ce cruel uſage nous vient
» d'anciennes coutumes barbares, établies dans
» les tems de la plus grande ignorance & de la

» plus impitoyable férocité ; ces coutumes ſe
» ſont conſervées juſqu'ici, malgré les larmes
» de l'humanité, les principes de la ſaine poli-
» tique & les commandemens de la Religion.
» — La force inconcevable des préjugés, l'or-
» gueil des grands, l'ignorante avarice des
» propriétaires de nos terres, tout concourt à
» faire conſidérer cette claſſe de nos frères,
» comme les inſtrumens néceſſaires & indiſpen-
» ſables de l'agriculture : — hélas ! il ne faut
» cependant qu'un bien foible degré de con-
» noiſſances, pour ſavoir que des mains libres
» cultiveroient encore mieux la terre. — Que
» viens-tu de me dire, ami *Yvan* ? ainſi donc
» les deux tiers de l'Empire Ruſſe, de l'Empire
» le plus étendu qu'il y ait ſur la terre, de cet
» Empire qui nous avoiſine de ſi près, ne con-
» ſiſtent qu'en eſclaves, & l'autre tiers en
» maîtres. Où ſont donc tes citoyens, ces
» hommes qui préfèrent le ſéjour, la proſpérité
» de leur patrie, à celle des autres pays ? Peut-
» on aimer ſa mère, quand elle n'eſt que ma-
» râtre ? Ta patrie ne fleurira, ne s'accroîtra
» jamais ; jamais la Ruſſie n'acquerra le poids
» & la puiſſance que la Géographie ſemble lui
» donner, ſous des Loix ſi peu convenables à
» la proſpérité des Sociétés. A quoi la vie eſt-
» elle bonne chez toi, ſi la pauvreté, l'eſcla-

vage,

» vage, l'abrutiſſement couvrent & obſcur-
» ciſſent preſque toute la ſurface de ton pays ?
» — Je penſe comme toi, ami *Bertram ;* je me
» flatte que le règne préſent, déjà illuſtré par
» tant d'actions magnanimes & ſages, ne ſe ter-
» minera pas ſans cette grande & néceſſaire
» émancipation ; quel moment de gloire pour
» notre Impératrice ! — Combien y a-t-il de
» tems que tu es chez nous ? — Très-peu, lui
» répondis-je ; mais j'ai paſſé dix-huit mois à
» Saint-Chriſtophe, & un an dans le reſte des
» Iſles. — En vérité, tu parles Anglois comme
» un Anglois même. Quelle fatigue, quel dé-
» goût ne faut-il pas qu'un voyageur eſſuye
» pour apprendre des langues étrangères, pour
» quitter ſes anciens préjugés, adopter les
» uſages & ſe ſoumettre aux coutumes de ceux
» parmi leſquels il réſide. — Cela eſt vrai,
» ami *Bertram ;* mais le plaiſir & la ſatisfaction
» qu'on éprouve, ſur-tout lorſque l'on ren-
» contre des hommes comme toi, font oublier
» toutes les peines, & ſont une récompenſe
» ſuffiſante ». — Je paſſai ainſi mon temps avec ce vénérable Botaniſte. Les converſations qui en remplirent la meſure, furent très-étendues & ſouvent fort inſtructives. Je le ſuivis conſtamment à ſes champs, à ſa grange, à ſa digue, à ſon jardin, dans ſon étude, & enfin, le Dimanche

ſuivant, à l'Aſſemblée de la Societé. Elle ſe tenoit à la ville de *Cheſter*. Toute ſa famille y fut portée dans deux chariots ; l'ami *Bertram* & moi, nous montâmes à cheval. — J'entrai dans la maiſon où les Amis étoient aſſemblés ; il y en avoit deux cens à peu-près, hommes & femmes, noirs & blancs. La force involontaire de l'ancien uſage me fit ôter mon chapeau ; mais me rappelant dans quel lieu j'étois, je le replaçai & je m'aſſis ſur un banc. L'Egliſe étoit un bâtiment de plus de ſoixante pieds, ſans aucun ornement ; la blancheur des murailles, la commodité des places pour s'aſſeoir, la propreté, un grand foyer pour échauffer l'aſſemblée dans les temps de gelée, furent le ſujet de mes obſervations. Je ne vis point de pupitres, de chaiſes, de fonts-baptiſmaux, d'autel & de tabernacle ; je n'apperçus ni orgues, ni inſtrumens de muſique, ni ſculpture, ni peinture quelconque. C'eſt une grande ſalle unie, propre & commode, où ces bonnes gens s'aſſemblent régulièrement tous les Dimanches. Ils reſtèrent d'abord pendant une demi-heure dans un profond ſilence ; chacun d'eux, la tête inclinée, paroiſſoit abſorbé dans la méditation la plus profonde. — Une femme amie ſe leva enfin, & d'un air modeſte, déclara que l'Eſprit de l'Univers daignant l'inſpirer, elle alloit parler.

Son discours fut simple ; sa morale saine & utile: elle n'y mêla ni vaine Théologie, ni citations scientifiques. Son style étoit pur, sa déclamation noble & convenable au sujet : elle y joignit de la sagacité & de la précision. Etoit-ce chez elle un don de la nature ou l'effet d'une longue étude ? ou avoit-elle préparé son discours ? Il n'est guères possible de le supposer, parce que, suivant leur Profession de Foi, ils doivent penser & parler sur le champ. L'Esprit de l'Univers, dont elle étoit venu demander la protection & l'influence, lui avoit inspiré cette sublime morale, & mis sur ses lèvres la plus douce & la plus persuasive éloquence. Elle parla pendant trois quarts d'heure : pendant cet intervalle, personne ne jetta les yeux sur elle. Je n'ai jamais vu de ma vie un plus grand recueillement, une plus grande attention au Service Divin. Je n'apperçus aucune contorsion de corps, comme je l'avois tant de fois entendu dire, aucune affectation : ses gestes, son discours, le son de sa voix, tout en elle étoit simple, naturel & agréable. Je vous dirai de plus que c'étoit une fort belle femme, quoiqu'elle eût près de quarante ans. Quand elle eut fini son discours, chacun rentra dans la méditation, & cela dura encore une demi-heure ; après quoi ils se saluèrent réciproquement en se serrant la

main. Ils sortirent ensuite ; & après avoir conversé ensemble, chacun monta à cheval & s'en fut chez lui. Tel est leur système religieux ; sans Hiérarchie, sans Loix coërcitives, & sans Culte extérieur. C'est, suivant eux, le Code des Loix morales de Jesus-Christ, dénué de toutes espèces de cérémonies ; ils se flattent de les suivre dans toute la simplicité avec laquelle elles furent données aux hommes. Après leur mort, ils sont enterrés par leurs frères, sans la moindre pompe & sans nulle prière : ils croient qu'il est trop tard de s'adresser à l'Etre suprême pour changer ses décrets éternels & irrévocables. Pour honorer la mort de leurs frères, ils n'élèvent ni tombes ni monumens quelconques ; ils ne placent pas même une pierre dans leurs cimetières, pour annoncer à la postérité qu'un tel fut ici couché dans la terre ; ainsi, après avoir vécu sous le Gouvernement le plus doux & le plus équitable, après avoir été guidés par ce qu'ils appellent les Loix de la plus simple orthodoxie, ils meurent aussi paisiblement que ceux qui, élevés dans des Religions dont les cérémonies sont augustes & pompeuses, reçoivent pendant leur vie un plus grand nombre de Sacremens, & souscrivent à des articles de Foi plus compliqués & plus étendus. Je fus invité par plusieurs des plus respectables

Cultivateurs du voiſinage, d'aller paſſer quelque temps avec eux : la réception amicale, l'hoſpitalité ſimple & cordiale que je trouvai dans toutes leurs maiſons, m'obligèrent inſenſiblement de reſter près d'un mois chez eux. L'un d'eux, M***, étoit Membre de l'Aſſemblée : pluſieurs étoient Magiſtrats, & les autres Cultivateurs très-riches. Oui, je conſerverai toujours la reconnoiſſance que je leur dois pour les bontés répétées, & même pour les bienfaits que j'ai reçus d'eux. Le cinquième jour, j'eus le plaiſir de dîner & de ſouper avec la perſonne qui nous avoit fait un ſi bon diſcours le Dimanche précédent : elle étoit la femme d'un des meilleurs hommes que j'aye jamais connus. Grand Cultivateur, Citoyen éclairé, il avoit une bibliothèque très-bien choiſie, où il ſe délaſſoit de ſes travaux par la lecture. Sa terre, qui étoit excellente, lui étoit venue par héritage en droite ligne, d'un des compagnons du vénérable *Penn*. Cette femme étoit mère de ſix enfans, quatre filles & deux garçons. Je n'ai de ma vie demeuré dans une famille plus paiſible : tout s'y faiſoit en ſilence, & cependant avec gaieté. Elle m'invita à paſſer une ſemaine avec elle : jamais invitation ne fut reçue avec plus d'empreſſement. Ah ! ſi je pouvois vous raconter nos converſations ſur la Religion &

la Politique, vous ſeriez ſurpris du bon-ſens, de la ſagacité naturelle qui eſt ſi commune aux Américains, & particulièrement aux Membres de cette Société.

Je n'ai jamais vu de plus belles filles qu'en Penſilvanie, ſur-tout dans la Société des Amis; c'eſt un fait auſſi vrai qu'il eſt remarquable. Quelle peut en être la raiſon? Doivent-ils cet avantage à la tempérance & à la ſobriété phyſique & morale qu'ils ont obſervées ſans interruption pendant le cours de pluſieurs générations? à ces mœurs tranquilles & ſages, à ce calme des paſſions? C'eſt ce que je ne puis affirmer. Il eſt très-certain que cette Secte ſemble avoir *réobtenu* des mains de la Nature cette beauté primévale qu'elle donna à l'homme dans les jours de ſa première innocence. Il n'eſt pas poſſible de demeurer avec eux, de les comparer à leurs voiſins, ſans être frappé de la régularité de leurs traits & de l'élégance de leurs tailles, particulièrement chez les femmes. Cette Secte a, comme vous le ſavez, ſagement rejeté le luxe inutile des autres nations. Les femmes ſe contentent dans leur habillement de cette admirable ſimplicité, qui ſied ſi bien à leur modeſtie, & devient l'emblême de la pudeur de leur ſexe. Rien ne m'a tant ſurpris, que le mêlange de cette Secte avec ſes pompeux

voiſins, ſans avoir juſqu'ici été gagnée par l'épidémie d'un exemple journalier, le plus ſubtil de tous les poiſons. Quoique les Américains ſoient en général une belle race d'hommes, il n'y a point cependant de ſociété qui ait produit tant d'individus ſains, frais, & d'une figure plus diſtinguée. Quant à la vieilleſſe, je n'ai vu nulle part tant d'hommes deſcendre dans la vallée des ans, avec moins de rides, de décrépitude & d'infirmités. Voilà la récompenſe d'une vie tempérée, induſtrieuſe, & d'une jeuneſſe chaſte & ſage. — On retrouve dans l'intérieur de leurs maiſons, dans leurs ſociétés, dans leurs coutumes journalières, le même eſprit qu'on a obſervé dans leur Culte, dans leur Gouvernement & dans leurs Loix; une douceur, un ton particulier dans leur converſation, & plus encore dans celle de leurs femmes. On peut dire qu'en général elles brillent ſans éclat, ſont ſolides ſans pédanterie, ennemies des bagatelles & des frivolités, ſans affectation. — Les Membres de cette Secte reçoivent toujours une bonne éducation; & comme ils renoncent à tous les Emplois (excepté ceux de la Magiſtrature & de Membres de l'Aſſemblée), ils s'adonnent ordinairement à la culture de la terre, au commerce, & aux connoiſſances de l'eſprit. On leur a reproché

leur attachement à l'état du commerce ; mais on ne dit cela que par la jalouſie qu'excite la vue de leurs richeſſes. Les envieux ne conſidèrent pas qu'ayant renoncé (particulièrement en Angleterre) aux charges pécuniaires de la Loi, aux brillantes dépouilles, & aux dangers des emplois militaires, à la prééminence de la nobleſſe, le commerce & la culture de leurs terres, ſont la ſeule carrière qu'ils puiſſent ſuivre. C'eſt avec les fruits de cette double induſtrie, que les *Amis* de l'Amérique ont embelli, policé, étendu & enrichi leur patrie. La lecture des bons livres, à laquelle les femmes ſont accoutumées dès leur jeuneſſe, donne à leur converſation un degré d'intérêt qu'on ne trouve ailleurs que rarement, & un fonds de connoiſſances ſolides qui m'a ſouvent ſurpris. Elles ſont diſtinguées des autres, non-ſeulement par la ſimplicité de leurs vêtemens, mais en outre par l'extrême propreté de leurs maiſons, de tout ce qui les environne & de tout ce dont elles font uſage. Cette remarque eſt générale & facile à faire, même parmi les moins aiſés. — Le ſilence & la modeſtie, une façon particulière de commander à leurs domeſtiques & à leurs inférieurs ; une conduite égale & tranquille, ſemble par-tout être le caractériſtique de ces bonnes gens. — Quoiqu'en diſent les

mauvais plaiſans, leur prétendue ſingularité me paroît digne de louange & d'exemple.

Si jamais la force de l'éducation a été viſible & démontrée, c'eſt parmi les *Amis*, qui, par ce ſeul moyen, apprennent à leurs enfans que la propreté, l'ordre, l'arrangement, l'induſtrie, l'économie, ſont des vertus morales. Avec l'aſſiſtance de Colons ainſi élevés, conduits ſur de pareils principes, il étoit aiſé à *Guillaume Penn* de prévoir que ſa Province, dont les Loix étoient fondées ſur les principes de la tolérance, de l'humanité & de la liberté, ne pouvoit long-temps reſter un déſert, mais devoit, au contraire, devenir bientôt riche & floriſſante : auſſi le *parfum de ſes Loix* & la réputation du bonheur civil qu'il venoit d'établir, ne tarda pas à y attirer une foule d'Européens malheureux. Quelles ſcènes touchantes les premières cinquante années de cet établiſſement n'ont-elles pas produites! mais ils n'avoient ni Peintres, ni Moraliſtes, ni Obſervateurs.

Dans mes autres Lettres, je ne manquerai pas d'inſérer quelques anecdotes qui vous démontreront les raiſons qui ont juſqu'ici rendu cette Province la Reine de toutes les autres. Quoiqu'elle ſoit une des moins anciennes, ſi on en excepte les deux Florides & la Georgie

la Penſilvanie eſt préciſément ſur ce nouvel hémiſphère, ce que le pays de Cachemire eſt dans les Indes Orientales. Cependant les autres Provinces offrent un ſpectacle plus beau, plus ſatisfaiſant que les ruines d'Italie, qui attirent tous les ans un eſſeim de Voyageurs, & toute la magnificence des Cours Européennes. Je pars dans peu de jours pour Lancaſter, de-là j'irai voir les frontières, & je me rendrai au commencement de l'hiver au coin de votre feu, où j'oublierai ſa rigueur, & me repoſerai de tous mes voyages. Ce ſera pour lors que je vous montrerai mon Journal, & vous informerai de toutes mes aventures.

Traduit par ST. JOHN.

Philadelphie, 3 Juin 1772.

DESCRIPTION ABRÉGÉE DE LA SECTE DES QUAKERS

OU *AMIS*;

Anecdote de Warner Mifflin, Membre de cette Société.

A M. P. R., Marchand d'Amſterdam.

Vous exigez, mon cher ami, que je vous donne une idée de la Secte des Quakers, Secte qui, comme vous le ſavez, a été la fondatrice & la légiſlatrice de la Penſilvanie, il y a à-peu-près cent ans. — Pour répondre d'une façon ſatisfaiſante à votre queſtion, je ſerai obligé d'entrer avec vous dans des détails Théologiques, auxquels je n'entends rien. — Je connois un très-grand nombre de Membres de cette Secte, que j'aime & j'eſtime, ſans avoir beaucoup étudié leurs principes religieux; liſez l'apologie de David *Barcley*, un de leur plus ſavans apôtres, vous trouverez dans ſon Livre tout ce qu'il vous importe de connoître.

Pour vous convaincre cependant de ma bonne volonté, recevez l'eſquiſſe ſuivante, telle que ma mémoire va me la dicter; l'anectode de Warner Mifflin, ſervira à prouver combien ils ſont fidèles aux principes de leur Secte.

Il n'y en a point eu en Angleterre dont l'origine ait été expoſée à tant d'orages; la haine des Presbytériens & des Anglicans ne ceſſa de les tourner en ridicule & de les perſécuter, juſqu'à la reſtauration de Charles ſecond: — leur innocence, la ſimplicité de leurs mœurs, qui ont toujours été irréprochables, la franchiſe, la perſévérance & le courage qu'ils avoient invariablement montré dans leur conduite publique & particulière, frappa beaucoup ce Monarque; il eut pitié d'eux, & ſuſpendit pluſieurs des loix pénales que le Parlement avoit lancées contre cette Secte.

Heureuſement, parmi les perſonnes qui approchoient ſouvent du Trône, il s'en trouva qui firent obſerver au Roi, que jamais un ſeul individu de ceux appelés Quakers, n'avoit été impliqué dans les différentes conjurations tramées par les Républicains, pour lui ôter le Trône & la vie. — On lui fit obſerver auſſi, que bien différens des Presbytériens, qui, dans l'origine de leur réforme, tenoient leur aſſemblée

dans des caves & des endroits obſcurs, les Quakers, au contraire, avoient toujours oſé braver les Loix en s'expoſant hardiment à leur ſévérité, & s'étoient toujours aſſemblés publiquement, ſans avoir montré ni crainte, ni turbulence. — Supérieurs aux terreurs des cachots & des punitions, ils s'étoient armés d'une noble audace, qui ne diminua cependant jamais leur ſimplicité, leur modeſtie, & la paix de leurs mœurs.

A peine, par la bonté de Charles, furent-ils ſortis de priſon, qu'ils s'adreſſèrent à lui avec toute la liberté chrétienne ; ils lui dévoilèrent les menſonges de leurs ennemis qui les avoient couverts d'un opprobre non mérité : — ils appelèrent de toutes ces calomnies au témoignage de la conſcience du Roi même, ne déſirant point d'autre Juge ; ils lui recommandèrent la tolérance & l'humanité, comme les deux plus ſûrs garans du Trône auquel il venoit d'être appelé. — Satisfaits de l'abri des loix ſages qu'ils exigeoient de lui, ils ne lui demandèrent jamais ſa protection particulière & excluſive, référant à l'Etre ſuprême tout le bien que leurs écrits pouvoient contenir ou produire. Dans un des Mémoires préſentés à ce Monarque, par lequel ils lui prouvèrent qu'il étoit de ſa juſtice, ainſi que de l'intérêt de ſon

règne, de détruire les loix pénales passées contre eux, ils lui dirent, avec une noble liberté : » Tu as goûté de la prospérité, *Charles* » *Stewart*, ainsi que de l'adversité ; pendant » bien des années tu as erré loin de ta patrie, » sans pouvoir prévoir si tu y reviendrois un » jour ; tu as souffert la faim, la soif ; tu as été » opprimé : tu dois donc savoir combien l'op- » presseur est haïssable aux yeux de Dieu, & » des hommes. — Puisses-tu jouir d'une vie » longue & prospère ; puisses tu remplir ta » station d'Homme & de Roi, de manière à te » rendre digne de la protection divine, de » l'amour & du respect de ceux qui t'ont appelé » au Gouvernement : — tels sont les souhaits » & les prières de tes fidèles sujets & amis. — «

Rien ne peut être plus simple que leur systême religieux ; la crainte de Dieu, l'observance des vertus morales, la douceur, la bienveillance, la charité, une attention & un respect particulier pour les inspirations de l'esprit ; un certain degré d'austérité dans leurs mœurs, une conduite affable, égale & débonnaire, une probité irréprochable ; justice & équité dans toutes leurs affaires, frugalité à leurs tables, simplicité & propreté exemplaire dans leurs maisons, ainsi que dans leurs habillemens ; voilà quelles sont leurs principales nuances orales.

Quant à leur Culte, il n'eſt fondé ſur aucun établiſſement Eccléſiaſtique, ni ſur aucune Hiérarchie. Parmi eux, il n'y a ni premier, ni dernier; ils ſont tous égaux; ce ſont les anciens qui inſtruiſent la jeuneſſe, qui viſitent les malades, encouragent les mourans & enterrent les morts. — Ils n'admettent ni Cérémonies, ni Sacremens; ils adorent Dieu dans le ſilence & la méditation, à laquelle ils ſont attachés; ils croyent que les paroles chantées, & la pompe de la muſique, éteignent & détruiſent la véritable dévotion. — Ils ne connoiſſent dans cette Secte aucunes loix coërcitives; par conſéquent point de foudres ſpirituels, point d'excommunications: toutes leurs cenſures conſiſtent à effacer du catalogue des Membres, le nom de celui qui, après trois admonitions, perſiſte encore dans des choſes défendues, tels que les juremens, le jeu, la débauche, &c. La baſe de cette Société a été poſée dans le ſein de la liberté même; ils s'aſſemblent régulièrement dans leurs Egliſes: là, dans le plus profond ſilence, ils attendent l'inſpiration de l'Eſprit de lumières. — Comme ceux qui ſe lèvent pour inſtruire les autres, ne le font jamais par principe de vanité, mais avec le deſſein d'être utiles, ils croyent fermement que cette bonne intention vient d'une Inſpiration

divine, qui, ſuivant leurs principes, ſuſcite & dirige toutes les actions vertueuſes; ils ne diſent alors que ce qui provient d'une volition ſpontanée, ſans aucune étude préparatoire. Les femmes, regardées comme frères, participent à tous les priviléges de la Société, ainſi qu'à celui d'inſtruire les autres, quand elles ſe croyent inſpirées. — Ils abhorrent le ſerment; c'eſt pourquoi ils renoncent à tous les emplois qui exigent cette cérémonie : de-là leur goût & leur aptitude pour le Commerce. Ils déteſtent la guerre, l'uſage des armes, ainſi que toute eſpèce de procès & de violence : les diſputes qui arrivent parmi eux, ſont toujours décidées par la ſageſſe des anciens, qui deviennent ſouvent les arbitres & les pacificateurs de la Société : — ils ſe ſoumettent ſans murmure & ſans réſiſtance à toutes les inſultes auxquelles ils peuvent être expoſés : — ils ont proſcrit de leur Société tous les amuſemens mondains, tels que le jeu, les cartes, la muſique, la danſe, les aſſemblées publiques, les bals, les concerts, & les maſcarades; leurs plaiſirs conſiſtent dans l'exercice de leurs affaires, dans la lecture, la converſation, dans la ſociété de leurs familles, de leurs amis, & de leurs voiſins : auſſi y a-t-il peu de gens plus véritablement inſtruits & hoſpitaliers, qu'ils le ſont. — Un

— Un jour, dans la Province de Maryland, saisi d'un orage affreux, j'entrai précipitamment dans la première plantation que j'apperçus, c'étoit celle de l'ami * * *; il me reçut comme une ancienne connoissance; j'y soupai, couchai, & déjeûnai le lendemain : avant de partir, je lui dis qu'étant étranger & inconnu, il ne trouveroit pas mauvais que je lui demandasse de combien je lui étois redevable? — » Ami, me dit-il, qui que tu sois, je ne » vends point l'hospitalité : — deviens l'ami » inattendu de ceux qui s'arrêteront chez toi; » dans les mêmes circonstances, rends-leur le » même service pour l'amour de moi, & je » suis satisfait. «

Ils fondent leurs principes de ne point jurer sur la Loi du Nouveau Testament, qui nous dit : *Ne jurez point du tout :* précepte qui, selon eux, détruit entièrement l'usage du serment, tel qu'il étoit établi dans l'Ancien Testament : *Verba ligant homines, voce ligatur homo*, disent-ils d'après *Cook* (1).

Ils établissoient leurs principes de non-résistance à tous les outrages qu'on leur peut faire, sur un grand nombre de passages de l'Ecriture-Sainte. — Quand à l'inspiration de l'esprit, ils

(1) Grand Jurisconsulte Anglois.

croyent que Jesus-Christ a communiqué aux hommes un degré de connoissance & de lumières, qui éclaire ceux qui ne l'obscurcissent point par une ignorance volontaire. Ce rayon de lumières, dont nous devons implorer à chaque moment l'assistance, uni aux Loix infaillibles de la conscience, est suffisant, disent-ils, pour nous conduire dans toutes les situations de la vie; c'est pour recevoir l'heureux effet de ce rayon, qu'ils s'assemblent souvent, & passent des heures entières dans la méditation; ce qui devient pour eux la source de bonnes intentions, de pensées salutaires, le frein du vice, & le guide de leurs actions. — Bien différens des Calvinistes qui admettent une prédestination, une grâce personnelle & particulière, ils croyent & revèrent une grâce libre & universelle venant de Dieu, & accordée à tous les hommes. — Ils sont, parmi nous, ce qu'étoient les *Essènes* parmi les *Juifs*, & les disciples de *Pytagoras* dans la *Grande Grèce*; ennemis du parjure, des combats, des dissentions & de la guerre; comme ces premiers, ils aiment à cultiver leurs terres à l'ombre de la justice & de l'équité des Loix. Si les Quakers n'étoient pas protégés par la force de la grande societe au milieu de laquelle ils vivent; s'ils habitoient exclusivement une grande région,

comme les anciens Indiens, ils seroient bientôt co[illegible]is & dépouillés de leurs richesses, sinon par des Nations venant du *Taurus*, de l'*Immaüs* ou du *Caucase*, du moins par des brigands Européens, aussi peu scrupuleux, quoique très-bons Chrétiens.

Ne pourroit-on point leur appliquer ce que Saint Paul disoit jadis de certaines Personnes, dont il recommandoit l'exemple. » Leur conver-» sation est mêlée de timidité, leurs ornemens » ne consistent ni dans les tresses de leurs che-» veux, ni dans l'or & les pierreries, mais » dans la simplicité du cœur : c'est-là que l'on » reconnoît cet esprit doux & tranquile, qui » est d'un grand prix à la vue de Dieu ». Le fait suivant vous convaincra à quel point le Parlement d'Angleterre respecte & estime cette Secte.

Nulle personne, vous le savez, ne peut être admise, suivant les loix Angloises, à donner son témoignage, soit dans une Cause civile, soit dans un Procès criminel, sans préalablement s'engager par un serment. Le refus que les Quakers firent de jurer sur quelque prétexte que ce pût être, causa des délais & plusieurs désordres dans l'exécution de la Justice ; amendes, punitions, emprisonnemens, tout fut employé contr'eux en conséquence de ce refus de témoi-

gnage ; ils perſiſtèrent néanmoins à n'offrir que leur ſimple affirmation de *oui* & de *non*. Par reſpect pour leur probité & leur perſévérance courageuſe, le Parlement publia enfin une loi par laquelle, l'affirmation d'un Quaker, en matières civiles ſeulement, ſeroit égale au ſerment d'un autre ſujet : la même indulgence ne s'étendit point aux matières criminelles ; & en cela même l'honnête Quaker n'eſt-il pas heureux, puiſqu'il ſe trouve exempté de la tâche douloureuſe de concourir à la mort ou à la punition corporelle de ſes frères ?

Quand les nouvelles d'une grande victoire engagent les Citoyens de Londres à illuminer leurs fenêtres, à participer, par leurs plaiſirs, à la joie Nationale, le Quaker, plus Chrétien & plus ſage, s'abſtient de toutes ces démonſtrations de réjouiſſances publiques ; parce que, ennemis de la guerre, & regardant tous les hommes comme frères, ils ne voyent dans le triomphe le plus éclatant, que boucheries, que cruautés & bleſſures ; ils ne voyent dans la victoire, que les grands ſacrifices qu'il en coûte à l'humanité, que les lauriers trempés dans le ſang des Vainqueurs & des Vaincus. — Ils ſont reſpectés du reſte de leurs Concitoyens, même juſques dans cette exception ſingulière ; car, ils n'en ſont pas moins attachés à leurs patrie,

& les Avocats les plus zélés de la Tolérance & de la Liberté. —

Anecdote de Warner Mifflin.

La grande discipline Militaire de l'Armée Angloise, & le gain de la bataille de Brandywine, ouvrirent enfin les portes de Philadelphie au Général *Howe*. Sa marche, depuis la *tête de l'Elk*, ainsi que son séjour dans cette Capitale, fut marquée par les incendies, les dégâts & la ruine d'un grand nombre de familles; celles qui étoient plus éloignées du théâtre de la guerre, ouvrirent leurs maisons aux malheureux qui venoient d'être dépouillés.

Dans ces entrefaites, la *Société des Amis*, habitant les trois Comtés de *Kent*, de *Newcastle* & de *Suffex* (1), fit, suivant l'usage, son assemblée *de Souffrance*, dont le but est de recueillir les charités de tous les membres, pour entretenir dans leur trésor les moyens d'assister les indigens & les malheureux de leur ressort : frappés des désastres de la guerre, qu'ils n'avoient jamais vue chez eux, ces bonnes gens doublèrent leurs souscriptions charitables; mais

(1) Sur les bords de la rivière Delaware, formant aujourd'hui l'Etat de la Delaware, un des treize de la Confédération.

ces ſecours abondans furent bientôt épuiſés par le grand nombre des malheureux. Ils envoyèrent aux plus néceſſiteux tout ce qu'ils avoient, & verſèrent des larmes ſur le ſort de ceux qu'ils ne pouvoient aſſiſter. — Pluſieurs *des Anciens* montèrent dans leurs chariots, & pendant des ſemaines entières, ne ceſſèrent de voyager de plantation en plantation, recueillant tout le lard, les farines & autres proviſions que la charité des Colons leur procuroit. Vous ſeriez étonné de la ſomme d'argent & de la quantité de hardes, & de choſes utiles qui furent ainſi récoltées dans ces champs même, à moitié détruits par la rapacité Angloiſe.

Pendant qu'ils étoient ainſi occupés, il leur fut inſpiré (peur parler dans leur ſtyle) d'envoyer une députation de leur Corps vers le Général Anglois, pour tâcher d'obtenir de lui une plus grande attention à la diſcipline de ſon armée, & une ſuſpenſion d'armes, du moins pendant l'hiver.

Warner Mifflin fut nommé : les difficultés, & même les dangers de l'entrepriſe, loin de l'intimider, lui firent accepter avec joie la commiſſion qu'on lui offroit ; — car quiconque ſe refuſeroit à l'exécution d'une bonne action, dès-lors devenue devoir, ſe couvriroit du reproche de puſillanimité devant les hommes, & d'un

crime aux yeux de l'Être Suprême. — Vous vous imaginerez peut-être qu'un des Généraux Américains lui donna des papiers parlementaires. — non, mon ami, ces précautions décèleroient aux yeux des Quakers de la timidité dans l'entrepriſe du bien, & les feroient en quelque ſorte participer au grand crime de la guerre. — Sûr de l'eſtime du Corps par lequel il étoit député, animé par l'eſpoir du bien qu'il feroit à ſa Patrie, s'il pouvoit réuſſir, *Warner Mifflin* partit. — Il portoit ſeulement avec lui deux lettres qui annonçoient à ſes parens de *Philadelphie*, la réſolution priſe par les *Egliſes Quakères* des trois Comtés de Kent, Newcaſtle & Suſſex, & le choix que cette aſſemblée avoit fait de *Warner Mifflin*.

— Dans l'armée Américaine, il y avoit un Général du même nom de *Mifflin*; (le Major Général Thomas Mifflin) ce dernier, avant la guerre, avoit été membre de cette Société; mais, après s'être ſervi de ſon éloquence pour animer ſes Concitoyens, il avoit été obligé de ſuſpendre la force de ſes ſentimens religieux, pour prendre les armes & venger ſa Patrie. — Arrivé aux premiers poſtes Anglois, *Warner Mifflin* fût ſaiſi & conduit devant l'Officier qui le commandoit. — « Qui êtes-vous & où allez-vous, lui demanda-t-il ? — Je m'appèle *Warner Mifflin*,

& je vais à Philadelphie. — *Mifflin*, *Mifflin!* dit l'Officier; il me ſemble qu'il y a un certain *Thomas Mifflin* qui ſe dit un prétendu Général dans l'armée des Rebelles; ne ſeroit-ce point votre parent? Oui, mon ami, c'eſt mon couſin germain; cela peut-il te paroître un crime? — Comment oſes-tu m'appeler ton ami, toi inſigne Rebelle? Soldats, menez-moi cet hypocrite au corps-de-garde juſqu'à ce que nous le conduiſions au Grand-Prévôt, pour y être pendu à ſon tour. Tu y verras un grand nombre de Rebelles qui, ſous l'apparence de l'humilité & de la ſimplicité Quakères, ont cherché à ſe gliſſer dans les lignes Britanniques pour y faire le métier d'eſpions. — Quoique tu en diſes, je ne ſuis pas un eſpion; peut-être qu'il me ſera permis de le prouver. — Prouver, dit le Capitaine; ah! ne vous y attendez pas: le procès d'une Rebelle comme vous eſt bientôt fait; une corde, un clou, ou une branche, & deux braves ſoldats pour le hiſſer; voilà tout ce qu'il nous faut. — Pourquoi, mon ami, voudrois-tu inſulter un homme que tu ne connois pas? Pourquoi l'accuſer d'un crime dont tu n'es pas sûr? Pourquoi le menacer d'une punition qu'il ne mérite pas? Ne ſuis-je pas ton frère? — Moi, ton frère? Dieu me garde d'une pareille alliance. Je ſuis ton ennemi; voilà ce que je

ſuis ; & ſi je vis, tu le verras toi & les tiens. Aujourd'hui que le Roi vous a ôté de deſſous le manteau de ſa protection, & vous a déclaré Rebelles, vous méritez d'avoir la corde au col, ainſi que vos femmes & vos enfans : oui, vous le méritez ſur la proclamation ſeule de George III. — Ton Roi eſt donc bien cruel, lui dit *Warner Mifflin*, de condamner ainſi à mort tant de perſonnes qui ne lui ont jamais fait aucun mal ! — Notre Roi eſt le plus juſte & le plus magnanime de tous les Rois de la terre ; il veut purger ce Pays de cette graine républicaine, de ces deſcendans du vieil Olivier (1), pour le repeupler de gens qui lui ſeront toujours fidèles. — De quels gens veux-tu parler, lui demanda *Warner ?* — De braves Ecoſſois, lui répondit l'Officier ? — Combien donc y a-t-il que ton Pays eſt devenu ſi attaché a la Maiſon de *Brunſwick ?* Eſt-ce que tu as entièrement oublié les *Stewarts ?* — Ils ſe ſont oubliés eux-mêmes, & n'ont jamais mérité le ſang que nos ancêtres ont verſé pour eux (2). — Dis-moi donc, brave Ecoſſois, eſt-ce que ta Nation voudroit venir nous égorger ſous les drapeaux de ton Roi, avec deſſein d'occuper

(1) Cromwvel.

(2) C'eſt un Anglois qui parle.

les maiſons, de labourer les champs, de faucher les prairies, que nous avons ſi chèrement achetés par nos travaux & par nos ſueurs ? — Et pourquoi non, M. l'Américain ; vous êtes les Cananéens maudits de Dieu, & nous ſommes la race favorite. — Ah ! mon cher Ecoſſois, les Juifs ont fait bien des choſes qui ne ſont pas bonnes à imiter. — Soldats, menez cet homme au corps-de-garde, il raiſonne trop, & mettez-lui les menotes ; entendez-vous : ce ſera ſans doute la première paire de manchettes que M. le Quaker ait jamais portées ».

Après avoir été l'objet des railleries & de l'inſolence de tous les Soldats, il fut conduit le lendemain à midi au Grand-Prévôt; mais comme on avoit trouvé en le fouillant deux lettres adreſſées à des perſonnes ſoupçonnées d'être *whigs* (1), il fut mis dans un cachot obſcur, & les lettres envoyées au quartier Général. — Elles y furent oubliées pendant long-tems ; car les plaiſirs les plus inſenſés, la bonne-chère, la débauche la plus effrénée, occupoient tellement le *loiſir* des Officiers Anglois, qu'à peine avoient-ils le tems de pourvoir aux affaires courantes. — Dix-ſept jours après, ces lettres tombèrent dans les mains de Sir William Howe,

(1) Républicains.

par l'effet du plus grand haſard. Il crut voir dans ce qu'elles contenoient, quelque choſe de très-myſtérieux. Cette idée étouffant pour un moment ſon indolence, il ordonna qu'on lui amenât le Priſonnier dans les poches duquel on avoit trouvé ces lettres. — Il fut conduit à l'appartement du Général, ayant ſon chapeau ſur la tête. — Sir *William Howe*, un peu ſurpris de cette forme inuſitée, lui demanda ſi ſon nom étoit *Warner Mifflin?* — « Oui, dit-il, ami Guillaume Howe, c'eſt mon nom. — d'où venez-vous? — Du Grand-Prévôt. — D'où veniez-vous quand on vous y a conduit? — Du Comté de *Kent*. — Pourquoi êtes-vous venu ici? — Pour te parler ». — Dans ce moment le Colonel Balfour, premier Aide-de-Camp, s'appercevant que cet homme avoit l'audace de ſe tenir couvert devant ſon Maître, rempli des préjugés militaires, s'approcha précipitamment du Quaker, & lui ôtant ſon chapeau, dit avec colère : « Apprends, ruſtre » Payſan, que perſonne ne parle au Comman» dant en Chef de l'armée Britannique la tête » couverte, & à plus forte raiſon un Rebelle » & un Priſonnier comme toi ». — « Comment veux-tu que je connoiſſe tes coutumes, lui dit *Warner Mifflin*, moi qui n'avois jamais vu un Général Anglois, & qui toute ma vie ai parlé le chapeau ſur la tête à mes Voiſins & à mes

Amis. — Ce chapeau, qui t'a tant offenſé, n'eſt pourtant qu'une partie de mon vêtement ; faut-il que j'ôte ma redingote auſſi ? — Colonel Balfour, ſuſpendez votre mercuriale, dit le Général. — M. *Mifflin*, les Gens de votre Profeſſion tiennent-ils leur chapeau toujours ſur leur tête par ſcrupule de conſcience ? — Non, ami Howe ; c'eſt la coutume de notre Société qui, regardant tous les hommes comme frères, nous enſeigne que nous leur devons ſeulement la bonne volonté & la ſincérité du cœur, exprimées par le ſerrement des mains, ſans aucune ſalutation extérieure. — Vous m'étonnez tout-à-fait, M. *Mifflin ;* je vous croyois ſi attaché à cet uſage, que je l'avois cru fondé ſur des motifs de conſcience. — Il ne l'eſt point, ami Guillaume ; mais dis-moi, as-tu été offenſé que je t'aie parlé couvert ? cela n'a pas été mon intention ; je me ſuis préſenté devant toi, comme nous nous préſentons devant nos frères, comme nous nous préſentons devant Dieu même quand nous allons dans nos Egliſes implorer ſa miſéricorde, & y attendre l'influence de ſon eſprit. Le traitement que j'ai reçu de ton Aide-de-Camp peut-il ajouter quelque choſe à ton honneur où à ton pouvoir ? — Mon Aide-de-Camp a cru bien faire, M. *Mifflin ;* mais que vous ayez votre chapeau, ou que vous ne l'ayez pas, cela m'eſt parfaitement égal ; je n'exige de

vous que des réponſes claires & préciſes à mes queſtions. — *Warner Mifflin*, remettant tranquillement ſon chapeau, lui dit qu'il pouvoit compter ſur la vérité de ce qu'il lui diroit ; que ſes queſtions lui feroient d'autant plus de plaiſir, qu'elles lui procureroient l'occaſion de lui communiquer les raiſons qui l'avoient forcé de venir à Philadelphie pour converſer avec lui. — Pour converſer avec moi ? qui êtes-vous donc ? qui vous a envoyé ? — Je ſuis un Cultivateur du comté de *Kent ;* je ſuis envoyé par l'Aſſemblée des Egliſes Quakères des trois comtés d'en-bas. — Quoi ! un Cultivateur envoyé par les Egliſes Quakeresſ ? Ah ! Meſſieurs les Cultivateurs de ces Comtés & leurs Egliſes choiſiſſent un bien mauvais moment, car je me trouve obligé d'être leur ennemi. Que me veut cette aſſemblée ? que me voulez-vous vous-même ? — Comme tu es Anglois, il ſe peut que tu ſaches que la *Société des Amis* ne ſe mêle jamais de la guerre, ni d'aucunes contentions publiques ou particulières. Les diſputes nous ſont défendues par l'Evangile, qui nous enjoint de regarder tous les hommes comme nos frères ; mais en nous recommandant la paix & la fraternité, elle nous ordonne auſſi de faire tout ce que nous pouvons pour prévenir & pour empêcher le mal. Nos frères des trois Comtés, réunis dans

notre *Assemblée de souffrance* (1), ont cru qu'il seroit peut-être possible de procurer une entrevue entre toi & l'ami George Washington ; que la conséquence de cette entrevue pourroit régler les moyens d'obtenir une suspension d'armes, au moins pendant l'hiver ; que cette suspension pourroit conduire à la bonne intelligence & à la restauration de la paix. Persuadés que cette idée est salutaire & sainte, par obéissance a l'inspiration de l'Esprit, d'où proviennent toutes nos bonnes pensées, ainsi que le bien que nous faisons, ils m'ont député vers toi pour te la communiquer ; qu'en penses-tu, ami *Howe?* — J'approuve votre idée, Messieurs les Quakers ; elle me paroît noble, & peut devenir utile ; qu'elle réussisse ou qu'elle ne réussisse pas, elle vous fera honneur chez moi, & servira à confirmer la bonne opinion que j'ai toujours eue de votre Secte : j'aime à voir que ceux qui ne se mêlent point de la guerre, cherchent à en adoucir les horreurs, & s'occupent des moyens de rétablir la paix. Mais les choses ne sont point égales entre le Général Washington & moi ; dans quatre jours, il peut recevoir des ordres du Congrès ; quant à moi, il me faut plusieurs mois pour obtenir

(1) Assemblée tenue tous les mois pour veiller au soin de leurs pauvres, & secourir les malheureux.

ceux du Roi. Si cependant nous pouvons nous voir, j'accepterais volontiers une ſuſpenſion courte, qui puiſſe donner à nos troupes le tems de ſe délaſſer & de jouir d'un peu de repos. Je vois, par le contenu de vos lettres, que vous ne m'avez rien caché, & qu'elles n'avoient été écrites que pour informer vos Amis de la réſolution de vos Egliſes & de votre généreuſe entrepriſe : reſtez à dîner avec moi ; après le repas, je vous ferai expédier les papiers néceſſaires pour votre voyage. — Je dînerai avec toi, puiſque tu le veux ; mais je ne puis recevoir tes paſſe-ports. — Et pourquoi non, M. *Mifflin ?* — Parce que nous deviendrions coupables des grands crimes que la guerre occaſionne, en nous muniſſant de paſſe-ports & d'immunités militaires : je pourrai reſſortir de tes lignes comme j'y ſuis entré ; la bonne œuvre que je pourſuis me conduira partout, j'en ſuis sûr, & me donnera le courage dont j'aurai beſoin pour ſupporter les accidens qui peuvent arriver. — Quels ſinguliers principes ! quoi ! vous aimez mieux vous expoſer aux inſultes des ſoldats, à la priſon, au mépris, que de prendre des papiers de ſauve-garde ? Ces principes ne ſont pas bien calculés, M. *Mifflin ;* ils ſont contraires à la nature & au ſentiment intérieur qui nous commande la

conſervation de nous-mêmes. — Je ſuis fâché que tu ne les approuve pas, ami *Howe ;* ils ſervent pourtant de baſe à l'exiſtence de notre Société ; nous les avons ſcellés de notre ſang plus d'une fois ; nous les avons maintenus dans les temps de la plus ſévère perſécution ; ſi tu ne les approuves pas, du moins ne les mépriſe point ; ils ſont fondés ſur l'idée du bien, ſur l'amour de la paix de la concorde, & ſur l'horreur que nous avons de la guerre, le plus grands des maux. — Mais s'il vous arrive quelque fâcheux évènement, que ferez-vous, M. *Mifflin ?* — J'en ſupporterai les rigueurs, j'eſpère, avec tranquillité & courage. — Tranquillité & courage ? & où les prendrez-vous ? — Dans ma conſcience, & dans l'intime perſuaſion que nuls obſtacles temporels ne doivent m'empêcher de faire le bien. — Et ſi je plaçois des ſoldats à la porte d'une de vos Egliſes, avec défenſe de vous laiſſer entrer ſous peine de la corde, que feriez-vous ? — Si je croyois que l'eſprit m'ordonnât d'y aller, mon devoir ſeroit alors de ne point réſiſter à cette inſpiration ; j'irois au péril de ma vie. — Vous vous croyez donc immédiatement inſpirés, Meſſieurs les Quakers ? — Et pourquoi non, ami *Howe ?* tu l'es toi-même toutes les fois que tu as dans l'eſprit de bonnes penſées ; qu'elle abſurdité y a-t-il

a-t-il à croire que les heureuſes idées viennent du Ciel, comme de la ſource générale du bien ? quel mal y a-t-il à croire que les bons Génies peuvent être ſuſceptibles de recevoir un foible rayon de cette grande lumière éclairant tous les hommes qui n'y ferment pas les yeux volontairement ? Ceci, ami *Howe*, n'eſt pas un principe nouveau ; je pourrois t'en démontrer la vérité par les Ecrits de S. Paul, de l'Empereur Marcus Antonius, d'Epictète, & de pluſieurs autres grands Hommes. — Vous m'avez l'air d'un Docte, M. *Mifflin ;* je ne ſuis pas étonné que vos Egliſes aient fait choix d'un homme comme vous. — Il s'en faut bien que je ſois ſavant ; je ne poſsède que la ſcience du bon-ſens, l'inſtruction de nos Ecoles & le fruit de l'expérience. — Vos principes peuvent être utiles à l'ombre de vos vergers, au ſein de la tranquillité & de la paix ; je ne puis cependant pas m'empêcher de les regarder comme inutiles, & même comme dangereux, dans une ſociété qui ne peut ſe ſoutenir que par un effort perpétuel, c'eſt-à-dire, par ſes flottes & ſes armées. —Je ne ſuis pas venu ici pour diſputer, ni pour changer ton opinion, ami *Guillaume Howe ;* quant à la mienne, elle eſt la plus ſacrée, la plus indélébile de toutes celles qui compoſent mon caractère moral : comme tu as

accepté la propoſition que je t'ai faite, je me retire pour continuer mon voyage. — Non, M. *Miſflin ;* vous dînerez avec moi, & vous ſerez reſpecté à ma table comme vous méritez de l'être : on m'a dit que vous avez émancipé tous vos Nègres ; cela eſt-il vrai ? — Je n'ai fait que ce que je devois faire. — Mais cette émancipation a dû vous coûter beaucoup ? — Il me reſte encore une fortune ſuffiſante, & je ſuis content. — On m'a dit de plus, que vous donnez la laine de cinq cens moutons à ceux qui ont perdu les leurs par les Troupes Angloiſes. — Puiſque tous les hommes ſont frères, pourquoi les plus aiſés ne partageroient-ils pas leurs richeſſes avec ceux que la guerre a ruinés ? il y a plus de véritable joie à faire le bien qu'on ne penſe. — Par quel haſard avez-vous ſauvé les vôtres ? — Par le moyen d'une iſle que je poſsède : je les cachai dans les bois de cette iſle, lorſque ton frère (1) remonta la rivière avec ſa flotte. — Je vous eſtime infiniment, M. *Miſflin ;* & ces deux actions généreuſes me rendroient votre ami pour toute ma vie, ſi nous étions en paix & voiſins : plût à Dieu que tous les Américains vous reſſemblaſſent ! — Ami *Guillaume*, ce ſeroit peut-être un mal pour la

(1) L'Amiral Howe.

Grande-Bretagne. — Et pourquoi cela donc, M. *Mifflin* ? — Elle exécuteroit trop aiſément tous les projets qu'elle a ſur l'Amérique Septentrionale ; car, tu le ſais, nous ne pouvons nous oppoſer aux pouvoirs de ce monde ; mais quoique nous nous ſoumettions aux Gouverneurs de la Terre, nous n'en déſirons pas moins ardemment que les loix ſoient ſages, juſtes & douces. — Mais ignorez-vous, M. *Mifflin*, que la Grande-Bretagne ne veut que votre bien ? — J'en doute ; car elle cherche à exécuter ici ce que la Nation Angloiſe n'a jamais voulu permettre à ſes Rois. — Vous êtes donc *Whig*, M. *Mifflin* ? — Ami *Howe*, tu es le maître de m'appeler comme tu voudras. — Mais que puis-je être ; que veux-tu que je ſois, étant né Citoyen de la Penſilvanie ? m'imputeras-tu à crime d'aimer ma Patrie ? — Non, non, je ne vous en fais point un crime ; mon affaire, d'ailleurs, n'eſt pas de prêcher ni de convertir, mais bien de ſubjuguer. — Puiſque c'eſt malheureuſement ton devoir & ton inclination, au nom de l'humanité, mêles dans ta conquête autant de douceur qu'il eſt poſſible ; que tes Soldats, retenus dans les bornes de leur devoir militaire, ne ſoient plus autoriſés à piller & à détruire comme ils ont fait : la clémence fera honneur à tes armes, & t'aidera peut-être à

conquérir. Si tu n'es pas Américain, peux-tu oublier que tu es Anglois? tu sais ce que ce nom signifie : le partisan d'une liberté équitable & nécessaire. — Ne savez-vous pas, M. *Mifflin*, qu'il y a, parmi nous-autres Militaires, deux caractères distinctifs, sous l'apparence du même individu? Comme Citoyen Anglois, j'avoue que le Parlement a poussé les choses trop loin; comme Militaire, mon honneur est engagé; il faut que je rempliſſe, du mieux qu'il me sera possible, les ordres du Roi. — Ce que tu viens de dire m'étonne singulièrement, ami *Howe*; comment un homme peut-il avoir deux caractères? comment son esprit peut-il se diviser, & faire commettre à ses mains ce qui répugne à son cœur? — Il en est pourtant ainsi, M. *Mifflin*; c'est un problême que vous, tranquilles Cultivateurs, ne pourrez jamais comprendre : cependant, je connois plusieurs Membres de votre Société qui ne pensent pas comme vous. — Cela peut-être; notre Société ne prescrit aucunes loix; chaque Membre, volontairement uni dans le système de notre croyance, pense & juge des choses de ce monde suivant ses lumières : nos frères n'en sont pas moins partisans de la liberté. — Je suis fort de votre avis, M. *Mifflin*; je serois fâché de voir les Américains esclaves. Je suis charmé que le ha-

ſard ait fait tomber vos deux Lettres dans mes mains, puiſque cette circonſtance a abrégé votre captivité, & m'a procuré le plaiſir de connoître un homme auſſi reſpectable que vous l'êtes : c'eſt l'opinion même de vos ennemis. — Je ne croyois pas en avoir. — C'eſt le ſort de tous les hommes, dit le Général ; pourquoi voudriez-vous être plus heureux ? Adieu, M. *Mifflin ;* j'ai donné des ordres pour qu'on vous laiſsât paſſer ; je vous ſouhaite un bon voyage. — Adieu, *Guillaume Howe* ; tu peux compter que je ferai de mon mieux. »

Il quitta ce jour même la ville de *Philadelphie*, reſpecté par les Gardes, étonnés des égards qu'on leur forçoit d'avoir pour un homme à chapeau plat, en habit gris, ſans boutons & ſans poudre à ſes cheveux, & dont les ſouliers étoient attachés avec des cordons.

Après avoir quitté les lignes Angloiſes, il fut trouver le Général Washington à ſon camp de Valley-Forge ; il lui communiqua le ſujet de ſa viſite, & l'hiſtoire de ſon voyage à *Philadelphie ;* il fut reçu par ſon illuſtre Compatriote à bras ouverts, il fut fêté & careſſé par tous ceux qui l'environnoient ; tout le monde s'empreſſa de rendre juſtice à une idée auſſi bonne, & à un projet auſſi humain, quoique le Congrès ne jugeât point cette ſuſpenſion d'armes

avantageuſe, *Warner Mifflin* & les Egliſes qui l'avoient envoyé n'en furent pas moins complimentés ; il retourna chez lui poſſédant l'eſtime des deux Généraux, heureux d'avoir fait tout ce qui dépendoit de lui, pour faire réuſſir l'entrepriſe qui lui avoit été confiée.

La même nuit que *Warner Mifflin* traverſa German-Town, fut marquée par un de ces crimes qui n'eſt preſque compté pour rien dans la grande liſte de ceux qu'occaſionne une guerre civile. — Le Lieutenant * * * du Régiment * * * dont l'ame eſt remplie de l'enthouſiaſme le plus noir, & l'homme le plus extraordinairement Royaliſte que j'aie jamais vu, ne ceſſoit de ſe repréſenter, comme méritant la mort, tous ceux qui étoient appelés rebelles par la proclamation du Roi. — Un ſoir ſaiſi d'un zèle atroce, & d'une ſingulière ſoif de ſang, & pouſſant la brutalité juſqu'au dernier excès, il quitta ſa tente à minuit, accompagné de deux ſoldats auſſi ivres de vin & de cruauté que leur chef; il frappa à la porte de la première maiſon de German-Town qu'il rencontra : — qui eſt-là, dit le Maître de cette maiſon ? — Ami, dit le Lieutenant ; — je ne connois point d'ami à cette heure-ci, au milieu de deux armées, répondit le Bourgeois : — ouvrez, j'ai quelque choſe à vous dire. — Il deſcend en chemiſe. A peine

eût-il mis le pied sur la dernière marche, qu'ils le saisirent, & après lui avoir reproché à l'oreille d'être un Américain & un rebelle, ils le pendirent sans bruit à la porte, où le lendemain les voisins le trouvèrent. — Vous ne douterez pas de la vérité de ce trait, quand je vous dirai que je le tiens de la bouche même de cet Officier, aujourd'hui Capitaine en second. — « Je revins me coucher, me dit-il, & je » dormis tranquillement jusqu'au lendemain ; » ceci, ajouta-t-il, n'est qu'une égratignure en » comparaison de ce qu'a fait notre Général » *Grey*, quand il fit percer de coups de bayon- » nettes, dans une seule nuit, plus de quatre » cents Rebelles qui étoient endormis .... ».

Pour dissiper la triste impression que doit vous faire le récit d'une pareille atrocité, je veux vous raconter quelques autres particularités sur le bon Mifflin & un autre Quaker qui ne mérite pas moins mon admiration. Warner-Mifflin épousa en 1765, Phébé, fille jolie & riche ; elle avoit au moins 327000 liv. tournois. Les meubles, les bureaux, les armoires, qu'elle apporta, étoient, suivant la coutume du pays, de bois d'Acajou, & de toute beauté ; ses hardes, quoique simples, étoient opulentes & nombreuses ; car elle n'étoit point de la Secte des Amis. (*les Quakers*) La différence de

Culte n'en apporte aucune, comme vous le ſavez, dans la paix & l'union des ménages. Une connoiſſance plus intime, l'exemple de ſon mari, la détermina dans peu de tems à entrer dans la Société dont il étoit membre, celle des *Amis*. Elle m'a aſſuré qu'il ne lui en avoit jamais parlé. A peine y fut-elle admiſe, qu'elle ſe conforma à ſes préceptes, & en adopta toutes les Maximes; elle pouſſa même le ſcrupule juſqu'à faire ôter toutes les ſculptures & ornemens qui étoient ſur ſes meubles, comme contraires à la ſimplicité des *Amis*. Tout ce qui pouvoit être conſidéré comme inutile ou ſuperflu, fut vendu; elle quitta juſqu'aux boucles de ſes ſouliers, pour les attacher, ſuivant la coutume, avec des cordons. Il y avoit long-tems que pluſieurs *Amis* avoient propoſé d'émanciper leurs Nègres; cette heureuſe Doctrine avoit déjà été promulguée & recommandée dans pluſieurs aſſemblées; déjà même depuis plus de quarante ans, un Membre de cette Société, habitant la Ville de Flushing, (dans l'Iſle de *Naſſau*, ou *l'Iſle-Longue*) fameux par ſes connoiſſances médicinales, ainſi que par ſes vertus Chrétiennes, avoit donné la liberté à tous ſes Nègres, & par ſon teſtament leur avoit légué une ſubſiſtance décente.

Antoine Bénézet, fils d'un François, publia

enfin à ce ſujet un excellent livre. Cet Ouvrage a eu tout l'effet dont l'Auteur pouvoit ſe flatter ; mais non content de ce commencement de bien, il abandonna ſes affaires à ſa Femme, quitta ſa maiſon, & fut de Société en Société prêchant la liberté des Nègres. Cet Homme, ſimple & doux, ſans avoir l'énergie de Saint-Paul, le feu de Saint-Auguſtin, ni la ſcience de Saint-Thomas, par-tout fut écouté avec la plus grande attention, & par-tout fit des proſélytes. Il avoit cependant à combattre la plus forte des paſſions humaines, *l'intérêt. N'ayant en votre faveur la miſſion d'aucun corps public, ni les reſſources de l'éloquence*, lui demandai-je un jour, *comment avez-vous pu réuſſir ? Par le moyen de l'inſpiration de l'Eſprit de l'Univers, de l'heureuſe diſpoſition de ceux à qui j'ai parlé, & de ma bonne volonté*, me répondit-il. Il a eu la ſatisfaction de vivre aſſez long-tems pour voir ſa Société refuſer d'admettre à ſa Communion (1) ceux qui n'auroient pas entièrement banni l'eſclavage de leurs maiſons. J'ai recueilli à ce ſujet des Anecdotes qui vous feroient verſer des larmes.

Warner Mifflin avoit reçu de ſon Père trente-

(1) La Communion des Quakers eſt de ſe raſſembler pour méditer.

ſept Nègres, tant vieux que jeunes. Le jour qu'il avoit fixé pour leur émancipation étant venu, il les appela dans ſa chambre les uns après les autres. Voici l'entretien qu'il eut avec l'un d'eux : « Eh bien, ami Jacques, quel âge » as-tu ? — Mon maître, j'ai vingt-neuf ans » & demi. — Comment ! tu as vingt-neuf ans » & demi ? Tu aurois dû, comme nos Frères » Blancs, être libre à vingt-un ? Ecoutes : la » Religion & l'Humanité m'enjoignent de te » donner aujourd'hui la liberté, & la Juſtice » m'ordonne de te payer huit ans & demi de » travail, qui, à 270 liv. par an, y compris ta » nourriture & ton habillement, font la ſomme » de 2295 liv. que je te dois ; mais comme tu » es jeune & vigoureux, & qu'il faut que tu » travailles pour te maintenir, mon intention » eſt de te donner une obligation pour cette » ſomme portant à l'ordinaire 7 pour 100 d'in- » térêt. Voilà le commencement de ta fortune. » Ecoutes, *Jacques, tu es libre comme moi, tu* » *n'as plus d'autre maître que Dieu & les Loix ;* » vas dans l'autre chambre trouver ma femme » Phébé, ton ancienne maîtreſſe, & mon neveu » Guillaume Roberts ; ils ſont occupés à écrire » ta manumiſſion ; auſſitôt que je l'aurai ſcellée » & ſignée devant témoins, tu iras la faire » recorder dans les Livres de notre Société de

» Douvres, (Capitalle du Comté de Kent), ainſi » que dans les Regiſtres du Comté. Puiſſe Dieu » te bénir, Jacques ; ſois ſage & laborieux. » Dans tous tes malheurs & détreſſes, tu trou- » veras un ami dans ton ancien maître Warner » Mifflin. » Jacques, ſurpris d'une ſcène ſi nou- velle, ſi touchante, ſi inattendue, fondit en larmes, comme ſi on lui eût dénoncé le plus grand des malheurs. L'effet ſoudain de l'éton- nement, de la reconnoiſſance & de pluſieurs autres ſentimens lui gonflèrent le cœur, & produiſirent même des mouvemens convulſifs. Il pleura amèrement, & à peine put-il s'ex- primer : « Ah, mon maître, que ferai-je de » ma liberté ? Je ſuis né ſous votre toît ; j'y ai » toujours joui de tout ce dont j'avois beſoin ; » dans les champs nous travaillions enſemble, » & je puis dire que je travaillois autant pour » moi que pour vous, puiſque j'étois nourri » des mêmes viandes, & vêtu des mêmes ha- » bits ; nous n'allions jamais à l'Egliſe à pied ; » nous avions le Samedi pour nous ; nous ne » manquions de rien. Quand nous étions ma- » lades, notre bonne & tendre Maîtreſſe venoit » à côté de notre lit, nous diſant toujours quel- » que choſe de conſolant : *Eh bien, Jacques, eh* » *bien, mon bon garçon, qu'eſt ce que tu as ? Ne* » *te décourages point ; le Médecin va bientôt venir ;*

» *j'aurai ſoin de toi ; ſouffre avec patience ; c'eſt le*
» *premier remède, &c.* » Ah ! quand je ſerai libre,
» où irai-je ? que ferai-je ? Et quand je ſerai
» malade ? = Tu feras comme les Blancs, tu
» iras te louer à ceux qui te donneront les plus
» hauts gages. Dans quelques années tu ache-
» teras de la terre ; tu épouſeras alors une
» Nègreſſe ſage & induſtrieuſe comme toi ; tu
» éleveras tes Enfans comme je t'ai élevé, dans
» la crainte de Dieu & l'amour du travail.
» Après avoir vécu tranquille & libre, tu mour-
» ras en paix : il faut abſolument que tu reçoives
» ta manumiſſion ; Jacques, il y a long-tems
» que j'aurois dû te la donner. Plût à Dieu, le
» Père de tous les Hommes, que les Blancs
» n'euſſent jamais penſé à faire le Commerce de
» tes Frères d'Afrique ; puiſſe-t-il inſpirer à tous
» les Américains le déſir de ſuivre notre exem-
» ple ! Nous, qui regardons la liberté comme
» le premier de tous les biens, pourquoi la refu-
» ſerions nous à ceux qui vivent avec nous ? =
» Ah ! mon Maître, que vous êtes bon, c'eſt
» à cauſe de cela que je ne vous quitterai point.
» Je n'ai jamais été eſclave ; vous ne m'avez
» jamais parlé que comme vous parlez aux Hom-
» mes Blancs ; je n'ai jamais manqué de rien ni
» en ſanté, ni en maladie ; je n'ai jamais travaillé
» plus que ne font vos voiſins, qui travaillent

» pour eux-mêmes ; j'ai été plus riche que plu-
» sieurs Blancs, auxquels j'ai prêté de l'argent ;
» ma bonne & chère Maîtreſſe, qui ne nous
» commande jamais, mais qui nous fait faire
» tout ce qu'elle veut en nous diſant : *Jacques*,
» *je voudrois que tu fiſſes telle choſe*, comment
» pourai-je la quitter ? Donnez-moi par an ce
» que vous voudrez, ſous le nom d'Homme
» libre ou d'Eſclave, peu m'importe, puiſque
» je ne puis être heureux qu'avec vous ; je ne
» vous quitterai jamais. = Eh bien, Jacques,
» je conſens à ce que tu déſires. Après que ta
» manumiſſion aura ſubi les formes néceſſaires,
» je te louerai à l'année ; mais prends au moins
» une ſemaine de congé : ceci eſt une grande
» époque dans ta vie ; célèbre-la par la joie, par
» le repos, par tout ce que tu voudras. = Non,
» mon maître, nous ſommes en ſemailles ; je
» prendrai mon congé dans un autre tems,
» qu'aujourd'hui ſeulement ſoit un jour de Fête
» dans la famille Noire. Puiſque vous le voulez
» j'accepte donc ma liberté, & que ma première
» action, comme Homme libre, ſoit de vous
» prendre par la main, mon Maître, & de
» vous la ſerrer dans les miennes, en l'appro-
» chant, en la plaçant, ſur mon cœur, où l'at-
» tachement & la reconnoiſſance de Jacques ne
» finiront que quand il finira de palpiter ; que

» la ſeconde ſoit de vous aſſurer qu'il n'y a point » de travailleur dans le Comté de *Kent* qui ſera » jamais plus diligent que celui qui dorénavant » s'appellera le *fidèle Jacques* ».

L'Homme peut-il offrir un encens plus agréable à la Divinité ?

Quelque tems avant ſon mariage, le même Warner Mifflin avoit vendu à *Lewis Town* (1) un Nègre dont il étoit très-mécontent. La mauvaiſe conduite de ce Nègre obligea ſon nouveau maître de s'en défaire à un ſecond acheteur, qui également mécontent, l'envoya à la Jamaïque, où le nerf de bœuf le rendit bientôt plus docile & plus ſage. Ce Nègre ſe rappelant la bonté & l'humanité de ſon premier maître, lui fit écrire une lettre touchante, dans laquelle il lui peignoit ſa misère & ſon repentir. Tel en fut l'effet ſur le cœur de Warner Mifflin, tels furent les remords qu'elle lui inſpira, que, regrettant d'avoir été la cauſe du malheur de cet Eſclave, il s'embarqua pour cette Iſle, d'où, après avoir racheté ſon ancien Nègre, il le ramena à Philadelphie, & lui donna ſa liberté.

(1) Ville du Comté de Kent.

Comté de Carliſle, Penſilvanie, 4 Septembre 1773.

ANECDOTE
D'UN CHIEN SAUVAGE.

DANS le Comté de Ulſter, voiſinage de Wawaſing, vivoit un homme avec lequel j'étois fort lié ; il ſe nommoit le *Févre ;* il étoit petit-fils d'un François, qui, à la révocation de l'Edit de Nantes, fut, comme tant d'autres, obligé d'abandonner ſa patrie. Il pouvoit véritablement être appelé le dernier des hommes, car il poſſédoit la dernière plantation de cette Vallée vers les *Montagnes-Bleus*, (1) chaîne énorme, qui ſera toujours, comme elle eſt aujourd'hui, l'aſyle des bêtes fauves ; il n'avoit à redouter, en temps de guerre, que les incurſions des habitans de ces contrées ſauvages : il les connoiſſoit tous, & en étoit fort aimé. — Une belle chûte d'eau lui avoit donné l'idée d'y bâtir un Moulin, qui étoit le meilleur de la Vallée ; le même courant tour-

(1) Blue Mountains, qui traverſent une partie de l'Etat de New-York.

noit auſſi un Moulin à ſcie, auquel il apportoit, ſur les neiges de l'hiver, les arbres qu'il tiroit des montagnes voiſines : — cette eau utile étoit enſuite arrêtée par une induſtrie aſſez commune dans ce pays-ci, pour arroſer les champs voiſins, & y faiſoit pouſſer le foin le plus abondant & le meilleur que j'aie jamais vu. — A un demi-mille de ſa porte, couloit la rivière d'*Eſopus*, ſur les bords de laquelle la Nature a formé le ſol le plus riche que je connoiſſe en Amérique, ſi bien connu ſous le nom de *Terre-baſſe ;* c'eſt dans cette Vallée, que la fertilité même a pris ſon ſéjour ; c'eſt-là où chaque grange devient un Temple de Cérès.

Le Févre avoit onze enfans, choſe aſſez commune dans ce pays-ci ; ils étoient tous ſains & bien-portans ; les plus avancés en âge, comme leur père, étoient d'habiles chaſſeurs. Qui pourroit habiter ſi près des forêts, ſans ſavoir inſtinctivement s'y guider & attraper le gibier qu'elles contiennent ! c'eſt ainſi que ceux qui demeurent ſur les rivages de la mer, deviennent Marins. — Tout, avec l'homme, eſt local ; ſes vertus & ſes vices, ſes goûts, & même ſes préjugés ; il n'y a que la ſaine morale & la vertu qui ſoient de tous les pays : — Malgré la nombreuſe famille que cet homme avoit, il ne ceſſoit d'importuner le Ciel pour avoir le douzième ;

douzième : — » Pourquoi ; après avoir été » père d'onze enfans, n'en obtiendrai-je pas » encore un ? j'attache, je ne ſai pourquoi, » une idée favorite à ce nombre ; un enfant ne » demande que la culture de deux acres de » plus, & une augmentation de ſix moutons ; » j'ai aſſez de terre pour en élever vingt ; les » plus âgés aident leur mère à conduire les plus » jeunes. — « Il vivoit avec le produit de ſa Terre & de ſon Moulin, heureux & tranquille ; unde ſes fils étoit Miniſtre du voiſinage de Wawaſing, qui n'étoit habité que par des Hollandois, deſcendus des premiers Colons de *New-Amſtel*, aujourd'hui *New-York*.

Etant un jour chez ce Colon, le plus jeune de ſes enfans diſparut vers les dix heures du matin ; il étoit âgé de quatre ans : la famille allarmée, le chercha dans la rivière & dans les champs, mais inutilement. Les parens effrayés, envoyèrent chercher les voiſins ; nous entrâmes dans les bois, que nous parcourûmes avec l'attention la plus ſcrupuleuſe : mille fois nous l'appelâmes, nous n'entendîmes d'autres réponſes que celles des échos ſauvages ; nous nous raſſemblâmes enfin aux pieds de la montage des Châtaigniers, (Caſtagnia bush,) ſans avoir pu appercevoir le moindre veſtige

de cet enfant. — Je n'ai de ma vie vu une ſcène plus affligeante.

Après nous être repoſés pendant quelques minutes, nous nous diviſâmes en pluſieurs compagnies ; la nuit vint, ſans que nous puſſions nous flatter d'aucune eſpérance ; — les parens, au déſeſpoir, refuſèrent de retourner à la maiſon : — leur terreur étoit ſans ceſſe augmentée par la connoiſſance qu'ils avoient de l'activité & de la rage des chats des montagnes, dont les hommes ne peuvent pas toujours ſe défendre. — Ils ſe peignoient un loup affamé, dévorant l'enfant de leurs entrailles, & faiſant ruiſſeler ſur la terre le dernier ſang qu'ils avoient produit : — quelle nuit noire & mélancolique ! elle me ſembla durer un mois. — » Dérick, mon pauvre petit Dérick, » (Edward en Hollandois) où es-tu ? où es-tu, » mon enfant ? réponds à ta mère, ſi tu l'en» tends ? « Tout fut inutile. — Auſſitôt que le jour parut, chacun de nous recommença à chercher, mais auſſi malheureuſement que le jour précédent : nous étions tous déſolés & ne ſavions que faire. — Heureuſement un Sauvage, chargé de Pelleterie, venant du village d'*Anaquaga* (1), paſſa par la maiſon de ce Colon, à

(1) Sur la rive orientale de la rivière Suſquéhannah.

deſſein de s'y repoſer ; il fut ſurpris de n'y trouver qu'une vieille Négreſſe, qui avoit été arrêtée par ſes infirmités. — Où eſt mon frère, lui demanda ce Sauvage ? — Hélas ! dit la femme noire, il a perdu ſon petit Dérick, & tout le voiſinage eſt employé à le chercher dans les bois : il étoit pour lors trois heures après-midi. — Sonnes la trompe, tâches de faire revenir ton Maître, je retrouverai ſon petit enfant. — Auſſitôt que le père fut revenu, le Sauvage lui demanda les ſouliers & les bas que le petit Dérick avoit portés le plus récemment : — il commanda à ſon chien de les ſentir : — Prenant enſuite la maiſon pour un centre, il décrivit un cercle d'un quart de mille de ſemi-diamètre, ordonnant à ſon chien de ſentir la terre par-tout où il le conduiſoit ; le cercle n'étoit pas encore complet, lorſque ce ſagacieux animal commença à abboyer. — Cet heureux ſon porta ſur le champ dans le cœur des parens déſolés, quelques foibles rayons d'eſpérances. — Le chien ſuivit la piſte, & abboya encore ; — nous le pourſuivîmes avec toutes nos forces, & bientôt nous le perdîmes de vue dans l'épaiſſeur des bois. — Une demi-heure après, nous le vîmes revenir. — La contenance de ce chien étoit viſiblement changée ; l'air de joie y étoit peint ; j'étois ſûr

qu'il avoit retrouvé l'enfant : — mais étoit-il mort ou vivant ? — Quelle cruelle alternative pour ces pauvres parens, ainſi que pour le reſte de la compagnie ! Le Sauvage ſuivit ſon chien, qui ne manqua pas de le conduire au pied d'un grand arbre, où l'enfant étoit couché, dans un état d'affoibliſſement qui approchoit de la mort : il le prit tendrement dans ſes bras, & ſe hâta de l'apporter vers la compagnie, qui n'avoit pu le ſuivre avec la même promptitude ; heureuſement le père & la mère avoient été en quelque manière préparés à recevoir leur enfant ; il y avoit plus d'un quart d'heure qu'ils avoient commencé à former quelques eſpérances ; une foible lueur avoit pénétré dans leur cœur, dès qu'ils entendirent les premiers accens du chien ſauvage ; — ils coururent à la rencontre de leur frère, dont ils reçurent leur cher Dérick, avec une extaſe & un empreſſement que je ne puis vous décrire. — Ah ! mon ami, que cette ſcène étoit belle & frappante à contempler ; les ris ſpontanés, les larmes douces, les éjaculations de reconnoiſſance, les yeux levés vers le Ciel, les monoſyllabes, la joie paternelle enfin s'y développèrent ſous mille nuances différentes, trop ſublimes pour mon foible pinceau.

Mon cœur, qui avoit été ſi long-temps

reſſerré par la plus vive douleur & la plus forte ſympathie, fut diſſous en roſée de larmes : — ce fut le mouvement général & unanime de toute l'aſſemblée. — Comme une pluie douce & bienfaiſante, après une grande ſéchereſſe, ranime les plantes languiſſantes, de même les pleurs que nous versâmes firent évanouir notre ancienne angoiſſe, à laquelle ſuccédèrent les complimens les plus courts & les plus ſincères. — Je me contentai de ſerrer les mains du père dans les miennes avec une honnête énergie, & de prendre dans mes bras la bonne mère & ſon enfant, ſans pouvoir prononcer une ſeule parole. — Après avoir baigné le viſage de l'enfant avec leurs larmes, ils ſe jettèrent au col du Sauvage, dont le cœur, naturellement plus dur, s'attendrit néanmoins. — Ce fut la première fois que j'euſſe jamais vu un Indien, (nom que leur donnent les Anglois) verſer des larmes. Leur reconnoiſſance s'étendit même juſqu'à ſon chien; ils n'oublièrent pas de careſſer cet animal, qui, par le moyen de ſa ſagacité, avoit retrouvé leur cher enfant, & qui, guidé par l'impulſion infaillible de l'inſtinct, s'étoit montré ſupérieur à la maſſe réunie de la raiſon de tant de perſonnes; ce chien, humble comme ſon maître, ſembloit embarraſſé & confus. — Mais à quoi bon chercherai-je à décrire mille

circonſtances touchantes, dont les impreſſions ſont encore gravées dans mon cœur, mais qui échappent à ma plume ; peut-on décrire la moitié de ce qu'on reſſent ? Il faut avoir reçu des mains de la Nature le grand privilége de Paternité, pour pouvoir ſuivre ces bonnes-gens dans les gradations différentes de la joie qu'ils reſſentirent quand ils s'apperçurent que leur Dérick ouvroit les yeux à la lumière, & avala quelques gouttes de bouillon.

De retour à la maiſon, notre ancienne angoiſſe fut changée en allégreſſe ; chacun de nous ſe félicita de ce nouveau bonheur, comme s'il lui avoit été perſonnel ; car chacun s'y étoit intereſſé comme à ſon propre malheur. — Le Fèvre ordonna une fête ; — quatre-vingts-trois perſonnes y furent invitées. — Nous paſsâmes cette nuit, cette mémorable nuit, avec toute la joie que pouvoit en inſpirer le ſujet ; elle fut animée par les honnêtes libations & par la bonne-chère ; la paix, l'union & la cordialité préſidoient à notre table. — L'aventure ſe communiqua même juſqu'à Monbakus (1), d'où pluſieurs habitans vinrent à cheval vers le point du jour partager avec nous le nouveau bonheur

(1) Eſpèce de Portique placé devant preſque toutes les Maiſons.

de Dérick le Fèvre & de ſa femme. — La maiſon, quoique grande, put à peine nous contenir ; mais le moulin à ſcie nous fournit des planches avec leſquelles nous fîmes des ſièges juſques ſous le piazza (1). Les chevaux furent mis dans un champ, où on leur porta du foin : les Nègres du voiſinage y vinrent auſſi ; car les Noirs, comme les Blancs, partageoient la joie de ces bons Parens, & vouloient les féliciter. — Ce fut une tâche véritablement difficile pour Dérick le Fèvre : à peine avoit-il le tems d'embraſſer & de careſſer ſon enfant qui, pendant toute cette nuit, ſi différente de celle que nous avions paſſée la veille, dormit ſur les genoux de ſa mère, qui, toute obſédée de plaiſir, étoit aſſiſe au milieu de la plus grande chambre.

Le lendemain le Fèvre, plein de reconnoiſſance, offrit au Sauvage ce qu'il croyoit pouvoir lui être utile ; mais embarraſſé, confus, peu accoutumé à des ſcènes ſi bruyantes, il s'étoit retiré dans la grange, d'où à peine put-on le faire ſortir. — Enfin, après beaucoup de perſuaſions, il accepta une carabine de Lancaſter (2), de la valeur de 160 liv. Le nom de

(1) Bel Etabliſſement ſur les bords de la rivière d'Eſopus.

(2) Ville de la Penſilvanie.

cet honnête Sauvage étoit Téwéniſſa ; celui de ſon chien Oniah : cette circonſtance ne fut pas même oubliée. — Vers les dix heures, le Fèvre pria la Compagnie de ſe raſſembler dans la cour : il fit aſſeoir l'Indien auprès de lui ; & prenant ſon enfant dans ſes bras, il parla ainſi : (vous obſerverez que ce Colon avoit toute ſa vie fait la traite des Sauvages, en connoiſſoit parfaitement bien la langue & toutes les coutumes :)

— Téwéniſſa, avec cette branche de wampun, je touche tes oreilles ; Téwéniſſa, je m'adreſſe à toi : mon cœur étoit navré, tu en as guéri la bleſſure. Je pleurois amèrement, crainte d'avoir perdu mon enfant ; tu as deſſéché mes pleurs, en le retrouvant par le moyen de ton fidèle chien. Vieux comme je ſuis, j'avois perdu le bâton de ma caducité, la conſolation de mes vieux jours ; tu l'as trouvé, ce bâton & cette conſolation. Ma femme & moi nous étions comme deux couleuvres roides & ſans vie ; tu nous a ranimés en nous approchant du feu. Que ferai-je pour toi ; Téwéniſſa ? il y a déjà bien des lunes que tu connois mon cœur ; il y a bien des lunes que, comme homme, tu étois mon ami : aujourd'hui ſois mon frère ; — je te reconnois & t'adopte comme tel devant tous ces témoins. — Ecoutes, Téwéniſſa, ſi jamais tu

deviens incapable de chaſſer, viens ici y vivre à ta façon; je t'y bâtirai une Wigwham. Je ne t'offre point de terre, tu n'en veux point; c'eſt de toi & de tes ancêtres que nous tenons celle que nous cultivons. — Si jamais tu es bleſſé, viens ſous mon toit, je ſucerai ta bleſſure (1): ſi jamais tu es fatigué de ton village & des tiens, viens vivre avec un homme Blanc, que tu as aimé il y a long-tems, & qui aujourd'hui te reconnoît pour frère. Si jamais tu as cauſe de pleurer, je deſſécherai tes larmes, comme tu as deſſéché les miennes. Si jamais Kitchy Manitou (2) te prive de tes enfans, ou t'afflige, viens ici, tu y trouveras une peau d'ours; je te conſolerai, ſi je le puis. — Comme mon frère adoptif, je te donne cette branche de wampun bleu & blanc. Quand les tiens, à ton retour à Anaquaga, te verront porter ce wampun ſur ta poitrine, tu leur diras ce qui s'eſt paſſé. Quand ton chien ſera vieux & ne pourra plus te ſuivre, je lui donnerai de la viande & du repos. Téweniſſa, j'ai fini. Il prit enſuite le Sauvage par la main, & le fit fumer dans ſa pipe, & ajouta en langage Hollandois: mes Voiſins & mes amis, voilà mon frère;

(1) C'eſt la méthode ordinaire des Sauvages.
(2) Le mauvais génie.

que dorénavant le nom de *Dérick*, par lequel mon onzième enfant étoit connu, ſoit entièrement oublié, comme s'il ne l'eût jamais reçu à ſon Baptême, & qu'il ne ſoit appelé le reſte de ſa vie, que par celui de ſon Libérateur & oncle Téwéniſſa.

Toute l'aſſemblée applaudit à ce qu'il venoit de dire, & par leur approbation ſanctifièrent cette nouvelle adoption. — Le Sauvage, qui avoit reçu deux branches de wampun, & qui avoit entendu un diſcours, ſuivant leur uſage, ſe prépara à y répondre; pendant plus d'un quart-d'heure, il fuma ſans rien dire, les yeux vers la terre, enſuite il parla ainſi.

Dérick, je te donne une branche de wampun, afin que tu m'entende mieux; avec la même branche, je nettoye le ſentier qui mene de notre village à ta wigwham. — Ecoutes, ce que tu m'as dit, eſt gravé ſur mon eſprit; je ne puis être ton frère ſans que tu ſois le mien; quoique nous ne ſoyons pas du même ſang, tu l'es, & ma wigwham eſt devenue la tienne juſqu'à ce que nous allions vers l'Oueſt (1); donnes-moi ta main, & fumes dans ma pipe. (Le Fèvre le prit par la main & y fuma) Mon frère, je n'ai rien fait pour toi que tu n'euſſes

(1) Endroit de repos après la mort.

fait pour moi ; c'eſt Kitchy Manitou (1) qui voulut que je paſſaſſe hier devant ta wigwham. — Puiſque tu es heureux, je ſuis heureux ; puiſque ton eſprit ſe réjouit, le mien ſe réjouit auſſi. — Quand tu viendras à Anaquaga (2) tu n'iras plus te chauffer au feu de Mataxen, de Togararoca, de Wapwalipen, & de tes autres amis ; mon feu eſt dès aujourd'hui le tien ; je t'y donnerai une peau d'ours pour y repoſer tes os ; — j'ai fini. — Je te donne cette ſeconde branche de wampun, afin que tu te reſſouvienne de ce que je t'ai dit. — Ainſi finit la cérémonie.

L'Enfant, devenu homme depuis, n'a jamais quitté un nom qui étoit devenu le ſceau de ſa reconnoiſſance, ainſi que de celle de ſon père. — J'ai vu pluſieurs de ſes lettres qui étoient ſignées Téwéniſſa le Fèvre. — Son libérateur & oncle adoptif mourut quelques années après ; le jeune homme, par l'aveu de ſon père, fut à Anaquaga, où, devant tout le village Sauvage, & le Miſſionnaire, qui étoit un Miniſtre Morave, il adopta pour frère celui des enfans du vieux Téwéniſſa qui portoit le même nom.

---

(1) Le bon Génie.

(2) Village Sauvage ſur les rives orientales de la rivière Seſquehannah.

— Ce jeune Sauvage n'a jamais depuis traverſé les *Montagnes Bleues* ſans s'arrêter chez le Févre, à qui j'ai entendu dire bien des fois qu'auſſi long-tems qu'il vivra, il n'oubliera qu'il doit ſa vie au pere de ce frère adoptif.

Puiſque le récit de cette Anecdote m'a conduit à vous donner une foible idée de l'éloquence Sauvage, ne trouvez pas mauvais que je vous envoie le diſcours ſuivant, prononcé au village de l'Aigle blanc (1), en conſéquence des propoſitions que White Eyes, chef des Chérokees, fit au Congrès en 1776, pour les civiliſer par la culture de la terre; je n'ai que la ſubſtance de ces dernières propoſitions, que je vous enverrai ſi vous imaginez qu'elles puiſſent être intéreſſantes.

Diſcours prononcé par Lackawané, pour contrebalancer les mauvais effets qui auroient pu réſulter des propoſitions de White Eyes, Chef des Cherokees.

CELUI qui déſire voir nos gens remuer la terre, & faire ce que font les Blancs, — c'eſt un traître de quelque nation qu'il puiſſe être;

(1) Sur une des branches occidentales de la rivière Seſquehannah.

— ſi c'eſt un Miamis, il eſt traître aux Miamis; ſi c'eſt un Shawanèſe, il eſt traître aux Shawanèſes : dans ſon cœur il hait toutes les Nations qui demeurent ſous notre Soleil. — Celui qui déſire de voir nos Gens amis des Blancs & écoutant leur diſcours, je le dis, — que le reſte de ſa wigwham ſe méfie de lui, — il n'y a rien de bon dans le cœur de l'orateur, ni de celui qui lui prête l'oreille; — ne le ſavons-nous pas ? — Nos pères nous l'ont dit; nous l'avons obſervé dans nos jours; — nous l'avons ſenti. — Qui, parmi nous, dira que *non*, ou voudra nier quelque partie de mon diſcours; — ſi quelqu'un ſe préſente, je m'arrête pour l'entendre. Mais qu'il s'élève, qu'il s'élève auſſi haut qu'une montagne, afin que ſes paroles puiſſent courir comme le vent. Mais quand il aura parlé, qu'il ne deſcende pas pour ſe cacher avant qu'on lui ait répliqué. — Perſonne ne parle, — je continue.

Les blancs ſont déjà parvenus juſqu'aux ſources de nos grandes Rivières, & il y a bien des journées de chemin depuis le grand lac Salé. — Que ſont devenues les Nations qui chaſſoient dans tout ce pays ? Parties pour l'Oueſt, elles n'exiſtent plus. — Où ſont leurs enfans ? Ils n'exiſtent plus, les enfans de ces derniers, quelque individu qui ait de leur ſang. Tout eſt

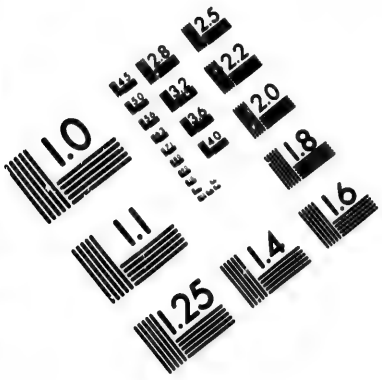
mort ; il n'y a plus perſonne dans cette partie que des Blancs, des Blancs ſans nombre ; on n'y voit plus que des gens du point du jour (1). — Mais les Blancs, on me dira, leur donnèrent des étoffes, des habits, leur montrèrent la parole de leur grand Dieu, qui vaut mieux, à ce qu'ils diſent, que celle de notre *Manitou*. — Oui, les Blancs leur ont donné bien des choſes, pour des choſes de plus grande conſéquence ; car ces fourbes nous ont toujours trompés. — Ils leur donnèrent de l'eau-de-vie. — Et qui l'a donnée aux Blancs ? Le Mauvais-Eſprit. — Ils prirent nos terres pour cette eau-de-vie. La terre eſt reſtée, nos pères ſont partis. — L'eau-de-vie leur vient tous les jours, &, malheureuſement, il y en a beaucoup parmi nous qui l'aiment. — Ce qui eſt arrivé la lune dernière, eſt le père de ce qui doit arriver encore. — Tous ceux qui m'entendent peuvent donc deviner ce que nous deviendrons. — Et parce que quelques-uns de nous ſont fous, faut-il que nous périſſions tous ? — Ceux qui propoſeront que nous ceſſions de chaſſer pour aller remuer la terre, méritent la mort ; car ils haïſſent leur propre ſang. — Nos terres ſont toutes couvertes de

(1) Européens.

bois : c'eſt-là que nos yeux peuvent voir, & nos oreilles entendre tout ce qui ſe paſſe autour de nous ; c'eſt là que nous pouvons attraper tout ce qui nous fuit : dans le pays où le ſoleil luit, nous ne pouvons rien faire, parce que nous n'avons rien à faire. — Il faut donc planter, diront quelques-uns parmi nous ? & moi, je dis : Allons à la chaſſe, alors nous ſerons toujours guerriers, hardis & ne craignant perſonne ; c'eſt pour nous rendre des lâches, que les Blancs veulent nous fixer à la terre. — Alors ils nous gouverneront, & feront tout ce qu'ils voudront. — Voyez les pauvres *Méhikanders*, dans la nouvelle Angleterre, & par-tout ailleurs où nos frères ont reſté parmi les Blancs ; ſont-ils des hommes comme nous ? *Non*, les Blancs ne les conſidèrent point, &, dans quelques lunes, il n'en reſtera pas un ; ils ſont devenus oiſifs ; ils ont ceſſé d'être hommes. — Notre Dieu nous a créés pour notre terre, & notre terre pour nous : ſi nous quittons nos bois, nous ſerons comme des cerfs, tenus dans des endroits fermés ; ni leur chair, ni leur poil, ni leur peau, ne ſont pas ſi bons que celles de ceux qui courent en liberté. — Attachés à la terre, nous deviendrons auſſi méchans que les Blancs ; nous mentirons comme eux ; nous apprendrons

toutes leurs fraudes & leurs chicannes. — Nous faiſons des fautes auſſi, je le ſais ; mais elles nous ſont utiles : nous n'avons pas beſoin de leurs vertus ; ce ſont des plumes d'oiſiveté & de paix. — Soyons toujours Chaſſeurs, & alors nous ſaurons toujours nous défendre ; l'action de ſurprendre & d'attraper notre gibier, nous enſeigne à ſurprendre & à attraper notre ennemi. — Uniſſons-nous comme une boule ; meſurons une ligne, & diſons : Puiſque vous êtes venus, ceci ſera votre côté, celui-ci ſera le nôtre ; & nous verrons les premiers qui outre-paſſeront. — Je ſuis né Chaſſeur ainſi que vous, je veux dire un Guerrier ; comme tel je me ſuis toujours montré, & les Blancs le ſavent bien. — Pourquoi chaſſons-nous mieux que les *gens du Point-du-Jour* ? pourquoi nageons-nous mieux ? pourquoi courons-nous plus vîte & plus long-tems ? C'eſt parce que nous ſommes Chaſſeurs. Pourquoi voyageons-nous nuit & jour à travers nos forêts, & que les Blancs s'y perdent ? pourquoi ſouffrons-nous avec patience la faim, la ſoif, les maladies ? C'eſt parce que nous ſommes des Chaſſeurs ; c'eſt cela qui nous rend des hommes capables de ſouffrir & de mourir. — Que gagnerons-nous en fouillant la terre ? un peu de pain, de viande & d'argent. — C'eſt préciſément

ment ce qui tueroit nos gens. Au bout de quelque temps, s'ils n'aiment pas leurs voiſins, s'ils s'ennuient des Loix ou de leur Chef, ou qu'on vienne prendre leur ſubſtance, voilà les chaînes qui les arrêtent ; ils ne peuvent emporter leurs terres avec eux, & aller ailleurs planter leurs wigwhams. — Non, ils ſont attachés ; il faut qu'ils reſtent où ils ſont, & il faut qu'ils ſoient gouvernés par ceux qui ſont un peu plus riches, & ceux-là par ceux qui ſont plus riches encore, & ainſi de ſuite : un homme ainſi placé n'eſt plus homme. — Où eſt ſa volonté, ſon indépendance, ſa fierté ? Il n'y en a plus : — ce n'eſt pas-là le genre de vie qui nous convient. — Celui qui fouit la terre, trouve toujours, au bout de ſon champ, la corde qui l'attache ; — au contraire, le Chaſſeur peut aller ici, là, par-tout où il veut, il eſt libre ; & s'il hait l'eau-de-vie & les Blancs, c'eſt un homme. — Prenez-y garde, vous qui m'entendez, j'ai vu bien des lunes, j'ai fait de mon mieux ; & ſi tous nos gens, depuis les eaux du *Sandusky*, de *Katarakoui* & d'*Erié*, avoient bien ſuivi mes conſeils, nous aurions vu une révolution qui nous auroit donné du poids. — Si cette terre étoit faite pour les Blancs, pourquoi leur Dieu ne les y avoit-il pas amenés d'abord ? Si elle eſt faite pour



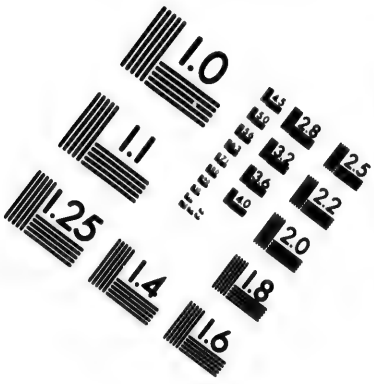
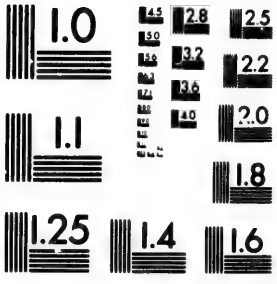
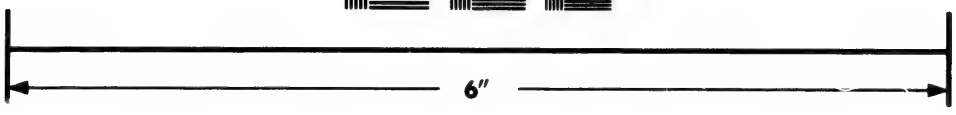
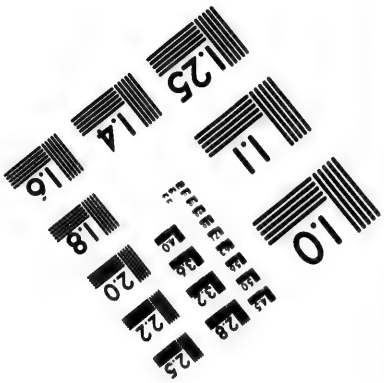


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

nous, pourquoi ne la garderions-nous pas? pourquoi souffrir, comme nous faisons, d'être perpétuellement repoussés en arrière, en arriere, en arrière, comme si nous étions des femmes? — J'ai parlé.

ANECDOTES.

PERMETTEZ-MOI de vous envoyer les Anecdotes suivantes; je me flatte qu'elles seront suffisantes pour vous donner une idée des Mœurs & du Gouvernement de la province de Connecticut (1).

Un Marchand de Northampton fit une très-grande fortune par le commerce, & devint, dans peu d'années, l'homme le plus riche de cette Colonie: son opulence lui fit perdre la faveur populaire dont il jouissoit auparavant, quoiqu'elle n'eût en rien diminué de la simplicité de ses mœurs & de sa vie; & telle fut la jalousie inspirée par ses richesses, que celui qui, par son esprit & ses connoissances, étoit fait pour devenir Gouverneur, ne put être élu par le Peuple pour le plus petit emploi. — Dé-

(1) Une des treize Provinces Confédérées.

terminé cependant à mériter l'eſtime & la confiance de ſes Compatriotes, il ſollicita, &, avec peine, obtint la place de Maître d'une Ecole Latine, pour ſon fils, que celui-ci exerça pendant long-tems à la ſatisfaction du Public : malgré la fortune de plus de 300,000 liv. dont il devoit jouir un jour, cette condeſcendance eut l'effet déſiré.

Je lui dis un jour : Comment avez-vous pu vous ſoumettre à ſolliciter, pour votre fils, une place de 1075 liv. par an, lorſque vous pouviez lui donner une fortune bien ſupérieure & entièrement indépendante du Public ? — Mon ami, le ſentiment le plus doux dont nous jouiſſions, eſt celui d'être eſtimé de nos Concitoyens, & d'occuper un rang dans notre Patrie ; & qu'eſt-ce que ma fortune, après tout ? quel bonheur me procure-t-elle, ſi je ne puis entrer pour rien, ſi je ne puis être compté pour rien dans la choſe publique ? Or, comme l'exiſtence politique des individus eſt dérivée de la conſidération de nos voiſins, il ne faut donc rien omettre pour la mériter. — Vous n'avez donc point d'amour-propre, lui dis je ? Un Européen de votre fortune ne voudroit jamais ſe ſoumettre à ces mortifications. — Nous avons autant d'amour-propre qu'eux, me répondit-il ; la différence n'exiſte que dans l'objet. — Parmi

nous, la plus grande mortification eſt de n'avoir aucun poids, & par conſéquent de n'occuper aucuns emplois municipaux : ma fortune doit néceſſairement inſpirer la jalouſie dans un pays où le Gouvernement eſt fondé ſur l'égalité des poſſeſſions. — Je dois à mes voiſins quelque eſpèce de dédommagement.

SECONDE ANECDOTE.

Etant un jour chez M. Fitch, Gouverneur de la même Province, il me propoſa de nous faire raſer à la boutique du Barbier de la Ville, qui étoit en même-tems, ſuivant l'uſage, un des grands politiques du Canton. — Volontiers, lui dis-je. — Mais ne vaut-il pas mieux faire cette opération nous-mêmes au coin de votre feu ? — Non, me répondit-il; cette Boutique eſt notre Café; c'eſt-là que, par la complaiſance, la bonne humeur, les petites ſaillies, on ſe procure quelquefois de nouveaux amis, & qu'on conſerve les anciens; c'eſt-là qu'on apprend ce qui eſt dit de nous & de notre conduite publique, & qu'on ſe juſtifie en petit comité, ſi nous ſommes accuſés de quelque choſe qui déplaiſe au Peuple. — Quel eſclavage, lui dis-je ! qui voudroit être le Gouverneur de pareils gens ? cela même pourroit

s'appeler baſſeſſe. — Point du tout, me répondit-il ; — nous, Gouverneurs, ne ſommes-nous pas payés par le Peuple ? Elevé par le Peuple, c'eſt donc au Peuple auquel il faut chercher à plaire, & dont il faut obtenir la bonne opinion par notre conduite ; c'eſt notre Souverain : & vous, Meſſieurs les Européens, n'en faites-vous pas autant, quand vous faites la cour à vos Rois ? Je ne ſais auquel des deux il eſt plus aiſé de plaire.

TROISIÈME ANECDOTE.

Etant un jour dans la partie de la province de l'Iſle de Rhodes, appellée *Pointe-Judith*, chez une des plus anciennes familles de cette Péninſule, le Maître de la Maiſon me raconta l'Anecdote ſuivante.

Le père de mon triſaïeul étoit Capitaine de Cavalerie au ſervice de l'infortuné Charles I. ; un moment avant la bataille de * * *, un des fers de ſon cheval ſe détacha ; il deſcendit, & n'eut que le temps de le mettre ſur ſa tête & de le couvrir de ſon chapeau, avant le commencement de l'action : dans la mêlée, il reçut un coup de ſabre, qui coupa ſon chapeau & ce fer plus de deux lignes de profondeur. Je conſerve ſoigneuſement ces deux objets ; vou-

driez-vous les voir ? — Très-volontiers, lui dis-je. — Je les tins dans mes mains, & considérai avec la plus grande attention ce phénomène de bonheur : sans ce fer placé comme par accident, leur ancêtre auroit péri.

Après la restauration de Charles II, continua-t-il, il sollicita en vain la restitution du bien que Cromwell avoit confisqué : fatigué de l'ingratitude de ce Roi insouciant, il vendit ce qui lui restoit, & vint ici, où il acheta toute la Péninsule, qui depuis a été, comme vous le voyez, subdivisée parmi ses descendans : c'est ici la maison qu'il fit bâtir dans l'année 1667.

QUATRIÈME ANECDOTE.

Etant un jour à New-Plimouth, dans la baie de Massachussets, les habitans de cette Ville, qui est le berceau & le premier établissement de cette Province, me montrèrent une grande pierre platte qui est placée dans le milieu de leur Place publique, comme un monument de l'arrivée de leurs pères, qui débarquèrent de leur bateau sur cette pierre le 24 Novembre 1620. — Long-temps elle resta sur le rivage, où la Nature l'avoit mise, sans que personne n'y attachât aucune estime ; ce n'est que depuis trente ans qu'aux frais du Public elle a été

transportée où elle est : il n'y manque qu'une inscription qui puisse informer la postérité de l'origine de cette simple, mais respectable Anecdote. — Je persuadai aux Magistrats de la Ville de la faire exécuter.

CINQUIÈME ANECDOTE.

La dernière fois que je fus à Newhaven (1), on me fit observer un tuyau de bois, de trois pouces & demi de diamètre, du milieu duquel sortoit un foible ruisseau d'eau limpide & excellente; il étoit placé à moitié de l'élévation du banc, qui pouvoit avoir quinze pieds de hauteur. Il y a peu d'années, plusieurs personnes unirent leurs travaux pour ouvrir la terre, dans l'intention de suivre le tuyau jusqu'à son commencement, & de suivre cette source jusqu'à son origine; mais après l'avoir ouvert & suivi près de soixante pieds, ils furent obligés d'abandonner leur entreprise, la hauteur du terrein ne leur permettant pas de tracer plus avant ce phénomène.

D'où vient l'eau de cette source? qui a pu creuser & placer ce morceau de bois? à quelle époque cela a-t-il pu être fait, &c? (2)

(1) Ville Maritime de Connecticut.

(2) Voyez la Description de l'Etat de New-York.

SIXIÈME ANECDOCTE.

Suivant les anciennes Loix de cette Province, il eſt défendu de jurer ; vous ſavez qu'elles ont été fondées par les Puritains. Un Matelot Anglois, voyageant un jour, s'arrêta le ſoir à une Auberge, où, ſuivant l'uſage de cette claſſe d'hommes, il juroit à chaque moment. L'Aubergiſte, qui, ſuivant la ſage Coutume de cette Province, étoit en même-temps Doyen de ſon Egliſe & Magiſtrat, lui dit : — Ne ſavez-vous pas, mon ami, que la Loi défend de jurer, & que perſonne n'en eſt exempt ? ſi, après cette admonition, vous recommencez, je ſerai obligé de vous mettre à l'amende. — A l'amende, dit l'honnête Marin ? — mettre un Matelot Anglois à l'amende ſimplement pour jurer ? Pardieu, ſi le Parlement d'Angleterre s'étoit aviſé de faire une pareille Loi, la Grande-Bretagne n'auroit bientôt plus de Matelots ; la bonne eſpèce dégénéreroit bien vîte, ſur mon ame. — Mon ami, je viens de vous avertir, & vous recommencez encore ? — De combien eſt votre amende ? il ne ſera pas dit qu'un brave Marin Anglois n'aura pas juré quand il en aura eu envie. — Voyez, M. le Doyen, combien toutes ces piaſtres font, & dites-moi honnêtement,

E;

ince;
es ont
t An-
ſoir à
cette
oment.
utume
Doyen
— Ne
défend
pt ? ſi,
nencez,
e. — A
ttre un
nt pour
gleterre
Grande-
lots; la
ur mon
rtir, &
bien eſt
n brave
aura eu
en tou-
tement,

C. Borget inv. P. Martini Sculp.

J'ai transplanté ce Sassafras, et cette Vigne sauvage, où tu les vois, ma chere Fanny, afin qu'ils deviennent — un Monument vivant de l'amitié, que je te porte.

après en avoir déduit mon ſouper & mon logement, combien de fois je puis jurer, ſuivant votre tarif ? demain, je m'embarque, & je n'ai plus beſoin d'argent ; une fois à bord, je jurerai gratis tant que je voudrai. — Puiſque vous raiſonnez ainſi, vous garderez votre argent, mais vous irez en priſon.

County of Orange, 4 Octobre 1774.

ANECDOTE

Du Saſſafras & de la Vigne Sauvage.

ETANT un jour dans les bois de ma plantation avec ma fille Fanny, j'apperçus un jeune ſaſſafras de trois pouces de circonférence, & de huit pieds de haut ; il étoit jeune, frais & vigoureux. — Une foible vigne s'étoit entrelacée autour de ſa tige, & commençoit déjà à mêler ſes branches avec celles du ſaſſafras. — Quelle ſingulière union, me dis-je à moi-même — Quel jeu du haſard ! — Le premier ſemble avoir été planté pour ſupporter le ſecond. — Qu'auroit fait cette foible vigne ſans l'aſſiſtance & l'appui du ſaſſafras, &c ? Toutes ces

idées m'en ſuſcitèrent une autre ; &, je vous l'avoue, ce fut une des plus agréables & des plus douces qui, depuis long tems, eût ſaiſi mon cœur. — J'ordonnai au Nègre d'aller chercher les outils convenables, & dès qu'il fut revenu, nous déracinâmes ce phénomene intéreſſant, avec toute l'attention imaginable. — « Que veux-tu donc faire de ce faſſafras, » mon père ; nous en avons déjà tant dans nos » champs & dans nos haïes ? — Ma mère rira, » quand je lui dirai toute la peine que tu viens » de prendre ? — Non, non, ma fille, elle n'en » rira point, j'en ſuis ſûr. — C'eſt pour toi que » je travaille, ne me quitte point : — tu verras » à quoi je deſtine cet arbre protecteur ». — Je le tranſportai dans l'interſection des deux grandes allées de mon jardin. J'y appellai toute ma famille (car je voulois que chacun contribuât à cette opération). — Bientôt le trou fut fait, & le faſſafras planté. — Auſſi-tôt que cette opération fut faite : — « viens, ma fille, » lui dis-je, en la prenant dans mes bras : » écoute bien ce que ton père va te dire ; c'eſt » à toi particulièrement que je m'adreſſe : » — grave mes paroles profondément dans ton » petit cœur, afin que tu puiſſes te les rappeler » toute ta vie. — Ecoute, — j'ai tranſplanté » ces deux arbres où tu les vois, afin qu'ils

» deviennent un monument vivant de l'amitié
» que je te porte. — Puiſſent-ils reprendre ra-
» cine, & pouſſer le printems prochain plus vi-
» goureuſement que jamais. — tu vois bien ce
» *ſaſſafras* chargé de cette jeune vigne; — c'eſt
» moi, *ton père*, qui t'ai ſi ſouvent aſſiſe ſur ma
» charrue, qui t'ai tant de fois portée à l'école,
» & où tu déſirois aller, & qui te porte encore
» ſi ſouvent ſur mes genoux. — Tu vois bien
» cette *jeune vigne*, dont la tige & les branches
» ſont ſi heureuſement ſuppportées par ce ſaſſa-
» fras; — c'eſt toi, *ma fille :* comme toi, quand
» tu m'embraſſes, quand tu me dis que tu m'ai-
» mes, quand tu mets tes bras autour de mon
» col, de même elle étend ſes rameaux tor-
» tueux; elle les attache par une multitude de
» petits liens, aux branches de ſon ami & de
» ſon protecteur. — Obſerve, Fanny, tous les
» deux tirent leur ſubſiſtance du même terrein
» & du même endroit : le ciel ne ſauroit verſer
» ſes roſées ſur l'un, ſans faire fructifier l'autre.
» — Leur union a commencé dès leurs racines
» qui, comme tu l'as vu, ſont mêlées les unes
» avec les autres. — Elle eſt devenue plus in-
» time encore par leur accroiſſement; elle eſt
» parvenue du pied vers la tige, de la tige vers
» les branches. — L'été prochain, tu verras
» comme leurs feuilles, leurs fleurs & leurs

» fruits ſeront entre - mêlés & confondus en-
» ſemble ! Ce ſera alors que le parfum de
» la vigne, uni avec l'odeur aromatique du
» ſaſſafras, deviendront un ſymbole plus frap-
» pant encore à tes ſens, de notre union & de
» l'indiſſolubilité de notre amitié. — Elle ne
» finira qu'à la mort, comme ce mêlange odo-
» riférant ne périra que par l'évaporation. Tel
» eſt l'objet de méditation que t'amènera chaque
» printems ».

« — Quand j'aurai vécu & que tu ſeras maî-
» treſſe de cette plantation, voici ce que tu
» diras à tes amis, à tes voiſins & à tes enfans :
» Mon père planta cet arbre le 4 Octobre 1774;
» il le conſacra devant ma mère & mes deux
» frères Ally & Louis, comme un monument de
» ſon amitié paternelle envers moi. — Il l'ap-
» pela l'*arbre de Fanny* : ce fut une idée favorite
» de ſon cœur. — J'étois avec lui dans ſes
» bois, occupée à écouter ſes leçons, lorſque le
» haſard lui fit découvrir ce ſaſſafras & cette
» vigne que vous voyez aujourd'hui ſi grande
» & ſi élevée. — Tiens, ma fille, me dit-il,
» (après les avoir tranſplantés dans le lieu où
» vous les voyez aujourd'hui) ; de même que
» ce jeune ſaſſafras ſupporte cette foible vigne,
» de même je t'ai chérie & ſupportée dès ta
» plus tendre enfance ; de même que cette vi-

» gne auroit toujours rampé ſur la terre, infruc-
» tueuſe & mépriſée, de même aurois-je été
» une femme mal inſtruite & mal élevée, ſans
» ſon appui journalier, ſans les ſoins qu'il prit
» de mon éducation. — Puiſſes-tu (continua-
» t-il) croître & fleurir ſous ce toit paternel,
» comme ces deux arbres croîtront & fleuri-
» ront dans ce nouveau terrein. — Voilà ce
» que tu leur diras. — Te reſſouviendras-tu
» bien de tout ceci ? — Pour cela oui, mon
» père ; je n'oublierai jamais ce que je viens de
» voir, & ce que tu viens de me dire ». Elle ſcella ſa promeſſe avec ſes larmes, auxquelles je ne pus m'empêcher de joindre les miennes ; ce furent les plus douces que j'euſſe verſées depuis bien des années.

— L'anniverſaire de ce petit évènement a été régulièrement ſolemniſé depuis par une petite fête gaie, quoique ſimple, qu'elle donne à ſes voiſins. — Nos fêtes, vous le ſavez, ſont toujours accompagnées de danſes ; ou plutôt nous n'avons point de fêtes ſans joie, & notre plaiſir eſt toujours démontré ou exprimé par la danſe. — Il n'y en a point dans le cours de l'année auxquelles je me joigne avec plus de plaiſir. — Le bon Nègre Décembre, qui depuis long-tems a ceſſé de travailler, poſſède encore

l'art de nous faire ſauter en cadence. — Il prend plaiſir à raconter à ceux de mes voiſins qui viennent à la fête, tous les détails de ce petit évènement ; il n'oublie pas la part qu'il y prit, en m'aidant à arracher & à tranſplanter ce ſaſſafras ; & ma fille l'en aime davantage. — Auſſitôt qu'elle ſera mariée, il compte bien, dit-il, diviſer ſon tems en deux parties égales, & aller paſſer ſix mois chez elle ; car, dit-il, ſi je ne puis plus rien faire, je ſais mieux qu'aucun Nègre comment il faut que les choſes ſoient faites ; & les avis du vieux Décembre ſeront auſſi utiles à la fille de mon Maître, devenue femme, qu'étoient mes ſoins, lorſque dans ſa plus tendre jeuneſſe, je la portois dans les champs, je l'enveloppois dans ma redingotte, & la faiſois dormir au pied d'un arbre, pendant que je labourois. — Je l'aimois comme ſi elle eût été une petite fille Noire.

— Me pardonnerez-vous l'inconſéquence de cette petite hiſtoire ; je le ſens, elle ne peut intéreſſer qu'un père ; & vous ne l'êtes pas. — J'oublie pour un moment les malheurs auxquels la guerre m'a condamné, en vous répétant ces heureux détails. — Cette douce réminiſcence gonfle & agite encore mon cœur. — Au milieu de l'orage qui m'environne, je n'ai d'au-

tre conſolation qu'en vous traçant quelque foible eſquiſſe des beaux jours qui ſont paſſés.

Adieu, ST. JOHN.

New-York, 2 Octobre 1773.

VOYAGE

A la Jamaïque & aux Iſles Bermudes.

J'ARRIVE, & j'ignore quel endroit vous habitez; j'adreſſe ma Lettre à Philadelphie, parce qu'on m'a informé que vous y paſſiez beaucoup plus de tems qu'à New-York ou à Boſton. — Quelque Amie (1) vous auroit-elle inſpiré des ſentimens que vous ne voudriez pas avouer, même à un ami? Veuille la deſtinée qu'il en ſoit ainſi! vous deviendriez alors notre compatriote. — Il eſt très-difficile en effet de converſer avec Quakreſſes, armé de l'égide de l'indifférence; leurs charmes ſimples, mais puiſſans, leur ajuſtement, qui n'admet pour tout luxe que des robes graves & le plus beau linge, leur maintien doux, décent, ſans coquetterie & ſans affectation, tout cela forme un enſemble intéreſſant auquel on ne peut réſiſter, ſur-tout un Européen, né

---

(1) Quakreſſe.

parmi des femmes qui ne ſont, à ce qu'on dit; que l'ouvrage de l'Art. Les filles Quakeres ſont remarquables, en outre, par l'excellence & la ſolidité de leur éducation : — les femmes de mérite ſont moins communes dans les autres claſſes. Les premières, loin des danſes, des concerts & des plaiſirs bruyans, apprennent, ſous le toit paternel, la diſcrétion, la ſimplicité, & tous les talens utiles & domeſtiques; c'eſt dans ces ſanctuaires, où, éloignées du bruit & du tumulte, elles enrichiſſent leur eſprit par la lecture, par l'étude & la converſation; de-là elles ſortent pour devenir, non des jolies femmes, (les fleurs d'un jour) mais des épouſes agréables, utiles & durables : le calme des paſſions, la tempérance des deſirs & des plaiſirs, une frugalité & une propreté extrême, ſervent de baſe à leur éducation, ainſi qu'à leur ſanté. — Eſt-il donc étonnant que les roſes & les lys brillent ſur leurs joues?

J'arrive de la Jamaïque & des Bermudes; j'ai mille choſes à vous raconter : l'objet de mon voyage étoit de recueillir la ſucceſſion d'un oncle.—J'ai trouvé les hommes bien plus pervers que je ne m'y attendois. — Quel tableau je me prépare à vous faire, quand vous viendrez ſous mon toit! — J'ai éprouvé tant d'ingratitudes, que je me ſuis dit à moi-même : Où ſont donc

la bienveillance & la bonté? J'ai été exposé à tant de malices, que je me suis dit : Devenons aussi méchans qu'eux ; repoussons la fraude par la fraude, le mensonge par le mensonge. — L'hypocrisie m'a fait repentir de mon honnête crédulité. — Je jurai enfin dans l'amertume de mon cœur, & je crus qu'il n'y avoit pas un seul homme de probité à la Jamaïque. — J'aime à obliger mes amis & mes connoissances ; je déteste les soupçons, & regarde la ruse comme le premier pas vers la fraude & le crime : ces principes m'ont fait perdre plus de 1200 guinées pendant mon séjour sur cette Isle.

Ah ! mon ami, quel climat, quelle étonnante situation des choses, depuis le grand crime de l'esclavage jusqu'aux insinuations trompeuses du Juif Courtier, qui conserve encore tout l'esprit de sa Nation !

Ici, on ne connoît & on n'adore que deux Divinités, la Fortune & le Plaisir ; l'encens qu'on leur offre, coûte bien cher à l'humanité ; les élémens, l'intempérance, les excès entraînent sans cesse une foule d'hommes ; la vie n'y est qu'un délire inspiré par la soif de l'or & la chaleur du soleil, qui force toutes les passions vers quelque période prématuré. — La sévérité exercée contre leurs Nègres, est un champ immense, arrosé par les larmes & le sang

de ces pauvres Africains. — Je n'ai observé d'autres traces de Religion, que leur appréhension des tremblemens & des ouragans : la violence des desirs, excitée par la chaleur du climat & par les richesses, a détruit l'influence de ce frein secret, fondé sur la crainte & l'espérance. S'il est vrai que la Religion vienne de ce premier principe, c'est à la Jamaïque où on devroit trouver la dévotion la plus fervente ; on ne connoît d'autres Loix que le Code Insulaire : mais combien de fois n'ai-je pas entendu les manes plaintifs d'une foule de pères, reprocher à leurs exécuteurs testamentaires d'avoir impunément dépouillé leurs pupiles !

Je logeois avec une Angloise ; rien ne pouvoit être plus humain que cette femme à son arrivée d'Europe : mais telle est la contagion de l'exemple & la dureté naturelle du cœur humain, elle est devenue depuis, une des plus cruelles Maitresses de l'Isle ; tous les matins, elle fouettoit son nègre de chambre pour n'avoir pas tenu, la veille, ses deux pouces immobiles sur le bord d'une table, pendant que cette furie cherchoit à les déplacer par la force de son fouet. — Les mouvemens involontaires des nerfs de ce nègre devenoient chaque jour un nouveau crime, & par conséquent la cause d'une flagellation journalière. — Quelle étrange perversité!

Quelque tems avant mon départ, je fus recevoir un legs, confié depuis plusieurs années à un des amis de mon oncle. Je n'étois nullement préparé à prouver mon droit; car il avoit tous les papiers: je me déterminai donc à être dupe de bonne grâce, & à acheter mon départ à quelque prix que ce fût. — » Oui, me dit-il, » je vous dois le capital & l'intérêt de trois ans » quatre mois; car je le plaçai comme le mien » aussi-tôt que je le reçus: voici en outre le » montant de marchandises achetées de votre » oncle, dont il n'a jamais été payé, & dont le » débit ne se trouve point sur ses Livres ». La vue d'une intégrité si inattendue, rappelant soudainement mes anciens principes, mouilla mes yeux. — « Comptez, dit-il, & voyez vous- » même si ces trois sommes ne font pas celle de » 11301 liv. sterling. Surpris de ma lenteur & » de mon silence; vous avez, dit-il, signé mon » reçu; tout cet or vous appatient, ainsi que » ces papiers. — Monsieur, lui dis-je avec des » lèvres tremblantes, je vous ai offensé; je vou- » drois vous en demander pardon avant de » toucher cet argent. — Offensé? — qui? » — moi? — quand? — comment? — Oui, » Monsieur, je vous ai offensé. — Cela ne se » peut, continua-t-il; vous vous trompez cer- » tainement; à peine vous ai-je vu depuis votre

» arrivée ſur cette Iſle. — C'eſt cependant
» depuis mon arrivée ici que je l'ai fait. Fatigué
» du labyrinthe tortueux dans lequel on m'a
» égaré, j'ai juré dans l'amertume de mon
» cœur, & cru qu'il n'y avoit pas un ſeul
» honnête homme ici, & je vous trouve in-
» tègre dans l'arrangement d'une affaire où
» vous pouviez ſi aiſément me tromper; rece-
» vez mon excuſe. — Je la reçois; mais com-
» ment avez-vous pu m'inſcrire dans cette
» déteſtable liſte, ſans me connoître ? — Je
» n'en ai fait aucune; mais j'ai tant été la dupe
» de ma bonne-foi, que j'ai cru que la corrup-
» tion des mœurs, ſemblable à vos vapeurs
» épidémiques, s'étoit répandue par-tout.
» — Cela n'eſt que trop vrai, me répondit-il;
» — mais placez ici les paiſibles & ſages habi-
» tans de vos Diſtricts champêtres, aiguillon-
» nés par les mêmes deſirs, ſoufflés par les
» mêmes paſſions, vivant au milieu de l'eſcla-
» vage, de l'intempérie des élémens, ſur un
» ſol extrêmement riche, bientôt ils ceſſeront
» d'être ces citoyens ſi ſimples & ſi honnêtes;
» ils deviendront ſemblables à nous : les vices
» & les vertus d'une ſociété proviennent, en
» grande partie, de la localité civile & géogra-
» phique. Quand ma dernière heure ſera venue,
» continua-t-il, le ſouvenir amer d'injuſtices

» commiſes ne m'occaſionnera ni ſoupirs, ni re-
» mords. — Ainſi, lui dis-je, on trouve quel-
» ques ames droites & vertueuſes au milieu
» des vices & de la corruption, comme on
» trouve des diamans au milieu des monceaux
» de gravier «.

Je trouvai, le jour même que je terminai mes affaires, un vaiſſeau allant aux Bermudes; je m'embarquai pour ces Iſles. Quel contraſte! quelle immenſe différence! quelle heureuſe comparaiſon ne fis-je pas entre la riche & ſuperbe Jamaïque, & ce foible aſyle de la pauvreté, de la ſimplicité & de la ſanté! J'oubliai bientôt, au milieu de cette tranquille ſolitude, les ſcènes déſagréables de la première de ces Iſles; leurs impreſſions firent place aux réflexions les plus douces & les plus intéreſſantes.

Tout annonce que ces Iſles ſont les débris d'une grande Terre. Le ſecond ſentiment des Voyageurs eſt d'être étonné que ces foibles débris n'aient point encore été bouleverſés par la fureur & le poids des vagues immenſes qui les environnent : l'Iſle de Saint-George, la plus grande des Bermudes, eſt même déjà preſque coupée en deux : cet Iſthme étroit diſparoîtra dans une de ces convulſions, auxquels l'élément voiſin eſt ſi ſujet.

L'examen géographique de cet assemblage d'isles, représente un petit Archipel, où les roches cachées, les islots, les bancs de sables, les bastures peuvent être considérés comme autant d'Isles dont ils sont les fragmens : sur ce monceau de ruines, habitent cependant des hommes, qui ont trouvé dans les dangers mêmes de leur position, la sécurité de leurs habitations. En effet, ce sont des boulevards inaccessibles aux vaisseaux ennemis, dont les naufrages leur procurent souvent des moissons abondantes : ils ne sont cependant pas pirates; ils recouvrent seulement du fond des eaux, ce que les vagues & les vents y ont précipité.

La sérénité du climat, la simplicité de leurs mœurs, la frugalité de leurs tables, la modération de leurs desirs, la paix sociale enfin, & la tranquillité domestique, peintes sous les plus belles nuances, me ravirent, & me firent bénir le hasard qui m'y avoit conduit. Il faut absolument que vous visitiez cette Isle ; sa perspective intéressante, laisseroit un vuide dans le tableau du Continent dont ce petit Archipel est un accessoire, quoiqu'à trois cents lieues de distance.

Je ne suis point étonné que le bon Evêque Berkley, (1) frappé du charme inexpressible de

(1) Evêque de Cloyne.

ces traits ſéduiſans, ait eu le projet philoſophique & humain, d'établir ici un Collége, où la jeuneſſe du Continent viendroit s'inſtruire; projet digne de l'excellent Prélat qui le conçut dans ſon voyage d'Amérique : voyage entrepris par la ſeule vue de ſemer le germe du bien partout où il trouveroit un ſol fertile & convenable. — Sur quelle partie du globe notre jeuneſſe pourroit-elle trouver un aſyle plus propre à l'étude, aux ſciences & à la ſanté; un Séminaire où les mœurs & l'heureuſe innocence ſeroient conſervées plus pures ? Quel dommage que des difficultés inſurmontables ſe ſoient oppoſées à l'exécution d'un plan dicté par la Religion & par l'amour du genre-humain !

Tout ce qui n'eſt point cultivé eſt couvert de cèdres rouges, avec leſquels ils bâtiſſent des Sloops de deux cens tonneaux, bien connus dans toutes ces mers par leur durée, & par la vîteſſe avec laquelle ils navigent. — La plupart de ces vaiſſeaux ſont commandés par des Nègres; race d'hommes entièrement régénérée depuis long-tems, non moins par leur ſéjour ſur cette Iſle, que par l'éducation qu'ils reçoivent de leurs Maîtres. — Ils aident à les conſtruire, & les navigent enſuite aux Iſles, où ils ſont préférés à tous les autres pour le cabotage & la contrebande. — Leur adreſſe comme Marins &

Conſtructeurs, leur fidélité comme Supercargos, la ponctualite avec laquelle ils gèrent les affaires de leurs Maîtres & ramènent leurs vaiſſeaux, eſt un ſpectacle vraiment édifiant. J'ai vu pluſieurs de ces Patrons noirs à la table des riches Planteurs de la Jamaïque, traités avec toute la conſidération que mérite leur intelligence & leur fidélité. Il n'y a peut-être pas de meilleurs nageurs; j'en ai vu poſſéder aſſez d'habileté, de ſang-froid & d'audace, pour attaquer les requins à la nage, & les tuer avec leur couteau dans le moment où ces monſtres ſont obligé de tourner ſur le dos pour ſaiſir leur proie.

Toutes ces Iſles ſont compoſées de couches d'une pierre blanche & tendre, ſur leſquelles il n'y a en général que peu de terre; ils en bâtiſſent & en couvrent leurs maiſons, & ſouvent en tranſportent au Continent Ils ne cultivent que peu de choſes: leur induſtrie & leur commerce fournit à leurs beſoins en comeſtibles. — La culture du cèdre rouge eſt leur principal objet & leur première richeſſe: leurs beſtiaux & leurs moutons paiſſent ſur les Iſles du voiſinage. Le plaiſir des femmes conſiſte dans les petites navigations qu'elles font à travers cet Archipel: c'eſt leur unique façon de faire des viſites & de voyager. — La pêche leur tient lieu de bal & de comédie: ſouvent j'ai paſſé avec elles des

journées entières, dans des bateaux, & occupé, la ligne à la main. La fortune des filles eſt comptée par le nombre de cèdres ; celle de mon Hôteſſe avoit été de 2700. Je ne ſais comment les comparer aux fortunes Européennes, parce qu'après en avoir conſtruit des vaiſſeaux, le prix & la valeur en ſont plus que doublés.

Quelle importante & utile leçon un ſéjour ſur cette Iſle ne donneroit-il pas à ces riches & voluptueux enfans de la terre, qui, égarés au milieu de leurs plaiſirs, repouſſés par la ſatiété, mènent une vie apathique & paſſive au milieu de leurs palais & de leurs richeſſes ? Ici, tout leur or acquerroit une heureuſe inutilité ; ici, ils trouveroient la ſanté dans la tempérance, la réforme de leurs mœurs dans l'exemple général ; ils y apprendroient enfin le bon-ſens de la vie, ſupérieur à tout l'eſprit académique. — Pendant mon ſéjour ſur cette Iſle, ſouvent je m'amuſois à contempler, avec une admiration involontaire, le vaſte horizon Océanique qui m'environnoit, dont le calme ne fut interrompu pendant onze jours conſécutifs, que par les charmans zéphyrs de ces latitudes. Ce ſpectacle journalier ſervit de contraſte à l'orage du 17 Août : mon admiration, je l'avoue, fut mêlée d'effroi. — Quelle ſcène ! — Elevé ſur un des monticules de l'iſle, j'examinai à loiſir la com-

binaiſon des trois plus puiſſans élémens de la Nature : la rapidité étonnante, la ſplendeur du feu électrique embraſant l'atmoſphère ; l'impulſion inconcevable de ces mêmes zéphyrs, devenus des vents impétueux, — & la ſucceſſion de lames énormes élevées par leur ſoufle à la hauteur des montagnes ; ce fut alors que ce chétif aſyle me parut foible & petit. — Ce n'étoit en effet qu'un point, comparé avec cette ſurface immenſe d'eau, dont la percuſſion ſembloit quelquefois ébranler les fondemens de cette Iſle. — Combien, plus diminutif encore, me repréſentai-je à moi-même, un atome imperceptible placé au milieu du choc de trois élémens déchaînés, n'adhérant à la terre que par ma foible gravité ! Je déſirois cependant retourner ſur un Continent plus étendu & plus aſſuré, qui ne pût périr que par une exploſion générale du globe. — Après ſept mois d'abſence & dix-ſept jours de traverſée, j'ai revu enfin ma Patrie, nom précieux & touchant : j'ai joui du plaiſir enchanteur de revoir toute ma famille ; depuis, j'ai partagé la ſucceſſion de mon oncle avec mes frères & mes ſœurs, quoique par ſon teſtament tout m'appartînt. — Leur étonnement m'a cauſé quelque affliction ; c'eſt la ſeule que j'aie reſſentie depuis pluſieurs années.

Spring-Field- 3 Novembre 1773.

ANECDOTE

DE LA FAMILLE DES WILLIAMS ...

LA ville de Springfield, comme la plupart des villes de la Nouvelle-Angleterre, n'eſt remarquable que par l'induſtrie de ſes Habitans. — Une ville, en Amérique, reſſemble à une autre ; & comme elles ne ſont point fortifiées, & que nous avons peu de manufactures, la culture particulière du ſol, la perfection de quelques moulins, un ouvrage à fer, une qualité particuliére de fromages, de beurre ou de beſtiaux ; voilà les objets qui peuvent fixer l'attention d'un voyageur.

Ici tout le monde laboure la terre, depuis le plus pauvre juſqu'au plus riche ; la différence de fortune conſiſte ſeulement dans la différence d'acres poſſédés, & dans l'habileté de les cultiver : ces bonnes gens s'imaginent qu'il ne peut y avoir d'autre genre de bonheur que celui d'être un bon Cultivateur. — Ah ! me diſoit l'autre jour un jeune homme de mes amis, je compte m'embarquer à Hartford (1) pour aller

(1) Capitale de l'Etat de Connecticut.

aux Iſles ; ſi je ſuis aſſez heureux , dans quelques années d'ici , j'acheterai une Plantation ; alors je me marierai , & vous verrez comme je ſerai heureux & content. Le Miniſtre de cette ville n'a ceſſé depuis trente ans de leur fournir les meilleurs exemples de conduite & d'agriculture. Qui ne connoît de réputation le ſavant Eliot , ce digne Eccléſiaſtique , ce vertueux & utile Citoyen ? Qui n'a pas lu ſes Ouvrages Agricoles ? — Pendant mon ſéjour dans cette ville , j'ai converſé avec les principales familles : par-tout j'ai obſervé des maiſons décentes , propres & commodes ; par-tout j'ai trouvé que les habitans travailloient avec la même aſſiduité , comme s'ils ne faiſoient que de s'aſſeoir dans les bois , & de commencer leur carrière. J'en marquai ma ſurpriſe à mon ami P—ers. Vos enfans , lui dis-je , ſont déjà d'un certain âge , ils ſont tous induſtrieux ; pourquoi , dans votre vieilleſſe , ne fumez-vous pas votre pipe en paix au coin de votre feu ? A quoi ſert-il donc ici de vieillir ? — Il eſt vrai que mes enfans ſavent mettre la main à tout ; nous travaillons plus par l'habitude d'être occupés , que par eſprit d'avarice. Quant à moi , que ferais-je les bras croiſés ? — Bientôt je mourrois ſi je ceſſois d'agir ; mon appétit & mon ſommeil ſont achetés par mes fatigues journalières. Croiriez-vous

que j'ai encore assez de vanité pour me croire supérieur à notre jeunesse dans bien des articles? Ma femme ne fait jamais de si beau fil qu'avec le lin que j'ai nettoyé ; je ne dormirois pas tranquille, si je n'avois moi-même semé tous mes grains. — Béniſſez le Ciel, honnête Colon, d'avoir reçu de lui un goût si simple & si naturel, & une constitution si vigoureuse. On m'a dit que vous étiez la première Personne qui ait commencé le défrichement de cette belle Terre? — Cela est très-vrai ; j'ai même aidé à nettoyer celles que j'ai données aux enfans que j'ai établis dans mon voisinage. Quand je suis fatigué, je vais les visiter, & rien ne nous réjouit tant le cœur que de voir notre sang fructifiant sur la terre & se multipliant autour de nous. — Que vous êtes heureux ! Combien y a-t-il que cette Ville (1) a été bâtie ? — Cinquante-un ans. — Quoi! avez vous déjà été sur cette Terre cinquante-un ans? — Non, je n'y suis que depuis quarante-trois années. — Quelle suite de travaux n'avez-vous pas achevés, ainsi que vos voisins? car par-tout je vois les champs bien entourés de pierres ; vos maisons sont larges &

(1) Le mot de *Ville* doit ici s'entendre comme désignant un Canton dont les Plantations sont très-voisines les unes des autres.

bien peintes ; vos vergers annoncent la proſpérité ; vos prairies ſont vertes & unies comme les anciennes prairies de l'Europe : de quels moyens vous êtes vous donc ſervi pour accomplir tant de choſes ? — De l'aſſiduité & de la pérſévérance ; pendant les nuits de lune, ma femme & moi nous allions enſemble entaſſer & brûler le bois que j'avois coupé pendant le jour : auſſitôt que nos enfans ont été aſſez forts, ils nous ont aidé. — Ah ! ſi ce n'avoit été les Sauvages du Canada qui, pendant la dernière guerre avec les François, brûlèrent ma maiſon & ma grange, je ſerois encore bien plus à mon aiſe que je ne ſuis ; mais Dieu a ſingulièrement béni nos travaux depuis & ceux de nos enfans, &, grâces à ſa bonté, ils ſe ſont tous bien comportés. — Où étiez - vous quand les Sauvages arrivèrent ? — J'étois dans ma maiſon ; je n'eus que le tems de conduire ma famille dans notre eſtacade (1), & même je n'aurois pas eu cette bonne fortune ſans le ſéjour qu'ils firent chez notre infortuné voiſin Williams. — Quelle cruelle deſtinée ! Comment cela arrive - t-il ? — Ce jour là il alla malheureuſement labourer un des champs les plus éloignés de ſa maiſon ;

(1) Dans l'origine de toutes les Villes de la Nouvelle-Angleterre, on bâtiſſoit toujours un fort avec des pieux.

il mena avec lui ſes trois enfans, ſa femme étant allée à l'enterrement d'une de ſes tantes. — La plus jeune étoit une fille de trois an, il l'enveloppa dans ſa redingote au pied d'un arbre ; le ſecond garçon de ſept ans conduiſoit les chevaux ; le troiſième, qui en avoit dix, marchoit à côté de la charrue, & avoit ſoin des bœufs. A peine avoit-il tracé ſon premier ſillon vers les bois voiſins, qu'une volée de coups de fuſils fut tirée par les Sauvages qui y étoient cachés ; il n'y eut que le cheval ſur lequel étoit monté le ſecond enfant qui fut tué. Williams, ſenſible au danger de ſa ſituation, abandonna ſon harnois, & prenant dans ſes bras le plus jeune de ſes garçons, s'enfuit avec précipitation vers l'arbre où repoſoit ſa fille ; l'aîné diſtrait par la terreur, frappa du pied contre une ſouche ; il conjura ſon père de s'arrêter & de le ſecourir. Quoique ſenſible au danger du plus petit retard, il s'arrêta cependant, & l'enfant bleſſé lui ſauta ſur le dos ; ainſi chargé, il mit en uſage toute la célérité dont il étoit capable. Dans ce moment, les hurlemens (1) des Sauvages qui le pourſuivoient, éveillèrent ſa fille, qui, toute effrayée, courut vers ſon père : c'étoit l'enfant de ſon cœur. La vue de cet objet chéri lui fit accélérer

(1) Warrhoop.

ſes pas, quoiqu'il fût peſamment chargé, & redoubla, s'il eſt poſſible, l'agitation tumultueuſe de ce moment terrible. Il arrive enfin, ſaiſit ſon cher enfant qu'il embraſſe avec avidité : ſans perdre un inſtant, il cherche à s'élancer par-deſſus les paliſſades de ſon champ ; mais, manquant ſon jet, il tombe en arrière : alors les Sauvages, comme un vautour qui s'élance ſur ſa proie, redoublèrent leurs pas, & lui ouvrirent la tête avec leurs toméhawks dans l'inſtant où il ſe relevoit. Ces trois malheureux enfans furent noyés, inondés du ſang de leur père, qui couloit à grands flots de cette terrible bleſſure. — Quel ſpectacle pour des hommes ! Ils ne tuèrent cependant pas les enfans ; ils ſe contentèrent de les attacher au pied d'u arbre, pendant qu'ils brûloient les maiſons & les granges que vous voyez de l'autre côté de la rivière : auſſi tôt que nous fûmes aſſemblés, ils s'enfuirent.

Les deux garçons furent rachetés à la paix ; mais habitués à la vie ſauvage, ils ne voulurent point reſter avec leur mère ; pluſieurs fois ils eſſayèrent de s'échapper : elle fut enfin obligée de les envoyer aux Iſles, où le ſecond mourut : l'aîné occupe aujourd'hui la plantation de ſon père. Toutes les prières, toutes les ſollicitations des parens de la fille, n'ont jamais pu la

la perſuader de revenir : elle a épouſé un Sauvage; elle dit qu'elle eſt heureuſe, & qu'elle n'a beſoin de rien. — Tout extraordinaire que ce fait puiſſe vous paroître, nous en avons mille exemples. — Quelle peut être la cauſe d'un goût, d'un apoſtaſie ſi ſinguliere ? Le progrès ordinaire de l'eſpèce humaine eſt de l'état ſauvage à l'état civiliſé : ici, nous voyons cet ordre renverſé.

Si vous voulez, nous irons voir le voiſin Williams, continua mon ami; il vous fera voir ce fait recordé dans les Regiſtres de notre Ville. — J'obſervai que le récit de cet homme étoit interrompu par des ſoupirs profonds; il ſembloit ſe reprocher d'avoir été, en quelque ſorte, la cauſe de la mort de ſon père. Il me dit que, ayant été bleſſé à la tête, il ne put marcher; ſur quoi les Sauvages ſe déterminèrent à le brûler : en conſéquence de cette réſolution, ils l'attachèrent à un arbre, & obligèrent ſon frère d'apporter le bois qui devoit le conſommer. Un inſtant avant le commencement de la cérémonie, une des Sauvageſſes hurla, & annonça qu'elle hurloit pour la mort d'un fils qu'elle avoit perdu il y avoit ſept lunes; elle m'adopta : c'eſt à cette adoption providencielle que je dois la vie. Dans ce grand cercle de ſituations, de dangers, que produiſent ſouvent les ſcènes va-

riées de cette vie, celle-ci eſt, je crois, une des plus amères. Puiſſe l'Être ſuprême délivrer mon plus cruel ennemi d'une ſituation ſemblable!

ST. JOHN.

Baltimore, premier Août 1777.

L'HUMANITÉ
RÉCOMPENSÉE.

LES détails d'une action humaine & généreuſe, au milieu des fureurs d'une guerre civile, reſſemblent à ces inſectes luiſans (1) qui voltigent ſur la ſurface des prairies au milieu de nos orages. Qu'il eſt doux d'en avoir à raconter!

Avant même que le premier ſang eut été répandu à Boſton, le zèle bouillant & amer du Lord Dunmore, Gouverneur de la Virginie, accéléroit par tous les moyens poſſibles, les progrès déjà violens de l'animoſité & de la haine des Colons de cette Province. — Quelque tems avant l'époque où il fut obligé d'abandonner ſon Gouvernement, il donna le commandement d'un cutter de ſeize canons à M. James Gilchriſt,

---

(1) Glow-Worms.

mon ami intime, avec ordre de croiſer ſur les côtes de la Caroline Septentrionale, & d'intercepter les Vaiſſeaux venant de Charles-Town. — Pluſieurs vaiſſeaux Anglois avoient auparavant commis des déprédations ſur ces mêmes côtes, pour ſe procurer des vivres qu'on leur refuſoit par-tout. — Mon ami ſe trouvant pendant ſa croiſière dans la même néceſſité, mouilla au milieu de la Baie de ***, & fut à terre, dans ſon canot, accompagné de huit hommes armés. — il chemina vers la première Plantation qu'il apperçut. A peine y fut-il entré, que la Maîtreſſe de la maiſon lui tint le diſcours ſuivant : « — Vous voilà donc encore, voleurs » & pirates Anglois ? que vous avons nous donc » fait qui puiſſe vous engager à venir de ſi loin » nous piller & détruire nos maiſons ? — Je » n'ignore pas ce que votre Gouverneur Ecoſ- » ſois vient de faire dans la Virginie. Forcés » de vous embarquer, vous n'avez donc plus » d'autres reſſources que de venir déſoler nos » côtes iſolées & ſans defenſe ? Allez, allez- » vous-en dans votre Patrie, & dites à vos gens » que nous ne voulons plus de vous ». — Que » vous ai-je donc fait, ma chere femme ? vous » m'inſultez avant que j'aye ouvert la bouche : » ai-je l'apparence d'un voleur & d'un aſſaſſin ? » — Je ſuis venu à terre pour acheter les provi-

» fions dont j'ai beſoin ; & vous me couvrez d'in-
» jures avant que je vous aye communiqué mes
» propoſitions. — Vendez-moi les moutons &
» les volailles que je vous demande, & comptez
» que, quelle qu'ait été la conduite de mes Com-
» patriotes, mon intention eſt de vous payer
» honnêtement ce que vous exigerez ». — Frappée de ce diſcours, auquel elle ne s'attendoit pas, elle lui fit mille excuſes, & lui demanda ce qu'il déſiroit avoir ? — » Six moutons & autant de
» volailles que vous voudrez nous délivrer, ré-
» pondit-il ». — Le marché fut bientôt conclu, & le tout honnêtement payé. « Ah ! dit-elle, ſi
» tous les Anglois en euſſent agi ainſi, nous ſe-
» rions encore amis ; — mais pour vous prou-
» ver que je ne ſuis point ingrate, recevez
» l'avis le plus ſalutaire que je puiſſe vous don-
» ner. — Dès que mon mari vous a apperçu,
» il a monté à cheval & eſt allé aſſembler le
» voiſinage. Hâtez-vous ; les circonſtances où
» vous êtes n'admettent aucun délai : ils peu-
» vent arriver à l'inſtant ». — Mon ami profitant de l'avis de cette femme, ſe rembarqua précipitamment. — A peine furent-ils à une portée de canon du rivage, qu'il apperçut trente-ſept hommes bien montés ; ils vinrent au bord de la mer, tirèrent leurs fuſils, & leur dirent une foule d'injures. Par le moyen de ſa lunette, il

obſerva une femme qu'il crut reconoître pour la Maitreſſe de la Plantation qu'il venoit de quitter. — Son humanité & ſa généroſité ſe trouvèrent ainſi heureuſement récompenſées.

Le même ami étant à bord de la frégate la Galatée, allant à l'expédition de Penobſcot, fut envoyé viſiter un petit vaiſſeau qui, après deux heures de chaſſe, avoit amené : il y trouva cinq familles qui, ruinées par les malheurs de la guerre, alloient à la rivière de Kennébeck y chercher un nouvel aſyle & la paix. A peine fut il arrivé ſur le pont, que les femmes & les filles, les larmes aux yeux, ſe jettèrent à ſes genoux, & implorèrent la clémence du Capitaine (1). — » Nous n'avons à » bord, dirent-elles, que quelques lits échappés » à l'incendie de nos maiſons, quelques uſtenſi- » les de labourage & peu de proviſions : cette » cargaiſon n'eſt pas aſſez riche pour des An- » glois. — Nous avons, il eſt vrai, dix-ſept » brebis & trois cents livres de fromage ; pre- » nez-les, &, pour l'amour de Dieu, ne ſaiſiſ- » ſez pas notre vaiſſeau, qui fait la ſeule & » unique richeſſe de plus de trente perſonnes : » c'eſt tout ce qui nous reſte de ce que nous » poſſédions ; car nous avons abandonné nos

(1) Reid.

» terres, & vos amis ont brûlé nos maiſons. — De retour à bord de la Galatée, (1) il fit un tableau ſi touchant de l'état où étoient ces malheureuſes familles, que le Capitaine, à ſa prière, leur fit ſignal de hiſſer leurs voiles & de pourſuivre leur route. — Ah! mon ami, m'a-t-il dit pluſieurs fois, quel excellent baume ces deux actions généreuſes ont mis dans mon cœur navré par des circonſtances antérieures! quel plaiſir doux & durable je trouve dans ce charmant ſouvenir! Pourquoi les hommes ſe privent-ils d'une jouiſſance ſi intime, & commettent-ils tant d'actions horribles, qui ne manquent jamais de les tourmenter par les remords & les regrets?

ST. JOHN.

(1) Frégate Angloiſe.

Albany, 18 Novembre 1778.

PENSÉES

Conçues en entrant dans un Hôpital Militaire.

Anecdote d'un Soldat reconnoiſſant.

QUI peut entrer dans un Hôpital Militaire, ſans être vivement affecté à l'aſpect des maux produits par la guerre? Oſerai-je approfondir les penſées qui viennent m'accabler à la vue de ce grand théâtre de misère? oſerai-je les écrire? Hélas! ce qui ſe paſſe dans les Hôpitaux eſt plus affligeant pour l'humanité, que toutes les horreurs d'un champ de bataille. Dans la chaleur du combat, la douleur des bleſſures n'eſt point accompagnée de cette langueur, de cet accablement qui la rend inſupportable. Mais voyez ce Soldat intrépide que l'on traîne à l'Hôpital; dans ce moment, il s'évanouit comme un foible enfant: ce généreux enthouſiaſme qui ſoutenoit ſon héroïſme, qui ſuppléoit aux forces de ſon corps, cette ſource du vrai courage eſt tarie; elle s'eſt écoulée ſur la terre avec ſon ſang.

— A peine eſt-il entré, que ſon ame eſt flétrie, pour la première fois, par la puſillanimité, ſuite de la fièvre dévorante & des douleurs aiguës. Il gémit, il pleure, & demande en vain, à ceux qui l'environnent, quelques ſentimens d'humanité, quelqu'attention. — » Hélas! ſe » dit-il à lui-même, ſi j'étois dans mon pays, » parmi mes parens, on auroit ſoin de moi: » mais ſous ce ciel étranger, environné de per- » ſonnes dont les cœurs ſont endurcis par le » ſpectacle habituel des maux, je me trouve » iſolé au milieu de la foule; la longueur des » jours, l'inſomnie des nuits me tourmentent, » m'excèdent; je ſuis également accablé de mes » douleurs & de celles des autres. « — Sa ſanté, ſes membres & ſa vie étoient ſon unique tréſor; il en a fait le ſacrifice; que pouvoit-il offrir de plus ?... Cependant, expoſé à une mal-propreté dégoûtante & aux inſectes qui le dévorent, confié aux ſoins d'un Chirurgien négligent, ce brave Soldat, qui a contribué, de ſon ſang, au triomphe, à la gloire, à la puiſſance de ſon Chef ou de ſa Patrie, n'en reçoit, pour tout ſalaire, qu'un grabat, un foible abri qui le défend à peine des injures de l'air.

Le ſyſtême d'humanité qu'ont adopté les Européens dans leurs guerres, devroit, ce me ſemble, ſe déployer, ſur-tout dans les Hôpitaux,

& influer ſur l'approviſionnement des vivres, ſur le traitement des malades & des bleſſés. C'eſt dans ces Maiſons de Charité que j'aimerois à voir la généroſité nationale éclater dans toute ſon étendue; c'eſt-là que l'aſſiduité du Paſteur zélé, l'habileté des Médecins, l'attention des Gardes devroient démontrer l'intention bienfaiſante des Gouvernemens; c'eſt-là, ſurtout, qu'il faudroit prévenir les monopoles cachés, qui renverſent ſouvent les meilleurs établiſſemens: quel bonheur alors pour le Citoyen, de voir ces infortunés devenir ſenſibles à la reconnoiſſance de la Patrie, & trouver quelque adouciſſement à leurs peines! La théorie de ces établiſſemens eſt toujours ſéduiſante; mais l'adminiſtration eſt ſouvent remplie de fautes énormes. Combien de fois n'arrive-t-il pas que les Médecins ſont ſans expérience, les médicamens compoſés de mauvaiſes drogues, que les Gardes ſont des femmes dures & ſujettes à l'ivrognerie? Combien n'en ai-je pas vu, ſourdes à la voix de la douleur, dormir au milieu des gémiſſemens?

Prenons pour modèles les Hôpitaux de Québeck & de Montréal; ils ſont dirigés par des Religieuſes dont j'ai admiré plus d'une fois la douceur & la tendre charité. — Quel zèle que celui qui ſe conſacre à l'aſſiſtance des malades!

c'eſt un emploi digne de la Couronne divine à laquelle elles aſpirent. Qu'il eſt beau de les voir donner leur vie, les beaux jours de leur jeuneſſe, à l'emploi dégoûtant de panſer des corps infectes, des bleſſures & des ulcères! L'aſſiduité de ces femmes, leur propreté, le doux ſon de leur voix, les grâces de leur figure, répandent autour d'elles la conſolation, le bien-être & la ſanté. Nos Hôpitaux ne ſont point ſi bien tenus, quoiqu'ils ſoient dirigés avec le plus grand ſoin & aidés des ſecours de la charité la plus fervente : je ne connois que celui de Philadelphie qui puiſſe leur être comparé ; il a été fondé, vous le ſavez, par les Quakers, & peut être regardé comme le plus propre, le plus commode, le mieux gouverné de tout le Continent. On dit que dans pluſieurs Royaumes, les Hôpitaux ſont des gouffres qui engloutiſſent tout ce qui prend refuge dans leur enceinte ; des aſyles trompeurs, où la mauvaiſe adminiſtration, le défaut de charité & l'affreuſe cupidité poignardent & tuent. — Si j'étois réduit à n'avoir ni feu, ni lieu, & que je tombaſſe malade, j'irois d'abord à Montréal ; ſi je ne pouvois y être admis, je m'adreſſerois aux bons Quakers : on me guériroit, ou je mourrois en paix. — Permettez-moi de joindre aux obſervations précédentes, une Anecdote qui ſemble

avoir quelque analogie à ce ſujet : que je la place où je voudrai, elle doit plaire à un cœur généreux comme le vôtre.

St. John.

A Albany, 18 Novembre 1778.

EXTRAIT

D'une Lettre du Docteur de M—ro.

Quelques affaires m'ayant appellé ici, j'allai viſiter l'Hôpital où étoient pluſieurs malades de notre armée ; j'obſervai avec plaiſir qu'il n'y avoit point d'épidémie. En paſſant dans la grande ſalle du milieu, j'apperçus un Soldat dont la contenance me frappa ; il me regardoit très-attentivement : enfin il m'appella ; je m'approchai, &, m'étant aſſis ſur ſon lit, je lui prêtai l'oreille. » Je ſuis étranger, me dit-il ; » cependant, ne pourrez-vous ajouter foi aux » paroles d'un Soldat Américain ? .... Le tems » de mon engagement eſt preſque fini ; j'ai un » déſir extrême de retourner dans ma famille, » parce que j'ai ouï-dire que mon frère eſt » mort. — J'ai trouvé un homme pour me rem-

» placer dans le Régiment : mon père poſsède » un bien conſidérable dans la Virginie ; que » penſerez-vous de moi, ſi je vous demande 100 » piaſtres ? avec cet argent, je puis payer la » ſomme dont je ſuis convenu, ſortir de cet » Hôpital & rejoindre mes parens. — J'ai le » plus grand déſir de quitter ce canton avant la » chûte des neiges, qui eſt très-prochaine : » nous n'avons point de Poſtes ; il ne me reſte » par conſéquent aucun moyen d'informer mes » parens de ma fâcheuſe ſituation. » — Frappé de cette demande hardie, mais honnête, j'examinai attentivement les traits de ſon viſage ; je conſultai l'impreſſion ſecrète que produiſit ſur moi ſa phyſionomie : je crus voir le caractère de l'honnêteté, & je lui accordai la ſomme qu'il m'avoit demandée. — La ſurpriſe que ma facilité lui cauſa, lui coupa la parole pendant un moment ; mais bientôt il verſa des larmes qui le ſoulagèrent extrêmement ; c'étoient celles de la plus vive reconnoiſſance : il en baigna mes mains, & me remercia de la façon la plus énergique. Quelques jours après, il vint me voir, m'informa plus particulièrement de l'état de ſa famille, renouvela les proteſtations du paiement au premier Février ſuivant. — Je n'avois nulle inquiétude, & s'il ne m'avoit jamais rendu la ſomme que je venois de lui prêter, je n'aurois

pas tout perdu ; car j'avois joui d'un plaisir exquis dans l'action que je venois de faire, & j'en jouis encore quand j'y pense. — Je crois voir encore tous les gestes de ce jeune homme, tous les traits de son visage exprimer le retour de l'espérance & du bonheur ; je crois encore entendre le cri de sa reconnoissance, s'élever vers son bienfaicteur & vers le Ciel.

Cinq semaines après son départ, je reçus une lettre de son père, de sa mère & de son oncle, dont je vous envoie une copie, (car aussi longtemps que je vivrai, j'en conserverai l'original.) Dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez des offres qu'ils me font, & ce que je dois faire ? — Si j'accepte ce retour étonnant de leur gratitude, je serai regardé comme un mercenaire qui n'a obligé qu'à dessein d'augmenter sa fortune ; si je refuse entièrement, ne pourra-t-on pas m'accuse d'orgeuil ? je ne sais que faire : irai-je demeurer & vivre parmi des Etrangers, en vertu de cette singulière adoption ? Je m'exposerai peut-être aux reproches de mes amis ; car ce n'est pas l'opinion du public que je redoute. Informez-moi, je vous prie, de votre opinion.

Adieu M—ro.

Virginie, Culppeper County, 27 Décembre 1778.

J'AVOIS deux fils, l'un a déjà péri dans ces tems orageux, mais il eſt mort en défendant ſa Patrie ; l'autre alloit diſparoître auſſi, & vous l'avez conſervé en lui donnant les moyens de venir rejoindre ſes parens : déjà affligé par la mort du premier, je devenois de jour en jour plus malheureux, par la crainte de ne revoir jamais le ſecond. Sans vous, peut-être ſerions-nous aujourd'hui ſans enfans. — Mais, dites-nous, quel eſt le motif qui vous a déterminé à cette généreuſe action ; à choiſir notre enfant parmi tant d'autres qui méritoient également votre attention ? — Bénie ſoit la main inviſible qui vous a conduit ſecrètement vers ſon lit, & vous a fait écouter attentivement ce qu'il avoit à vous propoſer. — Il nous a informé que ce jour étoit le 14 d'Octobre ; qu'il ſoit dorénavent l'époque d'une joie annuelle dans ma famille : je le conſacre, afin qu'il ſoit diſtingué des autres par les remercîmens les plus fervens à l'Etre Suprême, par une ſuſpenſion de travail ; par les plaiſirs innocens. — Mes eſclaves partageront avec nous la joie inſpirée par ce doux ſouvenir : permettez qu'ils entrent

pour quelque chose dans cette reconnoissance générale : ne mépriſez pas la part qu'ils y prennent, car ce ſont des hommes, & je les ai toujours traités comme tels. — Vous avez procuré à notre fils la ſanté, la liberté, le plaiſir de revoir ſes parens ; que de bienfaits ! Heureuſement ce jeune homme a beaucoup d'amis & de parens, ſans cela le poids de ſa reconnoiſſance ſeroit trop difficile à ſupporter. Il m'a dit que vous n'aviez jamais été père ; vous ne pouvez donc connoître ma joie, ni les ſenſations paternelles qui tranſportent mon cœur ; la ſoigneuſe Nature les cache, comme un tréſor, à ceux auxquels elle n'a point donné d'enfans. Nous ne nous connoiſſons pas, il eſt vrai ; mais les hommes vertueux ſont unis par les liens d'une conſanguinité intellectuelle. — Dorénavant, regardez-moi comme votre ami ; je ne négligerai rien pour mériter ce nom : par la Loi de la Nature, je ſuis le père de mon enfant ; vous êtes le père adoptif que la Nature lui a donné dans le moment critique de l'abandon & de l'indigence ; nous ſommes donc frères : faſſe le Ciel que cette union nouvelle ſoit à jamais durable !... Venez nous joindre, venez partager avec nous la poſſeſſion & la jouiſſance de tout ce que nous avons : vous êtes déjà incorporé dans notre famille : — venez prendre poſſeſſion de cette

chaiſe, qui vous attend à notre table. — Ma femme! — mais qui peut exprimer les chagrins, l'affliction, la joie, la ſurpriſe, l'amour & tous les différens mouvemens de la ſenſibilité maternelle! — ce n'eſt que par le *ſerrement* énergique de ſes mains, par ſes larmes, ſes ſourires; que vous pourrez recueillir toute l'étendue de ſa reconnoiſſance : non-ſeulement notre famille entière, mais tout notre voiſinage, auquel votre nom eſt déjà devenu cher, vous recevra comme vous le méritez, & vous convaincra qu'il y a encore des ames qui n'ont pas perdu, dans les cruautés de cette guerre, les ſentimens qui diſtinguent les hommes vertueux. — Pour vous convaincre que cette Lettre n'eſt pas formée de paroles vagues, inſpirées par la joie ſoudaine, de ſentimens qui bientôt s'évaporent & s'oublient; pour vous convaincre que l'impreſſion faite ſur nos cœurs par votre généroſité, ſera auſſi durable que le ſervice que vous nous avez rendu; le porteur de cette Lettre, qui eſt le fils de mon frère, vous délivrera un contrat authentique & légal de la moitié de la Plantation de ***, accompagné d'un Nègre que je vous donne, d'un ſecond venant de mon fils, d'un troiſième venant de la mère de ma femme, & d'un Eſclave que vous offrent chacun de mes frères. Ce contrat, ainſi que le billet

Billet de vente, comme vous le verrez par l'endoſſement, ſont ſignés, ſcellés & recordés, ſuivant la Loi. — Cette nouvelle propriété eſt irrévocablement la vôtre.

Heureux ſi notre ſol, notre Gouvernement, notre climat, peuvent vous perſuader de réſider parmi nous! — Uniſſez ce petit préſent à votre fortune; venez demeurer en Virginie, ou vos talens, votre mérite & votre humanité ſont déjà connus, & vous procureront tous les avantages que peut produire l'eſtime d'une famille reconnoiſſante, & d'un voiſinage éclairé. —Puiſſe le Meſſager que j'envoie, vous trouver ſain & ſauf, & vous amener dans nos bras.

*WILLIAM***. ARTHUR***. SUSANNAH***.*

Germanflats, 17 Janvier 1778.

DESCRIPTION

D'UNE CHUTE DE NEIGE,

Dans le Pays des Mohawks, ſous le rapport qui intéreſſe le Cultivateur Américain.

L'HOMME, doué du plus foible dégré d'intelligence, ne peut habiter quelque climat de la terre que ce ſoit, ſans faire, même involon-

tairement, les obſervations les plus utiles ſur les différens phénomènes qui perpétuellement le menacent & l'environnent ; la moindre ſenſibilité ſuffit pour être frappé d'un mêlange d'effroi & d'admiration à la vue des combats des élémens. Ces orages électriques, qui embrâſent & qui bouleverſent l'atmoſphère ; ces inondations déſolantes ; ces ouragans deſtructeurs, ces gelées ſubites & pénétrantes, ces chûtes de neige qui, dans une nuit, couvrent toute une région, ces jours de chaleurs brûlantes : comment contempler toutes ces choſes, ſans ſe demander à ſoi-même où reſide la cauſe de tant de merveilles ; quelle eſt la main qui les dirige ? Que l'homme eſt foible en comparaiſon de tout ce que la Nature a mis ſur ſa tête & ſous ſes pieds ?

Parmi les caractères phyſiques, naturels à ce climat, nul ne m'a paru plus frappant que le commencement de nos hivers, & la véhémence avec laquelle ſes premières rigueurs ſaiſiſſent la terre ; rigueurs qui deſcendent du Ciel, & deviennent cependant une de ſes plus grandes faveurs : car, que ferions-nous ſans le volume immenſe de nos neiges bienfaiſantes ? Graces à leur chûte, nous recueillons abondamment les fruits de notre culture. Ce déluge d'eau congelée eſt, malgré ſa rigoureuſe apparence, comme un

vaſte manteau qui protège & échauffe les herbes & les grains de nos champs. Ce moment influe ſur tout le gouvernement des animaux d'une grande ferme ; forcés d'abandonner l'herbe & les pâturages de nos champs & de nos prairies, ils paſſent ſoudainement aux fourages, aux grains, & aux autres proviſions que l'Homme a raſſemblées, lorſque la végétation enrichiſſoit la ſurface de la terre. — Voici le période où les fonctions d'un grand Cultivateur deviennent plus étendues & plus aſſujettiſſantes. — Il faut qu'il tire de ſes magaſins toutes les branches de ſubſiſtance dont il a beſoin ; il faut qu'il prévoie ſi ſes proviſions ſeront ſuffiſantes pour maintenir tous ſes beſtiaux pendant le cours de ce long engourdiſſement, qui ſouvent comprend la moitié de l'année ; il faut qu'il partage chaque claſſe d'animaux, de peur que les plus forts n'incommodent les plus foibles ; il faut qu'il cherche l'endroit le plus convenable pour les abreuver, la voie la moins gliſſante ; il faut qu'il ouvre des chemins de communication, qu'il joigne ſon traîneau à ceux de ſes voiſins, pour affaiſſer la neige de la grande route, & la tenir ouverte ; qu'il ſache prévenir les maladies, les accidens, & y remédier quand ils arrivent. — Que de prévoyance, de connoiſſances & d'activité pour l'approviſion-

nement de ſa maiſon, l'habillement & la nourriture d'une famille conſidérable, pendant l'eſpace de cinq mois ! Les animaux de la Plantation, les Maîtres de cette famille ne pouvant plus tirer leur ſubſiſtance que des farines moulues & ſerrées avant les gelées, des viandes ſalées, fumées & diſpoſées avec ſoin, par l'induſtrie de ſa femme : ah ! voilà le vrai tréſor du Cultivateur Américain ! Qu'il laboure, qu'il s'épuiſe en ſueurs ; qu'il faſſe produire à la terre les fruits les plus exquis & les meilleurs grains. Si l'économie de ſa femme ne correſpond point à ſa vigilance, il ne verra point de bons mets ſur ſa table, il portera du linge ou des habits groſſiers, pendant que ſon voiſin, plus heureux, quoique moins riche, ſera nourri d'une façon ſimple, mais exquiſe, & vêtu avec toute la décence & la propreté poſſible. Avec une femme vraiment induſtrieuſe, il n'y a pas un de nos Colons qui ne vive plus heureuſement qu'aucun Cultivateur Européen.

Auſſitôt après la chûte des feuilles, nos différentes récoltes, telles que celle des pommes de terre, maïs, topinambours, &c. rempliſſent le cours des journées Américaines. Les Sauvages nous ont communiqué leurs lumières locales. — Il nous eſt aiſé de prévoir quel hiver

nous aurons par le nombre des feuilles qui couvrent les épis du maïs, par le procédé des écureuils, quand ils les enlèvent de nos champs, &c. Tout homme prudent doit ſe préparer à la ſaiſon la plus rude que la nature puiſſe nous donner; les détails qui ſont alors néceſſaires, vous ſurprendroient; il faut d'abord examiner attentivement les étables, les appentis, les cours des granges, les hangards, les diviſions dans leſquelles les beſtiaux doivent être enfermés, les rateliers portatifs ou fixes, les auges, les mangeoires, &c. Il faut réparer ce qui dépérit, remettre en place ce qui eſt néceſſaire; les approviſionnemens de paille de maïs, de foin, de paille ordinaire, exigent des endroits sûrs & convenables à l'abri de la pluie & de la neige.

Les cochons bien engraiſſés vont nous procurer les proviſions de l'été prochain, ainſi que les différens mets que les femmes habiles ſavent en tirer. Le bœuf va nous nourrir de la meilleure des viandes; après tant d'années de ſervices, il s'offre enfin en ſacrifice; ſon ſuif réjouit & éclaire la famille; ſa peau couvre nos pieds & les garantit des pluies, des boues & des gelées; ſon poil & ſa bourre donnent à nos plafonds une ſolidité nouvelle: la nature ne pouvoit créer un animal qui pût nous être

plus utile. Les pommes desséchées, les fruits, le cidre, le beurre, les farines différentes, tout doit être prêt & en sûreté au-dehors comme au-dedans.

Les grandes pluies viennent enfin & rempliſſent les ſources, les ruiſſeaux & les marais, pronoſtic infaillible ; à cette chûte d'eau ſuccède une forte gelée, qui nous amène le vent de nord-oueſt ; ce froid perçant jette un pont univerſel ſur tous les endroits aquatiques, & prépare la terre à recevoir cette grande maſſe de neige qui doit bientôt ſuivre : les chemins auparavant impraticables, deviennent ouverts & faciles. Quelquefois après cette pluie, il arrive un intervalle de calme & de chaleur, appelé l'*Eté Sauvage ;* ce qui l'indique, c'eſt la tranquillité de l'atmoſphère, & une apparence générale de fumée. — Les approches de l'hiver ſont douteuſes juſqu'à cette époque ; il vient vers la moitié de Novembre, quoique ſouvent des neiges & des gelées paſſagères arrivent long-tems auparavant.

Quelquefois nos hivers s'annoncent ſans pluies, & ſeulement par quelques jours d'une chaleur tiède & fumeuſe, par le hauſſement des fontaines, &c. Dans ce cas, la ſaiſon ſera moins favorable, parce que les communications, dont on a tant beſoin, ſeront moins

libres ; c'eſt alors qu'ils faut s'applaudir de ſa prévoyance ; car il ſeroit trop tard de remédier aux choſes négligées. Bientôt le vent de nord-oueſt (ce grand meſſager du froid) ceſſe de ſouffler ; l'air s'épaiſſit inſenſiblement, il prend une couleur griſe ; on reſſent un froid qui attaque les extrêmités du nez & des doigts ; ce calme dure peu ; le grand régulateur de nos ſaiſons commence à ſe faire entendre ; un bruit ſourd & éloigné annonce quelque grand changement. — Le vent tourne au nord-eſt ; la lumière du ſoleil s'obſcurcit, quoiqu'on ne voie encore aucun nuage ; une nuit générale ſemble approcher, des atomes imperceptibles deſcendent enfin ; à peine peut-on les appercevoir ; ils approchent de la terre comme des plumes dont le poids eſt preſque égal à celui de l'air. — Signe infaillible d'une grande chûte de neige.

Quoique le vent ſoit décidé, on ne le ſent pas encore ; c'eſt comme un zéphyr d'hiver ; inſenſiblement le nombre ainſi que le volume de ces particules blanches devient plus frappant, elles deſcendent en plus grands flocons ; un vent éloigné ſe fait de plus en plus entendre, accompagné comme d'un bruit qui augmente en s'approchant. — L'élément glacé ſi fort attendu, paroît enfin dans toute ſa pompe

boréale ; il commence par donner à tous les objets une couleur uniforme. — La force du vent augmente, le calme froid & trompeur ſe change ſouvent en une tempête, qui pouſſe les nues vers le ſud-oueſt avec la plus grande impétuoſité : ce vent heurle à toutes les portes, gronde dans toutes les cheminées, & ſiffle ſur les tons les plus aigüs, à travers les branches nues des arbres d'alentour. — Ces ſignes annoncent le poids, la force & la rapidité de l'orage. — La nuit arrive, & l'obſcurité générale augmente encore l'affreuſe majeſté de cette ſcène : ſcène effrayante pour ceux qui ne l'ont jamais vue. Quelquefois cette grande chûte de neige eſt précédée par un frimat qui, comme un vernis brillant, s'attache à la ſurface de la terre, aux bâtimens, aux arbres & aux paliſſades. — Phénomène fatal aux beſtiaux ! Mélancoliques & ſolitaires, ils cherchent quelque abri ; & ceſſant de brouter, ils attendent, le dos au vent, que l'orage ſoit paſſé.

Quel changement ſubit ! du ſoir au lendemain le tableau de l'automne a diſparu ; la nature s'eſt revêtue d'une ſplendeur univerſelle ; c'eſt un voile d'une blancheur éclatante, contraſtée par l'azur des Cieux. — Des chemins bourbeux & pleins de fange, deviennent des chauſſées glacées & ſolides. Que diroit un Africain, à la

vue de ce phénomène du nord ; lui qui a paſſé ſa vie à trembler ſous les éclairs, ſous les foudres du tropique, & à brûler ſous ſon ſoleil vertical ?

L'allarme eſt répandue de tous côtés ; le maître, ſuivi de tous ſes gens, court vers les champs où ſont les beſtiaux ; les barrières ſont ouvertes ; il les appèle & les compte à meſure qu'ils paſſent devant lui. — Les bœufs & les vaches, inſtruits par l'expérience, ſavent retrouver l'endroit où l'hiver précédent ils avoient été nourris. — Les plus jeunes les ſuivent ; tous marchent à pas lents. — Les poulains, d'une approche difficile, lorſqu'ils étoient libres & ſans contrainte, ſoudainement privés de cette liberté, deviennent plus doux & plus dociles à la main qui les approche & les careſſe. — Les moutons, chargés de leurs toiſons, dont le poids eſt augmenté par la neige, avancent lentement ; leurs cris continuels annoncent leurs embarras & leur terreur. — Ce ſont eux qui fixent nos premiers ſoins & notre première attention. — Bientôt les chevaux ſont conduits à leurs écuries, les bœufs à leurs étables ; le reſte, ſuivant l'âge, eſt placé ſous les hangards & ſous les diviſions qui leur ſont aſſignées. — Tout eſt en ſûreté ; il n'eſt pas encore néceſſaire de leur donner du foin, ils ont beſoin de l'aiguillon de

la faim pour manger volontairement le fourrage desséché, & oublier l'herbe dont ils se nourrissoient la veille.

Le Ciel soit béni! tout est à l'abri de l'inclémence de l'air; l'œil vigilant du Cultivateur a présidé à chaque opération, &, comme un bon maître, il a pourvu au salut de tous; nul accident n'est arrivé. — Il revient enfin chez lui, non sans beaucoup de peine, marchant sur une couche de neige qui a déjà rempli les chemins. Ses habits simples, mais chauds & commodes, sont couverts de frimats & de glaçons; son visage, battu par le vent & les floccons de neige, est rouge & enflé. — Sa femme, ravie de le voir revenu avant la nuit, l'embrasse en le félicitant; elle lui offre une coupe de cidre mêlé avec du gingembre, & pendant qu'elle prépare les vêtemens dont elle veut qu'il se couvre, elle lui raconte les soins qu'elle a pris aussi de ses canards, de ses oisons & de toutes ses autres volailles. — Département moins étendu, à la vérité, mais non moins utile.

La douceur de cette conversation est traversée par un souci qui la trouble. — Les enfans avoient été envoyés le matin à une école éloignée; le soleil luisoit, il n'y avoit nulle apparence de neige; ils ne sont point encore revenus: où peuvent-ils être? Le maître a-t-il eu

assez d'humanité, pour rester avez eux & prendre soin de son petit troupeau, jusqu'à l'arrivée du secours ? Ou bien, ne pensant qu'à lui-même, les a-t-il abandonnés ? Elle communique ses pensées allarmantes à son mari, qui, déjà en secret, partageoit ses inquiétudes ; il ordonne à un des nègres, d'aller à l'école avec *Bonny*, la vieille & fidèle jument, dont la fécondité lui a été si utile. *Tom* vole, obéit, la monte sans selle & sans bride, & la précipite à travers l'orage & le vent : les enfans étoient à la porte, attendant, avec impatience, le secours paternel ; le maître les avoit laissés. — A peine ont-ils reconnu *Tom le bon nègre*, qu'ils poussent un cri de joie ; elle est augmentée par le plaisir de s'en retourner, à cheval ; après en avoir placé deux derrière, il met le troisième devant lui. *Râchel*, la fille d'une pauvre veuve du voisinage, voit, les larmes aux yeux, ses camarades pourvus d'un cheval & d'un nègre ; cruelle mortification ! car il y en a pour tous les âges. « *Râchel* va-t-elle rester seule, leur » dit-elle ? Ma mère n'a ni monture, ni escla» ve ; » c'est la première fois que l'enfant est devenu sensible à sa situation, & qu'elle a fait de semblables réflexions. — Sa pauvre mère fait les vœux les plus ardens pour qu'un charitable voisin daigne la ramener ; car elle ne sait

comment abandonner ſes deux vaches & ſa geniſſe, qui, fuyant l'orage, viennent d'arriver des bois; ſes cinq brebis qui la ſuivent, & lui demandent, par leurs longs bêlemens, un abri contre la neige & le vent. — Le Ciel exauce ſes prières. Le Nègre touché des pleurs de *Râchel*, & pour plaire aux enfans de ſon maître, après pluſieurs eſſais, la place ſur le col de *Bonny*. — Il la tourne enfin vers l'orage, (car ils alloient à l'eſt) tous s'écrient & ont peur de tomber; mais bientôt enhardis, ils s'attachent à *Tom*, qui devient leur point d'appui. — *Bonny*, connoiſſant la riche cargaiſon dont elle eſt chargé, avance lentement, avec une patience & une adreſſe admirable; à chaque pas, elle lève les jambes audeſſus de la neige, & marche avec la timidité de la prudence.

Ils arrivent; le père & la mère impatiens & inquiets, s'étoient déjà avancés juſqu'à la grande barrière; ils prennent chacun un enfant dans leurs bras. — Quelle joie réciproque! L'idée du danger évité l'augmente encore. — On les ſecoue, on les broſſe, on les change, on les réchauffe, on les plaint, on les embraſſe; la peur, la neige & l'effroi diſparoiſſent. — Alors le biſcuit au lait, le bon fromage, le gâteau de pommes, la taſſe de thé bien ſucrée, ſont mis ſur la table: ils ſont heureux, & vous auriez

partagé leur bonheur, j'en ſuis sûr, ſi vous aviez été témoin de cette petite ſcène. Le genre de vie des Cultivateurs Américains en produit beaucoup de ſemblables. Ne ſeroit-il pas étonnant que, dans ce pays d'hoſpitalité & d'abondance, la petite *Râchel* n'eût pas partagé, avec ſes camarades, le plaiſir de la bonne chère & la joie d'un bon feu? On la réchauffe auſſi, on la conſole, on la nourrit, & elle oublie les réflexions qu'elle avoit faites à la porte de l'école. Pour rendre cette action généreuſe plus complette encore, on la renvoie chez elle ſur la même monture & ſous les ſoins du même Nègre. Les remercîmens, les ſincères bénédictions de la pauvre veuve qui ſe préparoit à aller chercher ſa fille, ne payent-ils pas ſuffiſamment la peine qu'on avoit priſe? *Tom* revient enfin; tout eſt à l'abri, ſain & ſauf: — Dieu ſoit loué! Dans ce moment, le ſoigneux Nègre Jacques entre dans la ſalle, portant ſur ſes hanches une énorme bûche; ſans quoi, nos feux ne peuvent ni durer, ni donner de la chaleur. — Tous ſe lèvent & font place; les grands chenets ſont ôtés, le feu eſt fait; la mère nettoie elle-même ſon âtre avec la plus grande attention. — La famille ſe replace & s'aſſeoit pour jouir de cette chaleur bénigne. — Le repas, après tant d'opérations

laborieuſes, conduit au ſilence & au ſommeil; les enfans alternativement s'endorment & s'éveillent, les morceaux à la main. — Le père ouvre la porte de tems en tems, pour contempler le progrès de la neige & du vent. — A peine oſe-t-il mettre la tête dehors; quelle obſcurité, quelle nuit noire, dit-il à ſa femme! » je ne puis voir les paliſſades qui ne ſont qu'à « deux perches d'ici; à peine puis-je diſtinguer » les branches de nos acacias; je crains qu'ils » ne caſſent ſous le poids.... Grâces au Ciel, » j'ai penſé à tout, & demain matin, je ſoignerai bien mes beſtiaux, ſi Dieu m'accorde la » vie. »

Les Nègres, amis du feu, fument leurs pipes & racontent leurs hiſtoires dans la cuiſine: bien nourris, bien vêtus, heureux & contens, ils partagent la joie & le repos de leurs Maîtres, & s'occupent à faire leurs balais, leurs jattes & leurs grandes cuillers de racines de frêne. -- Tous raſſemblés ſous le même toit, au ſein de la paix, ils ſoupent, ils boivent leur cidre; inſenſiblement ils parlent moins, & s'endorment. — Quand la fureur de l'orage redouble le bruit de la cheminée, ils ſe réveillent ſubitement, & regardent à la porte avec un effroi reſpectueux. — Mais pourquoi s'inquiéter? c'eſt l'ouvrage du Tout-puiſſant; & ils vont ſe coucher, non

ſur des grabats de triſteſſe & de pauvreté, mais ſur de bons lits de plumes; faits par la Maîtreſſe. Là, chaudement étendus entre des draps de flanelle (1), ils jouiſſent d'un repos heureux, acheté par les fatigues du jour. — L'Etre ſuprême n'a nul crime à punir dans cette famille innocente: pourquoi permettroit-il que les rêves terribles, les viſions de mauvais augure affligent l'imagination de ces bonnes gens? A peine le jour a-t-il paru, que le Cultivateur ſe lève, appelle ſes Nègres: l'un s'emploie à allumer du feu dans la chambre, pendant que les autres vont au hangard & à la grange. — Mais comment y parvenir? la neige eſt profonde de deux pieds, & elle tombe encore; ils n'ont point le loiſir d'ouvrir les paſſages néceſſaires: ils y arrivent comme ils peuvent; car les chemins & les ſentiers ont diſparu, & la neige amoncelée par le vent dans certains endroits, préſente des obſtacles qu'on ne peut franchir.

Les beſtiaux qui, pendant la nuit, étoient reſtés immobiles ſous une neige adhérente, ſoudainement ranimés à la vue du Maître, ſe ſecouent & s'approchent de toutes parts pour

(1) La plupart des Cultivateurs des Etats du Nord ne ſe ſervent que de draps & de chemiſes de flanelle pendant l'hiver.

recevoir leur fourrage. Que de ſoins cette vie n'exige t-elle pas! Après avoir contemplé ce grand cercle d'actions qui embraſſe l'année entière, qui peut s'empêcher de louer & d'eſtimer cette claſſe d'hommes ſi utiles & ſi dignes de la liberté qu'ils poſſèdent? ce ſont eux qui, répandus ſur les bords de ce continent, l'ont fait fleurir par leurs charrues & leur induſtrie: ce ſont eux qui, ſans le ſecours dangereux des mines, ont produit cette maſſe de richeſſe commerçable, ces branches d'exportation qui ſont aujourd'hui notre richeſſe; richeſſes qui n'ont été ſouillées ni par la guerre, ni par la rapine, ni par l'injuſtice: ce ſont eux dont la poſtérité remplira ce continent immenſe, & rendra cette nouvelle partie du monde la plus heureuſe & la plus puiſſante.

— Après avoir nourri les beſtiaux, il faut chercher des places commodes pour les abreuver. Il faut, avec des haches, ouvrir des trous dans la glace; il faut écarter la neige, pour ſe procurer une approche commode & non gliſſante. — Cela eſt fait; mais cela ne ſuffit pas. Les anciens animaux marchent les premiers à travers le ſentier qu'ils ſe frayent eux-mêmes; le reſte ſuit à la file, les plus jeunes & les plus foibles derrière. — L'expérience & l'inſtinct leur enſeignent merveilleuſement la place que chacun

chacun doit occuper. — Dès que les vétérans ont bu, il faut les chaſſer par une autre route ; car ils reſteroient au bord du trou, des heures entières, & empêcheroient les autres d'en approcher. Plus il fait froid, plus leur nourriture eſt groſſière : le meilleur fourage eſt réſervé pour le tems du dégel, qui relâche leurs dents & les affoiblit. Quelle ſanté, quelle vigueur le froid ne donne-t-il pas aux animaux, pourvu qu'ils ſoient bien nourris ! Les chevaux ſont à l'écurie pendant la nuit ; mais ils ſont dehors pendant le jour, & ne ſont jamais malades. Les plus délicats des beſtiaux ſont les moutons ; quand la neige dure long-tems, ils ſont ſujets à devenir aveugles. Le ſeul moyen de prévenir cet accident, eſt de balayer leur cour, afin d'en ôter toute la neige, & de leur donner des branches de pin.

Mais il arrive ſouvent qu'après ces grands orages, après même que les chemins ont été battus, le vent de Nord-Oueſt (tyran de ces contrées) ſouffle avec ſon impétuoſité ordinaire : alors il ſoulève le nouvel élément, qu'il emporte & répand de toutes parts. La Nature ſemble enſevelie dans un tourbillon d'atomes blancs. Malheur à ceux qui voyagent en traîneaux ; ils ceſſent de diſcerner les objets ; ils perdent leur chemin : le chevaux couverts de

neige, ainſi que le Voyageur, s'égarent & s'enfoncent dans des endroits où ils ne peuvent plus toucher la terre avec leurs pieds. — Le chagrin, l'inquiétude & le froid rendent ces ſituations dangereuſes. Je m'y ſuis trouvé une fois; j'eus à peine aſſez de courage pour chercher une maiſon, où j'abordai heureuſement. Quoique ces nuages de neige ne ſoient pas auſſi dangereux que les ſables ſoulevés de l'Arabie, ils ne laiſſent pas cependant de faire périr bien des hommes tous les hivers. — A bien des égards, cette ſeconde tempête eſt plus nuiſible que la première : ſouvent elle emporte la neige de certains côteaux, & laiſſe le grain expoſé à la fureur de la gelée. Soulevée comme la pouſſière, la neige tombe dans les chemins qu'elle rend impraticables; elle s'accumule devant les maiſons, tourmente les beſtiaux & ſuſpend les voyages. — Pouſſée par la force de ce vent terrible, elle pénètre par-tout. — Alors les habitans dont les traîneaux raſſemblés avoient battu & ouvert les chemins, ſe réuniſſent une ſeconde fois. — C'eſt l'ouvrage le plus pénible que les chevaux puiſſent faire; mais ces communications ſont eſſentielles : il faut aller au marché, à l'égliſe, au moulin, au bois; il faut aller voir ſes voiſins pendant cette ſaiſon de joie & de fêtes.

Le bûcher formé pendant l'automne eſt bientôt épuiſé pour alimenter nos feux : il faut s'en procurer une proviſion proportionnée aux beſoins de la famille. La prudence nous indique même la néceſſité de pourvoir à ceux de l'été, opération dure & laborieuſe ; car quand la neige eſt profonde, un arbre tombé diſparoît, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'on le coupe en morceaux de huit pieds de long, pour le charger ſur le traîneau. Pour ſimplifier cette opération, on s'adreſſe à ſes voiſins, ſi l'on jouit de leur eſtime ; ils s'aſſemblent volontiers & ſe rendent mutuellement ſervice. J'ai eu ſouvent vingt traîneaux dans un jour, qui m'ont charié plus de ſoixante-dix cordes de bois. — C'eſt alors que la Maitreſſe n'épargne rien de ce que la cave, le grenier, la maiſon à fumée produiſent de meilleur : c'eſt un jour de fête deſtiné à reconnoître le ſervice eſſentiel que nous rendent nos voiſins. L'induſtrie de la femme, ſon adreſſe à apprêter les mets, ſon goût, ſa délicateſſe, tout eſt mis en uſage dans ces *frolicks*... — C'eſt ainſi que dans un heureux voiſinage, toutes les familles ſe fourniſſent de bois & s'entr'aident. Il en eſt de même pour nos écoles : chaque père ſe trouve le jour marqué avec les autres, & contribue à y apporter la quantité de bois requiſe. Si quel-

que veuve en eſt dépourvue, comme ſouvent cela arrive, la charité & la bienveillance ne manquent jamais de lui fournir ſon bûcher. Le bois ne coûte que la peine de le couper & de l'apporter ; mais cela même eſt très-conſidérable. — Quand les tempêtes du Nord-Oueſt ſont finies, nous jouiſſons alors d'un tems froid & ſerein qui dure pendant bien des ſemaines. Le ſoleil luit ſans nuages, & rend cette partie de la ſaiſon non-ſeulement utile, mais agréable. Alors nous portons nos bois aux moulins à ſcie ; nos bleds, nos farines & nos viandes ſalées aux magaſins conſtruits ſur les différentes rivières qui mènent à la capitale. — Vous voyez quel important uſage on fait de cette ſaiſon : je n'aimerois pas à vivre ſous un climat où l'homme n'auroit pas tous les hivers une bonne neige & un tems froid & ſerein. On tranſporte aiſément ſur le traîneau (cette machine ingénieuſe), les bois, les charpentes, les planches, les aſſantes, les pierres, la chaux pour les bâtiſſes, tout ce qu'on en a vendu, tout ce qu'on en a acheté ; c'eſt le charroi le plus expéditif, le plus ſimple & qui eſt à meilleur marché : deux chevaux traînent aiſément quarante boiſſeaux de bled, & trottent deux lieues à l'heure.

Il en eſt bien autrement, quand nous allons viſiter nos amis : c'eſt ici la ſaiſon qui plaît da-

vantage aux femmes & aux enfans. Par un froid excessif, qu'augmente encore la vîtesse de nos chevaux, la femme la plus délicate, les enfans les plus jeunes, tous oublient la sévérité du Nord, & n'aspirent qu'au plaisir d'aller en traîneau. — C'est alors que les portes de l'hospitalité Américaine sont ouvertes; chacun attend ses amis: les grands travaux sont suspendus; il n'y a plus qu'à profiter de la neige: telle femme, dont les parens demeurent à une grande distance, enchaînée chez elle par les soins de son ménage pendant l'été, attend les rigueurs de l'hiver avec la plus grande impatience, & voit tomber la neige avec la plus grande joie; elle ne cesse alors d'importuner son mari, & il obéit avec plaisir. — On prend les plus grandes précautions pour se garantir du froid, & on ne manque jamais d'emmener tous les enfans: quatre grandes personnes & quatre jeunes peuvent aisément se transporter dans ce qu'on appelle *traîneaux d'Albany*, fort supérieurs à ceux qui sont faits à la manière Angloise. — Mais si la distance est grande, il faut s'arrêter a cause du froid. Toutes les portes s'ouvrent au Voyageur la nuit comme le jour? — Sans cela, qui pourroit voyager? — Malheur à celui qui refuseroit un asyle dans ces momens-là. — On se réchauffe au feu de

l'inconnu; il vous donne du cidre & du gingembre, qui eſt le remède à tous les maux. On arrive enfin: une autre compagnie nous a précédés peut-être; — n'importe: — le cœur de l'Hôte, ſa maiſon, les écuries ſont grandes, tout y abonde; car l'Américain ne ſe refuſe rien, & conſomme dans l'hiver la moitié des fruits de l'été. — Plus on eſt enſemble, & plus on eſt heureux: chaque mère une fois réchauffée, endort comme elle peut l'enfant ſur ſon ſein, & le couche dans la chambre voiſine; alors on ſe raſſemble autour du feu, où chacun raconte les nouvelles de ſon canton. — Que l'on eſt aiſe de ſe revoir! comme on s'embraſſe! comme on ſe ſerre les mains! comme on babille! quelle joie vive & pure! Vous en avez goûté une fois, de ces fêtes d'hiver... dites-moi, la foible image que j'en retrace ne vous plaît-elle pas encore? C'eſt ainſi que j'ai paſſé les plus heureux momens de ma vie, au ſein de la liberté, de l'aiſance, de la douce familiarité & de l'amitié. Environné de ma petite famille & de celle des autres, le bruit des enfans, leurs jeux, leurs querelles & leurs larmes, n'empêchent point les parens de ſe réjouir, de boire, de manger & d'être heureux. Ces fêtes ne valent-elles pas bien vos Opéra, où l'on dit que les Acteurs s'ennuient pour vous

amuſer : nous, plus fortunés, nous nous amuſons nous-mêmes. — Délicieux momens, quand reparoîtrez-vous ! Hélas ! l'union, la concorde, la fraternité dont nous jouiſſions alors, ſont remplacées aujourd'hui par les noirs ſoucis, par les pleurs, les jalouſies, la guerre avec tous ſes meurtres & tous ſes incendies. Je veux les oublier, & m'épanouir le cœur, en m'occupant de plus douces images.

Mais comment peut-on remplir ſon tems ſans les cartes & le jeu ? Je réponds à cette queſtion par une autre. Que deviendrions-nous, ſi nous étions condamnés à nous amuſer avec des morceaux de papier peint, qui ne ſervent qu'à ſouffler & à agiter toutes les paſſions ? Qu'il eſt aiſé de ſe réjouir quand on eſt avec des amis, quand nos femmes & nos enfans augmentent la joie en la partageant ! Les hommes, la pipe à la bouche, penſent, fument, & parlent de l'intérêt politique de leur canton, de leur Député ou Repréſentant, de ſa conduite dans l'Aſſemblée Provinciale, de celui qui doit le remplacer à la prochaine élection, du prix des denrées, de l'état des loix, d'un grand défrichement qu'on va faire, des ſaiſons ; que ſais-je ? de tout ce qui intéreſſe l'Homme, le Citoyen, le Cultivateur.

Les femmes, de leur côté, ne manquent pas

de ſujet : dans quel pays ne trouvent-elles pas à cauſer ? Leurs laines, leur lin, l'emploi qu'elles en ont fait pour vêtir leurs familles, leurs teintures différentes, leurs vaches, leurs fromages, leur beurre, les mariages de leurs enfans & de ceux du voiſinage, mille autres ſujets intéreſſans pour elles, occupent leurs eſprits & fourniſſent à leurs converſations. La bouteille, ſi néceſſaire dans cette ſaiſon, échauffe les hommes, les unit, introduit parmi eux la liberté & la familiarité : — les moins babillards apprennent à parler, & les plus mélancoliques à s'égayer. Le ſoir vient, il nous manque encore un plaiſir ardemment deſiré par les jeunes gens, & auquel les pères & mères participent bien ſouvent ; — c'eſt la danſe : le vieux Nègre de la maiſon, *Céſar*, qui dans ſa jeuneſſe a fait danſer le grand-père & la grand'-mère, aujourd'hui ſimples ſpectateurs, poſsède encore le grand art de faire ſauter en cadence, & c'eſt tout ce qu'il faut : charmant exercice qui, ſous les auſpices de l'amitié & de l'hoſpitalité, nous anime & nous rajeunit. — Le ſouper vient, chacun aide à le préparer ; car il ne conſiſte qu'en un petit nombre de plats : la fatigue donne la faim, la faim ſatisfaite conduit au ſommeil, & la journée ſe trouve paſſée au ſein du bonheur. Répondez-moi, les Princes & les Grands

de l'Europe ſavent-ils s'amuſer comme nous ?

Le nombre des perſonnes qui quelquefois rempliſſent nos maiſons, obligent, quand il n'y a point aſſez de lits, à les multiplier en les étendant ſur le plancher. Le lendemain on ſe relève ſans ſoucis & ſans remords ; — alors chacun va voir les chevaux, les abreuver & les nourrir. Les femmes, occupées de leur thé juſqu'à onze heures, ſoignent leurs enfans : elles apportent toujours leurs ouvrages, il eſt vrai, mais cela étoit bien inutile. — L'épanouiſſement du cœur, la converſation, l'aſſiſtance qu'il faut donner à la maîtreſſe de la maiſon, la bonne-chère, &c. conſomment tout le tems. Quand la joie & le plaiſir viennent viſiter l'hoſpitalité, l'induſtrie n'eſt guères admiſe. — Le bœuf qui, pendant l'été, nous a prêté toute ſa force, jouit comme les hommes du repos de cette ſaiſon. C'eſt actuellement le cheval dont nous nous ſervons : plus vif & plus prompt, ſa vîteſſe ſur la neige eſt incroyable ; j'ai ſouvent trotté quatorze milles dans une heure : leurs fers ſont garnis de pointes d'acier qui leur tiennent le pied ferme ſur la glace la plus ſerrée.

Un hiver neigeux & froid eſt donc pour nous de la plus grande importance, ſoit pour l'expédition de nos affaires, ſoit pour nos plaiſirs. Ces

hivers nous manquent rarement. Que deviendroit la végétation de nos climats froids ſans cet heureux repos de la Nature? Elle ſeroit bientôt épuiſée. — D'un autre côté, c'eſt une ſaiſon diſpendieuſe ; on n'y fait rien d'utile, ſi ce n'eſt de battre le bled & nettoyer le lin. Il faut que tous les Membres de la famille ſoient bien vêtus ; mais cette réflexion ne diminue rien à notre bonheur : nous ſommes ſains & robuſtes ; les climats du Sud avec toutes leurs richeſſes n'ont rien qui puiſſe compenſer ces avantages : tels ſont les hivers du Pays des Mohawks ; jugez de ceux du Canada. *Adieu.*

St. John.

PENSÉES
SUR LA GUERRE CIVILE.

Hiſtoire de Joſeph Wilſon.

29 Août 1777.

L'IMAGE d'une Société bien organiſée me fournit toujours les ſpéculations les plus agréables, parce que tous les Membres qui la compoſent, jouiſſent d'une paix & d'un bonheur permanent ; le bien y eſt plus fréquent que le mal, & c'eſt alors que l'homme peut ſe réjouir des ſacrifices qu'il a faits pour entrer dans l'état ſocial.

Ce bonheur diſparoît dans la guerre civile ; alors les Loix ſont réduites au ſilence, ou bien tout les oblige à prononcer de faux oracles & à ſanctifier les crimes. La Religion, avec toute ſa puiſſance, quitte la terre & s'envole vers le ciel ; le vuide formé dans le cœur humain, eſt bientôt rempli par les paſſions analogues aux circonſtances ; c'eſt alors que l'homme, laiſſant derrière lui toute eſpèce d'entraves, eſt livré à l'action, à la réaction d'une foule de mouve-

mens nouveaux qu'excitent des préjugés différens. Quel tableau! qui peut le décrire? vous l'exigez cependant. — Mon cœur, vivement agité à la vue du mal, bouleverſé par les ſenſations les plus vives, me ſuſcite une foule d'idées, confuſes ſans doute, mais reſſemblantes, dans leur incorrection même, à la ſource d'où elles proviennent, & ma plume les retrace avec fidélité, ſans que mon foible génie y ait la moindre part. Le feu de la guerre civile, quel que ſoit le motif de cette guerre, s'enflame en un inſtant lorſque tout eſt prêt; c'eſt une conflagration qui ne brûle que lorsqu'elle eſt générale; ce n'eſt plus qu'un vaſte théâtre ſur lequel, il eſt vrai, éclatent les grands talens: l'Orateur, le Politique, le Guerrier, qui brillent & qui combattent dans la cauſe publique, ne ſont devenus tels que par la force des circonſtances, & par cette effervescence qui échauffe & étend tous les eſprits. — Mais j'ai peine à ne pas trouver, dans la paiſible retraite du cabinet, des motifs de douleur, égaux à l'objet de nos eſpérances. — Pardonnez ce dernier ſentiment; il vient de l'homme, & non du Citoyen. — Aujourd'hui, le courage & la ſageſſe ceſſent d'être eſtimés en raiſon de leur éclat naturel; ils le ſont par les effets qu'ils produiſent. La rareté des grands crimes honore

les Américains : ah ! s'ils euſſent connu le ſtylet & le poiſon d'Italie, quelles tragédies funeſtes n'aurions-nous pas vues ! Un homme, borné comme je le ſuis, pourroit-il vous repréſenter la gradation qui nous a conduits du reſpect des Loix aux tumultes, à l'outrage, à l'anarchie, à l'effuſion du ſang ? pourroit-il décrire cette multitude d'objets, tous également étonnans, également intéreſſans pour l'humanité, & peindre les ſcènes multipliées qui ſe préſentent de toutes parts ? Hélas ! vous ne verriez que, comme des nuages puiſſamment agités, des météores enflammés, des éclairs affreux, la foudre menaçante, les convulſions d'un grand Continent, un naufrage général : telle eſt l'image de notre ſituation. Voilà pourtant le prix énorme dont nous nous préparons à acheter la liberté des générations futures. — Après tout, un ſi grand bien peut-il coûter trop cher ? — Semblable à une vapeur épidémique, la haine contre l'Angleterre s'eſt emparée de preſque tous les cœurs ; la douce perſpective d'une Agriculture étendue, de projets proſpères, d'établiſſemens floriſſans, de populations nouvelles, a diſparu pour faire place aux commotions, aux aſſemblées, aux fureurs de la guerre, à la ſoif de la vengeance.

La guerre civile eſt un champ qui, au milieu

de la nouvelle récolte, produit toujours les plus mauvaiſes herbes, la haine amère, l'implacable vengeance, les diviſions les plus cruelles. Hélas! combien n'ai-je pas vu de Citoyens, jadis amateurs de la paix & de la tranquillité, ſoudainement convertis en animaux furieux, détruiſant, par un principe de férocité plus encore que par des motifs de rapine, & ſouillant ainſi la cauſe qu'ils avoient épouſée. Mais pourquoi m'étonner de ce phénomène politique ? Il en a eté ainſi dans tous les âges & parmi toutes les Nations; par-tout on voit les mêmes effets, dès que le Tribunal des Loix eſt renverſé, dès que le méchaniſme de la ſubordination eſt arrêté, dès que les liens ſociaux ſont rompus. — Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on a vu le fils armé contre le père, le frère devenir l'ennemi de ſon frère.... Pourquoi donc contemplai-je les ſcènes qui m'environnent avec une affliction ſi profonde ? Pourquoi me cauſent-elles des ſenſations ſi aiguës ? C'eſt que j'aime ma Patrie en homme qui n'a que des lumières ordinaires; c'eſt que je déplore l'effet que cette guerre aura ſur nos mœurs, qui jadis faiſoient notre richeſſe, & nous diſtinguoient de toutes les Nations de la terre. — Pourquoi ma carrière n'a-t-elle pas été terminée avant cette révolution, ou pourquoi le moment de ma naiſſance n'a-t-il pas été dif-

féré ?... Je remarque cependant avec plaiſir que ces ſcènes cruelles & ſanglantes, qui révoltent la nature, ſont très-rares, & proviennent plutôt de l'impulſion d'une vengeance particulière, que de plans réfléchis.

La ſituation des habitans de nos frontières eſt plus déplorable que je ne puis vous la dépeindre ; l'imagination ne peut concevoir, la langue ne peut décrire leurs dangers & leurs calamités. — Les échos de leurs bois ne répètent plus, comme auparavant, les coups de hache, le bruit des arbres qui tombent, les chanſons joyeuſes du Laboureur ; ce ne ſont que les accens de la mélancolie, les cris du déſeſpoir, les gémiſſemens des veuves & des enfans qui, échappés aux flammes, déplorent le ſort de leurs maris & de leurs pères. On ne voit plus que ruines, que champs déſerts, beſtiaux devenus ſauvages, prairies abandonnées... Quelques Diſtricts, plus malheureux encore que les autres, ſont expoſés en même-tems aux incurſions des Sauvages, aux déprédations inévitables des Partis envoyés pour les défendre, à la rage de la diſcorde qui naît de la diverſité des opinions ; les maiſons, tour-à-tour attaquées & défendues, ſont quelquefois converties en petites citadelles : c'eſt le moment des ſcènes les plus effrayantes & les plus cruelles.

— Le ſang des hommes, des femmes, des enfans & des ſoldats, ruiſſelle au milieu des flammes qui conſument tout, & qui, après être éteintes, ne laiſſent appercevoir, pour tout débris, que les oſſemens de nos Concitoyens. Jugez, par cette foible eſquiſſe, de la fermentation & de la fureur de ceux qui habitent ces cantons infortunés;... jugez de quel œil ils doivent regarder ceux qui ſont ſoupçonnés de favoriſer le parti du Roi, parti dont le couteau meurtrier s'élève pour les égorger toutes les nuits... Il y a trois ſemaines que le bel établiſſement de Peenpack (1) a été détruit de fond en comble; j'ai vu les flammes, j'ai entendu les cris aigus des habitans qui périſſoient:... il y a cent ans & plus qu'il a été fondé par des Familles Françoiſes, bannies de leur Patrie au tems de la révocation de l'Edit de Nantes. — Cet Etabliſſement préſentoit à l'œil la réunion de tout ce que l'induſtrie des habitans & la fertilité de la terre pouvoit produire d'agréable & d'enchanteur; c'étoit une chaîne de plantations ſur la pente douce d'une colline très-étendue, terminée au Sud par la belle rivière de Mahakamack, à la diſtance d'un mille & demi. Cet

(1) Sur les bords de la Mahakamack, dans le voiſinage de Miniſinck. Etat de New-York.

eſpace

eſpace contenoit le meilleur ſol connu ; — la fertilité n'en avoit point diminué depuis un ſiècle. Au Nord, des colines s'élevoient en gradins réguliers juſqu'aux énormes montagnes bleues, ſur leſquelles étoient conſtruits des édifices élégans en belles pierres, de vaſtes granges qui ne pouvoient contenir toutes les moiſſons, les tas de l'abondance élevés dans les champs, l'aiſance des Cultivateurs, dont les moins riches recueilloient ſix cents boiſſeaux de bled tous les ans : tel eſt le tableau de cette Contrée. — L'ennemi ſort du ſein des montagnes le 17 Août, &, en trois heures, tous ces monumens d'induſtrie ſont anéantis ; un inſtant voit périr l'ouvrage d'un ſiècle de travaux. Quel bien cette deſtruction a-t-elle fait à la Grande-Bretagne ? Impitoyable marâtre ! crois-tu fonder ta gloire & ton triomphe ſur les ruines de nos maiſons ? ſi tu ne peux nous conquérir, pourquoi vouloir nous brûler ? tu ne fais que graver plus profondément dans nos cœurs le déſir de ſecouer ton joug, & la haine implacable que nous te portons. En vain veux-tu renouveler, dans les champs de l'Amérique, les ſcènes du Bengale, où la ſoif de l'or a converti tes Citoyens en tigres ? Nous ne ſommes pas des Indiens ; le courage que nous avons apporté de ton Iſle altière, ſervira à

réprimer ton orgueil & à rendre ta vengeance impuiſſante. Le flambeau de tes Sauvages ne conſumera pas notre énergie, comme ils incendient nos maiſons ; notre réſiſtance n'en ſera que plus ferme & plus éclatante ; chaque plantation détruite eſt une pierre de plus ajoutée à la grande arche de notre liberté & de notre indépendance.

La Milice, aſſemblée en peu de tems, couvrit ſi bien les Etabliſſemens voiſins de Peenpack, que Brandt & ſes Sauvages furent obligés de ſe retirer : ils étoient parti d'Anaquaga ſur la rive orientale de la rivière Suſquéhannah. Un des détachemens de cette Milice, en s'en allant, fut informé que deux Sauvages & un Blanc avoient été apperçus traverſant les bois à l'eſt de la Délaware, s'acheminant vers New-York, chargés ſans doute d'y porter la nouvelle de la brillante expédition qu'ils venoient de faire ; que ces Sauvages & leur guide avoient logé chez Joſeph Wilſon, habitant connu, depuis le commencement de la guerre, pour un Royaliſte. Ce récit enflamma le cœur des Miliciens au plus grand degré de rage & de vengeance, & leur inſpira le reſſentiment le plus violent contre cet infortuné. Ils s'acheminent vers ſa maiſon ; il étoit alors occupé dans ſes prairies : ſoudain ils l'environnent & l'accuſent ; il le nie, ce crime,

avec le ton ſolemnel de la vérité : à l'heure même quelques-uns du parti veulent le maſſacrer à coups de bayonnettes, comme leurs amis venoient d'être aſſaſſinés par les Sauvages ; le Capitaine s'y oppoſe..... J. Wilſon fit & dit tout ce qu'il put pour ſe juſtifier : mais ſes juges armés étoient trop paſſionnés ; ils le croyoient coupable. Le déſir unanime ſembloit cependant être qu'il confeſsât le crime dont il étoit accuſé ; ce déſir étoit fondé ſur des traces d'ancienne juſtice qui n'étoient point encore effacées : mais, loin d'avouer, il perſiſta à nier, & prit le Ciel à témoin de la vérité de ce qu'il venoit de leur dire. Ce déni ne ſervit qu'à les irriter davantage, à leur perſuader de plus en plus qu'il étoit criminel : ils réſolurent de le forcer à l'aveu qu'ils exigeoient, en le ſuſpendant à une corde attachée à ſes deux pouces & à ſes orteils, punition qui, quoique ſingulièrement barbare, a cependant été très-fréquente depuis le commencement de cette guerrre. Dans cet état cruel, il proteſta de ſon innocence avec plus d'énergie encore qu'auparavant ; il leur dit qu'il ſacrifieroit volontiers ſa vie, puiſque c'étoit leur intention de la lui ôter ; mais que les tourmens & les douleurs ne lui feroient jamais confeſſer ce dont il n'étoit point coupable, action dont même il avoit horreur. — Dans ce mo-

ment, ſa femme, informée de cette ſcène tragique, arriva les yeux ruiſſelans de larmes, l'effroi & la terreur peints ſur le viſage; elle ſe proſterna contre terre; elle embraſſa les genoux du Commandant; elle ſe ſervit enfin de tous les moyens poſſibles pour toucher leur cœur, pour exciter leur compaſſion, & pour obtenir que ſon mari fût délivré de l'état horrible où il étoit. Quelle ſituation pour une femme! Mais, loin d'avoir égard à ſa détreſſe, à ſes ſupplications, ils refusèrent de l'entendre, & l'accusèrent d'avoir participé au crime abominable de ſon mari: elle atteſta le Ciel, vers lequel elle leva les yeux & les mains, qu'elle en étoit entièrement ignorante, & que jamais leur maiſon n'avoit ſervi d'aſyle aux bouchers & aux conflagrateurs de leur Patrie. Ses pleurs, ſes gémiſſemens, ſes prières, les cris aigus du pauvre infortuné, prévalurent enfin: il fut détaché après une ſuſpenſion de ſix minutes, intervalle qui paroîtra bien long à quiconque y réfléchira. Pendant quelques momens, un ſpectacle ſi touchant ſembla adoucir la violence de leur fureur, comme, dans une grande tempête, la force du vent ſemble quelquefois s'affoiblir, mais l'inſtant d'après, il ſouffle avec une impétuoſité redoublée. — Un de la compagnie, plus féroce que les autres, ſe leva ſoudainement; il leur

repréſenta le meurtre récent de leurs parens, de leurs amis, l'incendie général de leurs maiſons & de leurs granges: la peinture de toutes ces ſcènes terribles ranima leur fureur: convaincus que J. Wilſon étoit celui qui avoit donné aſyle aux Incendiaires, ils réſolurent enfin de le pendre.

Voilà donc l'innocence expoſée aux mêmes dangers que le crime, ſituation devenue très-commune: demain, la même perſonne peut être punie pour des ſentimens & des actions qui, aujourd'hui, auroient été louables. Auſſitôt que la ſeconde ſentence de l'infortuné Wilſon fut prononcée, il en appela à l'Etre ſuprême, le créateur des cœurs; il renouvela les proteſtations les plus ſolemnelles de ſon innocence; il avoua en même-tems ſon attachement à la cauſe du Roi, qui étoit fondé ſur la force de l'habitude & ſur un ancien reſpect; il leur jura qu'il ne s'étoit jamais oppoſé aux meſures du Congrès; que ſes opinions n'avoient jamais ſorti de ſa maiſon; que, dans la retraite & le ſilence, il s'étoit réſigné à la volonté du Ciel, ſans avoir eu la moindre intention de s'armer contre ſa Patrie; que, dans la ſincérité de ſon cœur, il déteſtoit cette eſpèce de guerre atroce, qui n'avoit d'autre but que de déſoler, de ruiner & de maſſacrer tant de familles innocentes,

dont le ſeul crime étoit d'habiter les frontiéres. Il finit par les ſupplier, au nom de Dieu, la ſource de toute juſtice, de le conduire en priſon, où il ſeroit puni juridiquement, s'il étoit coupable, & où ſon innocence ſeroit manifeſtée, s'il ne l'étoit pas. « Je ne ſuis pas un »étranger, leur dit-il; vous me connoiſſez tous; »vous êtes mes voiſins; vous ſavez que je ſuis »un homme toujours occupé chez lui, qui a tou»jours mené une vie paiſible, ſobre & tranquille; »voudriez-vous, ſur une information vague, »m'ôter la vie? Pour l'amour de ce Dieu qui juge »tous les hommes, permettez-moi d'avoir un »procès juridique». La prévention étoit trop profondément enracinée, pour qu'ils puſſent le croire; l'état paſſif dans lequel il étoit reſté depuis le commencement de la guerre, n'avoit ſervi qu'à animer ſes voiſins contre lui : *Contra nos eſt qui non pro nobis*, eſt la deviſe de nos jours. — Les grands riſques qu'ils venoient de courir, les cruautés exercées ſur leurs parens & leurs amis, toutes ces circonſtances fermèrent les cœurs à l'humanité. — Ils lui imputèrent comme un nouveau crime, d'avoir oſé ſe juſtifier; c'eſt pourquoi ils confirmèrent unanimement la ſentence de mort qu'ils avoient prononcée, lui offrant cependant la vie, s'il vouloit confeſſer quel homme blanc ſervoit de guide aux deux

Sauvages qui alloient à New-York. — Il proteſta, en élevant la voix, qu'il n'en avoit aucune connoiſſance; mais, voyant que ſon ſort étoit décidé, il s'avança vers ceux qui préparoient la corde fatale, & bientôt il fut ſuſpendu à la branche d'un arbre. Cette exécution n'ayant point été l'action d'une juſtice tranquille & délibérée, mais bien l'effet des paſſions les plus vives, il ne vous paroîtra pas étonnant qu'ils aient oublié de lui attacher les bras & de lui voiler le viſage.

Les efforts qu'il fit auſſi-tôt qu'il fut ſuſpendu, l'agitation de ſes mains qui, inſtinctivement, cherchoient à ſe délivrer de la corde, les contorſions du viſage, qui accompagnent néceſſairement cet état terrible, & mille autres circonſtances trop affreuſes pour être décrites, préſentoient à leurs yeux un ſpectacle horrible qui, dans les exécutions ordinaires, eſt caché au Public. Mais tel eſt l'effet du reſſentiment, tel eſt l'effet de la vengeance, telle étoit leur perſuaſion de ſon crime, que cette ſcène pathétique, ces images révoltantes ne produiſirent aucun effet ſur leur cœur, & n'y rallumèrent point le flambeau de l'humanité.

Pendant qu'ils raſſaſioient ainſi toutes leurs paſſions, pendant qu'ils contemploient leur ennemi expirant, la nature marchoit à grands

pas vers sa dissolution ; le moment fatal approchoit, comme l'annonçoit le tremblement des nerfs, l'agitation affoiblie de ses membres, la dispoſition perpendiculaire de ses mains devenues immobiles; les ombres de la mort couvroient déjà la face de cet homme.... La force de tant d'objets touchans détermina enfin quelqu'un du parti à demander qu'il fût détaché :.... cela fut exécuté dans un instant, & bientôt après il fut saigné. A l'étonnement de tout le monde, il donna quelques signes de vie, & insensiblement ouvrit les yeux à la lumière. Le premier effet du retour de sa raison, démontra quels avoient été les objets qui l'avoient occupé dans ses derniers momens : à peine put-il parler, qu'il s'informa tendrement de sa femme ; heureuse dans son malheur, elle s'étoit évanouie quand la sentence fut prononcée, & étoit étendue sur la terre à une petite distance ; presqu'au même instant son attention fut fixée par la vue de ses enfans, qui étoient tous accroupis à la porte de sa maison, glacés de crainte, & l'effroi peint sur le visage. Ce fut alors que sa poitrine se gonfla, & peu après se soulagea par des soupirs ; il ne versa point de larmes; leurs sources, ainsi que celles de la vie, avoient presque été desséchées. Grand Dieu! as-tu donc destiné le cœur de l'homme

à ſouffrir tant de maux ? Oui, ſans doute, puiſque tu lui as donné la force de réſiſter à des ſenſations ſi cuiſantes, ſans ſe briſer : ... A peine fut-il revenu à la vie, qu'ils recommencèrent à lui ordonner d'avouer le crime dont il étoit accuſé ; il le nia avec la même fermeté qu'auparavant : ils ſe repentent de leur humanité, ne veulent point l'abſoudre, quoiqu'ils ne puiſſent le convaincre ; ils arrêtent de le pendre une ſeconde fois. — Il leur reprocha avec douceur & amertume, la cruauté de la mort à laquelle ils le condamnoient, pendant que les malfaiteurs n'ont qu'un moment à ſouffrir ; « pourquoi ne voulez-vous » pas confeſſer que vous avez donné l'aſyle à » nos ennemis ? — Je ſuis innocent, leur ré- » pondit-il ; pourquoi avouerai-je, à la face » du Ciel, ce qui n'eſt pas vrai ? — N'avez- » vous point peur de Dieu & de ſes juge- » mens ? — Je le répète pour la dernière fois, » je ſuis innocent ; faites de moi ce que vous » voudrez. — Que dites-vous, compagnons, » dit le Capitaine ? — Il eſt coupable, & » mérite la mort, répondirent-ils. — Ah ! ſi » vous m'aviez laiſſé ſuſpendu, je n'exiſterois » plus ; cette cruelle tragédie ſeroit terminée : » faut-il donc que je meure une ſeconde fois ? » O Eſprit de l'Univers ! toi qui connois le

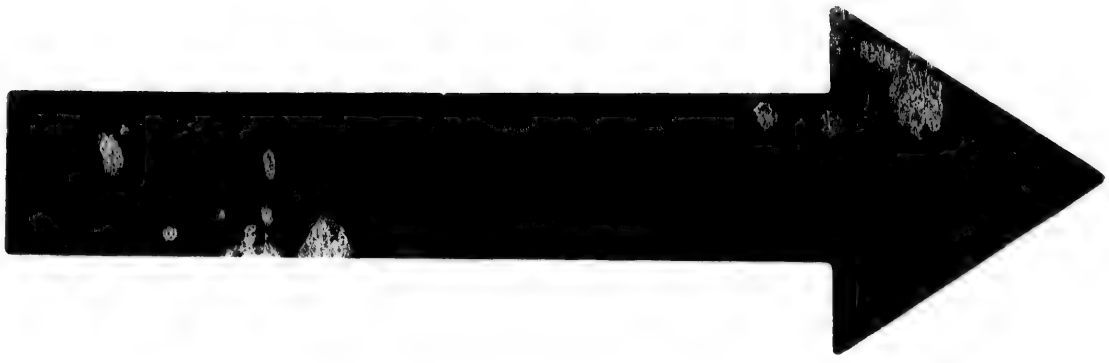
» fond de mon cœur & mon innocence, aides-
» moi à la prouver ...,» Ici, il pleura amè-
rement, en jetant ſes regards ſur ſa femme &
ſes enfans; la force de ſes ſenſations le rendit,
pendant quelques inſtans, ſtupide & immobile:
il s'approcha enſuite de ceux qui ſe préparoient
à le pendre. — « Arrêtez, dit le Commandant.
» — Joſeph Wilſon, c'eſt l'opinion de tous ces
» gens, vos compatriotes & vos voiſins, que
» vous êtes coupable; c'eſt leur volonté que
» vous perdiez la vie, ainſi que le méritent
» ceux qui ſont traîtres à leur patrie: nous
» vous donnons dix minutes pour faire votre
» paix avec Dieu. — Puiſqu'il faut que je
» meure, que ſa volonté ſoit faite; » &, s'age-
nouillant auprès de ſa femme, il prononça la
prière ſuivante; les ſentimens en ſont fidèle-
ment rendus, quoique ma mémoire ne m'ait
pas permis de me rappeler ſes propres paroles.
« Grand Dieu, dans ce moment de tribulation
» d'eſprit & de détreſſe corporelle, pardonnes-
» moi les péchés que j'ai commis, donnes-moi
» une portion de grâce ſuffiſante pour ſuppor-
» ter juſqu'à la fin mon ſacrifice, & pour que
» je puiſſe quitter ce monde avec la confiance
» d'un Chrétien & le courage d'un homme;
» ne mépriſes point les élans d'un cœur qui
» n'a jamais commis de grands crimes, quoi-

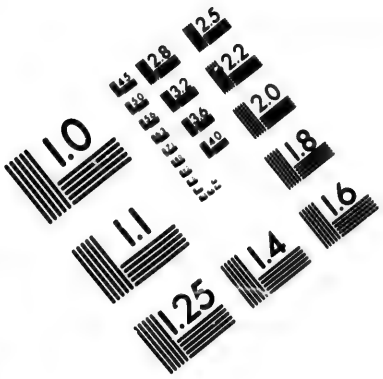
» qu'il ait pu t'oublier quelquefois. Toi, qui,
» ſans l'aſſiſtance des paroles, connois la ſin-
» cérité de mes ſentimens, j'oſe en appeler à
» toi pour la manifeſtation de mon innocence ;
» reçois le repentir d'une minute comme une
» compenſation pour des années de fautes &
» de péchés : n'ayant plus que quelques mi-
» nutes à vivre, je ſaiſis la dernière pour re-
» commander à ta bonté paternelle ma femme
» & mes enfans. O toi, Maître de la Nature !
» voudras-tu condeſcendre à devenir le pro-
» tecteur de la veuve & le père des orphe-
» lins ? c'eſt-là, tu le ſais, le lien le plus fort
» qui m'attache à la terre, & qui rend ſi amer
» le ſacrifice que je vais faire. » Le Capitaine,
touché de cette prière, lui dit : « Il ſe peut que
» vous ſoyez innocent ; pour le préſent, nous
» nous contenterons de vous conduire à la
» priſon de G * * *, où vous reſterez enfermé
» juſqu'à l'arrivée des Juges ; ſi vous êtes cou-
» pable, que les Loix vous puniſſent ; je déſi-
» rerois que nous n'en euſſions point agi avec
» tant de précipitation : qu'en dites-vous, com-
» pagnons ? j'ai peur que cet homme ne ſoit
» innocent. — Soit fait comme vous le pro-
» poſez, répondirent-ils : puiſſe-t-il être inno-
» cent ! » Joſeph Wilſon les remercia d'une
voix tremblante & foible ; la révolution occa-

sionnée par ce changement soudain de la mort à la vie, pensa lui être fatale. Il étoit sur le point de s'évanouir, lorsque celui des Soldats qui l'avoit saigné peu auparavant, rouvrit la piqûre : cette seconde opération lui fut de la plus grande utilité : on lui accorda de retourner chez lui, & de s'y reposer jusqu'au lendemain. Pendant cet intervalle, sa femme sembloit être couverte du voile de la stupide insensibilité ; son cœur, épuisé par la force des sensations, avoit pour ainsi dire cessé de sentir, & étoit devenu indifférent à toutes impressions : cet état d'engourdissement lui sauva la vie. Elle étoit assise sur le tronc d'un arbre, la tête cachée dans ses mains, ses mains appuyées sur ses genoux, sa coëffe tombée & ses cheveux épars; sans la moindre émotion, les yeux fixés, elle avoit entendu prononcer la seconde condamnation de son mari, & même s'étoit jointe à ses prières.... Mais où trouverai-je des expressions & des paroles pour peindre sa joie, & ce premier sourire qui annonça le retour de la sensibilité ? Sa joie parut tenir de la frénésie ; elle se calma ensuite par les pleurs (rosée salutaire que la Nature nous a donnée pour adoucir l'amertume de nos douleurs) ; aux larmes succédèrent les cris inarticulés, les monosyllabes les plus éloquentes, qui, tour-à-tour, exprimèrent

l'excès du plaiſir, la ferveur de la reconnoiſſance, les tranſports les plus vifs vers le Ciel, & mille autres nuances qu'il eſt plus aiſé de concevoir que de décrire. Ils s'embraſsèrent avec toute l'angoiſſe du ſentiment, ſans pouvoir prononcer une ſeule parole : c'étoit un mélange de plaiſir, d'affliction & de tendreſſe, qui auroit touché les cœurs les plus endurcis. Elle courut enſuite vers la maiſon pour amener les enfans retenus par la timidité, & que le père appeloit envain de ſa voix affoiblie : ils vinrent auſſi vîte que leurs forces leur permettoient. « — Père, qu'eſt-ce qu'il y a donc eu ? qu'eſt-» ce qu'il y a donc eu ? il y a long-tems que » nous avons pleuré pour vous & pour notre » mère. — Embraſſez-moi, mes chers petits, » embraſſez-moi ; car votre père croyoit qu'il » ne jouiroit plus jamais de ce plaiſir : mais Dieu » l'a voulu ; ſa Providence a parlé au cœur de » nos voiſins ; embraſſez-moi encore, mes chers » enfans ; votre père eſt malheureux ; mais il » n'eſt pas coupable.... » Ils l'écoutèrent avec une attention proportionnée à leur entendement, & leurs larmes recommencèrent à couler : ce furent les dernières de cette touchante aventure.

L'humanité elle-même prendroit plaiſir à peindre une pareille ſcène : elle fut ſi puiſſam-





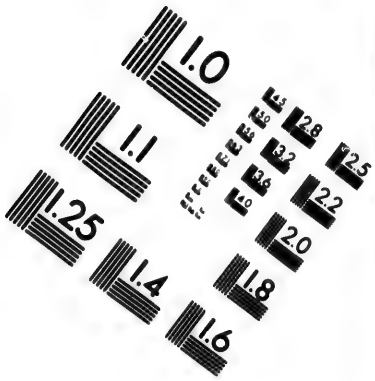
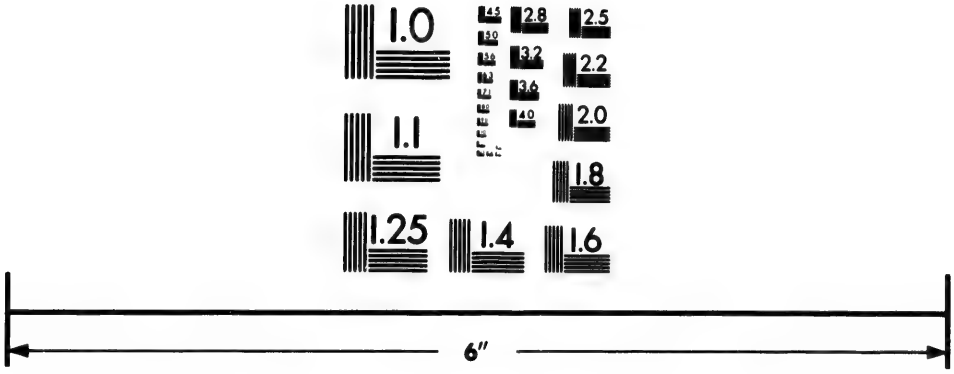
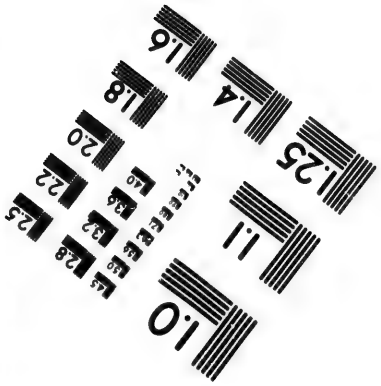
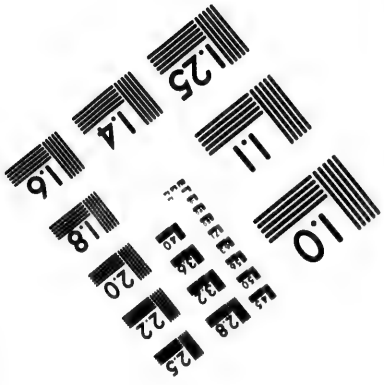


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.8
2.2
3.2
2.0
3.6
1.8
4.0

1.0
0.1

ment énergique, qu'elle pénétra jusqu'au fond du cœur des Spectateurs, & y ramena le repentir & la pitié. Tel est, mon ami, la nature du cœur humain : au spectacle le plus terrible, à la plus affligeante catastrophe que les discordes civiles puissent produire, succéda la scène la plus édifiante, de laquelle un honnête-homme pût désirer d'être le témoin. O Vertu! tu n'es donc pas une chimère? tu existes, sublime présent du Ciel! tu reposes secrètement au fond du cœur de tous les hommes, toujours prête à réparer les effets du vice & à honorer le genre-humain, quand tu n'es pas terrassée par la force des passions!

Le lendemain, J. Wilson fut conduit, dans un charriot, à G***, où quelque tems après, il fut juridiquement absous. Il retourna chez lui, où, depuis, il a vécu en paix : ses voisins, devenus plus calmes, se sont sincèrement repentis de l'outrage qu'ils lui avoient faite, & n'ont rien oublié pour le convaincre de la vérité de leurs regrets, en lui donnant sans cesse des preuves de leur amitié & de leur estime. Mais l'injustice qu'il a soufferte, peut-elle jamais être réparée? Il vit, & est devenu un monument animé de ce que produit quelquefois la fureur des guerres civiles.... Hélas! combien de scènes aussi touchantes ne pourrois-je pas décrire

parmi les deux partis, ſi je ne craignois de fatiguer votre ame!

Adieu, ST. JOHN.

Comté de Carliſle, Penſilvanie. 10 Septembre 1778.

LA FEMME
DES FRONTIÈRES.

QUELLE deſtruction terrible n'a pas cauſé l'Armée du Général Burgoyne, depuis ſon arrivée à Tycondéroge (1), quoiqu'il fût ſi humain! avez-vous entendu parler du meurtre de Mademoiſelle *Macrea;* (2) le jour du paſſage de l'Armée Angloiſe étoit le jour où elle devoit épouſer un Officier Anglois; jour fatal. — Sa jeuneſſe, ſa beauté, ſa douce modeſtie, ſa parure ſimple, mais élégante & naturelle, tout contribuoit à la rendre ſingulièrement frappante, & digne de reſpect & d'admiration; elle elle fut cependant ſacrifiée, non à une jalouſie

(1) Situé ſur la partie Orientale du lac Champlain.

(2) Le Frère de cette Demoiſelle eſt actuellement Capitaine dans le Régiment de la Reine, commandé par le Colonel *Simcoe.*

brutale, mais à une émulation féroce de courage & de fierté. — Deux Sauvages, qui étoient entrés dans ſa maiſon enſemble, ſe diſputèrent long-temps lequel des deux feroit préſent d'une ſi belle captive au Général Burgoyne ; tous deux étoient également forts, également déterminés à la regarder comme leur priſe ; le combat ne ceſſa qu'au moment où l'un d'eux conçut l'idée barbare de détruire l'objet qui l'avoit occaſionné : mon foible pinceau ne peut qu'eſquiſſer un évènement ſi épouvantable. — Hélas! que diriez-vous, ſi vous pouviez voir, comme moi, les dégats, les incendies, les pertes que cette armée a occaſionnées juſqu'à ſa capitulation de Saratoga ? vous frémiriez, j'en ſuis ſûr. —

Je rencontrai accidentellement l'autre jour une ancienne connoiſſance : — Depuis le commencement de cette guerre, il a été un des conflagrateurs les plus acharnés, & un des principaux acteurs de ces ſcènes ſanglantes qui, pendant trois ans, ont déſolé nos frontières : ſcènes qui rarement ſont accompagnées de danger pour les aggreſſeurs, car tout ſe fait ou dans la nuit, ou par ſurpriſe. — » J'ai peur, » me dit-il, que je ne puiſſe mourir en paix, » quand le moment en ſera venu : — Je ne puis » plus être ſeul, ſans que mille images effrayan-

tes

» tes ne ſe préſentent à mon imagination : lorſ-
» que j'étois employé dans ces expéditions, je
» ne reſſentois pas plus de remords, que *ſi*
» *j'avois été occupé à détruire autant d'arbres*
» *inutiles* : — Je ſuis accablé de réflexions in-
» volontaires, qui m'affligent & m'oppreſſent ;
» je porte avec moi un poids de mélancolie &
» de chagrin, qui augmente tous les jours ;
» mon cœur, *ah ! mon cœur*, quelquefois il
» palpite comme ſi c'étoit pour la dernière fois :
» — je jouis cependant d'une bonne ſanté.

» Une horreur ſecrète, mais toujours pré-
» ſente, m'accompagne juſques dans mon lit ;
» ce lit où, auparavant, je jouiſſois d'un ſi doux
» ſommeil.

» J'entends journellement la voix du grand
» nombre d'enfans que j'ai vu périr en tettant
» des ſeins que le déſeſpoir avoit deſſéchés :
» J'entends à chaque moment les malédictions,
» les imprécations des pères déſolés, les gé-
» miſſemens & les ſanglots des mères que j'ai
» vu réduites à des extrémités que je n'oſe
» vous retracer. — Voilà les principales idées
» qui m'agitent & me ſoulèvent le cœur.

» Ah ! cette fille infortunée que je — parce
» qu'elle voulut s'échapper après avoir été faite
» priſonnière : je la vois encore étendue ſur la
» terre, nue & ſanglante, telle que je l'aban-

» donnai aux oiſeaux de proie : je n'ai pratiqué,
» dans le cours de cette guerre, qu'une ſeule
» action généreuſe ; j'y fus forcé par je ne ſais
» quel motif ; cette action me procure le ſeul
» *baume* que je puiſſe appliquer aux plaies de
» mon cœur.

» Dans l'expédition de ***, notre parti étoit
» compoſé de vingt-trois perſonnes, cinq blancs
» & dix-huit Sauvages de la plus mauvaiſe eſ-
» pèce ; nous arrivâmes vers les derniers bois
» de cet établiſſement, au ſoleil couchant : nous
» n'apperçumes perſonne dans les champs ;
» de-là nous conclûmes que les habitans ayant
» fini leurs ouvrages, étoient retirés dans leurs
» maiſons ; nous en contâmes huit : après nous
» être diviſés en autant de compagnies, il fut
» réſolu de nous cacher dans les bois juſqu'à la
» nuit noire, & que nous entrerions dans ces
» habitations tous à la fois. — Dieu me garde
» de vous répéter ici les différens détails de
» cette boucherie, où il y a eu tant de ſang
» innocent répandu. — J'entrai précipitamment
» dans celle qui m'avoit été aſſignée. — Le pre-
» mier objet que j'apperçus, fut une femme
» décemment habillée, d'un aſpect doux & tran-
» quile ; elle donnoit le ſein à deux enfans,
» berçant en même-tems un troiſième : à peine
» fus-je entré, qu'elle ſe leva & s'avança vers

» moi. — Je connois votre intention, me dit-
» elle ? — commencez par ces petits innocens,
» afin qu'ils ne ſoient point expoſés à mourir de
» faim quand je ne ſerai plus ; tuez-moi comme
» vous avez tué mon pauvre vieillard de père &
» mon mari, au mois d'Avril paſſé : — je ſuis
» fatiguée de la vie. — En diſant ces dernières
» paroles, avec ſa main droite elle ôta har-
» diment le mouchoir qui couvroit ſon ſein,
» preſſant en même-tems ſes deux enfans de ſa
» gauche, & avec un noble courage, elle me
» le préſenta nud & palpitant. J'étois armé d'un
» caſſe-tête, & au moment de le plonger, lorſ-
» qu'une impulſion ſoudaine & involontaire
» m'arrêta : — brave femme, pourquoi vous
» tuerai-je, lui dis-je ? votre père & votre
» mari étant déjà morts, vous avez dû aſſez
» ſouffrir ; puiſſe, au contraire, Dieu vous ai-
» der : — Frappez, me dit-elle ; comment oſez-
» vous prononcer ſon nom ? Vos compagnons
» ſeront bientôt ici, & ce délai ne ſervira qu'à
» détruire mon courage & à prolonger ma mi-
» sère. — Je les entends, les barbares, — les
» bouchers ; — je les entends ; — je reconnois
» les cris de ma pauvre couſine *Suſanne*, dans
» la maiſon voiſine : Ah ! Dieu père univerſel,
» pourquoi nous as tu ainſi abandonnés ? — Elle
» pleura amèrement : ſon aſpect, ſes larmes &

» ſon courage me déſarmèrent entièrement :
» j'étois arrêté comme une ſtatue, ma main
» encore levée, & mes yeux fixés ſur elle ;
» — dans ce moment, mon cœur ſe gonfla ; je
» pleurai auſſi ; je n'avois pas verſé de larmes
» depuis pluſieurs années. Non, brave & chère
» femme, lui dis-je, je ne veux point vous
» tuer, je ne veux pas même toucher un des
» cheveux de votre tête. — Ces trois enfans
» vous appartiennent-ils ? — La Nature m'en a
» donné deux, me répondit-elle ; la mère du
» troiſième fut tuée au mois d'Avril paſſé, en
» défendant ſon mari qui étoit malade : — les
» cris aigus de ce pauvre enfant, abandonné
» dans ſon berceau, entre les cadavres de ſon
» père & de ſa mère, dont le ſang étoit répandu
» ſur le plancher, me forcèrent d'aller à ſon
» ſecours, auſſi-tôt que les voiſins (qui s'é-
» toient cachés dans les bois) les eurent en-
» terrés, & je l'ai allaité depuis. — Et vous
» l'avez allaité depuis ! — vivez, femme géné-
» reuſe, vivez ; puiſſe le préſent que je vous
» fais de la vie, devenir aujourd'hui la ré-
» compenſe de votre humanité, en donnant
» une partie du lait de votre ſein à ce pauvre
» orphelin !

» Le reſte du parti me joignit bientôt, charg
» du butin enſanglanté qu'il avoit fait ; ce

» fut qu'après les plus grands efforts, que je pus » obtenir la vie de cette pauvre femme. — Son » mari avoit été rebelle, & les femmes des » rébelles ne méritoient pas de vivre. — Sa » ſituation pendant ce débat barbare, étoit ter- » rible ; ſon courage l'abandonna, elle fut ſaiſie » de convulſions violentes ; le ſpectacle touchant » de cette femme tombée, s'agitant ſur le » plancher, joint aux cris de ſes trois enfans, » m'aida enfin à faire naître, dans le cœur de » mes compagnons, quelques idées d'humanité & » de compaſſion. — Nos ordres étoient poſitifs, » & nous enjoignoient de tout détruire. — Li- » ſez-les, & voyez ſi je puis être juſtifié devant » Dieu & devant le monde. — Je les lus, & » levant les yeux vers le Ciel, vers ce Ciel, » où réſide la juſtice & la miſéricorde la plus » incompréhenſible aux hommes, je lui rendis » ſon papier. » Ainſi finit notre converſation.

C'eſt ainſi que la Grande Bretagne nous traite. Dites-moi, (quoique vous ſoyez Anglois,) eſt-ce là le chemin qui mène à la conquête ? Nous ſommes des victimes dévouées à ſon ambition, à ſa vengeance : — c'eſt le ſang de nos femmes & de nos enfans, qu'ils ont ordonné de répandre, pour être enſuite mêlé avec les cendres de nos maiſons. (Un Mohawck (1) a

(1) Joſeph Brandt.

pour cet effet passé la mer, a été bien accueilli du Roi, en a reçu une Commission de Capitaine) &c. Nos ennemis souvent enferment les malheureuses victimes qu'ils surprennent, dans leurs habitations, & contemplent avec une joie féroce & diabolique, l'incendie qu'ils ont allumée, au milieu de laquelle tout périt. — Ainsi dans moins de dix-huit minutes j'ai vu disparoître quatorze personnes qui furent brûlées dans une des plus grandes habitations du voisinage de ***; j'ai moi-même aidé à chercher les os de plusieurs habitans, parmi les décombres de leurs maisons, afin de les couvrir de terre. — Triste & mélancolique cérémonie!

C'est en conséquence de ces cruautés inouies, que j'ai perdu un des meilleurs amis que j'aie jamais eu; (1) il possédoit une ample fortune, il étoit lettré, industrieux, humain & hospilier; il reçut une balle à travers le corps, en revenant à cheval de visiter un voisin: à peine fut-il tombé, que ces barbares lui enlevèrent la chevelure, lui fendirent la tête, après lui avoir ouvert le ventre, & le laissèrent dans cette situation, où peu de tems après il devint un spectacle horrible à sa femme, qui le cherchoit. — Epouse infortunée, les larmes abon-

(1) Mr. R. T.

dantes que j'ai verſées avec elle, n'ont pu diminuer l'amertume des ſiennes : — ni la raiſon, ni la religion n'ont eu depuis le moindre effet ſur ſon eſprit ; ſon déſeſpoir eſt ſans borne ; elle accuſe le Ciel d'abandon & d'injuſtice, en permettant que les innocens tombent avec les coupables. — En vain j'ai eſſayé d'adoucir quelques-uns des traits d'une ſcène ſi cruelle : — elle ne veut rien entendre ; *quiconque veut me conſoler, eſt mon ennemi*, me répondit-elle. Elle ſe plaît, au contraire, à peindre cette funeſte tragédie avec les couleurs les plus noires, & la plus ſombre énergie : la mort, dont elle implore à chaque moment le trait bienfaiſant, peut ſeule effacer les impreſſions profondes qu'ont produit le meurtre de ſon mari.

Hélas ! ni notre foibleſſe, ni notre manque de conſéquence, ni nos lacs, ni nos montagnes, ni nos rivières ne nous ont procuré le moindre abri. — Nos nouveaux ennemis pénètrent par-tout ; à peine laiſſent-ils derrière eux les plus petites traces des établiſſemens floriſſans qu'on leur a fait promettre de détruire. — Si quelque dégré de modération eût pu prévaloir, (modération ſi utile & ſi néceſſaire, même dans les guerres les plus juſtes,) on eût épargné un nombre prodigieux

de familles innocentes, dont le ſang a cimenté, d'une façon plus forte encore, la haine implacable de l'Amérique envers l'Angleterre.—Si la clémence étoit bannie du centre de la guerre, le Philantrope l'auroit retrouvée avec plaiſir, vers les extrêmités; quelque partie de ce grand continent auroit été ſauvée du naufrage général: — on auroit obſervé avec admiration la bénignité de la main qui prétendoit châtier; & comme preuve de ſon humanité, des milliers de familles auroient reſté en paix dans leurs habitations.

Si je me ſuis tant étendu ſur les détails de ces calamités inférieures, ſi j'ai négligé de vous entretenir de celles qui ont dévaſté nos plus riches établiſſemens, qui ont réduit nos villes en cendres, c'eſt que les poſſeſſeurs de Plantations long-tems cultivées ont des amis, des parens, des reſſources qui, en quelque façon, adouciſſent leurs malheurs; au contraire, ceux dont je viens de vous entretenir, ceux qui tracent les derniers ſillons de nos provinces, qui cultivent l'extrêmité de nos diſtricts les plus éloignés, quand ils ſont une fois ruinés, ils le ſont pour toujours: — ils doivent, par conſéquent devenir, aux yeux de l'humanité, des objets beaucoup plus dignes de compaſſion & de pitié.

Adieu. ST. JOHN.

A la Priſon de New-York, 4 Août 1780.

LA FILLE GÉNÉREUSE.

L'AUDACE de l'entrepriſe, la ſageſſe des vues & des combinaiſons, le courage & la perſévérance dans la conduite & l'exécution de cette grande rénovation; voilà les traits qui caractériſent nos Légiſlateurs & nos braves Guerriers; les anecdotes particulières, choiſies avec diſcernement, vous feront connoître la nation. — Fidèle à ma promeſſe, je n'ai peint que ce que j'ai vu, & même le Ciel m'en eſt témoin; je n'ai choiſi que les ſcènes les moins atroces, celles du moins où la vertu, en répandant ſa douce lumière, diminue l'horreur & les ténèbres du crime.

Le Colonel Joſiah Smith fut enfermé dans les priſons de New-York, lorſque j'y étois moi-même; le haſard nous fit habiter le même appartement; c'étoit un Colon fort riche; deſcendu d'une des premières familles Européennes qui abordèrent ſur l'Iſle de Naſſau; (1) il habitoit le diſtrict de Southampton, dans

(1) Iſle-Longue.

le Comté de Suffolk, la partie la plus orientale de cette Isle. Quoique âgé de soixante-sept ans, il étoit cependant encore frais & vigoureux : le lendemain de son arrivée, nous le priâmes, suivant notre usage, de nous raconter son histoire.

« Pendant plusieurs années, nous dit-il, j'ai été » Magistrat & Colonel de la Milice de notre » canton ; je pris les armes au commencement » de cette guerre, & conduisis l'élite du Régi- » ment à l'armée Américaine, peu de tems » avant qu'elle s'opposât au débarquement & aux » progrès des troupes Angloises, sous le Général » Howe. — Vous connoissez le sort de la fatale » journée du .... où la discipline des Mercénaires » l'emporta sur le zèle, le courage & le patrio- » tisme. — O Ciel ! faut-il qu'un Européen, à six » sols par jour, puisse vaincre & détruire impu- » nément des Citoyens combattant généreuse- » ment pour leur patrie ? Quelques jours après, » le Général Anglois publia une proclamation, » qui invitoit tous les habitans de notre Isle à » mettre bas les armes, & à signer une con- » vention qui leur assuroit la protection de l'ar- » mée Angloise, & la tranquillité : ma femme, » mes deux filles, mon âge, tout m'obligea à » me soumettre à cette dure extrêmité. — Ah ! si » j'avois eu dix ans de moins, j'aurois fait

» comme tant d'autres qui abandonnèrent leurs » biens & leurs maiſons pour paſſer dans l'Etat » de Connecticut, & ſe joindre à ceux qui n'a- » voient pas encore ſubi le joug.

» Le mois d'Avril paſſé, le Général Cl—on » vint chaſſer dans nos cantons, il choiſit ma mai- » ſon pour ſa demeure ; elle eſt ſituée au fond » d'une baye, dont la pêche m'appartient, ainſi » que les terres voiſines : je ne ſuis défendu du » détroit (1) que par une péninſule aſſez étendue. » Un jour étant à ma porte, avec ce Général : » — « J'admire, me dit-il, la ſituation de votre » habitation, & de vos champs : vous devez » mener ici une vie heureuſe ; le gibier, le » poiſſon, la navigation, la fertilité de vos » terres, tout, ce me ſemble, concourt à vous » rendre riche. Combien d'enfans avez-vous ? » Cinq, lui dis-je ; mais je n'ai que deux filles » avec moi. N'êtes-vous point expoſé aux » incurſions des gens de Connecticut, qui, à » ce qu'on m'a dit, traverſent ſouvent le *Sound* » pour venir piller ? — Je ſuis, comme vous » le voyez, entre deux feux ; pluſieurs connoiſ- » ſant ma ſituation, m'appellent Whig, pour » venir enlever mes beſtiaux ; d'un autre côté, » les Américains de Connecticut appellent Torys

(1) New-England-Sound.

» tous ceux qui ſe ſont ſoumis â votre domina-
» tion, & viennent ſouvent exiger de grandes
» contributions : telle eſt ma ſituation ; malgré
» les richeſſes dont je jouiſſois avant la guerre,
» à peine pourrois-je vivre ſans le poiſſon que
» nous prenons tous les jours. Votre état eſt
» vraiment malheureux, continua-t-il : ſi jamais
» il vous arrive quelque choſe, je vous rendrai
» ſervice. » — Peu de tems après, ſon Excel-
lence me quitta.

Le 20 du mois ſuivant, vers les ſix heures du matin, étant dans ma grange, occupé à nettoyer du lin avec mes Nègres, j'apperçus de loin ſept perſonnes mal vêtues, &, en apparence, très-affligées ; — elles cheminoient vers moi. — « Qui êtes-vous, mes amis, leur de-
» mandai-je? d'où venez-vous, & où allez-
» vous? — Nous venons de Connecticut, où
» nous déſirons bien retourner : nous nous
» embarquâmes, il y a trois jours, à Guilford,
» à deſſein de prendre*** priſonnier, à qui le Gou-
» verneur Tryon a donné la plantation que j'ai
» abandonnée. — Informé de notre approche, il
» s'eſt défendu à travers les fenêtres de la mai-
» ſon ; trois de nos compagnons ont été tués,
» & quatre ſont bleſſés : ils ſont actuellement
» ſous la garde de deux de nos compagnons ;
» ſachant que vous êtes dans le fond du cœur

» bon Américain, malgré le ſort qui vous met » ſous la domination Angloiſe, nous ſommes » venus implorer votre aſſiſtance & vous de- » mander un peu de linge pour panſer leurs » plaies, & quelques proviſions. — Comment » prétendez-vous ſavoir quelles ſont mes opi- » nions politiques ? Je ſuis vieux, je n'en ai » plus, ma ſituation d'ailleurs m'expoſe aux » déprédations des deux partis, je ne ſais que » faire ; reſtez ici un moment. » Je fus conſul- » ter ma femme, à laquelle je racontai toutes les circonſtances de cette affaire. « Que peux-tu » faire, mon ami, me dit-elle ? Il faut leur don- » ner de bonne grâce, ce qu'ils peuvent exiger » par force ; ne ſont-ils pas ſept perſonnes » armées ? crois-moi, prends ce jambon & ces » deux tourtes, & pries-les, au nom de Dieu, » de ne jamais revenir : peuvent-ils ignorer le » mal qu'ils font à leur patrie, ſous prétexte » de ſatisfaire leur vengeance particulière ? — » les Anglois ſe réjouiſſent d'avoir un prétexte » auſſi ſpécieux pour exercer leurs brigandages. — Je leur délivrai les proviſions & les avis de ma femme, & ils s'en furent pénétrés de reconnoiſſance.

Le lendemain, à la même heure, étant occupé au même ouvrage, j'apperçus cinq perſonnes, cheminant du même côté ; ils avoient l'uniforme

des Réfugiés de la péninſule de Loyd : (1) — cet habit, de mauvais augure, m'effraya beaucoup. Quelle nouvelle y a-t-il encore, dis-je à mes Nègres ? ces gens ſont comme les *Turkey-Buzards*, (2) ils ne paroiſſent qu'où il y a du carnage & de la proie : — « Nous reconnoiſſez-» vous, dit l'un d'eux ? — Oui, lui dis-je, » vous êtes les mêmes perſonnes auxquelles » je donnai hier à cette heure de la viande & » du pain. — De la viande & du pain, répéta-» t-il ? — Tu nous aurois donné de ton ſang, » ſi nous t'en avions demandé, inſigne rebelle : » non content d'être traître au meilleur des » Rois, tu trahis également la parole que tu » as donnée, en ſignant la proclamation, de » ne point aſſiſter les ennemis, & tu nous » aſſiſtas hier, nous prenant pour des gens de » Connecticut. Vieux fourbe, vieux ſcélérat, » tu croyois donc ta ruſe & ton hypocriſie à » l'abri de toute découverte : viens expier » dans les priſons de New-York, le crime que » tu cachois avec tant de ſoin : ordonne à tes » Nègres de mettre tes chevaux au chariot, » pour t'y conduire ſous bonne eſcorte. — Si » la cauſe du meilleur des Rois eſt la meilleure

(1) Grande Peninſule de l'Iſle-Longue.
(2) Oiſeaux de proie.

» des cauſes, leur répondis-je, pourquoi la » ſoutenez-vous par la fraude & le menſonge ? » Je connois le motif qui vous fait agir; mais » ne croyez pas que la timidité de la vieilleſſe » & les regrets ſexagénaires augmentent votre » triomphe : il y a plus de quatre ans que je » gémis en attendant des jours plus heureux. » — Tout nous eſt permis pour découvrir les » rebelles cachés, me dirent-ils ? nous ſommes » d'ailleurs autoriſés par des ordres ſupérieurs. » — Je n'en doute point, Meſſieurs; il eſt ce- » pendant malheureux qu'il ſoit réſervé aux » partiſans du Roi George, de pouſſer la ſu- » blimité du mal, au point de forcer l'huma- » nité de devenir ſon propre ennemi, & de » convertir en crime une action purement cha- » ritable. — Que nous dis-tu, vieux puritain, » ne faut-il pas que le remède ſoit proportionné » au mal ? — Laiſſez-moi au moins, Meſſieurs » les Royaliſtes, prendre quelques vête- » mens. » — A peine furent-ils entrés dans ma maiſon, qu'ils commencèrent à piller, & à emballer tout ce qu'ils trouvèrent de meil- » leur. Ils brisèrent un grand bureau, mais n'y ayant point trouvé d'or, ils s'en vengèrent ſur des papiers qu'ils déchirèrent en pièces « Pour l'amour de Dieu, leur dit ma femme, » ſi vous êtes déterminés à détruire ce qui nous

» appartient, reſpectez au moins ces cahiers; » ils ſont relatifs aux biens de pluſieurs enfans » que la bayonnette de vos amis ont rendu » orphelins; ne ſont ils pas aſſez malheureux? » Pas autant qu'ils méritent de l'être, dirent-ils, » c'eſt une pépinière de Républicains, que la » Grande-Bretagne fera bien d'extirper. » Ils » ouvrirent enfin un coffre où ils trouvèrent » trois cens quatre-vingt-trois piaſtres.— Voilà » ce que vous cherchez, Meſſieurs, leur dis-je? » je ſuis fâché de ne pas en avoir davantage. » Dans ces entrefaites, ma fille Julie entra dans ſa chambre pour y prendre trente guinées, qu'elle y avoit cachées, & qu'elle vouloit me donner; un de ces coquins, qui l'avoit ſuivie des yeux, ſaiſit ſon bras au moment où elle le retiroit du coffre, & la menaçant avec ſon ſabre nud, lui ordonna de délivrer la bourſe qu'elle tenoit. — « Ne puis-je ſauver de vos » mains de quoi aſſiſter mon pauvre père dans » la priſon où vous allez le conduire, leur » dit-elle fièrement? » —Sans répondre, il la ſaiſit par la main pour en arracher ſa proie; mais trouvant une réſiſtance à laquelle il ne s'attendoit pas, il lui donna un coup de ſabre au-deſſus du poignet: malgré la perte de ſon ſang, elle réſiſta encore, & jetta la bourſe par la fenêtre à une Nègreſſe qui avoit été témoin de

de cette ſcène. — De depit, il alloit renouveler le coup, lorſque fortunément nous entrâmes: ſes camarades, honteux de cette action, l'en empêchèrent. — « C'eſt donc aux vieillards & » aux filles que vous venez faire la guerre ? » voyez, mon père, voyez dans quel état cet » homme m'a mis ; mais mon courage ne s'é- » coulera pas avec mon ſang. » Un accès de fureur qui, à cet inſtant, ſaiſit tous mes Nègres, penſa cauſer une ſcène ſanglante: les Royaliſtes, craignant les ſuites du delai, chargèrent précipitamment mon charriot, & m'emmenèrent avec eux, après m'avoir attaché les bras derrière le dos. — « Vous triomphez aujourd'hui, leur » dit ma fille ; mais dans peu, je vous ferai » repentir de votre ſcélérateſſe. — Venez à » New-York, ſi vous oſez, lui répondirent- » ils, les femmes rebelles ne ſont pas plus » exemptes de la priſon que les hommes ; ſui- » vez-nous ſi vous oſez : — J'oſerai tout pour » mon père ; & quels crimes vos Conſeils de » guerre peuvent-ils me reprocher ? J'irai le » défendre à New-York, au péril de ma vie. » — Peignez-vous, ſi vous pouvez, l'état de ma pauvre femme ; quant à moi, j'étois preſque étouffé de colère & d'indignation : je conjurai ma fille de reſter, à cauſe de ſa bleſſure ; nous

arrivâmes le ſoir à *Sétoket*, où je fus vivement attaqué de la gravelle : l'un d'eux, ſaiſiſſant le moment de mes plus cruelles ſouffrances, vint me dire qu'il ne tenoit qu'à moi de retourner en ma maiſon ; que j'étois riche, qu'ils cacheroient mon crime, ſi je leur donnois trois cent cinquante guinées, outre ce qu'ils avoient avec eux, qui n'étoit qu'une juſte rétribution pour leurs peines : « trois cens cin-» quante guinées, leur dis-je ? — dans tout » autre tems, je vous répondrois comme vous » le méritez ; aujourd'hui je me ſoumets à mon » ſort, tel qu'il puiſſe être, tel que je puis » l'attendre d'une Nation qui ſe joue des pre-» miers droits de la Nature. »

Nous arrivâmes enfin ici, où tout retentiſſoit déjà du bruit de leur expédition ; déjà Jacques Rivington avoit publié, comme vous avez pu le voir dans ſa Gazette, le paragraphe ſuivant : « On nous écrit de la partie orientale » de l'Iſle-Longue, que les Réfugiés de la Pé-» ninſule de Loyde, toujours infatiguables pour » le ſervice de Sa Majeſté, ont ſurpris *Joſiah* » *Smith*, *anciennement Ecuyer*, aſſiſtant des gens » de Connecticut qui étoient venus pour piller » les loyaux Sujets du Roi, & qu'ils emmènent » le vieux Rebelle avec eux ſous bonne eſcorte,

» où probablement Son Excellence l'enverra » loger à l'Hôtel de Cunningham (1), la dé- » lectable demeure de maints autres archi- » rebelles comme lui. » — A peine eus-je mis pied à terre, qu'un Garde me conduisit ici; j'ignore quand & comment j'en sortirai. Telle est, en peu de mots, l'histoire que vous avez exigée de moi.

Sa généreuse fille trouva heureusement dans son voisinage un Sauvage de Montauck (2), qui pansa sa blessure. Elle arriva ici cinq jours après son père. — Elle obtint avec peine la permission de le voir; elle ne dut même cette faveur qu'à sa noble apparence & à la douce fermeté de son maintien : elle est grande, bien faite, & jolie sans être belle; elle unit merveilleusement la timide modestie de la campagne, avec la décente assurance de la ville : elle n'y étoit cependant jamais venue. — Je l'avoue, la dignité de sa figure, son heureux maintien, son bras en écharpe, son courage, les protestations animées qu'elle fit à son père de ne jamais l'abandonner, eurent un effet singulier sur mon cœur. Je ne pouvois la voir sans mêler au plaisir que sa vue m'inspiroit, un

(1) Le Prevôt.

(2) La Pointe la plus orientale de l'Isle-Longue.

grand degré d'admiration ; elle devint enfin à mes yeux, ainſi qu'à ceux de tous les priſonniers qui étoient admis dans notre chambre, un objet infiniment intéreſſant. Tel eſt l'effet de la beauté, quand elle eſt unie à la vertu. —

Le lendemain de ſon arrivée, j'écrivis pour ſon père un placet adreſſé au Général en Chef : j'entrai dans le détail de ſon aventure, & ne manquai pas de lui rappeler la promeſſe qu'il lui avoit faite le mois d'Avril paſſé, & de réclamer ſa juſtice. — Sa fille éprouva des difficultés ſans nombre, au quartier Général : je ne vous répéterai pas tous les propos qu'on lui tint ; elle fut admiſe enfin, à l'aide du Major André, Aide-de-Camp favori. — Après avoir lu le placet, le Général lui répondit froidement que ſon père ne tarderoit pas à être examiné devant un Conſeil de Guerre, & qu'il ignoroit entièrement la promeſſe dont on lui parloit : — il lui accorda cependant la liberté de voir ſon père toutes les fois qu'elle le déſireroit.

Les plaiſirs, la bonne chère, les affaires, l'inſouciance, qui étoient la divinité tutélaire de cette Maiſon, firent bientôt tout oublier, & le Colonel Smith reſta enfermé. A peine ſe paſſa-t-il un jour dans l'eſpace de trois mois, que cette brave & digne fille ne vînt voir & conſoler ſon père : ſouvent elle paſſoit des jour-

nées entières avec nous ; elle égayoit nos repas, & le plaiſir qu'elle répandoit autour d'elle, ſemblable à une douce lumière, diminuoit la ſombre mélancolie de notre ſituation. — Je l'avoue avec reconnoiſſance, je dois à la ſatiſfaction de la voir, de l'entendre, à ſon enjouement, aux bonnes nouvelles qu'elle nous apportoit, un baume qui ſervit à adoucir l'amertume dont j'étois alors pénétré : ſouvent elle portoit les lettres que j'écrivois à mes amis, qu'elle cachoit dans ſon ſein : elle fut toujours reſpectée, même du barbare Cunningham.

Elle devint le centre de notre ſociété, à laquelle pluſieurs Officiers Américains d'une autre chambre ſe joignirent ; nous fûmes tous également étonnés de voir & de ſentir que ſa préſence allégeoit le poids de nos chaînes.

Un de ces Officiers paſſa de l'admiration à l'amour le plus vif : un jour il le déclara à ſon père, & nous procura au ſein de ces triſtes murailles, une ſcène bien intéreſſante & bien neuve ; ſon énergie, l'heureux enthouſiaſme de ſes expreſſions, ne me ſurprirent point : à ſon âge, je ſens que l'admiration & l'eſtime m'auroient également conduit à l'amour. La ſingulière deſtinée de ce jeune homme rendit cette ſcène encore plus intéreſſante à nos yeux : il étoit Cornette de cet infortuné Régiment de

Dragons Virginiens, qui, malheureuſement ſurpris dans ces quartiers à Tappawn, (1) furent aſſaſſinés de ſang-froid par le Général Grey. Les circonſtances de cette boucherie font frémir ; on ne peut concevoir quelle eſt l'eſpèce de fanatiſme qui dicta les ordres, & où il trouva des hommes aſſez barbares pour les excuter.

Un parti de Soldats Anglois entrèrent, le flambeau & la bayonnette à la main, dans la chambre où ce jeune Cornette dormoit ; ils couroient vers ſon lit pour le percer du fer meurtrier, lorſqu'un d'eux s'écria : « Quel dom-» mage de tuer un ſi beau garçon ! » — Cette ſeule reflexion ſuſpendit leurs coups : à cet inſtant il s'éveille & ſe lève précipitamment ; heureuſement pour lui l'auteur du premier ſentiment le répéta encore avec énergie, & perſuada à ſes Camarades de le faire priſonnier : telles furent les circonſtances qui ſauvérent la vie au jeune Officier qui adreſſoit ſes vœux à Mademoiſelle Julie Smith,

Je ne puis m'empêcher d'y ajouter une action qui fait honneur à un jeune Lieutenant Ecoſſois, dont malheureuſement j'ai oublié le nom. — Avant la ſurpriſe nocturne de ce Régiment, le

(1) Ou la Ville d'Orange, ſur la Rivière du Nord, à 30 milles de New-York.

Général qui la projettoit ordonna que toutes les pierres à fusil lui fussent délivrées ; il divisa son parti en un certain nombre de pelottons, commandés par des Officiers auxquels il ordonna de tout tuer. Un Lieutenant Ecossois en trouva quatorze profondément endormis dans une grange : loin d'exécuter les ordres barbares du Général : « Mes amis, dit-il, nous sommes Soldats » & non des Bouchers, faisons-les Prisonniers » de guerre. — Que dirions-nous, si des Amé» ricains venoient ainsi nous poignarder pendant » la nuit dans nos quartiers » ? Ces quatorze Dragons furent les seuls qui évitèrent le carnage, excepté ceux qui eurent le bonheur de s'enfuir.

Trois mois s'étoient presque écoulés, sans que Julie Smith pût rien obtenir pour son père, qui, pendant cet intervalle, fut deux fois très-mal de la gravelle ; elle obtint enfin son retour chez lui, à condition que les choses resteroient dans le même état par rapport aux Refugiés qui l'avoient pris, & qu'il trouveroit une caution de cinq cens guinées pour s'assurer qu'il n'assisteroit plus les Gens de la Province de Connecticut. Elle eut beau jurer que ce fait étoit faux, il fallut s'y soumettre. Sa maladie, son ennui, les sollicitations de sa femme & de ses enfans, toutes ces raisons absorbèrent son courage, & lui

firent oublier la réfolution qu'il avoit priſe de reſter en priſon juſqu'à ce qu'il eût obtenu juſtice. — Hélas ! il y ſeroit encore. — eſt-il poſſible, dit-il un jour au Colonel Coſmo Gordon (le ſeul Officier Anglois qui eut l'humanité de viſiter les Priſonniers), que des voleurs triomphent avec autant d'impunité ? Cela eſt malheureux, en effet, mon pauvre Américain ; mais il en eſt ainſi. — Et pourquoi, demanda le Colonel Smith ? Parce que c'eſt un axiome du règne préſent, de ne point décourager les Réfugiés, quelque mal qu'ils puiſſent faire. — Les Américains ſont-ils donc devenus des ours, des monſtres, qui ne peuvent réclamer les plus foibles droits de l'humanité, lui demandai-je ? — Quelque raiſon que vous puiſſiez avoir, il ne faut point que ces Meſſieurs aient tort ; — & voilà préciſément pourquoi vous n'avez pas paſſé au Conſeil de Guerre ; le Préſident, qui eſt un honnête Militaire, n'auroit pu s'empêcher de vous rendre quelque juſtice ; ce qu'il ne falloit pas faire. Je vous plains, mon pauvre Américain.

Je ſortis moi-même quinze jours après le Colonel Smith, & j'ignore quelles ont été les ſuites de ſa deſtinée. (1)

(1) J'ai eu le plaiſir de le revoir depuis chez lui ; ſa Fille étoit mariée ; elle avoit deux enfans, & vivoit, ainſi que ſon mari, avec ſon père.

De la Priſon de New-York, 20 Août 1780.

ANECDOTE
DU SERGENT B. A.

PEU de tems après être entré à New-York, où, comme vous ſavez, j'étois venu à deſſein de m'embarquer pour l'Europe, je fus mis en priſon, en conſéquénce de l'arrîvée de l'Eſcadre Françoiſe à l'iſle de Rhodes, & d'une Lettre anonyme reçue au Quartier-Général, à ce que j'ai appris depuis. Le plus léger ſoupçon, ſous un Gouvernement Militaire, & au centre d'une guerre civile, ſuffit, vous le ſavez, pour priver un homme de la liberté, & ſouvent de la vie. Si jamais j'ai eu occaſion de réfléchir, c'étoit ſous ce toit d'infortunes; car je ſuis plus ſenſible encore aux impreſſions du mal qu'à celles du bien : le premier eſt un acide corroſif, l'autre une huile balſamique qui ne laiſſe après elle que le parfum & la douceur de ſes parties. — Je ne ſouillerai pas notre correſpondance par le détail dégoûtant des forfaits, des malheurs, des aventures funeſtes, des actes de tyrannie, d'injuſtice & de cruauté, dont j'ai été le témoin pendant un ſéjour de trois mois. — L'hiſtoire

de quelques-uns de mes compagnons ſera le ſeul récit que je vous ferai, parce que je le crois caractériſtique des malheurs de la guerre civile, ainſi que de la manière dont les Anglois, aveuglés par leur perverſe deſtinée, ont conduit cette même guerre. On peut dire d'eux, en général, que l'hiſtoire de ce qu'ils ont fait & qu'ils n'auroient pas dû faire, ſeroit beaucoup plus longue & plus déſagréable à écrire que celle de ce qu'ils n'ont pas fait & de ce qu'ils auroient dû faire. — O vous, triſtes échos de cette redoutable priſon! n'êtes-vous point fatigués de répéter les gémiſſemens & les plaintes qui, depuis tant d'années, ont été articulés dans l'enceinte de ces murs? — Que ceux qui nous parlent de l'humanité Angloiſe, aillent à New-York, qu'ils y conſultent les records de leurs donjons, de leurs maiſons à ſucre (1); qu'ils y liſent l'hiſtoire des actes inutilement cruels commis dans nos campagnes, qu'ils parcourent la liſte des maiſons brûlées, afin de les piller ſous prétexte d'éteindre les flammes, &c.; & s'ils ne ſont pas encore convaincus, qu'ils ſe tranſportent au Bengale; à leur retour, ils effaceront, j'en ſuis ſûr, avec leurs larmes, le récit

(1) Maiſons où étoient enfermés les Priſonniers Américains.

qu'ils voudront faire de leurs obſervations, ou ils ſeront obligés de tirer un rideau ſur cette hideuſe perſpective. Le Tartare d'où je ſors, eſt préſidé par un homme unique dans ſon genre, je l'eſpère. — Les organes de ſon corps & les ſenſations de ſon ame ſemblent avoir été aſſortis exprès pour l'emploi terrible auquel il étoit deſtiné. C'eſt un homme calleux, s'il en fut jamais, devant lequel les pleurs du malheur & de l'affliction, les cris des punitions, l'appareil des châtimens, n'ont nul effet; c'eſt un homme dont l'ame, pétrie d'une implacabilité atroce, ſemble ſe réjouir de ce qui afflige ceux qu'il peut appeler rebelles, & ſemble trouver du plaiſir dans l'exécution d'un ſyſtême de barbarie qu'il appelle devoir. — De ma fenêtre, combien de femmes n'ai-je pas comptées, attachées au poteau pour y être fouettées ? — Chaque fois j'y ai vu ce bourreau armé d'un nerf de bœuf, lacérant impitoyablement ſon Nègre, quand il s'appercevoit que le bras de cet Africain, moins barbare que le ſien, diminuoit, par pitié pour une femme, ſi non le nombre, du moins le poids des coups qu'elle devoit recevoir. — J'ai vu auſſi un Soldat d'Artillerie fouetté ſur les mêmes principes.

La nuit du 14 Août, nous entendîmes quelques coups de fuſil. — Jugez du degré de curio-

ſité que ce bruit excita ; mais la crainte du cachot nous empêcha, le lendemain, de faire la plus petite queſtion à celui qui vint nous compter & ouvrir la porte de notre chambre. — Deux jours après, un Sergent du Régiment du Colonel B.—K. fut amené ſous notre toit : le haſard le conduiſit dans notre appartement, quoique ce fût celui des Bourgeois. — « Que ma préſence ici, Meſſieurs, ne vous » chagrine point ; je ne vous importunerai pas » long-tems. — Qu'avez-vous donc fait, lui » demanda le Colonel Smith (un de notre cham- » brée) ? — Mon devoir, lui répondit-il : mais » il en eſt un autre qui, je crois, n'a pas fait le » ſien ; je crains de payer de ma tête pour ſa » faute ou ſon malheur. — Qui êtes-vous » donc, quelle eſt votre hiſtoire, lui demanda » la même perſonne ? — Je ſuis Sergent dans » le Régiment de B.—K. : avant la guerre, je » poſſédois une plantation aſſez conſidérable » dans le Comté de Morris. — Pouſſé par le » ſentiment de la loyauté, par obéiſſance aux » impulſions de ma conſcience, &, ſincère- » ment, croyant faire mon devoir, j'abandon- » nai tout ce que j'avois dès le commence- » ment de la guerre, & vins me réfugier dans » les lignes du Roi, avec ma femme & huit » enfans. — Auſſitôt que je fus arrivé, les uns

» approuvèrent ma conduite, me disant qu'il » seroit à desirer que tous les Américains en » fissent autant, que j'étois un brave homme. » Les autres me dirent: Tu es un grand fou, » A. B., de n'avoir pas resté avec tes com- » patriotes, & d'avoir quitté ton bien pour » venir ici loyalement mourir de chagrin & » de faim: ne savois-tu pas que tout mérite, » tout devouement Américain, tel qu'il puisse » être, est souverainement mépriſé dans ces » lignes? Rien n'est bon, louable & récom- » pensé, que parmi les Anglois & les Ecossois. » Le Parlement, il est vrai, a généreusement » fixée une somme considérable pour être dis- » tribuée aux plus nécessiteux, & destiné des » vivres pour tous; mais cette somme a dis- » paru entre les mains des Trésoriers, & les » avides Commissaires refusent, ou nous volent » la moitié de ces mêmes provisions; souvent » on nous en donne qui sont gâtées, & que » nous ne pouvons prendre: c'est à quoi Mes- » sieurs les Distributeurs s'attendent; alors ils » en engraissent leurs cochons. — Mais, leur » dis-je, le Gouvernement n'a-t-il pas publié » plusieurs proclamations, invitant les fidèles » sujets du Roi à se rendre ici, où toute espèce » de protection leur est promise? — On voit » bien, me répondirent-ils, que tu ne fais que

» d'arriver, puiſque tu attribues à ces papiers
» publics une vertu qu'ils n'ont pas : écoutes une
» fois pour tout. Ce ſont des reliques offertes à
» notre vénération pour nous tromper, comme
» c'eſt l'ordinaire dans ces ſortes de circonſtan-
» ces. — Elles ſont mépriſées par tous ceux qui
» les approchent, comme par ceux qui les pu-
» blient & les expoſent au reſpect des hommes:
» il n'y a rien dans le monde de trompeur
» comme ces proclamations. — C'eſt avec ce
» charme groſſier qu'on a invité les Nègres
» mêmes des Américains, aux yeux deſquels
» on n'a pas eu honte d'étaler une foule de
» promeſſes menſongères. Il y a, je crois,
» neuf jours, que des Capitaines de vaiſſeaux
» de guerre en firent, à New-York, une preſſe
» terrible, ſous prétexte de compléter leur
» équipage ; ils en ont enlevé plus de trois cens
» qu'ils portent aux Iſles, où ils les vendront,
» comme ils ont fait tous ceux qu'ils ont pillé
» depuis le commencement de cette guerre,
» dans la Virginie & les deux Carolines. Par
» une autre proclamation, il eſt ordonné aux
» Officiers de reſpecter les récoltes des Colons
» ſur les Iſles d'York, de Naſſau & de Staten:
» Milord R—n faiſoit cependant l'exercice ſur
» une pièce de bled, l'autre jour, quoique le
» propriétaire de ce champ lui montrât cet

» Ecrit public. — Tu n'as pas d'idées de l'in-
» discipline morale & physique de toute cette
» armée; tout le mal qu'ils jugent à propos de
» faire, est légitimé dès qu'ils le font aux Amé-
» ricains. — Ces détails m'étonnèrent, je l'a-
» voue; mais ils ne me découragèrent pas:
» — j'avois alors beaucoup de zèle. — Peu de
» tems après, le Colonel B.—K., que j'avois
» connu avant la guerre, me fit Sergent
» dans son Régiment, & obtint des rations
» pour ma famille: je perdis, il y a sept mois,
» mon fils aîné à mes côtés, dans une affaire
» auprès de *New-York*. — Je me suis toujours
» comporté en honnête-homme; je n'ai fait
» simplement que mon devoir, sans ajouter
» aucunes cruautés aux horreurs de notre mé-
» tier; j'ai toujours été un brave Soldat. —
» Ai-je tort, Messieurs, de m'appeler brave?
» voilà les blessures que j'ai reçues à bord de
» l'Amiral Mathews, dans la Méditerranée: —
» je ne tarderai cependant pas à être pendu. —
» Pendu, lui dis-je? — Eh, mon ami! qu'avez-
» vous donc fait? Les Anglois ne pendront cer-
» tainement pas un homme qui a abandonné
» une plantation de deux cents acres pour en-
» trer à leur service. — Je le ferai cependant,
» Messieurs; & cela, pour réparer la faute ou
» le malheur du Major S**. — Quel rapport

» peut-il y avoir entre ce Major & vous, lui » demanda le Col. J. S.? — Ne ſavez-vous pas, » continua-t-il, que le poſte de *Paulus Hook* (1) » a été emporté, il y a trois nuits, par cinq cens » Américains commandés par le Major Lée? » — Alors le myſtère fut révélé; nous apprîmes, par cette nouvelle, que les coups de fuſil entendus la nuit du 14, avoient été tirés à l'attaque & la priſe de ce poſte. — Paulus Hook eſt une à Péninſule ſur la rive occidentale de la rivière de Hudſon, où, avant la guerre, il y avoit un grand bac. — « Mais, encore une fois, com- » ment ſe peut-il faire que vous, ſimple Ser- » gent, ſoyez puni pour la faute de votre » Commandant? Racontez-nous tout cela de » bonne-foi: reſſouvenez-vous que ſous ce » toit il n'y a ni Wigs, ni Torys; nous ne ſom- » mes plus que des priſonniers. — Je vais vous » le dire, Meſſieurs. — Vers les onze heures » de la nuit du 14, le Major Lée, à la tête de » cinq cens Américains d'élite, paſſa la prairie » Salée au Nord-Oueſt du poſte; dans peu de » tems, ils franchirent tous les obſtacles de » vaſes, d'eau & de foſſés qui nous défendoient » de ce côté-là: ils ſurprirent, ſans tirer un ſeul » coup de fuſil, notre détachement. — Telle

(1) Vis-à-vis la Ville de New-Yorck, de l'autre côté de la rivière de Hudſon.

» fut

» fut la hardieſſe de leur entrepriſe, la célérité
» de leur marche & leur parfaite diſcipline,
» qu'ils emmenèrent priſonniers plus de deux
» tiers de notre garniſon ; &, comme un con-
» traſte frappant de la rapacité Angloiſe, ils
» laiſsèrent les montres d'or de nos Officiers,
» qui étoient ſuſpendues à la tête de leurs lits :
» le reſte de notre garniſon ſe retira dans la
» petite eſtocade, d'où ils tirèrent quelques
» coups de fuſil : — au point du jour, un dé-
» tachement de Gardes Angloiſes paſſa la ri-
» vière, mais il étoit trop tard. — La ſurpriſe
» d'un poſte auſſi important, & ſi voiſin du
» Quartier-Général, piqua très-ſenſiblement
» Son excellence, Sir H. C. : — Il a dernière-
» ment ordonné des informations, j'ignore quel
» en a été le réſultat. — Je m'imagine cependant
» que la conduite de notre Commandant a été
» blâmée, car on dit qu'il n'étoit ni dans l'eſ-
» tocade, ni du nombre des priſonniers : il va,
» dit-on, partir pour aller commander les In-
» valides, & vexer ſans doute, les pauvres ha-
» bitans des *Bermudes*, où vraiſemblablement il
» ne courra aucun riſque d'être ſurpris par les
» Américains. — Il a été réſolu en même-
» tems, que je n'étois pas au poſte où je
» devois être ; que je me ſuis mal comporté,
» & que tout le blâme de la ſurpriſe doit tomber

» ſur moi, pauvre Sergent, qui n'étois point
» de garde pendant cette nuit, & qui mê-
» me eus le bonheur de faire deux Amé-
» ricains priſonniers, armé de ma ſeule bayon-
» nette. — Vous le ſavez comme moi, Meſ-
» ſieurs, qu'eſt-ce que la vie d'un Soldat,
» quand elle eſt comparée avec l'honneur & la
» réputation d'un Officier ? — Je connois très-
» bien votre Commandant, dit le Capitaine B.,
» (un de nos compagnons) c'eſt un aſſez drôle
» d'homme; c'eſt un de ces Anglois peu inſ-
» truits, qui croient fermement que tout ce
» qui n'eſt pas né dans leur Iſle, eſt d'une
» eſpèce inférieure à la leur. — Etant encore
» Aide-de-Camp, il fut envoyé par ſon Géné-
» ral, pour quelques affaires, chez M. P. S.
» En s'approchant de cette maiſon, à cheval, il
» caſſa une vître de la chambre où étoit ce
» Colon, ſimplement pour lui faire ſavoir que
» lui, Major Anglois, étoit-là, & qu'il eût à
» venir lui parler : — car, ſuivant les maximes
» qu'ils ont apportées dans notre pays, l'action
» d'avoir frappé à la porte, auroit été trai-
» ter un Américain reſpectable avec trop de
» complaiſance : ainſi vous voilà donc, mon
» pauvre Sergent, deſtiné à expier la faute de
» ce célèbre Major; vous voilà donc ſemblable
» au bouc chargé de l'anathême : — mais au

» lieu de le lâcher dans les bois, comme fai-
» ſoient les Juifs, (en cela plus Philoſophes
» que les Anglois,) ce qui ne ſeroit qu'une
» légère punition, on vous menace, dites-
» vous, de perdre la vie? — Ainſi mes cama-
» rades m'en ont-ils informé, répondit le Ser-
» gent. Dieu diſpoſera de moi comme il voudra;
» il eſt bien dūr cependant d'être puni comme
» un malfaiteur, pour la faute d'un autre, &
» n'en ayant aucune à ſe reprocher. — Mais
» peut-être les choſes prendront-elles une au-
» tre tournure, répondit le Capitaine B.?
» Vous n'avez pas encore été jugé par le Con-
» ſeil de Guerre : il y a, dit-on, parmi ces
» Meſſieurs, des hommes de la plus grande
» probité, qui rougiroient de verſer le ſang
» innocent. — Vous avez donc une grande
» opinion de nos Conſeils de Guerre, Meſ-
» ſieurs, répliqua le Sergent? vous ne con-
» noiſſez donc pas l'hiſtoire de leurs Jugemens?
» Ils en ont rendu pluſieurs qui annoncent toute
» la partialité de la Guerre civile. — Les Mem-
» bres de ces Conſeils ſemblent être des Torys
» Américains, aveuglés par leur zèle, condam-
» nant tout ce qui s'appelle Whigs : — nos
» Conſeils de Garniſon, ſur-tout, excédent en
» aveuglement, précipitation, inſouciance,
» tout ce qu'on peut imaginer : quoique ſimple

» Sergent, mon ancien état de citoyen me » fait faire mille réflexions sur ce qui se » passe & sur ce que je vois. — Il est » vrai, reprit le Colonel Smith, que l'esprit » de vertige, de dissipation & de cruauté » semble avoir infecté toute l'Armée Angloise; » ils nous regardent comme des bêtes féroces, » qui ne méritent pas de jouir des droits les » plus ordinaires de l'humanité : de-là ce démon » de rapine & de cruauté, qui légitime les for- » faits les plus atroces; de-là ce système tyran- » nique & absurde, qui, à jamais, ternira le » nom Anglois parmi nous, & à jamais fera » rougir les honnêtes gens de la Grande-Bre- » tagne des ordres de leurs Ministres, & de la » trop fidèle exécution de leurs satellites. » — Hélas! mon pauvre Sergent, continua le » Colonel Smith, que ne restiez-vous sur votre » plantation? Pourquoi cherchiez-vous à abbreu- » ver du sang de vos nouveaux compatriotes, » cette terre adoptive qui vous avoit nourri » pendant tant d'années, & sur laquelle vous » aviez procréé votre nombreuse famille? — » Ah! Messieurs, répondit le Sergent, j'ai eu » tort, je l'avoue; si l'affaire étoit à recom- » mencer, j'agirois bien différemment : l'ingra- » titude, le mépris, l'abandon qu'ont souffert » tous ces hommes qui, avec la meilleure foi

» du monde, ſe ſont réfugiés ici, me révolte » toutes les fois que j'y penſe. — La moitié » ſont déjà morts de chagrin; & les autres, » abandonnés à l'aiguillon de tous les beſoins, » ainſi qu'à celui d'un repentir inutile, de pai- » ſibles Cultivateurs, ſont devenus des forcenés, » qui outragent & terniſſent la cauſe qu'ils ont » adoptée : la conduite barbare du Gouver- » neur, qui à peine leur donne des rations, » les a convertis en loups affamés, qui dé- » vorent, qui pillent & qui détruiſent tout. » — Voilà, ajouta le Colonel Smith, pour- » quoi on les tolère, voilà pourquoi on trouve » bien fait tout ce qu'ils font. — Si je ne vous » importune point, Meſſieurs, je reſterai vo- » lontiers avec vous; c'eſt une conſolation » avant de mourir, de parler à cœur ouvert, » & d'être avec d'honnêtes gens. » — Mais à peine lui avions-nous donné notre conſente- ment, qu'un des Subalternes du Grand-Prévôt vint lui ordonner de ſe retirer dans une cham- bre qu'il lui indiqua.

L'hiſtoire de ce Sergent nous fit faire mille réflexions: ſi un brave homme comme lui, dis-je à ces Meſſieurs, eſt condamné à mort, quel ſera donc notre ſort? Mais bientôt cette triſte ſcène fut oubliée par l'effet du ſentiment profond de notre ſituation, & de nos propres

malheurs ; toute la ſenſibilité eſt alors concentrée dans nos ames ; l'infortune des autres n'y fait que de légères impreſſions : — ce n'eſt qu'aujourd'hui, au ſein de la liberté & du repos, que toutes ces ſenſations ſe renouvellent plus vivement même que lorſque je fus témoin de ces triſtes ſcènes.

Quatre jours après, le Sergent fut conduit au Conſeil de guerre, & à ſon retour il nous confirma toutes ſes craintes. « On n'a point » voulu, nous dit-il, écouter ma défenſe ; » mon Colonel, parce qu'il n'étoit point à » l'affaire, n'a pas même été ſommé de com- » paroître, crainte que le témoignage qu'il » pourroit donner de ma conduite antérieure, » ne ſervît à adoucir pluſieurs des Membres ; » je ſuis un homme perdu ſans reſſource. » — Deux jours après, il fut reconduit devant le même Tribunal, & il n'en conçut pas de meilleures eſpérances.

Vers l'après-midi du Samedi ſuivant, étant à me promener dans la galerie avec cet homme, le Prévôt l'appela à travers les barres de fer qui ſervoient à nous enfermer, & lui tint le propos ſuivant : — « Sergent B. A., ſi vous » avez quelques affaires à régler dans ce monde, » ſur mon ame, dépêchez-vous ; car, par Dieu, » demain, à onze heures, je vous en ferai ſortir

» plus vîte que vous n'y êtes entré ; telle eſt » la Sentence du Conſeil de Guerre : m'enten- » dez-vous, Sergent ? — Oui, je vous en- » tends, répondit-il foiblement ; hélas ! je n'ai » point d'affaires à régler ici-bas ; j'ai aban- » donné, pour la cauſe du Roi, tout ce que je » poſſédois ; je n'ai qu'à demander à Dieu la » réſignation & le courage. » — Aucune cir- conſtance de ma vie ne m'a jamais autant frappé. — Je me rappelle encore la poſture immobile & la phyſionomie de cet infortuné, dans la- quelle étoit peinte l'épouvante & la terreur ; les traits allongés de ſon viſage, la ſituation de ſon corps ſoudainement arrêté, comme par un pouvoir ſupérieur, ſon attitude, qui étoit le ſymbole de l'horreur, tout annonçoit l'impreſ- ſion profonde que venoit de faire ſur ſes organes ſa dernière Sentence : tout eſpèce de mouve- ment animal fut arrêté : ſes yeux ſe fixèrent ſur la terre, ſes nerfs perdant leur reſſort ordinaire, laiſſèrent tomber ſes bras perpendiculairement de chaque côté, ſa poitrine ſe gonfla plus haut que je n'avois jamais vu la poitrine d'un homme, pour faire place à l'angoiſſe ſubite dont elle fut remplie : cette maſſe d'amertume l'auroit ſuffo- qué, ſi elle ne ſe fût enfin évaporée en profonds ſoupirs. — Il ne fit aucunes plaintes. — J'ob- ſervai que ceux qui l'entouroient, & dont le

ſort futur ne devoit peut-être pas être meilleur, le regardoient avec des yeux fixes, d'où découloient en ſilence quelques groſſes larmes.

Auſſitôt que ce moment terrible & douloureux fut paſſé, il ſe retira dans une chambre iſolée & obſcure, dont il ferma la porte. — Quelle fut notre ſurpriſe, quand une heure après il vint nous retrouver avec l'air plus calme & plus ſerein. — « Je viens, me dit-il, vous prier » de venir paſſer une heure avec moi. — Une » heure avec vous, mon ami, lui répondis-je; » hélas! quels ſervices puis-je vous rendre? » — Ceux dont j'ai beſoin, répliqua-t-il: — » celui de m'aider par votre converſation & » vos conſeils à écarter du ſupplice qui m'at- » tend, toute l'horreur que ce premier moment » inſpire. — Votre choix, lui dis-je, m'afflige » beaucoup plus qu'il ne me flatte: — je ſuis » moi-même enveloppé des nuages de la plus » ſombre mélancolie; mes ſens ſont engourdis » par les malheurs, mes facultés ſont éteintes » par l'excès de mes réflexions, mes nerfs ſont » affoiblis par les chocs les plus violens; dans » quelle ſource irai-je puiſer les leçons & les » conſolations: hélas! elles ſont taries il y a » long-tems; je n'ai plus cette énergie d'où » proviennent les moyens & même le courage » de l'inſpirer aux autres: — ne feriez-vous pas

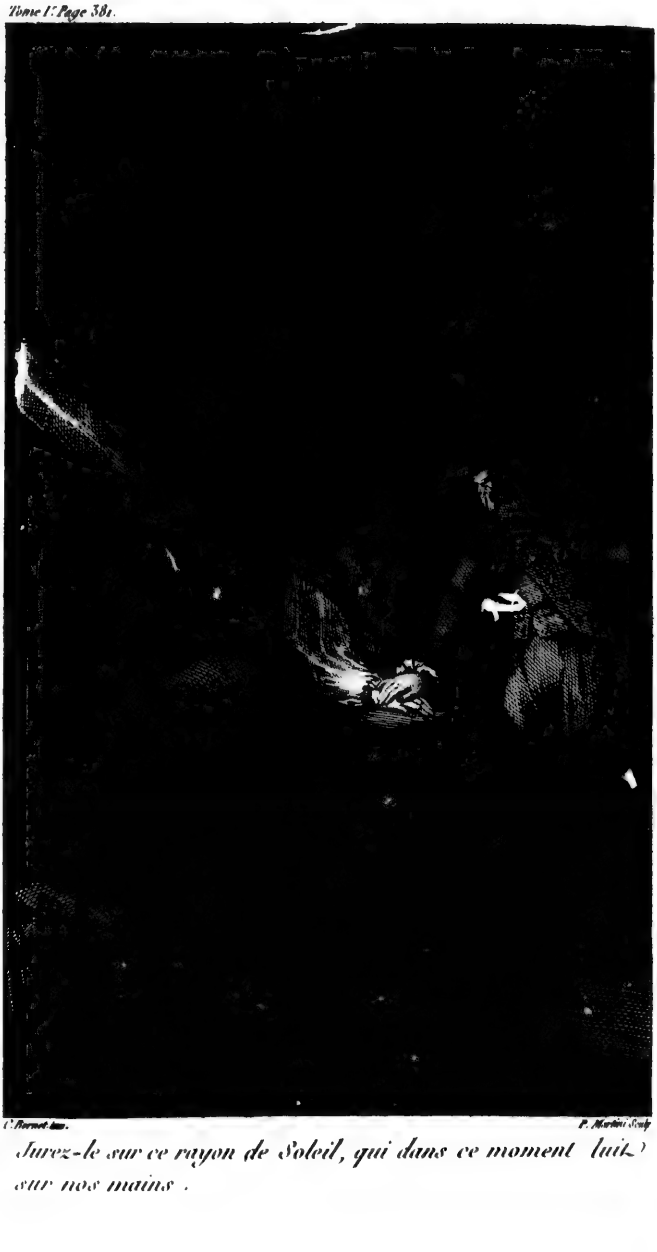
» mieux d'envoyer chercher le Chapelain de
» cette priſon? — Je ne le connois pas, me
» dit-il; d'ailleurs, que pourroit-il me dire?
» quelques morales officielles & d'uſage, quel-
» ques propos ſecs & frigides, ſans le baume
» de la véritable compaſſion, & ſans effet: il
» n'y a qu'un homme malheureux comme vous
» l'êtes, qui puiſſe entrer dans ma ſituation &
» alléger mes peines en les partageant; il m'in-
» terrogeroit peut-être ſur les principes reli-
» gieux, dans leſquels j'ai été élevé: — hélas!
» je les ai tous oubliés; il eſt trop tard, la
» veille de ſa mort, d'avoir recours à l'hypo-
» criſie ou à ſon catéchiſme; j'ai été toute ma
» vie honnête homme, j'oſe le dire avec con-
» fiance, bon Laboureur, bon Mari, bon Père,
» & brave Soldat; Dieu me refuſeroit-il ſon
» repos pour avoir oublié quelques détails de
» mon éducation? — Vous avez fait un bon
» choix, dit le Colonel Smith au Sergent B. A.
» M. St. John prêcha ſi bien l'autre jour un
» pauvre Soldat Anglois, condamné à recevoir
» cinq cens coups de fouet, que ce même Sol-
» dat nous a avoué depuis qu'il devoit le courage
» & le ſilence avec lequel il ſupporta ſa puni-
» tion, à cette converſation, & tout bien con-
» ſidéré, continua le Colonel Smith, il eſt
» beaucoup plus dur de recevoir cinq cens coups

» ſur le dos nu, que de mourir par la corde :
» — c'eſt une des actions les plus ſimples de
» ce bas monde. — Elle eſt d'autant plus ſimple,
» ajouta M. ***, (habitant de la Georgie &
» un de notre chambrée,) que c'eſt la dernière.
» — Je ſuivis enfin le Sergent; ſa chambre étoit
» très-obſcure, comme je vous l'ai dit : — »
» Ce n'eſt pas l'action de mourir, me dit-il,
» avec des yeux animés, qui me fait trembler;
» j'ai vu la mort pluſieurs fois dans ma vie, ſans
» la fuir ni la craindre; mais mourir injuſtement,
» abandonner une femme & ſept enfans à tous
» les beſoins de la nature, à la dureté du Ca-
» pitaine, aux inſultes des Soldats, à l'avidité
» des Commiſſaires qui, auſſitôt après ma mort,
» ceſſeront de leur donner la pitance de pro-
» viſions dont ils jouiſſent; — Voilà ce qui
» ſoulève mon ame, voilà ce qui éloigne de
» moi cette réſignation, ce calme du courage
» que je cherche; voilà enfin ce qui rend la
» cérémonie de demain ſi terrible à contempler.
» — Hélas! mon ami, lui dis-je, êtes-vous le
» premier qui ayez été condamné injuſtement,
» depuis cette cruelle guerre? Ignorez-vous que
» pluſieurs centaines d'hommes, de femmes &
» d'enfans, ont été brûlés, aſſaſſinés ſur nos
» frontières, par les ordres de vos Miniſtres;
» ils étoient au moins auſſi innocens que vous :

» dans toutes les expéditions Angloiſes, à tra-
» vers notre pays, combien de victimes d'une
» cruauté inutile, n'avez-vous pas vu? — com-
» bien de perſonnes percées de bayonnettes,
» ont péri au milieu des tourmens & des in-
» ſultes, qui ne méritoient pas plus la mort
» que vous? — & après tout, qu'eſt-ce que
» la mort, ſi redoutée & ſi terrible à nos yeux?
» c'eſt le ſommeil de la nature, l'inaction de la
» matière, le repos moral de la penſée; c'eſt
» l'état primitif de cette même matière: c'eſt un
» état plus ſimple & plus naturel peut-être que
» celui de l'exiſtence; car, pour exiſter, il faut
» du mouvement, un ordre plus particulier,
» un arrangement organique enfin. — La vie
» eſt, dit-on, un voyage qui conduit les gens
» de bien au bonheur, eh bien, c'eſt le terme
» de ce voyage; peut-être eſt-il plus aiſé de
» mourir que de naître; la mort eſt la conſo-
» lation des malheureux, c'eſt la borne au-delà
» de laquelle le deſpotiſme & l'injuſtice ne peu-
» vent atteindre. — Brave Soldat, tel que vous
» êtes, n'avez-vous pas toujours été préparé à
» mourir depuis que vous êtes en armes? — ce
» n'eſt donc que l'appareil qui vous épouvante:
» dites-moi, n'étiez-vous pas ſujet à être tué
» toutes les fois que vous étiez à votre poſte?
» — La Nature qui nous fait naître au milieu

» de tous ſes fléaux, ne nous annonce-t-elle
» pas clairement que chacun de nous eſt toujours
» à ſon poſte, puiſque chacun de nous eſt tou-
» jours expoſé ? — Mourir par la corde eſt hu-
» miliant, je l'avoue ; mais pourquoi cette cir-
» conſtance vous affligeroit-elle ? — Vous ne
» ſerez plus auſſitôt qu'elle vous aura reſſerré,
» & que vous importe ce qu'on en dira dans la
» ſuite ? — Voudriez-vous chérir le phantôme
» d'une opinion, même après que la ſource de
» vos opinions ſera à jamais tarie ? — Votre
» conſcience vous acquitte ; c'eſt le ſeul juge
» dont la Sentence doit nous conſoler ou nous
» affliger : — quand à l'état de votre femme &
» de vos enfans, j'avoue qu'il eſt déchirant
» pour le cœur d'un bon père, de laiſſer après
» lui une partie de ſoi-même expoſée à tous les
» beſoins, & à tous les maux qui en pro-
» viennent : c'eſt-là, mon ami, la chaîne qui
» retient tant de braves gens ſous ce toit ; ſans
» cela ſouffriroient-ils, comme ils le font, les
» injuſtices, l'ennui, les langueurs de la cap-
» tivité ? — Votre femme n'a qu'un parti à
« prendre, c'eſt de ſe retirer dans l'intérieur du
» pays, & de placer tous ſes enfans apprentifs
» à différens métiers : vous ſavez, comme moi,
» que la connoiſſance d'un bon métier, eſt
» conſidéré ici comme égal en valeur à cent

Tome I. Page 381.



C. Bernet Inv. P. Martini Sculp

Jurez-le sur ce rayon de Soleil, qui dans ce moment luit sur nos mains.

» acres de
» maiſon
» par ſema
» bien logé
» je me ch
» le moyen
» qu'il vien
» Il ſoupira
» idée me
» votre exp
» vous ne v
» ne penſer
» réduite m
» donc, de
» ſible pour
» écrire, &
» quelle vo
» venez de
» gent, je
» protecteur
» péta-t-il,
» moment,
» je, je le ju
» mes yeux
» image du C
» nés à des t
» ſi je néglige
» promettre.

» acres de terre ; elle ira filer elle-même dans la
» maiſon d'un bon Colon, à une demi piaſtre
» par ſemaine, où elle y ſera bien nourrie &
» bien logée : ſi cet avis vous plaît, écrivez-lui,
» je me charge de faire tenir votre lettre par
» le moyen du Docteur B***, la première fois
» qu'il viendra faire ſa viſite ; qu'en dites-vous ?
» Il ſoupira profondément. — Cette heureuſe
» idée me ſoulage, répondit-il ; — j'accepte
» votre expédient ; mais quand je ſerai mort,
» vous ne vous intéreſſerez plus aux miens ; vous
» ne penſerez plus à l'état déplorable où ſera
» réduite ma pauvre veuve : promettez-moi
» donc, devant Dieu, de faire tout votre poſ-
» ſible pour lui faire tenir la lettre que je vais
» écrire, & d'y en ajouter une autre dans la-
» quelle vous lui expliquerez le ſervice que vous
» venez de me rendre. — Oui, mon cher Ser-
» gent, je vous le promets devant Dieu, le
» protecteur des malheureux. — Jurez-le, ré-
» péta-t-il, ſur ce rayon du ſoleil qui, dans ce
» moment, luit ſur nos mains : — Oui, lui dis-
» je, je le jure ſur ce rayon du ſoleil ; puiſſent
» mes yeux ceſſer de contempler cette auguſte
» image du Créateur ; puiſſent-ils être condam-
» nés à des ténèbres éternelles, ſi j'oublie, ou
» ſi je néglige d'exécuter ce que je viens de vous
» promettre. — J'en mourrai plus content, me

» dit-il. — Oh ! Être des Êtres, Père univerſel,
» que je ne puis ni appercevoir, ni comprendre,
» daigneras-tu devenir le Protecteur de la veuve
» & des orphelins que je vais laiſſer après moi ?
» Reçois le ſacrifice de ma vie ; pardonnes-moi
» les fautes & les erreurs que j'ai commiſes ;
» donnes-moi les moyens d'oublier tout ce qui
» m'attache encore à la terre, & faſſe que je
» ſubiſſe mon ſort avec décence & avec cou-
» rage. »

Il me remercia enſuite de ma complaiſance, & me ſouhaita une captivité courte. « Hélas ! » peut-être, lui dis-je, ſuis-je deſtiné à ſubir » le même ſort ! On me croit coupable de plu- » ſieurs choſes, qui, ſuivant les maximes reçues » ici, conduiſent à la mort. Demain vous vous » en allez ; dans quelques jours il ſe peut que » je m'en aille auſſi. — Armons-nous donc de » réſignation & de courage ; regardons la vie » comme un paſſage ſur l'Océan ; plus il eſt » court, & plus on l'appèle fortuné : pourquoi, » en ſens inverſe, croirions-nous que la vie » n'eſt heureuſe que quand elle eſt longue ? — » Adieu, mon cher Sergent, pour la dernière » fois. — Adieu, Monſieur, pour jamais : plut » au Ciel que je n'euſſe qu'un demi-quart » d'heure à attendre la fin de la tragédie ! quelle » nuit douloureuſe & terrible n'ai-je pas devant

» moi! encore ſi je pouvois en adoucir l'amer-
» tume en la paſſant avec ma femme & mes
» enfans »!

— Auſſi-tôt que je l'eus quitté, j'entrai dans la chambre du Congrès, où étoient enfermés les Officiers Américains qu'on ne jugeoit pas dignes d'être ſur leur parole avec les autres dans l'endroit de l'Iſle-Longue qui leur étoit aſſigné. — J'avois le cœur gonflé de mille ſenſations, & l'imagination remplie d'images lugubres & triſtes. — Je racontai à ces Meſſieurs la ſcène précédente ſans en oublier la plus petite circonſtance. — « Quel dommage, leur dis-je,
» qu'un brave homme tel que ce Sergent périſſe
» par les mains de l'injuſtice, & qu'après avoir
» eſſuyé tant de dangers, il vienne ici terminer
» ſa carrière d'une manière ſi cruelle & ſi affli-
» geante! c'étoit bien la peine d'être loyaliſte,
» & d'avoir abandonné l'aiſance & l'abondance
» dont il jouiſſoit ſur ſa Plantation? — Ah! ſi
» comme moi, Meſſieurs, vous lui aviez en-
» tendu raconter ſon hiſtoire; ſi, comme moi,
» vous aviez vu ſes bleſſures, ſes nobles atteſ-
» tations de ſervices & de bravoure! — Et
» pourquoi ne les a-t-il pas montrées aux Mem-
» bres du Conſeil de Guerre, dit vivement M.
» John Blewer (1), (Lieutenant de la troiſième

(1) Il a depuis été tué dans la Caroline Méridionale.

» Brigade Penſilvanienne). — Si on lui a refuſé » la liberté de parler, la vue de ſes honnêtes » cicatrices auroient peut-être été pour lui un » puiſſant Avocat ? — Quel argument, en effet, » en faveur d'un Soldat, ſur-tout devant des » braves Officiers » ! — Pendant tout le tems de ma narration, j'avois obſervé que ce jeune homme y avoit prêté l'oreille la plus attentive ; j'avois également obſervé que ſon viſage s'enflammoit, que ſes yeux animés exprimoient le regret & la colère ; — l'indignation pouſſée par l'effervescence de la jeuneſſe, ſembloit bouillir dans ſes veines. « — Eſt-il condamné, me de- » manda-t-il précipitamment ? — Oui, lui dis- » je, demain il meurt. — Grand Dieu ! à quel » point d'aveuglement, de cruauté & d'horrible » inſouciance as-tu permis à ces fiers Inſulaires » de pouſſer les choſes ! — quand nous aideras- » tu donc à chaſſer ces Oppreſſeurs de notre » Continent ! Ne l'ont-ils pas aſſez arroſé de » notre ſang ? ne l'ont-ils pas aſſez ſouillé de leurs » crimes ? — Une idée me vient, continua-t-il, » je la crois bonne ; ne ſeroit-il pas encore tems » d'envoyer une requête au nom de cet Infortuné » à Son Excellence Sir Henri C. ? — Qu'en » dites-vous ? — L'intention eſt magnanime » & généreuſe, mon cher Lieutenant, lui dis- » je : cette action eſt d'autant plus noble, que

» cet

» cet homme eſt un Royaliſte, plus coupable » encore envers notre Patrie, qu'un Européen » à ſix ſols par jour. Mais comment perſua- » derez-vous au Grand Prévot de ſe char- » ger de cette requête? — C'eſt ici l'heure de » ſes ivreſſes journalières, me dit le Lieute- » nant: — cette circonſtance peut devenir fa- » vorable. Que ſait-on? — ce barbare, après » tout, n'eſt-il pas fils d'une femme? ne pour- » roit-il point reſſentir quelques treſſaillemens » d'une humanité involontaire, lorſque le vin a » dilaté ſon cœur? la ſoif & l'ivreſſe des ſens » ne pourroit-elle pas ſuſpendre cette avidité » de punir, qui lui eſt ſi naturelle? — Je veux » en faire l'eſſai: il faut que j'écrive cette re- » quête; nous irons enſuite la faire ſigner par » le Sergent. — La foible lueur d'eſpérance que » cela pourra lui procurer, ſervira au moins à » adoucir l'amertume de la nuit qu'il va paſſer: » — ce ſera, mon ami, une foible lampe que » nous aurons placée dans le coin de ſon ca- » chot, qui en bannira, j'eſpère, les images » de la mort, & les rêves effrayans. — Brave » garçon, lui dis-je, ton idée eſt bonne & » ſainte; tu peux te dire véritablement inſpiré; » — oui, tu l'es, puiſque tu cherches à ſauver » la vie d'un homme qui eſt ton ennemi. » — il écrivit la requête dans moins d'une demi-

heure ; el le étoit conçue dans toute la chaleur de ſon ame généreuſe. J'avoue que je n'ai jamais rien entendu qui égalât la force expreſſive & le ſublime laconiſme de ce morceau. Nous fûmes à la chambre du Sergent : « — Vous me pardonne-« rez, lui dis-je, de revenir vous interrompre ; » le récit que j'ai fait de vos malheurs à ce » jeune Penſilvanien, a rempli ſon ame d'une » honnête indignation ; il a conçu un projet » heureux, & il vient vous le communiquer. » — Sergent B. A., dit le Lieutenant, lorſ-» que vous & moi ſervions ſous nos drapeaux » reſpectifs, nous étions ennemis, puiſque » vous défendiez la cauſe de votre Roi, de-» venu notre tyran, & moi celle de la patrie. » — Mais ſous ce toit, le malheur nous a » fraternisés & nous a rendus égaux. — Je viens » d'écrire au Général une requête en votre » nom ; il faut la ſigner : — je me flatte d'a-» voir aſſez d'aſcendant ſur l'eſprit du Grand-» Prévôt, pour le perſuader de la porter lui-» même dès ce ſoir au quartier Général. — Sir » H. C. eſt naturellement bon & humain, lorſ-» qu'il eſt inſtruit du véritable état des choſes. » — Peut-être le récit pathétique que je fais » de vos ſervices, de vos bleſſures, & de votre » nombreuſe famille, le touchera-t-il ? — du » moins je le ſouhaite du fond de mon cœur.

» Un Général humain eſt comme un bon Roi ; » il peut diminuer les calamités de la guerre, » & faire beaucoup de bien ſans s'écarter des » règles de ſon devoir. — Brave Penſilvanien, » ſi je verſe des larmes, c'eſt votre généroſité » inattendue qui m'y force, c'eſt votre magna- » nimité qui me les arrache ; hélas ! je croyois » leur ſource tarie. — Je connois trop la tour- » nure des eſprits pour concevoir la plus foible » eſpérance ; ce ſentiment, ainſi que preſque » tous les autres, eſt éteint. — Brave jeune » homme, l'ornement de votre patrie, puiſſe » cette action généreuſe attirer ſur vous la bé- » nédiction du Ciel, le patrimoine des bons » eſprits ; puiſſe-t-elle, comme un rayon cé- » leſte, éclairer tous vos pas, & ſanctifier » toutes vos actions ; puiſſe le ſort de la guerre » épargner vos jours ! — Je ſigne, puiſque » vous le voulez ; & ſi je ſurvis à cette fatale » ſentence, le terme de ma vie ſera celui de » ma reconnoiſſance. — Mon cher Sergent, » vous m'en devrez peut-être ; mais j'exige » qu'elle finiſſe au moment où finira notre cap- » tivité ; j'exige qu'elle ne s'étende pas plus » loin que ces murs ; car ſi jamais nous rejoi- » gnons nos drapeaux, j'oublierai alors l'infor- » tune du priſonnier, & ne verrai en lui que » l'ennemi de ma patrie. — Quoi, vous ne

» verrez en moi que votre ennemi ! — Et moi, » je jure de ne voir jamais en vous que » mon bienfaiteur. Dans quel cas que ce puiſſe » être, mon devoir militaire n'étouffera jamais » ma reconnoiſſance. — Je vous reſpecterai ; » je vous ferai reſpecter auſſi par les Soldats mes » voiſins dans les momens même les plus déciſifs ; » & s'il le faut, afin de ſauver votre vie, je » trahirai pour un moment la cauſe de mon » Roi pour obéir à celle de la Nature. — Et » vous ne verrez en moi que votre ennemi ! » — En effet, vous ne me devrez rien ; ce ſera » moi qui vous aurai l'obligation d'une vié que » mes propres Officiers m'ont refuſée. » — Nous nous retirâmes.

Ce brave Lieutenant, comme il s'en étoit flatté, trouva le ſecret de perſuader le Grand-Prévôt de délivrer ſur le champ la requête au Général, mais nos eſpérances furent vaines. — Jugez quelle fut notre affliction, lorſque le lendemain nous vîmes cet infortuné Sergent conduit de l'autre côté de la rivière d'*Hudſon* (1), où ſa ſentence portoit qu'il ſeroit exécuté. — Je ſortis de priſon moi-même quinze jours après, comme vous le ſavez, & fus me repoſer quelque tems chez mon digne ami, M.

(1) Paulus Hook.

Henry Perry, jusqu'à ce que la nouvelle du départ de la flotte me forçât de revenir à New-York pour y obtenir mon passage. — Je marchois un jour dans une des rues de cette ville, lisant une lettre que je venois de recevoir de mon enfant, lorsqu'un homme en habit brun & en cheveux ronds, frappant sur mon épaule, me dit: « Ne me reconnoissez-vous » pas? — Non, lui dis-je, je ne vous reconnois pas. — Quoi, est-il possible! Ne vous » rappelez-vous pas le Sergent B. A.? — Quoi » est-ce vous, mon cher Sergent? est-ce bien » vous, vous-même à qui je parle? Hélas! » je vous croyois mort & pendu il y a trois » semaines. — J'ai été pendu en effet; mais la » corde fut coupée dès que le chariot m'eut » laissé en l'air. J'ai appris que le Général avoit » lu la requête envoyée par le généreux Pen» silvanien, & qu'en conséquence il avoit or» donné que la corde seroit coupée immédia» tement après l'exécution. J'ai quitté le Régi» ment, & on m'a accordé une place parmi les » Lieutenans du Grand-Prévôt. Si jamais votre » mauvaise étoile vous ramenoit sous ce toît, je » vous y rendrai tous les services qui seront en » mon pouvoir. — Mon étonnement est sans » borne, mon cher Sergent; n'est-ce point un » rêve? — Quelle fatalité! quelle singulière

» deſtinée ! quel enchaînement de circonſtances !
» — Ainſi donc vous voilà un des Sous-Gou-
» verneurs de la même maiſon, où il y a à
» peine cinq ſemaines, nous étions tous deux
» priſonniers, & où vous fûtes condamné à
» mort. Je m'embarque pour l'Europe dans
» deux jours ; je ne reverrai jamais cette ville,
» qu'elle n'ait changé de maître : n'oubliez pas,
» je vous prie, le généreux Penſilvanien, ce
» digne jeune homme. — Moi, l'oublier ! le
» Ciel m'eſt témoin que j'oublierois plutôt de
» ſatisfaire les plus preſſans beſoins de la faim
» & de la ſoif ; il ne lui manque que la liberté,
» & je puis la lui donner ! — A dieu, mon
» cher Sergent ; la vie ne vous ſemble-t-elle pas
» bonne ? — Ah ! quelle eſt douce, en effet,
» quand on la reçoit d'une manière ſi innatten-
» due. — J'ai été fidèle à ma promeſſe ; votre
» femme a reçu la lettre que vous lui aviez
» écrite quarante-huit heures après. — Je le
» ſais, & vous en fais mille remercîmens.
» — Ma pauvre femme ! elle a penſé perdre la
» raiſon, & de l'excès du chagrin, & de l'excès
» de ſa joie. — Adieu, mon cher M. St. John.
» Puiſſiez-vous éviter les dangers des flots & des
» vents, ainſi que votre cher enfant Ally, dont
» la maladie vous a donné tant d'inquiétude
» pendant votre captivité «. . . .

Adieu, ST. JOHN.

De la Priſon de New-York, 25 Août 1780.

LE PÈRE INFORTUNÉ.

SI d'un côté je crains que la noirceur de mes tableaux ne révolte une ame auſſi compatiſſante que la votre ; de l'autre, puis-je omettre des Anecdotes frappantes, dont le recit vous fera juger de la nature des calamités contre leſquelles nous avons oſé lutter ? — Puis-je négliger de vous montrer, dans une perſpective éloignée, une foible eſquiſſe des malheurs de toute eſpèce qu'ont produit parmi nous la cruauté, la cupidité & la haine de parti, ce démon des guerres civiles ? — Voilà, mon ami, les principaux agens qui, depuis ſept ans, ont aiguiſé tant de bayonnettes, fait ruiſſeler tant de ſang, & couvert du nom de loyauté & devoir les crimes les plus affreux.

Hélas ! peut-être ne ſerions nous jamais entrés dans cette pénible carrière, ſi toutes ces horreurs euſſent pu être prévues. — Heureuſe ignorance ! — Tel étoit cependant le prix de notre liberté.

Parmi les Royaliſtes qui, dès le commencement de la guerre, prirent les armes contre

leur Patrie, le Colonel B. K. ſe diſtingua par ſon ardeur & ſon courage ; ſans ceſſe il propoſoit au Quartier-Général quelque nouveau plan, qu'il étoit ſouvent chargé d'exécuter.

Quelles pouvoient être les vues d'un Général naturellement bon & humain ? On eſt étonné que l'inſoucianee, ce ſentiment prédominant, n'ait pas quelquefois empêché ſa foibleſſe d'autoriſer tant d'incendies & de meurtres inutiles. Pouvoit-il concevoir qu'ils fiſſent partie du grand plan de conquête auquel il préſidoit ? — Pouvoit-il croire que ce Continent reviendroit à l'obéiſſance du Roi par des actions dont la fréquence & l'atrocité ne pouvoient ſervir qu'à mûrir, à hâter la ſciſſion & à obſcurcir ſon règne ? — Souvent, pendant des mois entiers, on ne s'occupoit à New-York, au milieu du luxe & des plaiſirs, qu'à envoyer de tous côtés des partis de Conflagrateurs qui, dans leurs imaginations ſanguinaires, prédiſoient toujours quelque importante conquête. — Plus d'une fois je les ai vu revenir chargés de dépouilles enſanglantées, conduiſant des priſonniers mutilés, qu'on ne menoit à l'Hôpital qu'après avoir été montrés en ſpectacle dans les rues, comme des victimes d'un barbare triomphe. Si vous pouviez douter de ma véracité, je vous recommanderois de lire les Gazettes de Jacques

Rivington (1); vous y verriez, à chaque page, le récit de ſes expéditions. — De ce nombre fut une expédition conduite par le Colonel B. K.*** : dois-je ou puis-je le plaindre ? Il eſt aujourd'hui le plus malheureux des hommes ; abandonné à des remords inutiles, bientôt il va fuir ſa Patrie. — Pourra-t-il jamais appeler la Grande-Bretagne de ce nom, où, à la paix, il ne trouvera que le mépris & la pauvreté?

A la pointe du jour, un Parti Anglois arriva vers un petit Diſtrict du nouveau Jerſey, appelé *Scrawlenburg :* ils mirent le feu au grand moulin & aux habitations de **, vieillard Hollandois, qui y poſſédoit un bien conſidérable, & ſe cachèrent derrière des arbres, après avoir fait un grand bruit. Le Colon & ſes deux garçons, ſoudainement éveillés, quittèrent leur lit précipitamment, & parurent en chemiſe à la porte de la maiſon pour voir ce que c'étoit : une volée de fuſils tuèrent les deux enfans ſans toucher au pére. Mon cœur palpite, mes mains tremblent, mon pinceau ſe refuſe à peindre l'inutile atrocité de cette action, & l'horreur inexprimable de ce moment terrible. — Malheureux Colon, père infortuné! qu'avois-tu donc fait au Ciel, pour être expoſé, à ton

(1) Imprimeur du Roi.

âge, à une ſituation qu'on ne peut ſe rappeler ſans frémir ? — Le ſang de tes deux enfans, en jailliſſant de leurs bleſſures, teignit ſa chemiſe en pluſieurs endroits : immobile & accablé ſous le poids d'une douleur inconcevable, il fut conduit à New-York.

Ce vénérable Colon étoit un des neuf qui compoſoient notre chambrée ; mon plus grand étonnement fut de voir qu'il avoit ſurvécu à une ſi fatale cataſtrophe.

Ce malheureux Citoyen étoit l'emblême de la triſteſſe la plus morne que j'aie jamais vue ; il portoit avec lui l'aſpect le plus lugubre ; un voile épais ſembloit envelopper ſon ame ; ſes yeux étoient continuellement fixés vers la terre, & jamais il n'ouvroit la bouche. — Je reſpectois trop ſa ſituation & ſon âge, pour oſer lui demander quelques détails ſur cette affreuſe tragédie ; je ne les ai ſus que par mes compagnons. Un matin Cunningham (1) entra dans notre chambre, & lui tint le propos ſuivant.

» Le Commandant, en conſidération de votre » âge, vous permet de retourner parmi les » vôtres, à condition que vous jurerez de ne » point prendre les armes contre les ſujets du

(1) Le Grand Prevôt.

» Roi, & de reſter paiſible. — Ton Général » & toi ont donc perdu la mémoire ? Eſt-ce » parce que je ſuis vieux qu'on me mépriſe » ainſi ? Dis-lui que le déſir de la vengeance » me rajeûnit ; dans ce moment même, je ſens » mon ancienne vigueur renaître, en écoutant » tes propoſitions. Quoi ! je te promettrois de » ne pas venger l'aſſaſſinat de mes enfans ? Eh ! » que diroit le Ciel, qui m'a fait homme & » père ? — *Il court à ſon coffre :* — Tiens, » voilà ma chemiſe teinte de leur ſang ; portes- » la à ton Général ; il ſait mon hiſtoire ſans » doute ; cette chemiſe me ſervira de réponſe.

» Gardes-la, gardes-la ; elle n'eſt teinte que » de ſang rebelle : ah ! que ne l'euſſions-nous » tout verſé ! — C'eſt ce que tous tes Habits- » Rouges ne pourront jamais faire. Cependant, » j'offre volontiers le mien ; ſi je pouvois le » rendre utile à la Patrie, en le mêlant avec » celui de douze Anglois, je le verrois ruiſ- » ſeler ſans regret. — Foible & impuiſſant » vieillard ! qu'oſes-tu dire ? — Ce que je fe- » rais, ſi j'étois libre ; je me ſens encore aſſez » de force pour tuer une douzaine de tes cruels » compatriotes. Tu me propoſes de reſter pai- » ſible ? Dès que je ſerai de retour, j'embraſ- » ſerai ma vieille femme pour la dernière fois ; » je chercherai enſuite, dans le premier parti

» que je rencontrerai, l'occaſion de venger la » mort de mes braves enfans. Vieillard ingrat » & rebelle ! ne ſais-tu pas que j'ai la clef des » donjons qui ſont à huit pieds ſous terre ? — » Creuſes-en de cent pieds, ſi tu veux ; je jure, » par cette chemiſe enſanglantée, que leur pro- » fondeur ne changera rien à ma réſolution. » — Les lâches qui me prirent, m'attachèrent » pendant un quart-d'heure, pour me forcer de » contempler l'incendie de mes habitations, & » augmenter la ſomme de mes peines. — Ils ſe » trompoient ; la mort de mes deux garçons » étoit le comble de mes pertes. »

Le courage de ce vieillard méritoit au moins l'eſtime du Commandant : il ne ſervit qu'à prolonger ſa captivité.

Comté d'Orange, 28 Avril 1779.

HISTOIRE
DE RACHEL BUDD,

Mère d'une des Familles détruites par les Sauvages, ſous la conduite de Brandt *& de* Butler, *ſur les rives orientales de la Rivière Suſquéhannah, en* 1778.

JE dois le jour au Miniſtre de Southampton, un des plus anciens établiſſemens de l'Iſle de *Naſſau* (1), qui fut auſſi le lieu de ma naiſſance; mon père m'éleva avec le plus grand ſoin & la plus grande tendreſſe. A l'âge de dix-ſept ans, j'épouſai *Benjamin Budd*, Planteur du voiſinage, qui poſſédoit cent vingt-ſix acres de terre: il fut le choix de mon cœur. — Craignant de n'être pas aſſez riche pour établir des enfans dont il prévoyoit la naiſſance, il échangea ſa plantation pour quatre cens acres de terre dans le Comté d'*Orange:* je m'y oppoſai autant qu'une femme pouvoit ou devoit le faire; & notre premier pas dans cette nouvelle

(1) Iſle-Longue.

carrière fut l'origine & le préſage de tous les malheurs ſuivans. Ce terrein avoit été hypothéqué ; nous fûmes forcés de payer 429 piaſtres au-delà de la valeur réelle. — A force d'induſtrie, cependant, nous réparâmes cette première infortune : pendant cet intervalle, je devins la mère de huit enfans, ſix garçons & deux filles.

Fatigués des difficultés que nous oppoſoient ſans ceſſe le climat rigoureux & le ſol ingrat de cette plantation, mon mari s'embarqua dans le fameux projet d'établiſſement ſur la rivière *Suſquéhannah*, propoſé & entrepris par les habitans de la province de *Connecticut*. Rien ne pouvoit être plus ſéduiſant que les détails de ces contrées nouvelles, imprimés dans nos Gazettes. A peine le premier ſentier fut-il marqué, que nous vendîmes notre plantation, & partîmes pour *Wioming* (1). Je ne puis vous décrire les fatigues & les dangers que nous courûmes dans ce long trajet ; car vous ſavez que depuis le *Bac de Wells* ſur la rivière *Delaware*, ce n'eſt qu'une forêt de cent vingt mille de largeur, montueuſe, remplie de pins, de hemlocs, de bouleau, de ſapinettes & de lau-

(1) Ancien Village Sauvage, ſur les Rives de la Suſquehannah.

riers ſauvages. Le défaut de chemins & de ponts, les obſtacles multipliés par les arbres renverſés, les ravins, les marais, les grandes racines d'arbres; tout, dans l'origine des choſes, ſemble s'oppoſer aux progrès des hommes qui, bravant ces difficultés, oſent cependant s'aventurer dans une carrière auſſi pénible; mais la ſanté, la gaieté & l'eſpérance ne nous quittèrent point; elles préſidèrent à notre marche. Juſqu'ici, je n'avois conſidéré ce pays nouveau que ſur la carte: quelle différence ne trouvai-je pas, en le traverſant péniblement dans un chariot, avec huit enfans, & ſuivie d'une troupe de beſtiaux!

Nous arrivâmes enfin ſur cette terre promiſe: tout ce que je vis m'annonça la fertilité & l'abondance. Je contemplai avec une ſatisfaction particulière, le contraſte frappant qu'offrent de toutes parts les grandes collines & les terres baſſes qu'elles environnent; l'âpre continent que je venois de traverſer, & les plaines étendues ſituées des deux côtés de cette belle rivière, ſur leſquelles nous étions arrivés: dix-ſept familles répandues ſur un eſpace de deux lieues devinrent notre unique ſociété. — Comme nous, elles n'étoient riches qu'en eſpérances. N'ayant apporté avec nous que les proviſions néceſſaires pour notre voyage

il fallut, dès le premier moment de notre arrivée, penſer à notre ſubſiſtance : pour cet effet, mon mari & les plus grands de nos enfans, furent obligés de conſacrer une partie de leur tems à la chaſſe & à la pêche ; ils y furent très-heureux.—Le ſecond beſoin que nous éprouvâmes, fut celui d'un abri ; l'induſtrie & l'écorce des arbres nous procura dans trois jours deux appartemens très-commodes, & à couvert de la pluie ; je me trouvai très-bien logée, & pour rendre mon mari content, je ne me plaignis de rien : les terres baſſes nous donnèrent le foin dont nous avions beſoin pour nourrir nos beſtiaux pendant l'hiver ſuivant ; car nous avions amené quatre bœufs, deux jumens, trois vaches, vingt moutons & quatre cochons. Malgré leurs fatigues, les vaches nous donnèrent du lait pendant la route : l'idée & l'énumération des beſoins d'une famille ſituée comme la nôtre, eſt ſuffiſante pour vous donner celle de notre induſtrie & de notre diligence. Que les jours étoient courts, & que le ſommeil nous ſembloit bon quand le ſoir étoit venu ! Ce fut pour nous, & pour moi en particulier, un été mémorable. Je fus la première femme qui enfanta dans ce déſert : je mis au monde un enfant quatre mois & demi après notre arrivée ; nous le nommâmes *Suſquéhannah Budd*, en mémoire du nouveau

veau lieu de ſa naiſſance. Mon mari conſtruiſit pour lui un berceau d'écorce fort commode ; quoique ce meuble annonçât la ſimplicité de ſon éducation, cet enfant auroit pu cependant, ſans cette guerre cruelle, devenir un Colon riche.

Trois ans après notre arrivée, il s'éleva un différend entre les habitans de la Penſilvanie, qui réclamoient ce terrein, & les propriétaires qui l'avoient acheté des Sauvages. Quoique mon mari fût l'homme le plus paiſible, il perdit cependant tous ſes beſtiaux, & fut même conduit priſonnier à *Philadelphie*. Peu de tems après, je me vis réduite à la plus grande indigence. — Honteuſe de réclamer l'aſſiſtance de mes voiſins, qui avoient été plus heureux, je plaçai cinq de mes enfans parmi eux : ils étoient déjà en âge de travailler ; l'aîné étoit établi à quinze milles au-deſſus de nous (1) ; mais il ne faiſoit que commencer. — Avec l'aſſiſtance du ſecond, & le petit *Suſquéhannah* dans mes bras, j'oſai retourner vers le Comté d'*Orange* : c'étoit alors le commencement de l'hiver ; nous ne pûmes porter que deux couvertures, avec quelques proviſions. — Qui l'auroit cru ? Je trouvai au milieu des

(1) Mahapeny.

neiges, que je redoutois tant, un abri & un asyle contre le froid des nuits; sans ce secours imprévu, je ne sais ce que nous aurions fait; je fus cinq jours à traverser cette vaste forêt.

L'été suivant, mon mari obtint sa liberté, & revint à *Wioming*, croyant m'y trouver. Après avoir versé des larmes à la vue de nos malheurs, & embrassé nos enfans, il vint me rejoindre. Nos amis nous procurèrent deux chevaux & quelque argent: munis de ce nouveau secours, nous retournâmes à *Wioming*, au mois de Mai, où rappelant notre ancien courage, nous recommençâmes nos travaux. — Heureusement, notre maison n'avoit point été brûlée. — Je me rappèle encore le jour de notre retour: ce fut un des plus beaux que j'eusse jamais vu. — Je retrouvai tous mes enfans sains & bien portans. Quelle plus grande fête pour une mère! les voisins nous donnèrent à l'envi tout ce dont nous avions besoin: le croiriez-vous, au bout d'une semaine, nous oubliâmes nos pertes & nos fatigues?

Malheurensement la grande dispute territoriale avec la *Pensilvanie* se ralluma plus violemment même qu'auparavant; il y eut du sang répandu, & le fils de M. *Plunket*, Arpenteur du Comté de *Nortumberland*, fut tué. Ces alarmes perpétuelles n'étoient cependant pas la

cauſe de nos plus grands maux. L'établiſſement de *Wioming*, (actuellement appellé *Wilkesbury*, en honneur du fameux Lord Mayor Jonh Wilkes, dont les diſcours patriotiques rempliſſoient nos Gazettes), étoit principalement habité par des gens de la Nouvelle-Angleterre (1), impatiens, grands Républicains, aimant à cabaler & à gouverner, quoique nous n'euſſions alors aucune Loi; car la Province de *Connecticut* n'avoit point encore adopté cette nouvelle Colonie : nos réglemens étoient de ſimples conventions, paſſées à la pluralité des voix, ſuivant les beſoins du moment, les impulſions du caprice, & quelquefois des paſſions. Les plus ſages propoſèrent des formes ſimples & utiles qui devoient devenir permanentes, juſqu'au moment de notre adoption par la Métropole. —Mais le grand nombre diſoit qu'on pouvoit très-bien ſe paſſer de Loix qui, après tout, n'étoient qu'un eſclavage : les autres que c'étoit folie de venir de ſi loin prêter le col à un joug qu'ils avoient quitté.

Cependant, au milieu de ces diviſions, l'agriculture, ſuivie de l'abondance, augmentoit tous les jours; chaque mois voyoit arriver un grand nombre de familles; on en comptoit

(1) Connecticut.

déjà plus de cent trente : mon mari, amateur de la paix, étoit toujours de l'avis de la majorité, & ne s'occupoit que de ſon travail, eſpérant de jour en jour que notre Métropole établiroit quelque gouvernement ſage qui aſſureroit la tranquilité publique, ſeule choſe dont nous euſſions beſoin. — Cet heureux évènement n'arriva point auſſi-tôt que nous le déſirions. — Préférant le calme & le repos à tout autre bien, nous vendîmes notre plantation, ſur laquelle nous avions vécu cinq années, & nous fûmes habiter à *Wy-o-lucing* (1), 90 milles en remontant la rivière : nous y trouvâmes beaucoup de terrein défriché ; car cette ancienne habitation *Shawanèſe* n'avoit été concédée qu'à cauſe de la rareté du gibier. — Les habitans de ce lieu, contens de leurs limites & de leurs portions de terre, vivoient & travailloient en paix ſans gouvernement, & ſans avoir beſoin d'être gouvernés. — « Voici » donc, dis-je à mon mari, notre quatrième » & dernier établiſſement, du moins je l'eſpère. » Nous avons acquis aſſez de terre pour tous » nos enfans : avec peu de travail, l'extrême » fertilité de ce ſol nous procurera l'abondance : » remercions l'Etre Suprême de nous y avoir

(1) Ancien Village Sauvage.

» conduits. Promets-moi, mon ami, de ne » jamais penser à le quitter. — Je te le promets, » ma bonne & ancienne amie. — Faſſe le Ciel » que nous puiſſions y vivre & mourir en » paix ».

Dans notre voiſinage, vivoient *Job Gelawaré* & le vieux *Hendrique*, deux reſpectables *Shawanèſés* (1); ils étoient plus fins & plus ruſés que ne le ſont ordinairement ces Naturels; ils aimoient l'or & l'argent; ils avoient acquis de leurs compatriotes plus de cinq cens acres de terres baſſes, propriété immenſe, ſi vous en connoiſſiez toute la bonté. — Ils étoient généreux & humains; nous trouvâmes chez eux les reſſources de l'amitié, qui, dans le commencement de nos pénibles travaux, furent pour nous de la plus grande importance. Les riches herbages de ce canton, le repos dont nous jouiſſions, l'honnêteté de nos voiſins, nous firent bientôt oublier toutes nos anciennes calamités; elles ne nous ſervoient plus qu'à nous faire goûter le bonheur préſent. Mon ſecond enfant épouſa une femme qui lui donna trois cens acres de terre à *Wiſſack* (2) vingt-trois milles au-deſſous de *Wy-o-Lucing*:

(1) Une des ſept Nations Confédérées.

(2) Bourgade nouvellement établie.

notre aîné, vous le ſavez, s'étoit établi à *Mahapenny*, quinze milles au-deſſus de *Wioming*. Nous paſſâmes trois ans de cette manière.

Mais nous étions deſtinés à n'être jamais heureux : un nuage ſombre & menaçant parut ſur notre horizon : la naiſſance d'un nouveau pouvoir & la deſtruction de l'ancien, produiſirent une grande fermentation parmi nous : cette infortunée région ſe trouva enveloppée dans des calamités plus grandes encore que celles dont nous étions ſortis. Les bleſſures que nous avions reçues, comparées avec les plaies auxquelles nous avons été expoſés depuis, n'étoient que de légères piqûres. Cette guerre civile cauſa une diviſion ſingulière dans les opinions, & une grande agitation dans les eſprits : nos deux aînés prirent le parti des *Whigs* (1) ; mon mari en parut très-affligé : les habitans d'une frontière ſi éloignée, occupés à labourer leurs champs, auroient dû laiſſer la déciſion de cette grande querelle à ceux des pays maritimes. Plus d'une fois mon mari devint le pacificateur du voiſinage ; il fut enfin appelé *Tory* (2), ainſi que tout notre diſtrict. Cette opinion occaſionna une guerre ſecrète, qui nous fut dé-

(1) Républicains.

(2) Royaliſte.

clarée par les Colons des bourgades inférieures. — Bientôt ils envoyèrent des partis armés pour forcer les *Torys* de renoncer à leurs opinions ; ces procédés violens ne servirent qu'à aigrir les esprits, les rendre plus opiniâtres, & les animer à la résistance. Que cet incendie fut général & rapide ! — Quelques-uns de nos voisins retournèrent dans leur patrie ; des familles entières se retirèrent parmi les Sauvages du village d'*Anaquaga*. — C'est ainsi que furent dépeuplés quelques districts dont l'établissement venoit de commencer. La crainte des excursions violentes que faisoient sans cesse les habitans de *Wilkesbury*, *Shawney*, *Lackawaney* (1), *&c.* les effrayèrent tellement, que dans l'espace de six mois, on ne vit plus personne dans les trois cantons supérieurs de *Wi-o-Lucing*, *Wissack* & *Standing-Stone*.

Nos deux Sauvages se retirèrent aussi parmi leurs concitoyens à *Shénando* (2) ; heureux mortels, ils savoient où aller chercher la paix, & nous osons les appeler *Sauvages !* Plût à Dieu que nous les eussions suivis, comme ils nous y invitèrent plusieurs fois ! Mes enfans furent obligés de prendre les armes dans la nouvelle mi-

(1) Bourgades inférieures.

(2) Village Sauvage.

lice, dont le principal but étoit de forcer les *Torys* de renoncer à leurs opinions, & de veiller à leur conduite ; car la violence les avoit déjà convertis en ennemis. Telle eſt la cruelle deſtinée des hommes, ils ne jouiſſent de la paix que lorſqu'ils y ſont forcés. — Envain nous repréſentâmes, à pluſieurs des chefs, le danger de s'armer contre des voiſins, & d'affoiblir ainſi un établiſſement ſi floriſſant. — Nos remontrances furent inutiles ; entraînés par la vanité de ſe faire Légiſlateurs, ſans en avoir la ſageſſe, ils prirent l'opinion générale pour la baſe de leur nouvelle légiſlation, & l'enthouſiaſme les porta à ſoutenir ce ſyſtême de toute la rigueur des loix. — Un heureux ſilence auroit conſervé la paix & le bonheur de cette région. Nous prévîmes tout ce qui pouvoit arriver, ſans pouvoir cependant y trouver de remède. Nous n'avions alors avec nous que trois de nos enfans. — Un jour, l'aîné nous apporta les dépouilles d'une famille qui avoit été joindre les Sauvages à *Shénando*. « Va-t-en, lui » dis-je ; va-t-en ; ôte ces objets de ma vue ; » ne crains-tu pas de ſouiller la maiſon de ton » père, & de mériter ſa malédiction ? » Tant de violences armèrent enfin pluſieurs Royaliſtes, qui, échappés parmi les Naturels, trouvèrent le moyen de les intéreſſer dans leurs querelles.

Mon troiſième fils fut fait priſonnier ; j'oubliai alors ſa déſobéiſſance, (car nous lui avions défendu de s'enrôler) & je verſai des larmes ſur le ſort de cet enfant. — Il fut conduit à *Ockwako*, de-là à *Niagara* & à *Montréal*. Quelle affliction pour une mère ! Quelle deſtinée pour ce pauvre garçon ! Combien de fois, dans mes ſonges, ne l'ai-je pas ſuivi voyageant dans ces vaſtes forêts, traverſant l'*Ontario* (1), deſcendant les *Rapides du St.-Laurent !* — « Cher » enfant ! combien de larmes n'as-tu pas coûté » à ta pauvre mère, qui depuis n'a jamais pu » entendre parler de toi ? Si je ne pleure plus » ſur ta deſtinée, c'eſt que la ſource de mes » larmes eſt tarie. »

Iſolés, réduits enfin à l'indigence, nous fûmes forcés d'abandonner ce lieu chéri, où, pendant trois ans, nous avions goûté les douceurs de la paix. Que ce tems nous avoit paru de courte durée ! Mais il fallut partir ; & ſans l'avoir prévu, nous dîmes un adieu éternel à notre habitation, & à nos champs. — Tout fut ſacrifié dans ce moment douloureux, paix, abondance, établiſſement de nos enfans, aſyle de notre vieilleſſe.

Nous revînmes par eau à *Wilkesbury*, la mé-

(1) Lac de 200 lieues de circonférence.

tropole ; tout y étoit dans le trouble & la fermentation ; le tems de l'heureuſe hoſpitalité étoit paſſé : ce n'étoit plus que rumeurs & factions. On reprocha à mon mari, comme un crime, ſa tranquillité & ſon amour de la paix. « Que » vous importe, dis-je à ces chefs ; qu'importe » au Congrès, à George III, nos opinions & » nos ſentimens ? C'eſt vous qui avez échauffé » toutes les têtes, enflammé tous les cerveaux ; » vous payerez bien cher l'effervescence que » vous avez cauſée. »

Réduits à cultiver la terre qui ne nous appartenoit pas, nous paſſions les ſoirées à déplorer en ſecret notre ancienne opulence, & le calme de *Wy-o-Lucing* ; nous verſions des larmes, en nous rappelant que dans l'eſpace de vingt-neuf ans de fatigues & de travaux, nous n'avions joui que de trois années de paix & de repos. — « Ah ! dis-je » à mon mari, pourquoi n'avoir pas reſté où nous » étions ? Ici on nous ſoupçonne, & on nous » mépriſe ; n'auroit-il pas mieux valu être » expoſés aux déprédations des deux par- » tis, qu'à ces inſultes journalières, que » nous ne méritons pas ? » — Vous avez, ſans doute, Monſieur, entendu parler de l'ambaſſade des Sauvages de *Ockwako*, qui vinrent réclamer les beſtiaux de ceux qui s'étoient

réfugiés chez eux. — « Nous avons donné » l'hoſpitalité, diſoient-ils, aux Blancs que tu as » chaſſés & perſécutés ; nous les avons reçus » dans nos Villages, parce qu'ils étoient mal- » heureux & qu'ils avoient faim : ils ont touché » nos *Wigwhams* (1); mais nous n'avons pas de » lait pour leurs enfans : le Village nous envoie » réclamer leurs vaches ; qu'en dis-tu ? » — Nos Chefs eurent l'imprudence de les arrêter : il étoit aiſé de prévoir toute la folie d'une pareille conduite, qui tendoit à unir la cauſe des Royaliſtes réfugiés, avec celle de ces Nations ; mais telle étoit le pouvoir qu'ils avoient uſurpé, que perſonne n'oſa blâmer leurs procédés : pluſieurs fois je propoſai à mon mari de nous retirer. — « Eh ! où irons-nous, me dit-il ? vieux comme » nous ſommes, accablés d'années, de chagrin » & de fatigue ? Que dira-t-on *ici*, quand on » nous verra partir ? Que penſera-t-on de nous » à *Orange*, quand on nous verra revenir ? com- » ment, ſans chevaux, ſans voiture, traverſer » la diſtance qui nous ſépare de nos amis ? »

Dans ces entrefaites, *Brandt* (2) & *Buttler* (3) fondirent ſur nos Cantons, avec la rapidité

(1) Action qui donne un droit à l'hoſpitalité.
(2) Chef Mohawk.
(3) Capitaine Anglois né Américain.

de la foudre : vous connoiſſez les ſanglans détails de cette affreuſe tragédie, ainſi que la deſtruction & le banniſſement de plus de douze cens familles, établies ſur une ligne de plus de 120,000 de rivages. Avertis de l'arrivée prochaine de l'ennemi, nous nous réfugiâmes dans l'eſtocade de *Shawney* (1), ſituée de l'autre côté de la Rivière, moi, mes trois plus jeunes enfans, ma fille, mon mari & mon gendre : je me caſſai malheureuſement la cuiſſe en entrant dans le bateau. — Souffrante, je fus portée dans le Fort, & miſe ſur la paille. — Vers les deux heures du même jour, les bois commencèrent à retentir de hurlemens affreux ; j'entendis le feu de la mouſqueterie ; (car vous ſavez que les habitans ſe réunirent pour s'oppoſer à cette invaſion) j'entendis les cris des bleſſés, des mourans, & le conflict de cette cruelle mêlée, qui décida du ſort de cet Etabliſſement : de toutes parts mille fléaux vinrent nous accabler. — j'ai cependant ſurvécu à cette foule de déſolations ; je vis encore pour vous raconter cette longue ſuite de calamités & de déſaſtres. Le croiriez-vous ? un ſentiment conſolateur s'empara de mon ame, pour un moment, dans cet inſtant cruel. — Je me trouvai heureuſe,

(1) Appelée Kingſton.

dans mon malheur, de croire mes deux garçons à *Mahapenny*, éloignés de tout danger. Le mari de ma pauvre fille ne revenant point, ſa pauvre femme s'évanouit à mes côtés; mais, dans un moment auſſi terrible, occupée de l'intérêt de mon propre ſang, pouvais-je m'affecter du malheur de mon gendre?

Hendrique, notre ancien ami de *Wy-o Lucing*, entra le premier dans notre Fort, après la capitulation. Souvenir terrible! bientôt il diſtingua mon mari, qu'il prit par la main, avec toutes les marques de l'amitié. — « Où ſont tes » deux garçons, demanda-t-il? — Nous les » croyons à *Mahapenny*, répondit mon mari. » — Tant mieux, dit l'honnête *Hendrique*. « — Deux heures après, on ordonna que chacun eût à ſe peindre le viſage de vermillon, qui, pour cet effet, fut délivré à tous les priſonniers; & il fut proclamé que, dans l'eſpace de cinq jours, nous quitterions le Pays, qui alloit être réduit en cendres.

Vers le ſoir, *Hendrique* revint, & emmena mon mari, ſans me dire un ſeul mot: quelle ſoirée fut pour nous celle de ce jour mémorable! — En voyageant vers le Camp, ce Chef le conduiſit à travers le champ de bataille, où, de tous côtés, ſe préſentoient à ſes yeux les cadavres de nos anciens amis & de nos connoiſ-

ſances. A peine put-il ſe ſoutenir. — « Ah ! » pourquoi m'as-tu montré ce cruel ſpectacle, » mon frère ? ne ſuis-je pas déjà aſſez malheu- » reux ? — Dès qu'il fut arrivé au feu d'*Hen- drique*, ce généreux *Shawaneſe* lui préſenta nos deux enfans peints en rouge ; ſon cœur paternel les reconnut aiſément ſous ce déguiſement nou- veau : ils s'embraſſèrent avec un tranſport mêlé de joie, de ſurpriſe & d'affliction. — « Ah ! mes » chers enfans ! par quel haſard êtes-vous ici ; » je vous croyois à *Mahapenny ?* — Pouvions- » nous, répondirent-ils, voir notre Pays en- » vahi, ſans venir à ſon ſecours ? — Hélas ! » de quoi cela a-t-il ſervi ? vous ſavez ſans doute » que nos maiſons & nos granges vont être in- » cendiées, & qu'il faut tout abandonner dans » cinq jours ? — Que dites-vous, mon père ? » — Cela n'eſt que trop vrai : voyez ce » champ de bataille ; la mort de la plupart de » nos compatriotes ne nous annonce-t-elle pas » une deſtruction totale ? Quel jour ! quelle ré- » volution ! Il ne me reſte plus, mes chers » enfans, qu'à gémir ſur votre ſort & ſur le » mien : pour comble de malheur, votre mère » eſt bleſſée, & ne peut ſe remuer. — Ne te » déſeſpères pas, mon frère, dit *Hendrique ;* ta » maiſon de *Wy-o-Lucing* ne ſera pas brûlée ; je » te connois & je t'aime ; ne le ſais-tu pas ? tu

» étois l'ami de tout le monde ; pourquoi te vou-
» droit-on du mal ? retournes-y, ſi tu veux,
» toi, ta femme & tes enfans ; tu en es le maî-
» tre, m'entends-tu ? obſerves ſeulement d'être
» dorénavant toujours *peint en rouge*, ainſi que
» ta famille ; ce ſera pour toi un ſigne de paix
» tant que la guerre durera ; tu pourras y vivre
» & y travailler en ſûreté. — Ah ! mon frère !
» comment demeurerai-je ſeul ſur ce terrein
» éloigné ? qu'eſt-ce qu'une famille blanche,
» quand elle eſt iſolée au milieu des bois ? ma
» femme & moi nous mourrions de douleur à
» la vue du feu & des flames qui, dis-tu, vont
» bientôt conſumer les établiſſemens de nos
» compatriotes : dis-moi, mon frère ; peut-on
» travailler quand on a le cœur navré ? — Hé
» bien, Benjamin, dit *Hendrique*, ſi tu aimes
» mieux retourner dans le comté d'*Orange*,
» prends avec toi tout ce que tu as dans *l'eſ-*
» *tocade* ; je te donnerai deux chevaux : puiſſe
» *Manitou* te permettre de rejoindre les tiens,
» & de mourir en paix à leur feu ! »

Trois jours après, nous nous embarquâmes pour *Shamoctin* (1), vers les confins de la Penſilvanie ; mais ne trouvant que très-peu de maiſons, nous fûmes à *Nortumberland*, bâti ſur

(1) Ancien Village Sauvage.

la Péninſule formée par les deux branches de la rivière *Suſquéhannah* : nous y trouvâmes les portes de l'hoſpitalité ouvertes ; mais le Ciel n'étoit pas encore las de nous perſécuter. « Grand » Dieu ! quel crime avons-nous donc commis, » pour nous avoir ainſi condamnés à une ſi longue » ſuite de peines & d'afflictions ? » — Tandis qu'arrêtée dans mon lit par mes douleurs, j'attendois le retour de mes forces, mon mari & deux de mes garçons moururent de la petite vérole, ſans que je puſſe les voir ; car on eut la cruauté de m'en empêcher. — Ils vinrent perdre la vie dans ce nouvel Etabliſſement, après avoir échappé au fer & aux flammes de nos ennemis Je reprochai plus d'une fois à ma cruelle deſtinée, de me laiſſer ainſi ſurvivre à un ſi grand déſaſtre. De femme, de mère malheureuſe, je devins une pauvre veuve plus malheureuſe encore, incapable de marcher, ſans aſyle, ſans reſſource, déplorant la perte de mon mari, de de mon gendre & de trois de mes enfans. — » O » *Bretagne !* que tes riches habitans ſavent peu » quelles ſont les fatigues auxquelles nous ſommes » expoſés dans ces forêts ! Dans les commence- » mens de cette grande diſpute, je penchois pour » tes intérêts ; je croyois ton entrepriſe juſte : mais » les cruautés inouies, & tous les maux que tes » ordres ſanguinaires nous ont cauſés, ont effacé

» mon

» mon ancienne eſtime & mon affection pour toi.
» Dis-moi, pourquoi cette longue ſuite de dé-
» vaſtations, ſi tu ne peux nous conquérir ? en
» ſeras-tu plus riche, plus forte, plus com-
» merçante, quand tu auras brûlé toutes nos
» maiſons, & détruit tous les habitans de ces
» Cantons ? » — Je me recommandai à Dieu, & penſai à tous mes parens & amis. Mais comment une femme, dans mon état, pouvoit-elle jamais eſpérer de les joindre ? Je partis cependant, accompagnée des trois garçons qui me reſtoient, de ma fille Rachel qui avoit un enfant à ſon ſein ; l'autre, mariée en Penſilvanie, ignoroit notre ſort : montés ſur un des chevaux que nous donna le bon *Hendrique*, on nous conſeilla de prendre le chemin inférieur. — A peine avions-nous traverſé la grande forêt, que ma fille fut attaquée de la petite-vérole ; ma cruelle fortune m'obligea de la laiſſer dans la première habitation que nous rencontrâmes : on me promit de prendre ſoin d'elle ; car notre compagnie étoit trop nombreuſe, pour eſpérer que l'on nous nourriroit tous juſqu'à ſa convaleſcence : j'emportai avec moi ſon enfant, que je ſévrai comme je pus en voyageant ; il n'avoit que dix mois. Je quittai ma fille avec un cœur navré, que la douleur la plus aiguë & les chagrins n'avoient pu briſer ; nous continuâmes

notre route vers *Smithfield*, & nous arrivâmes enfin à *Ménéſink*, ſur la rivière *Delaware ;* nous la traversâmes au bac inférieur : un de mes garçons me quitta dans cet endroit pour aller rejoindre ſa femme, qu'il avoit cachée dans les bois pendant le déſaſtre général. Le croiriez-vous ? la meſure de mes maux n'étoit cependant pas encore à ſon comble ; l'enfant de ma fille, quelque tems après, mourut, dans mes bras, de la petite-vérole ; j'en fus attaquée moi-même. — J'eſpérai alors terminer ma pénible carrière ; mais, je ne ſais pourquoi, je ne pus mourir ; je ſuis, comme vous le voyez, preſque aveugle, & un objet de compaſſion inutile. Ma fille me rejoignit au bout de trente-deux jours ; elle a loué une maiſon dans le voiſinage de mes parens, & leur bonté, unie avec ſon induſtrie, nous procurent une ſubſiſtance aiſée. — Ah ! ſi mon mari l'eût voulu, c'eſt ici l'aſyle que je lui propoſois ; peut-être vivroit-il encore ! mais j'étois deſtinée à pleurer ſeule. Telles ont été les gradations de notre ruine & de nos infortunes, après avoir poſſédé ſucceſſivement quatre plantations, je ne prétends plus qu'au monceau de terre qui doit bientôt me couvrir. Vienne ce moment ! ce ſera celui du repos ! — Ainſi finit le récit de Râchel Budd.

Adieu. ST. JOHN.

Albany, 17 Juillet 1778.

L'ATROCITÉ
DE LA PERFIDIE.

ME permettrez-vous de tremper pour un inſtant mon pinceau dans le ſublimé corroſif : j'ai beſoin de toute ſa force, & de ſon âpreté pour vous peindre l'Anecdote ſuivante avec des couleurs analogues au ſujet. — La contemplation de ce trait, je ne ſais pourquoi, ſoulève mon ame, & même mon bras ; vous n'y verrez cependant point de ſang répandu. — Dites-moi, la perfidie n'eſt-elle pas le comble de la dépravation humaine ? Oui, ſans doute, puiſqu'elle n'eſt point inſpirée par un mouvement ſpontané, elle n'eſt pas même juſtifiée par l'impétueuſe effervescence de ces grandes paſſions qui nous animent & nous tranſportent malgré nous. La coupable réflexion de l'eſprit s'unit ici à la dépravation du cœur, pour en former ce monſtre, cet alliage d'iniquité, que nous appelons perfidie. Il eſt malheureux, je l'avoue, pour un homme, d'avoir un pareil trait à raconter d'un de ſes ſemblables :

puiſſe-t-il un jour trouver quelque ſcélérat qui, comme lui, ſe cachant ſous le maſque de l'amitié, lui faſſe goûter à longs traits la coupe empoiſonnée de la ſupercherie & de la trahiſon! Ce Breton rougiroit peut-être en liſant ce trait, ſi j'avois pu le marquer de ſon nom, mais je l'ai malheureuſement oublié ; le Chirurgien de ſon Vaiſſeau exiſte cependant encore.

Vous connoiſſez aſſez bien la Géographie de notre Continent, pour ſavoir qu'un Canal intérieur & naturel, unit Sainte-Auguſtine, capitale de la Floride Orientale, avec Savanah, capitale de la Géorgie ; les Iſles, les Bancs, les Dunes qui le défendent de l'Océan, ne ſont point habités, il eſt vrai, mais auſſi les rivages intérieurs commencent-ils à être remplis de Plantations qui nous annoncent que dans la ſuite des tems ce Détroit deviendra fertile & charmant, puiſqu'il unira les avantages d'une navigation intérieure, à la douce perſpective & aux avantages de l'Agriculture. — Cette Contrée, ſauvage & déſerte ſous le joug Eſpagnol avant la paix de 1763, a bien changé depuis par les effets de la richeſſe & de l'induſtrie Angloiſe.

L'Armée Bretone, qui étoit deſtinée à la conquête de Savanah, partit, comme vous le

ſavez, de Sainte-Auguſtine, embarquée ſur des bateaux plats, précédée de galères & de quelques vaiſſeaux armés, qui naviguèrent ſur le Canal intérieur dont je viens de vous parler. — Le Révérend M. ***, homme très reſpecté, dès le commencement de la guerre, avoit obtenu des protections du Général Lincoln (1), qui l'aimoit, & du Gouverneur Tonyn (2), qui le conſidéroit; muni de cette double ſauvegarde, il ſe retira à la Plantation qu'il poſſédoit ſur les bords de ce Canal, où pendant long-tems il vécut en paix au milieu des cruelles déprédations que faiſoient ſur leur Patrie les Réfugiés de la Géorgie, animés & encouragés par le même Gouverneur Tonyn. — Sa maiſon devint l'aſyle général du canton, & de toutes parts ſes amis lui envoyèrent leur argenterie & leurs papiers. — Le Capitaine *** commandant une des Galères qui précédoient l'armée Angloiſe, vint à l'ancre à travers cette Plantation vers le ſoir du **, ainſi que le reſte de la flotte qui mouilla à quelque diſtance plus bas. — Dès que les voiles furent ferlées, le Capitaine débarqua & fut trouver le Miniſtre, qu'il avoit connu avant la guerre à Savannah. — «Mon

(1) Général Américain.

(2) Gouverneur Anglois de la Floride Orientale.

» cher ami, lui dit-il, le haſard m'ayant fait » mouiller à travers votre maiſon, j'en profite » pour vous donner une preuve de mon amitié & » de mon zèle. — Vous connoiſſez les forces que » commande le Général Lincoln; elles ne réſiſte- » ront jamais à celles que conduit le Général » Anglois. — Vous ne pouvez douter de quel » côté penchera la victoire. Si vous reſtez ici, je » crains que, malgré la bonne volonté de Son » Excellence, les Coureurs, les Traîneurs & les » Réfugiés qui ſuivent l'armée, ne vous inſultent » & ne vous pillent. — Tout le monde ſait que » votre maiſon contient beaucoup d'effets pré- » cieux; ce malheur me paroît inévitable, ſi » vous reſtez. Voici le remède que je vous » propoſe : vos amis, parmi les Américains, tout » jaloux qu'ils ſont, ne pourront point vous » blâmer de l'adopter, puiſque vous ne partici- » perez en rien à la guerre, ſoit que vous reſtiez » ici, ſoit que vous habitiez votre maiſon à » Savannah. — Croyez-moi, envoyez tous vos » effets, & venez vous-même à bord de mon » vaiſſeau : vous en avez le tems; car l'armée ne » levera l'ancre qu'à la pointe du jour. — Vous » reſterez tous avec moi juſqu'à ce que les Améri- » cains aient évacué la ville; alors vous irez » habiter en paix votre maiſon, où je ferai con- » duire tous vos effets. — Vous devez cette dé-

» marche à la ſûreté & à la tranquillité de votre » femme & de vos enfans, ainſi qu'à la préſerva- » tion des effets que vos amis vous ont confiés. » — Je ne vous demande rien pour votre paſſage; » c'eſt l'amitié ſeule qui m'inſpire ce projet. » — Mon cher Capitaine, je vous remercie de » votre propoſition: je vais conſulter ma femme. »

— Elle la ſaiſit avec plus d'avidité encore que ſon mari; elle craignoit d'être expoſée au pillage & à la cruauté des Traîneurs, qu'elle connoiſſoit pour être des gens d'Auguſta (1), auſſi barbares que les Sauvages mêmes. — Tout fut promptement emballé & envoyé à bord, argenterie, meubles, bureaux, &c. On y tranſporta enſuite les lits, les gros meubles & les proviſions. — « N'avez-vous donc plus rien à envoyer à bord », dit le Capitaine au Miniſtre? » — Non, lui répondit-il; je n'ai plus à terre que » ma femme, mes enfans & quelques eſclaves. » — Eh bien, allez les chercher ». — Il parla à l'oreille de celui qui commandoit la Pinaſſe: dès que le Miniſtre eut débarqué, il courut dans l'obſcurité vers ſa maiſon, à la porte de laquelle toute ſa famille l'attendoit. Le Lieutenant lui avoit promis d'allumer un petit feu;

(1) Ville de la Georgie, à 70 milles de Savanah, ſur la rive du même nom.

mais ce feu ne parut point pour diriger ſon retour : long-tems ils errèrent ſur le rivage ſans rien entendre & rien appercevoir ; ils appelèrent le Capitaine, mais ils l'appelèrent en vain. Tourmenté par les plus noires inquiétudes, il revint à ſa maiſon, retourna au rivage juſqu'à ce que l'aube du jour naiſſant lui découvrît enfin l'horrible perfidie du Capitaine qui, dès que la Pinaſſe fut revenue à bord, ſuivant les ordres qu'il avoit donnés, hiſſa ſes voiles & partit, ſous prétexte de donner chaſſe à un petit Corſaire Américain, laiſſant cette infortunée famille dénuée de toute reſſource.

C'eſt aux Patriotes de la Géorgie à nous raconter, s'ils le peuvent, les détails horribles de férocité, d'acharnement & de pillage auxquels elle a été expoſée. Le plus jeune & le plus foible des Treize Etats a eſſuyé les plus grands déſaſtres, & a été le théâtre des paſſions les plus funeſtes à ſes Habitans. Ces Citoyens, au milieu de tant de fléaux, ont montré une conſtance, une fermeté, un héroïſme dont les détails deviendront un jour les morceaux les plus intéreſſans de cette révolution.

Plaignons enſemble ce trop crédule Miniſtre; déteſtons enſemble ce Capitaine, qui a trahi d'une manière ſi révoltante les premiers droits de l'humanité, ce perfide ami, plus cruel qu'un

ennemi. Ah ! ſi la mort s'approche de lui à pas lents, que de remords n'éprouvera-t il pas ! il ſera alors condamné à faire des réflexions cent fois plus cuiſantes que celle de l'infortuné Miniſtre, au moment où, ſeul avec ſa femme & ſes enfans, il ſe trouva dénué de toute reſſource ſous le même toit qui, peu auparavant, contenoit les richeſſes & l'abondance.

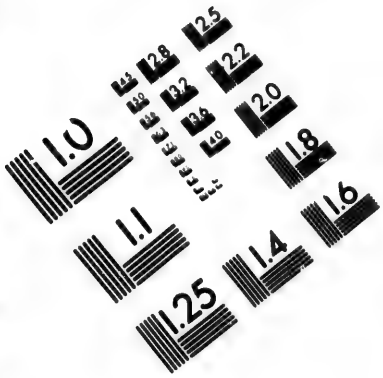
Adieu. S. JOHN.

Dublin, 18 Décembre 1780.

CIRCONSTANCES

Dans leſquelles s'eſt trouvé l'Auteur pendant ſon ſéjour à New-York, où il étoit venu avec la permiſſion des Généraux Washington & Clinton, dans le deſſein de s'y embarquer pour l'Europe.

VOTRE amitié, mon cher ami, ne vous ſéduit-elle pas ? Quel intérêt pouvez-vous prendre à des détails mélancoliques & lugubres qui ne peuvent ni vous amuſer, ni vous inſtruire ? — Vous exigez de moi une tâche infiniment affligeante. — Je voudrois, au contraire, oublier toutes ces ſcènes douloureuſes, & ne m'occuper aujourd'hui que de l'évènement le



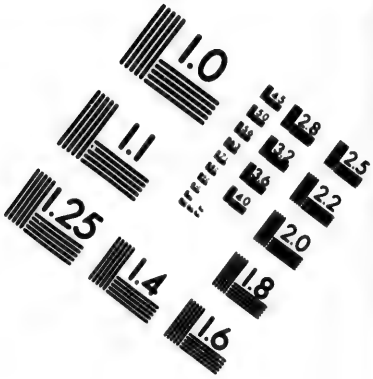
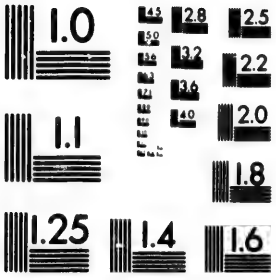
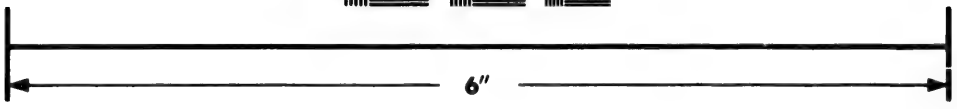
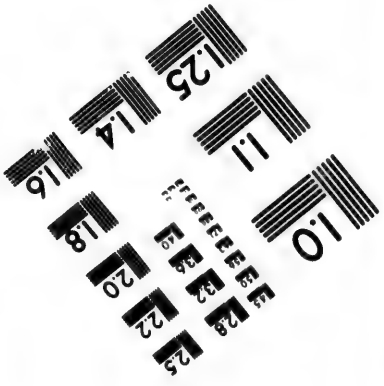


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

plus utile, le plus consolant qui soit jamais arrivé à l'espèce humaine ; je voudrois, au contraire, oublier tous mes chagrins, & me repaître de la joie universelle, qui bientôt va remplir tous les cœurs Américains. — Que ne m'imposez-vous, au contraire, la tâche de planter quelques *saules pleureurs* (1) sur les tombes, & d'élever quelques foibles trophées aux mânes de nos braves compatriotes, dont le sang va cimenter notre élévation au rang des Nations ; que ne m'imposez-vous celle de chanter enfin, sur mon simple chalumeau, les louanges du généreux Souverain qui, par l'impulsion de ses forces, & l'énergie de ses conseils, va fixer notre indépendance, & nous aider à repousser le joug de notre cruelle métropole. — Vous savez que mes souffrances & mes chagrins n'ont rien ajouté au développement, & n'ont point accéléré le progrès de cette consolante révolution, quoiqu'ils en aient été la conséquence. — C'est dans l'Histoire de nos Chefs & de nos Législateurs qu'on rencontre mille Anecdotes touchantes & instructives. Ah, que n'ai-je le talent de les recueillir ! — Mais encore, si votre amitié pouvoit ajouter quelques nuances intéressantes, quelque dégré

(1) Weeping Willows.

d'importance aux circonſtances dans leſquelles je me ſuis trouvé, votre déſir auroit quelque prétexte. — J'ai à vous retracer l'image des douleurs d'un Père, plus encore que celui de mes propres malheurs. — Vos larmes compatiſſantes, l'attendriſſement de votre cœur, qui euſſent été pour moi, dans ces momens amers, le baume le plus précieux, ſeroient aujourd'hui d'une heureuſe inutilité. — Ne vaudroit-il donc pas mieux réſerver les tréſors de votre amitié, le parfum de vos bontés, pour m'aider à diſſiper ce goût, cette aptitude à la mélancolie que j'ai contracté pendant le cours de cette guerre? — J'obéis, puiſque vous l'exigez; mais ce ſera la dernière hiſtoire malheureuſe que je vous raconterai. Auſſi-tôt que j'arriverai ſous votre toit, je ne m'y occuperai qu'à chanter notre liberté naiſſante, & les approches de la paix.

J'obtins aiſément du Major-Général Mac Dougal, la permiſſion d'entrer dans les lignes Britanniques, après lui avoir communiqué, ainſi qu'au Général Washington, les raiſons qui m'obligeoient de viſiter l'Europe, & de m'embarquer à New-York. — Je le trouvai en compagnie avec ſa femme, occupé à ſoigner des tranches de bœuf ſur le gril, que je partageai avec lui.—Ce fut le repas le plus philoſo-

phique & le plus inſtructif, à pluſieurs égards, que j'euſſe fait depuis ſix mois. — Il emploie ſon tems à étudier l'art de la Guerre, le caractère des hommes auxquels il commande, & à s'éclairer par la lecture. Il n'y a pas un Américain qui ne ſache que ce Citoyen Général eſt le Catinat de notre Hémiſphère. (1)

J'emmenai avec moi un enfant de huit ans : il portoit l'étendart parlementaire ; & toutes les fois que je rencontrois quelque Parti en armes, je l'envoyois en avant avec nos papiers : déjà je m'apperçus qu'il me ſerviroit d'ami & de compagnon. Après avoir paſſé quelque tems à New-York, je me préparois à m'embarquer ſur une flotte deſtinée pour l'Angleterre, lorſque l'arrivée de l'eſcadre françoiſe à l'Iſle de Rho. des occaſionna un déſordre général. — Peu de jours après, je reçus une lettre de J. R., Secrétaire du Major-Général J. P., Commandant de la Ville ; il m'informoit que ce Général déſiroit me voir le lendemain à onze heures. — Dès que je fus entré dans ſon appartement : — » J'ai » ordre, me dit-il, du Commandant en Chef » Sir H. C., de vous envoyer en priſon. — » Oſerai-je demander à Votre Excellence, lui

(1) Le Major-Général Mac Dougal eſt aujourd'hui un des Directeurs de la Banque de New-York.

» dis-je, quelles peuvent en être les raiſons ? » car vous ſavez, ſans doute, que je ſuis entré » dans les lignes Britanniques avec ſon conſente- » ment & avec le ſeul deſſein de profiter de la » première flotte deſtinée pour la Grande-Bre- » tagne. — Je l'ignore, me repondit-il ; mais il » faut obéir. — Capitaine A***, conduiſez cet » homme au Prévôt». — Quoique j'obtins aiſé- ment la liberté du rez-de-chauſſée, qui n'étoit habité que par Cunningham (*a*) & ſes Lieute- nans, je ne tardai pas cependant à ſentir qu'un cachot obſcur eût été une habitation moins affligeante. Ah ! mon ami, j'étois au centre de la captivité, des châtimens journa- liers, & des malheurs de toute eſpèce : à peine ſe paſſoit-il un jour ſans quelque flagella- tion horrible, dont je ne pouvois m'empêcher d'entendre les coups déchirans, ainſi que les gémiſſemens des victimes. Je ne pouvois ſouvent me refuſer aux ſupplications de certains Soldats malheureux, qui me prioient de laver leurs épaules enſanglantées avec du lait-de- beurre, & de les couvrir enſuite avec des feuilles de *poke weed* (1). Quelle ſituation pour un homme comme moi, qui toute ſa vie

(*a*) Nom du Grand Prevôt Anglois.

(1) Eſpèce d'herbe très-bonne pour les bleſſures.

avoit vécu au ſein de la paix & de la tranquillité champêtre ; à la vue de toutes ces horreurs & de tous ces maux je devins ſubitement Manichéen ; je crus voir dans l'homme un dégré de perverſité dont je ne m'étois jamais douté. Ah ! quel tableau je me fis de la Nature humaine ! quelles queſtions impies j'oſai adreſſer au grand Créateur, lorſque je conſidérai la ſociété comme un aſſemblage de lions déchaînés ſur la partie la plus foible, quoique la plus nombreuſe ! Pourquoi tant de maux, de malheurs & de crimes ſur un théâtre, où l'homme ne doit paroître que pour ſi peu de tems ?

— Je couchois dans une cave au milieu des rats, cent fois plus heureux que les miſérables humains dont ils venoient enlever les proviſions : ce triſte & infecte appartement auroit pu cependant, par la force de l'habitude, devenir un lieu de repos ; mais il n'étoit diviſé que par une foible muraille, du gouffre général des misères humaines, du Tartare, où les derniers & les plus malheureux des hommes étoient enfermés. Les uns déjà condamnés, y attendoient le moment de leur exécution ; les autres, leurs dernières Sentences. — Comment le doux ſommeil auroit-il pu venir me fermer les yeux ? lui qui ne viſite que les retraites du ſilence, qui ne répand ſes pavots que ſur les eſprits calmes &

tranquilles? Comme ſi les jours n'étoient pas aſſez longs pour mon ſupplice, j'étois condamné, par la plus cruelle inſomnie, à entendre les converſations de mes infortunés voiſins. — Quel ſingulier mêlange de tons plaintifs & lugubres, de profonds ſoupirs, de gémiſſemens aigus, de repentirs inutiles, d'imprécations & de blaſphêmes !

« Voulez-vous deſcendre avec moi dans les » ſouterrains, me demanda un jour * *, pre» mier Sergent ? Je vais y porter une livre de » pain & une bouteille d'eau à un Priſonnier » Américain. — Qu'a-t-il donc fait ? lui dis-je. » — Point de queſtions ». — Je le ſuis. — Bientôt nous entrons dans un appartement obſcur comme l'ancien cahos, humide & infect : à peine la porte fut-elle ouverte, qu'à l'aide de la chandelle que je portois, j'apperçus ſur un petit monceau de paille, un ſpectre pâle & décharné, enchaîné par les pieds & les mains; il s'avança à pas lents vers nous, ſupportant ſes dernières entraves à l'aide de ſon mouchoir ; il n'avoit pour tout vêtement qu'une chemiſe rayée & des culottes longues. — C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans (*b*),

(*b*) Paul Leger, fils d'un bon Colon, & François d'origine ; il a été depuis échangé. — Telle fut la ſoif de la vengeance qui animoit ce jeune homme, & la terreur

habitant du nouveau Jerſey (c). — « Pour l'a-
» mour de Dieu, dit-il au Sergent, donnez-
» moi un peu de viande ; je ſuis ſi foible !
» — J'ai des ordres poſitifs de ne vous en
» point donner. — Le Général veut donc que
» je meure ici ? — Les rats emportent toutes
» les nuits le peu que vous me donnez, malgré
» tous mes ſoins : je ne puis cacher mon pain,
» que dans la paille ſur laquelle je couche ; ils
» m'en puniſſent en me mordant, & en empor-
» tant dans leurs trous & ma paille & mon
» pain. Quelle deſtinée pour un Priſonnier de
» guerre ! comment me traiteroit-on, ſi j'étois
» criminel ? — Vous l'êtes, ſans doute, puiſ-
» qu'on vous traite ainſi. — Ah ! Sergent **,
» ne ſavez-vous pas qu'il y a (à ce que je
» crois) onze ſemaines que je gémis dans ce
» cachot obſcur ; encore ſi j'y avois ſeulement
» un ſeul rayon de lumière, elle me conſole-
» roit ; mais la ſolitude, les ténèbres & ces
» fers ! — L'Etre Suprême ne me prendra-t-il
» donc pas dans ſon repos » ? — Cette triſte

qu'il avoit inſpirée à certains Partiſans, qu'ils ne ceſsèrent de le chercher & de l'attaquer, juſqu'à ce qu'ils furent aſſez heureux pour le tuer. Son corps reçut, après être tombé, trente-ſept coups de bayonnette.

(c) Province voiſine de celle de New-York, qui n'en eſt ſéparée que par la rivière d'Hudſon ou du Nord.

visite déchira mon ame, déja trop sensible aux malheurs, me fit faire cent réflexions, & força mille soupirs inutiles.

« Tranquillisez-vous, me dit le lendemain » W S-**, (ce digne ami, dans l'énergique amitié duquel j'avois tant de confiance); — je » ne puis revenir vous voir, crainte d'être soup- » çonné moi-même; comptez que je ne négli- » gerai rien pour obtenir votre liberté; ne » m'écrivez point, quand même vous le » pourriez ».

— Quelques jours après, trois personnes, dont je connoissois la secrète perfidie, & qui comme grands Royalistes, se croyoient autorisés de faire à leurs Antagonistes tout le mal possible, vinrent me visiter, sous prétexte de me plaindre, & de m'offrir leurs bourses: les traîtres! ils n'avoient d'autre dessein que de me mortifier & de m'affliger, par le récit de ce que la malignité publique disoit déjà sur mon compte. « — Quelque humanité que puissent » montrer nos Conseils de Guerre, si toutes » ces allégations sont prouvées, me dirent-ils, » vous courez grand risque de perdre la vie. » — Je serai examiné, j'espère, devant votre » Cour d'Enquête; & s'il y existe la plus foible » étincelle de justice, Dieu & mon innocence » me donneront la force de me défendre & les

» moyens de me juſtifier. — Mais ne ſavez-vous » pas que les Priſonniers n'ont point le droit de » parler ? vous ne pourrez vous expliquer que » par l'organe d'un Avocat ; & où en trouve- » rez-vous un qui veuille ſe charger de votre » cauſe ? — Et pourquoi n'en trouverai-je pas » auſſi bien que les autres ? — Parce qu'il faut » être Rebelle dans l'ame & avoir bien de la » témérité pour oſer, dans les lignes Britanni- » ques, défendre un homme accuſé, comme » vous l'êtes, d'avoir correſpondu avec le Gé- » néral Washington, d'avoir fait le plan du » Havre, d'avoir perſuadé à une certaine Per- » ſonne de prendre le ſerment de fidélité requis » par le nouveau Gouvernement de l'Etat » de * * * «.

Malgré l'intime perſuaſion de mon innocence, malgré ce ſentiment qui, ſouvent eſt la ſeule conſolation des malheureux, je ne rêvai, pendant pluſieurs nuits, qu'à l'appareil de la potence & de la corde ; je fis même pluſieurs eſſais pour m'aſſurer de la douleur & de l'effet d'un pareil ſupplice. — « Quoi ! me dis-je, faut-il »donc que je périſſe injuſtement par le châtiment »des voleurs & des aſſaſſins, après avoir mené »une vie honnête, induſtrieuſe & utile ? — Que »deviendront ceux que je laiſſerai derrière moi ? »pourront-ils ſupporter la honte d'une ignominie »qu'ils ne méritent pas ? Que deviendra ce pauvre

» enfant, actuellement si éloigné du toit pater-
» nel, & dont je me promettois tant de joie en
» Europe » ? — Il vivoit sur l'Isle-Longue, dans le voisinage d'une école : — je me flattois qu'il ignoroit le triste sort de son père ; mais des ames cruelles, telles qu'en produisent les guerres civiles, l'en avoient déjà instruit, & lui avoient même déjà annoncé que son père seroit bientôt pendu. Ce pauvre enfant m'écrivit une lettre que je conserve encore, & que mes cruels Gardes ne me laissèrent parvenir, que parce qu'ils savoient qu'elle me déchireroit le cœur.— » Ah ! mon père, qu'as-tu donc fait, pour que
» les Anglois te fassent mourir ? —Est-ce que je
» ne te reverrai plus jamais, jamais ? Pauvre
» père, cher père ! — Ils me disent que tout le
» monde me haïra quand tu seras mort ; ne
» vaudroit-il pas mieux qu'*Ally* mourût aussi ?
» Je ne puis plus écrire à cause de mes larmes (1)».

(1) Voici l'original Anglois :

« Is it true, dear father, that the red coats have
» confined you? what have you done them then? shall
» Ally see you never never more? They say as how
» they will hang you ; poor father, dear father. —
» when you are dead, they say as how every body
» will hate me ; vou'd it not be better that Ally
» shou'd die also. — J. Cannot write for crying. —

Your dear son Ally St. J.. —

Flushing, 19 June 1780.

Il ne me fût pas permis de lui écrire : que n'aurois-je pas donné pour obtenir cette liberté! mes maux en devinrent plus aigus, plus insupportables, & la réponse que je désirois lui faire, s'évapora en sanglots douloureux.

— Excédé de fatigues, plus accablantes que le travail le plus pénible ; sans sommeil, sans appétit, irrité par l'injustice de ma détention, en bute aux sarcasmes grossiers du Tyran sous la verge duquel j'étois, je résolus enfin de préférer une prison plus étroite, à l'inutile liberté du rez-de-chaussée. — Pour cet effet, je m'adressai un matin à Cunningham : « Pourriez-vous lui de- » mandai-je, m'accorder une faveur qui ne peut » tirer à aucune conséquence ? — Ce mot, répon- » dit-il, n'est pas dans ma commission : — que vou- » lez-vous ? — Je désire d'être enfermé en haut » dans la chambre bourgeoise. — Si ce n'est que » cela, je puis le faire pour vous obliger ». — Les portes s'ouvrent, je monte, j'entre dans la galerie d'en haut. — Elle étoit remplie d'un grand nombre de Prisonniers, que les malheurs, la fatalité, les soupçons, le vol & la désertion y avoient conduits. — Le sentiment de la honte s'empara de mon ame, quand je me trouvai, pour la première fois de ma vie, confondu avec cette classe d'hommes ; enfin, après avoir évité & répondu à mille questions impertinentes &

douloureuſes, je me retirai dans la chambre qui m'avoit été indiquée. J'y trouvai, comme je m'y attendois, ſept Perſonnes, reſpectables par leurs fortunes, leur éducation, & même par leurs malheurs. — La tendre compaſſion étoit peinte ſur leurs viſages : — ils ne me parlèrent que lorſqu'ils virent l'embarras & la confuſion du premier moment un peu diſſipée. « — Vous » avez bien fait, me dirent-ils avec bonté, de » venir parmi nous; nous déſirons bien ſincè- » rement que notre ſociété puiſſe alléger vos » peines, quelles qu'elles puiſſent être ; nous » avons les nôtres auſſi, dont les détails ne ſe- » ront pas la plus foible de vos conſolations. Il » faut beaucoup de Philoſophie pour ſoutenir » l'injuſtice & la captivité : vous ne trouverez » parmi nous que des victimes de la guerre & » pas un coupable. « — J'avois prévu, leur dis- » je, toutes vos bontés & votre hoſpitalité : je » ne ſais ſur quoi ce preſſentiment étoit fondé ; » mais j'étois moralement sûr que je mènerois » parmi vous une vie beaucoup moins triſte & » moins malheureuſe qu'au rez-de-chauſſée ». En effet, je ne tardai pas à reſſentir que leur converſation & leur ſociété me procuroient un peu d'appétit : je dormois mieux, car je n'entendois plus la voix des malheureux ; & les ſeuls

ennemis nocturnes (*d*), contre lesquels j'avois à combattre, etoient bien moins formidables que ceux qui ravageoient les prisons d'en-bas. » — Voyez-vous bien cette Plantation de maïs ? » me dit *Nathaniel Fitz Randolphe* (1) un des » Prisonniers de notre chambrée ; deux fois je » l'ai vu planter depuis que je suis sous ce misé- » rable toit. — Qu'avez-vous donc fait, lui de- » mandai-je ? J'ai servi notre Patrie avec zèle » dans bien des occasions. — *Jacques Rivington* » (*e*), je ne sais pourquoi, m'a souvent distin- » gué, dans les Gazettes Angloises, sous le » nom de fameux Partisan. — Je me défendis » un jour seul & à pied, dans un champ, contre » deux Dragons Anglois bien montés, quoique » Je n'eusse pour toute défense que mon fusil ; » aussi m'en a-t-il coûté cher (*f*). — A l'aide » de cette arme, je parai tous leurs coups, ex-

(*d*) Les souris, dont il y avoit un nombre incroyable, jusqu'à ce qu'un des Prisonniers inventât une singulière machine qui les détruisit presque toutes.

(1) Capitaine dans les Milices du Nouveau-Jersey.

(*e*) Imprimeur du Roi.

(*f*) Ce brave homme reçut dans cette action unique, deux coups de sabre, l'un sur la tête, & l'autre sur une épaule.

» cepté deux, qui m'atteignirent & me cou-
» vrirent de ſang : malgré leurs efforts, je me
» retirai inſenſiblement vers la paliſſade voiſine,
» (*g*), par-deſſus laquelle je ſautai : obligés de
» reculer, pour la faire franchir à leurs che-
» vaux, ils me procurèrent heureuſement l'a-
» vantage de les devancer & de m'enfuir dans
» les bois voiſins. — Ma longue réſiſtance fut
» miſe dans les Gazettes, & a déplu, ſans doute,
» au Quartier-Général; car les Réfugiés m'ayant
» lâchement ſurpris dans mon lit deux mois
» après, on m'a refuſé ma parole ſur l'Iſle-Lon-
» gue, & voilà bientôt quatorze mois que je
» péris d'ennui dans ce ſéjour de misère. —
» Ah ! je leurs permets de me mettre aux fers,
» ſi jamais ils me reſaiſiſſent en vie (*h*) ! —Pre-
» nez patience comme je le fais, mon cher
» Compagnon, lui dit le Révérend Jean *Mather*,
» *Curé de Greenwich* (*i*). Je n'ai qu'un ſeul ſen-

(*g*) Tous les champs ſont enclos de paliſſades, de quatre pieds & demi de hauteur.

(*h*) Il a bien tenu parole ; peu de tems après avoir été échangé, il périt à la tête d'un parti Américain, après avoir tué pluſieurs Anglois, & avoir donné des preuves d'une audace & d'un courage extraordinaires.

(*i*) Une des premières Bourgades de l'Etat de Connecticut, à l'eſt de New-York.

» timent qui me conſole, puiſſe-t-il devenir
» celui de tous ceux qui ſouffrent pour la cauſe
» de la liberté! — Quel eſt donc ce ſentiment
» dont vous parlez, lui demanda Nathaniel Fitz
» Randolphe? — L'eſpoir du ſuccès, dit-il? —
» Il ne ſe peut que la Providence nous deſtine à
» être les eſclaves de la Grande-Bretagne. —
» Comment ſe peut-il faire que vous ſoyez Pri-
» ſonnier, lui demandai-je, étant Prêtre &
» avancé en âge! — Les Réfugiés prennent tout,
» comme vous le ſavez, & ce gouffre abſorbe
» tout : j'avois été repréſenté au Quartier-Gé-
» néral comme un Fanatique & un Séditieux du
» premier ordre, parce que tous les Dimanches
» jallois à l'Egliſe armé de mon fuſil & de
» ma bayonnette. *Jacques Rivington* a même
» égayé le Public à mes dépens; il a annoncé
» maintes choſes plaiſantes ſur mon compte,
» moi pauvre & ſimple Prêtre de Connec-
» ticut (*k*) : il a dit que ma chaire étoit un
» tambour eccléſiaſtique, & que j'y faiſois des
» Recrues pour l'armée du Général Washing-
» ton. Il n'en falloit pas davantage pour animer
» la vindicative animoſité des Réfugiés (*l*). —

(*k*) Province à l'eſt de New-York.

(*l*) Quelques-uns de ſes Paroiſſiens, indignés de l'outrage fait à leur Paſteur, traversèrent le Détroit qui

» Non contens de m'avoir ſaiſi dans mon lit à
» côté de ma femme, ainſi que mes deux gar-
» çons, ils pillèrent entièrement ma maiſon,
» & laiſsèrent le reſte de ma famille dans la plus
» grande détreſſe; ils me vêtirent enſuite d'un
» ſarrau, avant de me conduire au Quartier-
» Général : ils m'ont cruellement ſéparé de mes
» pauvres enfans, qui ſont actuellement priſon-
» niers dans la maiſon à ſucre (*m*). Malgré tout
» cela, je ſuis tranquille; je mange & dors paſ-
» ſablement. — La haute confiance, inſpirée
» par la bonne cauſe & la certitude morale du
» ſuccès, me fait ſupporter tous mes maux avec

ſépare le Continent, de l'Iſle-Longue, & firent priſonnier, au milieu des Quartiers des Troupes Angloiſes, un Magiſtrat grand Royaliſte, que les fiers Anglois ne purent jamais obtenir ſans donner en échange le Miniſtre *Mather*. Jamais je n'ai connu un homme croyant plus que lui à la Providence, & qui fût plus favoriſé par les circonſtances. — Il arriva parmi nous preſque nud; des Perſonnes inconnues, de la Ville de New-York, le firent habiller, lui envoyèrent de l'argent, &c. Il ſortit du Prevôt mieux équipé & poſſédant plus d'or qu'il n'en avoit jamais eu à la fois. — C'eſt du moins ce qu'il nous dit.

(*m*) Maiſon où l'on rafinoit du ſucre avant la Guerre, & devenue une des Priſons où l'on détenoit les Priſonniers de Guerre Américains.

» patience & réſignation. — Par quelle raiſon » alliez-vous armé à l'Egliſe ? — Par obéiſſance » à une Loi de la Province, paſſée il y a plus » de cent ans, qui ordonne, ſous de groſſes » amendes, à tous les Miniſtres, ainſi qu'à leurs » Paroiſſiens, de ne jamais aller a l'Egliſe ſans » leurs fuſils. — Quel pouvoit être le but de » cette Loi ? — Celui de s'oppoſer aux incur- » ſions des Sauvages, qui prenoient ce jour-là » pour détruire nos jeunes établiſſemens (*n*) : — » pluſieurs Congrégations d'hommes, de femmes » & d'enfans ont été maſſacrées avant la pro- » mulgation de cette ſage Loi ».

Quelques jours après, j'appris, je ne ſais comment, que mon enfant étoit malade ; mais telle étoit la dureté de mes ſurveillans, que je ne pus jamais m'informer d'aucun détail. — L'incertitude de ſon ſort redoubla mes inquiétudes & mes alarmes. — Je retombai dans ma première mélancolie : la ſociété de mes nouveaux amis perdit ſoudainement tous ſes charmes. — Un jour le Grand-Prévôt m'apporta un billet ouvert : hélas ! il n'eut cette fatale complaiſance, que parce qu'il m'annonçoit les plus

(*n*) Dans l'enfance de cette Colonie, les Sauvages détruiſirent pluſieurs Etabliſſemens, en attaquant les Colons au moment du Service Divin.

triſtes nouvelles. — Je m'en doutois ; car mon cœur palpita involontairement en ouvrant ce billet. — P. H., la fille de ſon hôte, m'apprenoit que ſon père étoit mort ; que la fièvre de mon enfant étoit très-augmentée, & me prioit de lui trouver une autre penſion, &c. —

Ce fut alors que la fureur de l'impatience s'empara de mon ame ; j'aurois ſacrifié des années de liberté au plaiſir d'aller voir ce cher enfant. Mon cœur devint la proie des ſenſations les plus cuiſantes ; je me le repréſentai malade & peu ſoigné ; lui qui, toute ſa vie, m'avoit vu prévenir tous ſes beſoins. Son image m'accompagnoit par-tout, me diſant : « Mon père, » je te demandes, & tu ne viens pas ! je t'ap» pelles, & tu ne réponds pas ! où es-tu donc ? » Mais il faut être père, pour concevoir toute l'étendue de mes ſouffrances. La Nature cache ſoigneuſement à ceux auxquels elle n'a point donné d'enfans, ces liaiſons intimes, cette puiſſante ſympathie, qui ſouvent nous fait préférer leur vie & leur bonheur aux nôtres.

Quelle reſſource me reſtoit-il donc ? Aucune. — Je ne pouvois implorer la clémence de perſonne ; des Géoliers n'entendent point ſes accens, & mes compagnons étoient auſſi malheureux que moi. — Que n'aurais-je pas donné alors pour être ſeul, & me repaître à loiſir des idées

lugubres que me fourniſſoit mon imagination ? — Mon cœur étoit prêt à ſe rompre : je me rappèle encore les douleurs aiguës que j'y reſſentis, & je ne pouvois pleurer. — J'accuſois ma deſtinée, j'accuſois la Providence, qui, partout, fait proſpérer les grands coupables, & par-tout ſoumet la juſtice & la vertu aux caprices du pouvoir & de la force. — je ne pouvois concevoir pourquoi elle me perſécutoit, moi, ſimple Colon, qui, toute ma vie, avoit cultivé ma plantation avec induſtrie, & cheri ma famille avec tendreſſe. — Ce fut alors que je conſidérai la vie comme un préſent fatal & inutile ; la mort, comme la porte de l'émancipation, comme un doux repos, comme l'ombre d'un grand arbre ſous un ciel brûlant. Mais puis-je vous peindre tous les égaremens d'un eſprit irrité ? — La nuit de ce jour fut une des plus longues & des plus cruelles que j'euſſe encore paſſée. — J'eus recours à un nouvel expédient : je pris trois grains d'opium ; & j'en aurois pris davantage, ſi mes compagnons ne m'en euſſent empêché. — Le croiriez-vous ? la fièvre de mon ame, l'amertume dont j'étois pénétré, produiſirent un effet ſupérieur au pouvoir ſoporifique & illuſoire de ce narcotique. — Rien ne put me calmer. — J'errai çà & là pendant cette nuit éternelle : l'effervescence de mon agitation tint

mes compagnons éveillés jusqu'à l'aube du jour. — Plus d'une fois je fus tenté... ; mais l'amour de mes enfans. — Ah ! sans cette puissante attraction, sans ce motif irrésistible. — Peut-être leur devez-vous votre ami... ; — peut-être leur dois-je le plaisir d'avoir survécu à cette guerre cruelle, & celui de contempler l'aurore de cette nouvelle & grande époque. — Je tremble encore, je suis encore agité, lorsque je me rappelle les convulsions & les différens degrés de frénésie qui rendirent cette nuit la plus terrible & la plus longue que j'eusse encore passée. — Hélas ! pourquoi les aîles du tems semblent-elles s'appesantir pour prolonger les peines des malheureux, & pourquoi, au contraire, redoublent-elles leur vélocité pour abréger la joie des heureux ? — Dès que le jour parut, j'avalai un grand verre d'eau-de-vie, remède vulgaire dont je n'avois jamais essayé. — Mes compagnons en furent étonnés ; l'extrême rigidité de mes nerfs en prévint entièrement l'effet, & le retour de la lumière n'apporta aucun changement à ma situation ; je touchois au moment de la folie, du délire même : mes amis me forcèrent sur mon lit. — La Nature, qui veilloit encore à ma préservation, diminua enfin la corrosive acrimonie de mon angoisse, par une abondante rosée de larmes ; je pleurai

amèrement pendant long-tems : précieux élixir, remède adouciſſant que je ne connoiſſois pas encore ; car depuis mon enfance, je n'avois point eſſuyé de malheurs qui puſſent exiger des larmes. Le Capitaine *Brown*, vénérable vieillard, priſonnier depuis neuf mois, s'approcha de mon lit lorſqu'il me vit plus calme. — « Qu'avez-vous donc, mon ami, me dit-» il ? rien ne peut-il vous conſoler ? voici » de l'or ; diſpoſez-en comme du vôtre. » — Gardez votre or, lui dis-je ; je n'ai beſoin » que des tréſors de votre amitié & des reſſour-» ces de vos conſeils. — Ouvrez-moi donc » votre ame, continua-t-il, & parlez-moi » comme ſi j'étois votre père. — Ignorez-vous » l'état où eſt mon enfant, lui dis-je ? dans ce mo-» ment même, peut-être m'appelle-t-il, s'il vit » encore, & je ne puis aller à ſon ſecours : que » n'a-t-il pas ſouffert depuis la mort de ſon hôte, » qui étoit ſon ami & le mien ! ſes héritiers » craignent ſans doute de perdre leur argent, » parce que je ſuis priſonnier. Que puis-je » faire, dites-moi, je vous en ſupplie, mon » bon père, arrêté comme je le ſuis par ces » maudites murailles, détenu par ces barres » éternelles ? — Il n'y a rien qu'on ne puiſſe » obtenir ici avec de l'argent, excepté la liberté ; » j'ai acquis un certain crédit auprès de Cunning-

» ham, à qui je fais des préſens de tems à » autre : que déſirez-vous ? — Ce que je déſire ! » quoi ! vous êtes père, & vous me faites une » pareille queſtion ? Je déſire de toutes les fa- » cultés de mon ame, que cet enfant ſoit tranſ- » porté ici, quelles que puiſſent en être les dé- » penſes ; je déſire de le voir, de l'embraſſer, pour » qu'il n'emporte pas dans la tombe l'idée que » ſon père ait pu, ou l'oublier, ou l'abandon- » ner. S'il doit mourir, qu'il expire dans mes » bras ; ſi, au contraire, nous pouvons le gué- » rir, ſera-t-il bien à plaindre de reſter pri- » ſonnier avec nous, puiſqu'il rendra la capti- » vité de ſon pauvre père beaucoup plus lé- » gère ? — Hé bien, tranquilliſez-vous ; vos » ſouhaits ſeront aiſément accomplis ; il ſera ici » dans quarante-huit heures : j'ai un neveu » dans la Ville ; je vais lui envoyer les » ordres les plus précis ; comptez ſur mon » zèle & ſur ſon exactitude. — Ah ! mon cher » Capitaine, lui dis-je, en le ſerrant dans mes » bras, avec toute l'énergie de la reconnoiſ- » ſance ! que vous ai-je donc fait ? quel motif » peut vous pouſſer ainſi à vous intéreſſer ſi » vivement à mon ſort ? vous m'aimez donc, » mon cher Capitaine, moi qui ne vous con- » nois que depuis ſi peu de tems ? — Vos titres » à mon amitié & au vif intérêt que je prens à

» vous, ne ſont que trop ſuffiſans ; c'eſt une » dette que nous nous devons tous. — N'êtes- » vous pas encore plus malheureux que moi, » qui, hélas ! n'ai plus d'enfans ; ils ont tous » été tués dans la première campagne ; je me ſuis » conſolé de leur perte, en me diſant : Tu » étois trop vieux pour défendre ta Patrie ; mais » les tiens ſe ſont préſentés à ta place, & n'ont » pas fui. — Ne ſommes-nous pas compagnons » de captivité ? ne ſouffrons-nous pas pour la » même cauſe ? — nous ſommes donc frères ? » — Vous n'êtes pas la première perſonne que » j'aie aſſiſtée depuis mon ſéjour ſous ce toît ; » c'eſt le ſeul bien que j'ai pu faire à notre » Patrie déchirée par ces maudits Bretons. —

» Rendez-moi mon enfant, & je vous appelle- » rai, & nous vous appellerons père toute notre » vie. Je jure, devant vous & à la face du » Ciel, de conſerver auſſi long-tems que je » vivrai, le reſſouvenir de cette généreuſe » action : je jure que mon affection, mon reſ- » pect, ſeront, dès ce moment, le garant de » ma reconnoiſſance. — Je remplace dès au- » jourd'hui un des fils que vous avez perdu, & » Ally celui d'un des vôtres. »

A peine ce vénérable vieillard avoit-il rappelé dans mon ame quelqu'eſpérance de calme & de ſérénité, que Cunningham amena, dans notre

notre chambre, un prisonnier ; — c'étoit vers les dix heures du matin : — il étoit pâle, confus & si agité, qu'à peine pouvoit-il marcher. — Ces nuances ne m'étonnèrent point. — Par égard pour ce nouveau venu, personne ne le regarda, ni même ne lui parla : c'est le compliment le plus agréable qu'on puisse offrir à un homme malheureux dans les premiers momens de son arrivée. — Nous nous promenâmes tous les deux, en sens contraire, dans le plus parfait silence, jusqu'au moment du dîner. Dès qu'il fut servi, je m'empressai de lui demander s'il ne vouloit point manger quelque chose ? — « Rien du tout, me répondit-il ; on est » long-tems sans avoir ni faim, ni soif, quand » on entre dans une maison comme celle-ci, « & il continua de marcher. — Dès que j'eus mangé quelques bouchées, (car je ne me repaissois que pour exister) je le rejoignis. — » Vous ne mangez guères vous-même, me dit-» il ? — Ah ! Monsieur ! j'ai dernièrement fait » un repas dont l'amertume n'est pas encore » passée. — Combien y a-t-il donc que vous » êtes ici, me demanda-t-il ? — Neuf semaines, » lui dis-je. — Comment ! neuf semaines, & » vous ne mangez pas encore ? vous n'êtes pas » condamné, j'espère ? — Non, lui dis-je ; je » ne suis pas même encore jugé : d'ailleurs, ce

» n'eſt pas l'effet de mes propres malheurs qui » m'ôte l'appétit. — Qu'avez-vous donc, con- » tinua-t-il ? — Ce que j'aurois à vous dire, » ne pourroit vous intéreſſer. — Et pourquoi » non ? dites-moi au moins quelles ſont les rai- » ſons de votre détention ? — Je les ignore, » lui répondis-je ; & les vôtres, Monſieur ? » — Je les ignore auſſi ; mais je ſuis morale- » ment sûr que c'eſt une mépriſe ; je ne crois » pas avoir rien commis, ni même penſé con- » tre le Gouvernement ; je ſuis retiré des affaires » depuis deux ans, & je cultive la terre de M. **, » aux portes d'Enfer (*o*), que ce même Gou- » vernement m'a donnée. — Dieu veuille, lui » dis-je, que vous obteniez votre liberté dans » peu ! j'ai vécu aſſez long-tems ſous ce toît, » pour ſavoir qu'il eſt beaucoup plus aiſé d'y » entrer, que d'en ſortir : on y eſt envoyé » ſans nulle forme, ſur un ſoupçon, ſur une lettre » anonyme, ſur l'information d'un délateur, » ſur un menſonge. Les Généraux Anglois ne » connoiſſent d'autres remèdes que la priſon

(*o*) Détroit entre l'Iſle de *Manhatan* ou de *New-York*, & celle de *Naſſau* ou *Iſle-Longue*, qui, à baſſe-mer, préſente un ſpectacle effrayant par l'impétuoſité du courant & la ſituation des rochers. De bons Pilotes y ont cependant conduit des Frégates Angloiſes.

» & les fers ; ſemblables à de certains Gouver-
» nemens ultramarins dont j'ai entendu parler.
» Pour en ſortir, au contraire, il faut atten-
» dre votre tour ; puis être examiné par la
» Cour des Enquêtes, & finalement jugé par
» leurs Conſeils de Guerre, quand Meſſieurs
» les Officiers en ont le tems. « — Il me preſſa tant de lui raconter la cauſe de mon chagrin, que je l'informai enfin de toutes les circonſtances de ma ſituation. — « Conſolez-vous,
» me dit-il, auſſi-tôt que je ſerai de retour
» chez moi, j'enverrai mon nègre chercher
» votre enfant ; comptez que ma femme, qui
» eſt naturellement bonne & compatiſſante, en
» aura ſoin comme des nôtres. — Quoi, lui
» dis-je ! vous êtes marié, vous êtes père ?
» Ah ! vous participerez à mes peines, j'en ſuis
» sûr, & vous les allégerez ! — Il eſt donc en-
» core des ames vertueuſes & humaines ? la
» férocité de cette cruelle guerre n'a donc pas
» encore converti tous les hommes en tigres ?
» Qui êtes-vous, lui demandai-je ? êtes-vous
» Anglois ou Américain ? cette terre vous a vu
» naître, j'en ſuis sûr, puiſque vous plaignez
» mon ſort. — Je ſuis Anglois, me répondit-il ;
» ils ne ſont pas tous dégénérés comme ceux
» ſous la verge deſquels nous gémiſſons. —

» Quoi ! vous êtes Anglois, & vous devenez un » génie tutélaire envoyé à mon ſecours, dans le » moment de ma plus grande détreſſe ! — Je ne » ſuis qu'un homme & qu'un frère ; ſi je puis » vous être utile, je ne regretterai point d'avoir » été conduit ici. » — Il ſortit vers les quatre heures du même jour.

Peu avant que les portes de nos chambres fuſſent fermées, on m'appela à la grille de la priſon : c'étoit ce digne homme. — « Une » ſimple erreur, me dit-il, a occaſionné mon » empriſonnement, comme je me l'étois ima- » giné : ma femme a été au Quartier-Général, » & a obtenu un éclairciſſement qui m'a épargné » peut-être un mois de captivité. — Je me ſuis » arrêté ici en paſſant, pour vous répéter & » vous confirmer mes promeſſes ; demain vous » aurez des nouvelles de votre fils ; dès qu'il » ſe portera mieux, je l'amènerai ici vous » voir ; j'ai aſſez de crédit auprès du Comman- » dant, pour obtenir cette permiſſion. » — L'excès de ma reconnoiſſance étouffa mes expreſſions, & ſes accens s'évanouirent ſur mes lèvres tremblantes ; à travers les barreaux, je lui ſerrai les mains dans les miennes, ſans pouvoir les baigner de mes larmes.

En effet, le lendemain, vers les cinq

heures du ſoir, le Nègre de M. *Henry Perry* (*p*) vint m'annoncer de ſa part l'arrivée de mon enfant ſous le toît de ſon maître, & les remèdes qu'on ſe préparoit à lui donner pour accélérer ſa guériſon. — J'aurois embraſſé ce bon Négre, comme mon meilleur ami, ſi j'euſſe été en liberté. Quelles queſtions ridicules ne lui fis-je pas ? — » Dis-moi, mon ami, eſt-il » bien vrai que tu l'as vu, ce cher enfant, & » que tu lui as parlé ? Que t'a-t-il dit de ſon » père ? — Il a pleuré dès que je lui en ai fait » mention. » — Le même pinceau qui vient de vous eſquiſſer les douleurs de l'affliction, & la frénéſie du déſeſpoir, peut-il peindre auſſi les agitations convulſives, les différens mouvemens de la joie que me procura cette heureuſe nouvelle ? ce fut un rayon de lumière qui ſoudainement éclaira le cachot le plus obſcur ; ce fut un baume qui, ſpontanément, guérit la bleſſure la plus profonde que j'aie jamais reçue : l'excès de ma joie penſa me devenir funeſte.

Pendant ce long intervalle, mon digne ami travailloit ſecrètement à me faire juger devant un Conſeil de Guerre, ou à me procurer mon élargiſſement ſur caution. — Mon innocence

(*p*) Jeune Marchand Anglois établi à New-York avant la Guerre. — Je ne l'avois jamais connu auparavant.

devint manifeſte, dès qu'on eut daigné prendre les informations néceſſaires. — Le Général Sir H. C. (1) cependant ne voulut point me laiſſer ſortir ſous moins de quatre cautions de cinq cents guinées chacune (q) : c'étoit un obſtacle qui devoit inévitablement me retenir en priſon juſqu'à la fin de la Guerre. Cet ordre particulier annonçoit de ſa part un ſoupçon qui intimidoit mes amis ; ils ne ſavoient que penſer & que faire. Pendant plus de quinze jours mon ſort fut incertain. Cependant j'étois informé de tout ce qui ſe paſſoit, par le Capitaine *Huëtſon*, Major de la Ville, à l'humanité duquel je dois beaucoup : puiſſe la deſtinée qui ſe joue des hommes en les promenant ſur ce théâtre, me procurer le plaiſir de le rencontrer, & de le ſerrer dans mes bras. — Mon digne ami, William Seton, obtint enfin, par

(1) Sir Henri Clinton.

(q) Quelque innocent que fût un Priſonnier, c'étoit un crime pour lui d'avoir été envoyé au Prevôt, aux yeux de ceux même par l'ordre deſquels il y avoit été envoyé. — Il ne pouvoit jamais en ſortir ſans que deux Perſonnes valables ne répondîſſent de ſa conduite, en donnant chacune une obligation de cinq cens guinées, qui devoient être confiſquées au profit de je ne ſais qui, au premier ſoupçon que donnoit la perſonne cautionnée.

ſon aſſiduité & ſon zèle, que je ſortirois de priſon ſous deux cautions ſeulement. J'écrivis pour lors à un Hollandois, Colon de *Flat-Bush*, ſur l'Iſle-Longue, qui m'avoit peu auparavant fait propoſer ſa bourſe, & voici une partie de la Lettre que mon digne ami écrivit au Commandant.

» Les plus foibles informations peuvent aiſé-
» ment convaincre Votre Excellence de la
» fortune que je poſsède ici ; je l'offre toute
» entière au Gouvernement, comme garant de
» l'innocence & de la bonne conduite de mon
» ami St. J. ; acceptez-moi donc comme la
» ſeule caution, ou du moins permettez-moi
» de ſupplier votre interceſſion auprès du Com-
» mandant en Chef, pour que, en conſidéra-
» tion de ſon innocence, & de la durée de ſa
» détention, il veuille bien rétracter l'ordre
» qu'il a donné, & n'en exiger que deux.
» — Si ce que je poſsède dans la Ville n'eſt
» pas ſuffiſant, j'offre à Votre Excellence mon
» bon nom & ma réputation, &c. — Un pa-
» reil ami, dit le Commandant, n'eſt pas
» acheté trop cher par trois mois de priſon.
» Major *Huetſon*, allez au Grand Prévôt, &
» informez M. St. J. de la Lettre que je
» viens de recevoir ; dites-lui que j'en parlerai
» au Commandant en Chef ». — Cinq jours

après je ſortis enfin ſous deux cautions de cinq cents guinées chacune ; & au bienfait de m'avoir procuré la liberté, mon ami ajouta encore la politeſſe d'être le premier qui en apporta l'ordre au Geolier. — » Vous n'êtes plus » mon priſonnier, vint me dire Cunningham : » un ami, comme il en eſt peu, vous attend » en bas ; ſuivez-moi ». — Jugez de l'effet de ces paroles. — Je deſcends, je ſerre mon ami dans mes bras, il me ſerre auſſi dans les ſiens, & nos larmes ſuppléèrent à nos paroles : jamais diſcours ne fut plus éloquent. Après avoir dîné avec mon bienfaiteur, j'emprunte un cheval d'un autre ami non moins zélé, mais plus timide, & qui avoit craint qu'en s'intéreſſant trop ouvertement à mon ſort, il ne le rendît plus ſévère, je cours aux portes d'Enfer, pour y embraſſer auſſi M. *Henry Perry*, & y revoir mon enfant, l'objet de tant de ſollicitudes & de palpitations. — La maiſon étoit remplie d'Officiers. J'apperçois un domeſtique : — » Je ſuis, lui dis-je, le père de » l'enfant malade, que votre maître fit venir » de Flushing, il y a quelques ſemaines ; je » voudrois éviter la compagnie qui dîne ici : » conduiſez-moi, je vous prie, à ſa chambre ». — Je le trouvai dans un violent accès de fièvre, les yeux égarés ; il ſe lève à moitié.

— » Ah ! mon père, eſt-ce toi ? viens que je » te tâte : eſt-il bien vrai que c'eſt toi, toi- » même, mon père » ? — Et il ſe mit à rire & à pleurer convulſivement. — » Oui, c'eſt » moi, lui dis-je, c'eſt moi-même ; c'eſt moi, » ton pauvre père, qui n'eſt point, & qui n'a » point été coupable, quoique injuſtement ac- » cuſé par une Lettre anonyme, & priſonnier » pendant trois mois : nous ne nous ſéparerons » plus, mon petit ami : nous vivrons ou nous » mourrons enſemble ». Pendant plus d'une demi-heure, nous tînmes nos joues baignées de nos larmes, les unes ſur les autres. Mais nulle deſcription ne peut vous peindre une ſcène auſſi touchante ; elle eut pour moi des charmes inexprimables : ce fut la fin de tous mes maux ; elle me procura le retour de la joie & de la ſanté. Tel en fut auſſi l'effet ſur les organes affoiblis de cet enfant, que la fièvre diſparut & ne revint plus : — la préſence de ſon père fit plus que neuf doſes de quinquina qu'il avoit priſes auparavant.

Je ne ſais par quel haſard la compagnie fut informée de mon arrivée. — A peine nos premiers tranſports étoient-ils paſſés, qu'elle entra dans la chambre où nous étions, précédée du Maître & de la Maîtreſſe de la maiſon, jeune,

fraîche & jolie. Ally (*r*) ſe trouvant déjà mieux, ſe lève, & les embraſſe, diſant : » Voilà mon » père ; vous me l'aviez bien dit ». — La faculté de penſer, les accens de la voix même, me manquèrent dans ce moment imprévu. — Je ne pus que verſer des larmes, ſerrant leurs mains dans les miennes, & les plaçant ſur mon cœur. — Les Officiers, témoins de cette ſcène & inſtruits de mon hiſtoire, en parurent attendris, quoique Anglois. — Nous devînmes les objets de leurs attentions ; & malgré mes ſupplications, l'enfant fut placé ſur un ſopha, à côté de moi, dans l'appartement où l'on dînoit ; mais enivré de la véritable joie d'un père, raſſaſié du délicieux feſtin que je venois de faire, je ne pus rien manger. — *M. & Madame Perry*, ajoutant encore à leur généroſité inouie, m'offrirent un aſyle ſous leur toit, juſqu'au départ de la Flotte ; j'y reſtai près de quinze jours, &, nous revînmes à New-York. — Je ne jouis pas plutôt de la liberté, que j'en emploiai les premiers momens à procurer au Capitaine *Brown* (*s*), celle de retourner chez lui ſur ſa

(*r*) Nom de l'Enfant de l'Auteur, qui n'avoit à cette époque que huit ans & demi.

(*s*) Ancien Capitaine de Vaiſſeau Marchand, poſſé-

propre caution. Il ſeroit inutile de vous donner un détail des moyens extraordinaires dont je.

dant avant la Guerre une ample fortune, acquiſe par ſon induſtrie, aujourd'hui preſque entièrement détruite par les Anglois.

Je ne puis finir ces Notes, ſans vous donner un petit détail du ſort de ce brave jeune homme, Paul Léger, dont l'affreuſe captivité a fait tant de bruit dans cette partie de l'Amérique. C'eſt un monument de cruauté que je veux conſerver, comme on conſerve quelquefois les reptiles les plus hideux dans l'eſprit-de-vin.

Paul Léger, par ſon activité & ſon courage, étoit devenu la terreur de certaines gens qui faiſoient la contrebande avec les Anglois, en dépit des Loix expreſſes du Pays. La voix publique de New-York l'accuſa d'avoir tué une certaine Perſonne qui n'étoit point armée, en ſortant des Lignes. — Il fut pris enfin, &, ſans aucun examen, mis dans un cachot de huit pieds ſous terre, pendant près de quatre mois. Il fut expreſſément ordonné qu'il n'auroit qu'une livre de pain & une bouteille d'eau par jour, & ſur-tout ſans aucune viande. — Au bout de cette période on le conduiſit, avec les mêmes fers, dans une des Chambres d'en-haut où il y avoit quelque jour; il fut attaché par les fers de ſes pieds à une chaîne, dont l'autre extrêmité étoit fixée au milieu du plancher; il fut un peu mieux nourri dans cette nouvelle habitation, & après quatorze ſemaines, on l'échangea enfin. — De ce fait, je conclus qu'il n'étoit qu'un ſimple Priſonnier de Guerre, contre lequel s'étoit déchaînée la perſécution & l'inhumanité; choſe dont on s'occupoit beaucoup plus à New-York qu'on ne ſe l'imagine.

S. J. —

me ſervis ; il me fut cependant impoſſible de le voir, tant eſt jalouſe & méfiante l'autorité de ces fiers Anglois. — Ce digne Vieillard, prétendant me devoir plus de reconnoiſſance que n'en méritoit mon zèle, voulut abſolument que je lui envoyaſſe mon enfant, juſqu'au départ de la Flotte : je lui obéis, quoique avec la plus grande réſiſtance, & je ne tardai pas à m'en repentir. Comme ce bon Vieillard vivoit ſur le bord occidental de la rivière d'*Hudſon*, je fus accuſé de correſpondre avec les Rébelles ; & peu s'en fallut que je ne retournaſſe en priſon : — J'avois cependant eu la précaution d'envoyer mon enfant au Bureau de la Police, pour obtenir la permiſſion de quitter les lignes Britanniques. — Peu de jours après, un parti de Soldats Anglois, peints en noir, ſachant que le Capitaine *Brown* étoit revenu chez lui, & qu'il étoit riche, enfoncèrent ſa porte pendant la nuit, enlevèrent ce qu'il avoit de plus précieux ; & parce que ce brave Vieillard s'étoit défendu, ils lui coupèrent une oreille, & lui crevèrent un œil. Ne ſoyez point ſurpris de ce trait, cette guerre a fourni mille exemples de barbarie & de rapine plus cruelles encore. — Jugez quel fut l'effroi de mon enfant ; je le fis revenir dès que j'en fus informé ; car la Plantation de cet infortuné

Américain étoit ſituée à la pointe de *Bergen*, vis-à-vis *New-York*, ſur la rive occidentale de la rivière d'*Hudſon*.

Peu de tems après, nous nous embarquâmes ſur une Flotte de cent quatre-vingt dix voiles, deſtinée pour l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande. Après ſix ſemaines de navigation, je débarquai à *Dublin*, d'où je vous écris, cinq jours après notre arrivée dans cette Capitale, une ſingulière circonſtance procura à mon jeune ami la connoiſſance & l'amitié d'une Dame très-reſpectable, comme ſi la deſtinée vouloit le dédommager de ſes anciennes rigueurs : — il demeura avec cette aimable perſonne pendant tout mon ſéjour dans ce Royaume.

De mon côté, quoique je n'euſſe aucune lettre de recommandation, des circonſtances non moins heureuſes me firent éprouver le charme de l'hoſpitalité Irlandoiſe : je n'oublierai jamais la politeſſe, la franchiſe & l'humanité des perſonnes que j'ai eu le bonheur d'y connoître. — J'arrivai enfin dans ma patrie, que je n'avois pas revue depuis vingt-ſept ans : — les ſenſations de joie & de plaiſir que j'y ai reſſenties depuis, ſont ſupérieures à toute deſcription.

Faſſe le Ciel, qu'après tant d'années de

meurtres & de conflagrations, & qu'après un orage ſi terrible, le courage, la ſageſſe & la perſévérance des Américains ſoient enfin couronnés de la victoire, & récompenſés par l'établiſſement de la liberté & de l'indépendance! — une révolution ſi heureuſe, ſi inappréciable, réparera tous nos maux, & guérira toutes nos bleſſures.

Le vif intérêt & les tréſors que lui prodigue une des plus puiſſantes Nations de l'Europe, aſſurent cet heureux évènement, mille fois plus intéreſſant que tous ceux qui, juſqu'ici, n'ont ſervi qu'à teindre inutilement la terre du ſang de ſes habitans.

Vienne ce beau jour! c'eſt le ſouhait de tous les Gens de bien en Europe, & même en Angleterre.

Adieu, ST. JOHN.

Albany, 14 Novembre 1778.

RÉPONSE

A C.. C.., ÉCUYER.

MON silence ne vient point des motifs dont vous me parlez; je suis incapable de ce genre d'oubli, enfant de l'ingratitude. — Ignorez-vous donc que je suis placé au milieu d'une ancienne Société, dont les liens sont rompus, & avec les débris de laquelle une nouvelle va se former? — Quel cercle de désolations & de malheurs, la destinée ne m'a-t-elle pas fait parcourir depuis que je vous ai écrit! — Tous les pas que j'ai faits dans cette affreuse carrière ont été sur des cendres & des débris; tous les momens de ma vie ont été remplis de larmes & d'inquiétudes les plus cruelles: vous connoissez ma situation ainsi que la chaîne des évènemens qui sont arrivés dans le cours de cette année. — J'ai été condamné à contempler le côté le plus hideux de cette révolution. — Ce spectacle terrible de meurtres, de conflagrations & de dévastations, a eu sur mes sens un effet que je ne puis vous décrire; plus d'une fois je me

ſuis apperçus que ma foible raiſon, épuiſée par un exercice auſſi long & auſſi violent, étoit prêt à m'abandonner: — c'étoit alors le ſeul bien qui me reſtoit. — Plus d'une fois j'ai vu le moment où les agitations de mon cœur avoient dérangées les opérations de mon eſprit avec tant de rapidité, que j'ai ſenti les approches du délire & de l'égarement: j'en friſſonne encore. Ignorez-vous donc que j'ai été obligé d'abandonner ma maiſon, de traîner après moi ma Famille déſolée, de ſupporter & d'encourager une Femme timide, de deſſécher ſes larmes, de retenir les miennes, de répondre aux queſtions embarraſſantes de mes enfans, de les conſoler tous, ſans avoir d'autres motifs de conſolation que de leur faire enviſager ce moment terrible, comme un des plus heureux de notre vie. — Quelle tâche n'ai-je pas eu à remplir? — Jamais efforts ne m'avoient coûté auſſi cher.

Telle a été la cruelle biſarerie de ma deſtinée, que des bois éloignés, d'où elle nous permit de contempler notre maiſon, devenue la proie des flammes, elle nous força en même-tems de bénir la maiſon de l'Incendiaire. — Hélas! ſans l'avis généreux qu'il me fit donner deux heures avant l'arrivée du parti conflagrateur, nous périſſions

périſſions tous. (1)—Il ne vous paroîtra donc pas étonnant que notre correſpondance ait été ſuſpendue ; combien de ſentimens chers & précieux cette guerre n'a-t-elle pas étouffé ? — mais mon amitié & ma reconnoiſſance ſont à l'épreuve de tous les évènemens. — Oui, j'ai lu le Journal de * * que vous m'avez envoyé ; j'ai ſuivi le rôle que la deſtinée lui avoit préparé ſur ce grand théâtre, avec le plus vif intérêt ; en le liſant, mon cœur a été alternativement agité, déchiré par l'indignation, la tendre ſympathie & l'admiration ; — l'enchaînement des circonſtances, la variété & la durée des afflictions qu'il a éprouvées, ſont une parfaite image de ces tems malheureux, comme ſa conduite ferme & inébranlable a toujours été celle d'un Homme & d'un vrai Patriote ; cependant, juſqu'au moment de cette révolution, ſon éducation, ſon aiſance, ſon opulence avoient rendus le cours de ſa vie, doux & paiſible, ſemblable à une belle vallée, dans laquelle il deſcendoit environné de l'amitié, de la paix & de l'abondance, — il ignoroit le courage, l'énergie & la conſtance dont il étoit capable ; nos ennemis ont donné à ſes vertus le nom d'or-

(1) Royaliſte, dont j'eus le bonheur de ſauver la vie un an auparavant.

gueil & d'obſtination ; mais le vain orgueil auroit-il pu ſoutenir auſſi uniformément ce calme & cette ſérénité dont il a conſtamment joui dans ſa priſon ? L'orgueil lui auroit-il procuré ce doux ſommeil & cette brillante ſanté, qui ne l'a jamais abandonné pendant dix-huit mois de captivité ? — Il a trouvé ſur ſon lit de paille, deſtiné à l'humilier, un repos que ſes ennemis & ſes perſécuteurs ne connoiſſent pas ; — car l'éclat des armes, l'exercice du pouvoir arbitraire, n'eſt qu'une pompeuſe fatigue, n'eſt qu'une action pénible de la volonté, lorſqu'il n'eſt employé que pour la deſtruction, lorſque tous ſes efforts ne tendent qu'à punir, affliger & à détruire les hommes. —

J'admire auſſi la belle conduite de ſon Fils ; dans un âge auſſi tendre, où a-t-il acquis ce degré de prudence & de modération qui a guidé tous ſes pas ? — Eſt-ce dans la période de la vie, où l'effervescence du ſang porte au cœur les impreſſions rapides & irréſiſtibles de l'amour-propre & du reſſentiment ? — Heureuſement la douceur de ſon caractère l'a ſoutenu au milieu de ſes courans impétueux & contraires ; — quoique le mérite de ſa conduite n'ait pas été accompagné de l'éclat des grands ſacrifices, qui refuſera à ce jeune Homme les éloges qu'il a ſi juſtement mérités ?

La balance des impulsions n'étoit cependant pas égale ; je sais de quel côté la Nature devoit la faire pencher ; ses opinions politiques devenues aujourd'hui un ressort si puissant, son respect filial, son attachement à sa Famille, formoient un grand poids, qui a été heureusement balancé par l'amour conjugal, par le triste sort de son beau-père, l'emprisonnement de son frère &c. Le point de division étoit unique, & heureusement il l'a discerné. — Je connois tous les piéges qu'on a tendus à sa jeunesse ; combien on s'est servi de la douceur pour le captiver, de la terreur pour l'intimider, de l'éloquence pour le séduire, de la force même pour le soumettre ; il a résisté à tous, en alliant la froide & rare prudence de l'âge mûre à la douceur captivante, à la vivacité de la jeunesse. — Quel étonnant jeune homme! — Nous devions donc bien nous attendre au genre & à la durée du ressentiment qui a éclaté sur la tête de son père, qui, semblable à un rocher dont la masse augmente l'impétuosité du torrent qu'il divise, a toujours été ferme & inébranlable dans toutes les situations. —

Parmi cette variété de circonstances affligeantes & douloureuses dans lesquelles il s'est trouvé, la plus intéressante pour l'humanité est celle où il fut enfermé pendant si long-tems

avec **, ce brave Officier condamné à mourir ; je vois ce malheureux assis à ses côtés, s'appuyant sur les genoux de cet ami généreux, afin de diminuer le poids de ses fers. Je le vois tenant ses mains affoiblies dans les siennes, pour que l'énergie de ses conseils pût pénétrer dans son ame avec une double force. — J'entends ce digne Homme inspirer à cet infortuné le courage, la fermeté, le mépris de la mort ; & répétant avec lui dans la dévotion de leurs cœurs, cette belle Ode d'Horace : *Dulce decorum est pro Patriâ Mori.* — Je le vois exerçant enfin les devoirs les plus sublimes du Magistrat, de l'Ami & de l'Homme.

La fortune, après tout, pouvoit-elle lui être plus propice ? pouvoit-elle lui accorder une plus belle récompense que de lui imposer le devoir d'adoucir l'âpreté des derniers momens de ce Père, à qui le sacrifice de la vie n'eût rien coûté, s'il n'avoit pas eu d'enfans ? Vous savez sans doute qu'il s'est chargé de ce dépôt précieux, & qu'il les a aujourd'hui sous son toît. — Au milieu d'une nuit aussi noire & aussi remplie de météores funestes & destructeurs, de pareilles actions ressemblent au retour du soleil, qui après une longue tempête vient nous éclairer & nous consoler.

Adieu, ST. JOHN.

Dublin, 30 Décembre 1780.

SI je me la rappelle encore! l'airain, en ſe précipitant dans le moule, ne reçoit pas une impreſſion plus vive & plus durable que celle qui fut gravée ſur mon imagination par la pénible ſcène dont vous exigez les détails ; pourriez-vous douter que ſes traits & ſes nuances en ſoient jamais effacés ?

Ce fut le 24 Août dernier, vers les 11 heures du ſoir ; tout étoit dans l'obſcurité & le ſilence ; les Priſonniers aſſoupis ne ſentoient plus le poids de leurs fers ; ils oublioient, dans les bras du ſommeil, qu'ils étoient malheureux, & ſous la verge de Cunningham ; les Gardes Heſſoiſes qui veilloient autour de notre priſon avoient ceſſé de chanter les hymnes & les chanſons de leur Pays, & tous dormoient, excepté les ſentinelles. — Il n'y avoit que le Colonel Smith dans notre cachot qui parloit encore, & même ſa converſation ne conſiſtoit plus qu'en quelques monoſyllabes lentes & interrompues ; moi ſeul je ne pouvois fermer mes paupières ; le ſommeil que j'invoquois depuis long tems, ſembloit conſtamment les fuir.

Vers les 11 heures, le profond ſilence de

notre lugubre habitation fut ſoudainement interrompu ; les peſantes clefs dont nous connoiſſions ſi bien le ſon ſe firent entendre, & les barres tranſverſales du pied de l'eſcalier tombèrent. — A ce bruit, rendu plus ſiniſtre encore par le profond ſilence & l'obſcurité, ſuccéda celui des verroux & le mugiſſement des gonds : — Grand Dieu, dit mon voiſin, voici ſans doute quelques malheureux que l'on amène ſous ce toit de captivité ! — Un mêlange de ſympathie & d'effroi ſoudainement me ſaiſit & m'agite ; involontairement mon imagination compte les pas que l'on fait ſur les marches ; — bientôt après, le bruit des barres de la ſeconde barrière eſt répétée par les triſtes échos de la gallerie dans laquelle nous étions ; elle s'ouvre, & une foible lueur ſe fait aqpercevoir ſous notre porte. — Hélas ! où va-t-on conduire ce nouveau compagnon d'infortune, dit le vieux Capitaine Browne ? — Et ſi c'étoit un de nous que l'on vînt demander, répliqua le Curé Mather ?

Cependant, le bruit des pas approche & la lumière augmente ; — mais peut-être va-t-on le conduire au cachot voiſin, dit M. P. S. S. — Tout-à-coup elle s'arrête, & les clefs que l'on applique à la ſerrure de notre porte diſſipant tous les doutes, remplit nos ames de terreur

& d'effroi. — Hélas, lequel de nous va être appellé, dit mon voisin ? A peine ces paroles furent-elles articulées, qu'on prononça mon nom : — Je reconnois la voix de Cunningham & la porte s'ouvre. — » *Mon Pauvre ami* », me dit tout bas le Colonel Smith, en me serrant la main avec l'énergie du dernier adieu. — L'agitation dont je fus saisi devint si violente, que je ne pus répondre. — Offensé de mon silence, le Geolier, avec le langage le plus barbare, répéta l'ordre de me lever & de le suivre. — J'essaie, je chancèle, je tombe, je fais de nouveaux efforts ; enfin, appuyé contre la muraille, je mis, comme je pus, mes habits, persuadé (je ne sais pourquoi) que c'étoit pour la dernière fois.

Je me le rappelle bien encore ; j'osai élever mon ame vers l'Etre Suprême, & après lui avoir recommandé ma femme & mes enfans, je le suppliai de m'accorder quelque reste de mon ancienne énergie, pour pouvoir subir mon sort avec décence & fermeté. J'entre dans la galerie, me soutenant à peine ; mais quelle fut ma surprise & ma joie (oui, j'ose me servir de cette expression) en m'appercevant que l'agitation tumultueuse de mes nerfs s'appaisa soudainement, & que mon cœur palpitant devint calme & tranquille : c'est une circonf-

tance auſſi vraie, qu'elle vous paroîtra peut-être extraordinaire ; l'excès du dérangement auroit-il pu remettre l'équilibre dans ma frêle machine ?

Cependant je ne vis point de ſatellites, & Cunningham étoit ſeul ; — que vouloit-il faire de moi ? — Pourquoi tout cet appareil myſtérieux au milieu du ſilence & de la nuit ? « Ce » ſera ſans doute, me dis-je, dans la gallerie in- » férieure que je ſerai remis entre les mains de » nouveaux Agens. » En la traverſant, je jete mes regards de tous côtés, & je n'y obſerve que le même ſilence & le même myſtère. — Alors je fus perſuadé que mon ſort ſeroit décidé dans la grande ſalle, vers laquelle on me conduiſoit.

Que l'uſage & la combinaiſon des paroles, même les plus énergiques, eſt muette, inexpreſſive & inſuffiſante ! que la marche, la force & les nuances de leurs pinceaux eſt foible, lente & tardive, comparée à la tumultueuſe vivacité, à la promptitude violente & rapide avec laquelle mon eſprit agité, conçut & forma mille conjectures différentes !

Le moment déciſif arriva enfin ; j'entrai dans le grand appartement dont mes yeux parcoururent l'étendue avec la rapidité inſtantanée de l'éclair. — Mais comment vous peindrai-je la ſurpriſe & la joie de mon ame à la vue de

l'heureux vuide que j'y obſervai. Quels extrêmes je parcourus dans un moment ? je n'oſe vous dire ce qu'je m'attendois à voir, ni ſur quoi ce funeſte preſſentiment étoit fondé.

Mais, loin de mon imagination ſiniſtre & criminelle, ces conjectures injuſtes & trompeuſes ! — Une ſeule perſonne m'y attendoit : c'étoit le Capitaine *Huëtſon*, Major de la Ville, qui, aſſis près d'une table ſur laquelle on avoit mis une bouteille de vin, liſoit des papiers ; — la préſence inattendue & conſolante d'un ami, d'un protecteur tel qu'il l'étoit, fit ſur mon eſprit une impreſſion ſi profonde, que je fus obligé de lui demander un verre d'eau & de m'aſſeoir. — Jamais, auparavant, je n'avois éprouvé que les effets de la joie reſſemblaſſent autant à ceux de l'affliction ; mon viſage ſe couvrit d'une ſueur froide ; une angoiſſe ſingulièrement douloureuſe s'empara de la région de mon cœur ; je penſai m'évanouir, & mes palpitations recommencèrent.—« Qu'avez-» vous donc », me demanda cet Officier « ; » qu'avez-vous donc ? — Hélas ! ſi je vous le » diſois, vous ne me le pardonneriez jamais », lui répondis-je, » tout bon & généreux que » vous êtes ? — Je ne vous comprends pas, » continua-t-il ; que voulez-vous dire ? quand » un ami tel que je le ſuis, vient vous voir,

» auriez-vous pu concevoir quelque inquiétude ?
» comme Major de la Ville, lui dis-je, n'êtes-
» vous pas le Surintendant de cette Maiſon ?
» n'y êtes-vous pas venu ce ſoir beaucoup
» plus tard qu'à l'ordinaire ? — Hé bien, quelle
» biſarre conſéquence en pouvez-vous déduire,
» répliqua-t-il ? — Je n'en déduis aucune ;
» mais ne ſavez-vous pas que les infortunés
» croient toujours voir l'empreinte du malheur
» dans tout ce qui les environne, & que les
» ſecours même de l'amitié la plus généreuſe
» ſe fanent & ſe flétriſſent en les approchant ;
» — ne l'ai-je pas déja éprouvé tant de fois.
» — Vous m'affligez, répliqua le Major ; de
» grace, expliquez-vous ? — Je ne le puis, &
» par pitié pour moi ne l'exigez pas ; pardonnez,
» au contraire, à un ami malheureux ; mettez-
» vous pour un moment à ma place. — Pour-
» quoi a-t-on employé tant de ſilence & de
» myſtère ? & pourquoi ne m'a-t-on pas dit
» que c'étoit vous qui me demandiez ? la ſeule
» prononciation de votre nom auroit prévenu
» mes inquiétudes & mes alarmes ; & pour la
» première fois, Cunningham eût porté, dans
» notre cachot, la lumière & la conſolation.

» Qui auroit pu prévoir ces preſſentimens
» lugubres & injurieux ; je ne cherchois à y
» mettre aucun myſtère. Surchargé d'affaires

» toute la journée, je n'ai pu venir vous voir » plutôt.

» Généreux ami, lui dis-je, oubliez tout ce » ce qui vient de ſe paſſer & tout ce que vous » avez cru comprendre; ma raiſon s'eſt égarée » depuis que je ſuis ſous ce toît, & ſur-tout » depuis que j'ai appris la maladie de mon en- » fant, un foible rayon me reſte, lui ſeul me » guide & ſouvent m'égare. — Je ne ſuis plus » l'ancien *moi*, que vous avez connu dans les » tems de mon bonheur & de ma liberté.

» Je veux bien tout oublier & tout pardon- » ner, me répondit-il, en me ſerrant la main, » à condition que nous boirons cette bouteille » de vin enſemble; j'eſpère obtenir dans peu » du Quartier Général votre élargiſſement ſous » la caution de mille guinées, & vos bons amis » MM. ** & *** ſont prêts à en ſigner l'acte; » le Commandant vous plaint & même vous » crois innocent; ſoyez donc un peu plus » heureux, & ne permettez plus à votre imagi- » nation de concevoir des idées auſſi noires & » auſſi ſiniſtres — «.

» C'en eſt trop à la fois, mon cher Major; » laiſſez-moi languir ici encore quelques ſemai- » nes, pour expier ce qui vient de ſe paſſer, » alors vous mettrez le comble à votre géné- » roſité, en m'apportant le même jour le ſceau

» de ma liberté & celui de votre pardon. Puiſſe » le ſouvenir de cette action généreuſe, adou- » cir les momens futurs d'amertume auxquels » vous pouvez être expoſé; & ſi vos amis les » plus chers éprouvent jamais des malheurs » ſemblables, puiſſent des ames auſſi généreuſes » leur rendre au centuple ce que vous venez » de faire pour moi «!

Nous cauſames des évènemens de la Guerre & de pluſieurs autres choſes, juſqu'à près d'une heure après minuit; mais pendant ce long intervalle, mes pauvres Compagnons, dont les eſprits & les cœurs étoient déchirés par le doute & l'inquiétude, prêtoient l'oreille, écoutoient avec l'avidité la plus ſcrupuleuſe le bruit qu'ils croyoient entendre, afin d'aſſeoir ſur ce même bruit, les différentes conjectures que chacun d'eux formoit ſur mon ſort. — » Hélas! dit le Colonel J. Smith, les punitions » infligées dans cette maiſon reſſemblent aux dé- » crets de la mort, qui frappent & enlèvent jour- » nellement ſes victimes, au moment où elles s'y » attendent le moins; comme François d'origine, » & comme Américain &c. &c. »

A ce moment de leur converſation, les triſtes échos de la priſon répétèrent le même bruit; la même lumière parut ſous leur porte, & les clefs appliquées à la ſerrure leur annon-

cèrent le retour du Géolier. — Ainſi qu'auparavant, leurs ames furent ſaiſies de terreur & d'effroi, chacun d'eux croyant être la ſeconde victime que Cunningham alloit demander.

Heureuſement, prévoyant l'inquiétude déchirante que ce retour (fait dans le même ſilence & le même myſtère) devoit leur avoir occaſionné; déſirant d'en abréger les momens, je leur adreſſai la parole auſſi-tôt que la porte fut ouverte. Jamais la ſympathie & la ſenſibilité de huit perſonnes ne fût plus énergique, plus frappante & plus flatteuſe; tous à demi levés me félicitèrent, en me voyant rentrer, & exprimèrent le plaiſir qu'ils reſſentoient. — Cunningham, loin d'imaginer ce que tout ce mouvement ſignifioit, n'y fit aucune attention.

Enfin, après nous avoir comptés & refermé la porte, il nous laiſſa dans nos anciennes ténèbres; mais ces mêmes ténèbres n'avoient plus rien de révoltant ni de lugubre; elles me parurent au contraire comme le ſymbole de la tranquillité, du calme & du repos. — Alors je fus en tatonnant chercher les mains de mes chers Compagnons, que je ſerrai dans les miennes avec toute l'expreſſion de l'affection & de la reconnoiſſance; & pour répondre à ce qu'ils exigeoient de moi, je leur racontai tout ce qui venoit de ſe paſſer. — Epuiſé par les

fatigues d'une ſcène auſſi ſingulière & auſſi pénible, je me jettai ſur mon lit, où par pitié, la nature daigna enfin verſer quelques gouttes de pavots ſur mes paupières brûlantes.

Adieu. ST. JOHN.

Fin du Tome premier.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

Epitre Dédicatoire, page *j*

Lettre, au Rédacteur du Mercure de France, *vij*

Autre Lettre au même Rédacteur, *xj*

Extrait donné dans le Mercure en 1785, *xv*

Première Lettre, 1

Seconde Lettre, 14

Pensées d'un Cultivateur Américain, sur son sort & les plaisirs de la Campagne, 52

Histoire d'André l'Hébridéen, 89

Histoire de S. K., Colon Américain, 120

Lettre écrite par Ivan Al-Z, Gentilhomme Russe, à un de ses Amis en Europe, 150

Description abrégée de la Secte des Quakers ou Amis; Anecdote de Walter Mifflin, Membre de cette Société, 187

Autre Anecdote de Walter Mifflin, 197

Anecdote d'un Chien sauvage, 223

Anecdote, 242

Seconde Anecdote, 244

Troisième Anecdote, 245

Quatrième Anecdote, 246

Cinquième Anecdote, 247

Sixième Anecdote, 248

Anecdote du Sassafras & de la Vigne sauvage, 249

VOYAGE à la Jamaïque & aux Iſles Bermudes, 255
ANECDOTE de la Famille des Williams ... 267
L'HUMANITÉ récompenſée, 274
PENSÉES conçues en entrant dans un Hôpital Militaire ; Anecdote d'un Soldat reconnoiſſant, 279
EXTRAIT d'une Lettre du Docteur M—ro. 283
LETTRE de Culppeper County, 286
DESCRIPTION d'une Chûte de Neige, 289
PENSÉES ſur la Guerre Civile ; Hiſtoire de Joſeph Wilſon, 315
LA FEMME des frontières, 335
LA FILLE Généreuſe, 345
ANECDOTE du Sergent B. A. 361
LE PÈRE Infortuné, 391
HISTOIRE de Rachel Rudd, 397
L'ATROCITÉ de la Perfidie, 419
CIRCONSTANCES dans leſquelles s'eſt trouvé l'Auteur pendaut ſon ſéjour à New-York, 425
RÉPONSE à C.. C.., Écuyer, 463
DERNIÈRE LETTRE, 469

Fin de la Table du Tome premier.